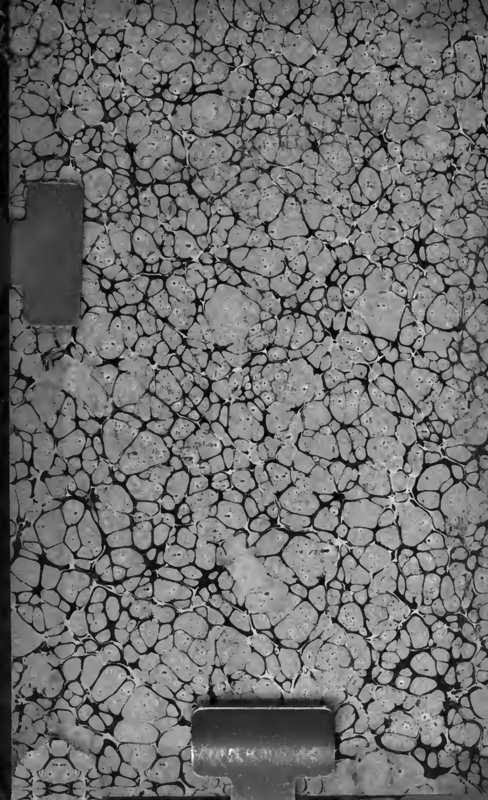
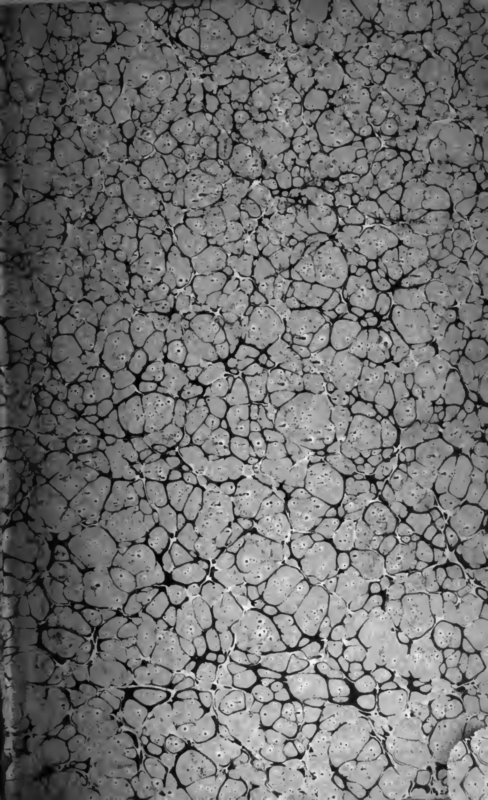






ŒUVRES

DE M. LE COMTE

DE MONTALEMBERT

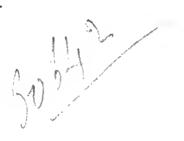
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SEPTIÈME

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

I





Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION



Ab antiquo scriptis non contentus, ipse quoque scripturire incepi, non ut scientiam meam, quæ pene nulla est, proponerem, sed ut res absconditas, quæ in strue vetustatis latebant, convellerem in lucem.

GUILLELM. MALMESB., de GEST. REG. l. II. Prol.

TOME PREMIER

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1861

A LA MÉMOIRE

DE MA SŒUR

ÉLISABETH

ROSALIE CLARA

DE

MONTALEMBERT

MORTE A QUINZE ANS



INTRODUCTION



Le 19 novembre 1833, un voyageur arriva à Marbourg, ville de la Hesse électorale, située sur les bords charmants de la Lahn : il s'y arrêta pour étudier l'église gothique qu'elle renferme, célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté, et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein cintre dans la grande rénovation de l'art au treizième siècle. Cette basilique porte le nom de Sainte-Élisabeth, et il se trouva que ce jour-là était le jour même de sa fête. Dans l'église, aujourd'hui luthérienne, comme toute cette contrée, on ne voyait aucune marque de solennité; seulement, en l'honneur de ce jour, et contre l'habitude protestante, elle était ouverte, et de petits enfants y jouaient en sautant sur des tombes. L'étranger parcourut ses vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes d'élégance et de légèreté. Il vit adossée à

un pilier la statue d'une jeune femme en habits de veuve, au visage doux et résigné, tenant d'une main le modèle d'une église, et de l'autre faisant aumône à un malheureux estropié. Plus loin, sur des autels nus, et dont nulle main sacerdotale ne vient jamais essuyer la poussière, il examina curieusement d'anciennes peintures sur bois à demi effacées, des sculptures en relief mutilées, mais, les unes comme les autres, profondément empreintes du charme naïf et tendre de l'art chrétien. Il y distingua une jeune femme effrayée, qui faisait voir à un guerrier couronné son manteau rempli de roses; plus loin, ce même guerrier, découvrant avec violence son lit, y trouvait le Christ couché sur la croix; plus loin encore, tous deux s'arrachaient avec une grande douleur des bras l'un de l'autre; puis on voyait la jeune femme, plus belle que dans tous les autres sujets, étendue sur son lit de mort au milieu de prêtres et de religieuses qui pleuraient : en dernier lieu, des évêques déterraient un cercueil, sur lequel un empereur déposait sa couronne. On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Élisabeth, souveraine de ce pays, morte, il y avait six siècles à pareil jour, dans cette même ville de Marbourg, et enterrée dans cette même église. Au fond d'une obscure sacristie, on lui montra la châsse d'argent couverte de sculptures qui avait renfermé les reliques de la Bienheureuse jusqu'au

moment où l'un de ses descendants, devenu protestant, les en avait arrachées et jetées au vent. Sous le baldaquin en pierre qui couvrait autrefois cette châsse, il vit que chaque marche était profondément creusée; et on lui dit que c'était là la trace des pèlerins innombrables qui étaient venus s'y agenouiller autrefois, mais qui depuis trois siècles n'y venaient plus. Il sut qu'il y avait bien dans cette ville quelques fidèles et un prêtre catholique, mais ni messe ni souvenir quelconque pour la Sainte dont c'était ce jour-là même l'anniversaire. La foi qui avait laissé son empreinte profonde sur la froide pierre, n'en avait laissé aucune dans les cœurs.

L'étranger baisa cette pierre creusée par les générations fidèles, et reprit sa course solitaire; mais un doux et triste souvenir de cette Sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne le quitta plus. Il entreprit d'étudier sa vie; il fouilla tour à tour dans ces riches dépôts d'antique science que la docte Allemagne offre en si grand nombre[1]. Séduit et charmé chaque jour davantage par ce qu'il y apprenait sur elle, cette pensée devint peu à peu l'étoile directrice de sa marche. Après avoir épuisé les livres et les chroniques, et consulté les manuscrits les plus né-

[1] Ces recherches ont été depuis complétées par d'autres dans diverses bibliothèques de Flandre et d'Italie, surtout dans la Vaticane et la Laurentienne.

gligés, il voulut, comme l'avait fait le premier des anciens historiens de la Sainte, interroger les lieux et les traditions populaires[1]. Il alla donc de ville en ville, de château en château, d'église en église, chercher partout les traces de celle qui a été de tout temps nommée dans l'Allemagne catholique *la chère sainte Élisabeth*. Il essaya en vain de visiter son berceau à Presbourg, dans la lointaine Hongrie; mais du moins il put séjourner dans ce célèbre château de Wartbourg, où elle vint tout enfant, où elle vécut jeune fille, puis mariée avec un époux tendre et pieux comme elle; il put gravir les rudes sentiers par où elle allait distribuer aux pauvres, ses plus chers amis, d'inépuisables aumônes. Il la suivit à Creuzburg, où elle fut mère pour la première fois; au monastère de Reinhartsbrünn, où il lui fallut quitter à vingt ans son bien-aimé, qui allait mourir pour le tombeau du Christ; à Bamberg, où elle trouva un asile contre de cruelles persécutions; sur la sainte montagne d'Andechs, berceau de sa famille, où elle apporta en offrande sa robe de noces, lorsque, d'épouse tendrement chérie, elle fut devenue veuve errante et exilée. A Erfurth, il approcha de ses lèvres le pauvre verre qu'elle

[1] Cum non invenirem, ubi requiesceret pes affectus mei, visitavi monachorum et monialium monasteria, ivi ad civitates castraque et oppida; interrogavi personas antiquissimas et veraces : dilexi litteras, historiæ hujus integritatem, et rei gestæ veritatem in his omnibus investigans. *Theodor. Thur., de vita B. Elisabethæ Prolog.*

a laissé en souvenir d'elle à d'humbles religieuses. Enfin à Marbourg, où elle consacra les derniers jours de sa vie à des œuvres d'une héroïque charité, et où elle mourut à vingt-quatre ans, il revint prier sur sa tombe profanée, et recueillir péniblement quelques souvenirs de la bouche d'un peuple qui a renié avec la foi de ses pères le culte de sa bienfaitrice.

Ce sont les fruits de ces longues recherches, de ces pieux pèlerinages, que renferme ce livre.

Souvent, en errant dans nos villes recrépies, ou dans nos campagnes dépeuplées de leurs anciens ornements, et d'où s'effacent chaque jour les monuments de la vie des aïeux, la vue d'un débris qui a échappé aux dévastateurs, d'une statue couchée dans l'herbe, d'une porte cintrée, d'une rosace défoncée, vient éveiller l'imagination; la pensée en est frappée, non moins que les regards; on s'émeut, on se demande quel rôle ce fragment a pu jouer dans l'ensemble; on se laisse entraîner involontairement à la réflexion, à l'étude : peu à peu l'édifice entier se relève aux yeux de l'âme, et quand cette œuvre de reconstruction intérieure s'est accomplie, on voit l'abbaye, l'église, la cathédrale se redresser dans toute sa noblesse, toute sa beauté; on croit errer sous ses voûtes majestueuses, mêlé aux flots du peuple fidèle, au milieu des pompes symboliques et des ineffables harmonies du culte antique.

C'est ainsi que celui qui a écrit ce livre, ayant voyagé longtemps dans les contrées étrangères et les siècles passés, a ramassé ce débris, et qu'il l'offre à ceux qui ont la même foi et les mêmes affections que lui, pour les aider à reconstruire dans leur pensée le sublime édifice des âges catholiques.

Grâce aux monuments nombreux et vraiment précieux qui nous sont restés sur la vie de sainte Élisabeth, dans les grandes collections historiques de l'Allemagne comme dans les manuscrits de ses bibliothèques ; grâce aux détails innombrables et tout à fait intimes qui nous ont été transmis sur elle par des narrateurs, les uns contemporains, les autres dominés par le charme que son caractère et sa destinée sont si propres à exercer sur toute âme catholique ; grâce à cette réunion tout à fait rare de circonstances heureuses, on peut se proposer un double but en racontant cette vie. Tout en restant fidèle à l'idée fondamentale d'un pareil travail, qui doit être de donner une *vie de Sainte*, une *légende* des siècles de foi, on peut en outre espérer de fournir un tableau fidèle des habitudes et des mœurs de la société d'une époque où l'empire de l'Église et de la chevalerie était à son apogée. On a senti depuis longtemps que l'histoire même purement profane d'une ère si importante pour les destinées de l'humanité, ne peut que gagner en profondeur et en exactitude par les recherches particulières

qui porteraient sur les objets des plus ferventes croyances et des plus chères affections des hommes de ce temps. Nous osons dire que dans l'histoire du moyen âge il y a peu de biographies qui prêtent mieux que celle de sainte Élisabeth à une étude semblable.

D'un autre côté, avant de parler plus au long de cette Sainte et des idées qu'elle représente, il nous semble qu'il convient de tracer une esquisse de l'état de la chrétienté au temps où elle vécut ; car tout serait inexplicable dans sa vie, pour qui ne connaîtrait et n'apprécierait pas son siècle. Non-seulement sa destinée, sa famille, son nom, se trouvent liés de loin ou de près à une foule d'événements de ce temps, mais son caractère offre de trop nombreuses analogies avec tout ce que le monde voyait alors sur une plus grande échelle, pour qu'il ne soit pas indispensable de rappeler, à ceux qui nous liront, les principaux traits de l'ensemble social où son nom occupe une place si vénérée. Qu'il nous soit donc d'abord permis de détourner d'elle leur attention, pour la concentrer sur ses contemporains et son époque.

Née en 1207, morte en 1231, sa rapide carrière se place au milieu de cette première moitié du treizième siècle, qui est peut-être la période la plus importante, la plus complète, la plus resplendissante de l'histoire de la société catholique. Il serait, du moins à ce qu'il nous

semble, difficile de trouver, en parcourant les glorieuses annales de l'Église, une époque où son influence sur le monde et sur la race humaine dans tous ses développements fût plus vaste, plus féconde, plus incontestée. Jamais peut-être l'Épouse du Christ n'avait régné avec un empire si absolu sur la pensée et sur le cœur des peuples. Elle voyait tous les éléments anciens, contre lequels elle avait eu à se débattre si longtemps, enfin vaincus et transformés à ses pieds. L'Occident tout entier ployait avec un respectueux amour sous sa sainte loi. Dans la longue lutte qu'il lui a fallu soutenir depuis sa divine origine contre les passions et les révoltes de l'humanité déchue, jamais elle ne les a plus victorieusement combattues, plus énergiquement domptées. Certes, sa victoire était loin d'être complète, et ne pouvait pas l'être, puisqu'elle est ici-bas pour combattre, et qu'elle attend le ciel pour triompher; mais au moins alors, plus qu'à aucun autre moment de ce rude combat, l'amour de ses enfants, leur dévouement sans bornes, leur nombre et leur courage chaque jour croissants, les saints que chaque jour elle voyait éclore parmi eux, offraient à cette mère immortelle des forces et des consolations dont elle n'a été depuis que trop cruellement privée.

Le treizième siècle est d'autant plus remarquable sous ce rapport, que la fin du douzième était loin de

faire bien augurer du siècle suivant. En effet, l'écho de cette grande voix de saint Bernard, qui semble l'avoir rempli tout entier, s'était affaibli vers sa fin, et avec lui la force extérieure de la pensée catholique. La funeste bataille de Tibériade, la perte de la vraïe Croix, et la prise de Jérusalem par Saladin (1187), avaient montré l'Occident vaincu par l'Orient sur le sol sacré que les croisades avaient racheté. Les débauches et la tyrannie de Henri II d'Angleterre, l'assassinat de saint Thomas Becket, la captivité de Richard Cœur de Lion, les violences de Philippe Auguste contre sa femme Ingerburge, les atroces cruautés de l'empereur Henri VI en Sicile, tous ces triomphes de la force brutale n'indiquaient que trop une certaine diminution de la force catholique, tandis que le progrès des hérésies vaudoise et albigeoise, et les plaintes universelles sur le relâchement des clercs et des ordres religieux, dévoilaient un mal dangereux au sein même de l'Église. Mais une glorieuse réaction ne devait pas tarder à éclater. Avec les dernières années de ce siècle (1198), on voit monter sur la chaire de Saint-Pierre un homme dans la force de l'âge, qui devait, sous le nom d'Innocent III, lutter avec un invincible courage contre tous les adversaires de la justice et de l'Église, et donner au monde peut-être le modèle le plus accompli d'un souverain pontife, le type par excellence du vicaire de Dieu. Comme cette

grande figure domine tout le siècle qu'il avait inauguré, on nous pardonnera d'en retracer quelques détails. Gracieux et bienveillant dans ses manières ; doué d'une beauté physique peu commune ; plein de confiance et de tendresse dans ses amitiés ; généreux à l'excès dans ses aumônes et ses fondations ; orateur éloquent et fécond ; écrivain ascétique et savant[1] ; poëte même, comme le démontrent la belle prose *Veni, Sancte Spiritus*, et le *Stabat Mater*, cette sublime élégie qu'on lui a longtemps attribuée ; grand et profond jurisconsulte, comme il convenait de l'être au juge en dernier ressort de toute la chrétienté ; protecteur zélé des sciences et des études religieuses ; veillant avec sévérité au maintien des lois de l'Église et de sa discipline ; il avait ainsi toutes les qualités qui eussent pu illustrer sa mémoire, s'il avait été chargé du gouvernement de l'Église dans une époque paisible et facile, ou si ce gouvernement s'était alors borné au seul soin des choses spirituelles. Mais une autre mission lui était réservée. Avant de monter sur le trône sacerdotal, il avait compris et même publié dans ses œuvres le but et la destinée du pontificat suprême, non pas seulement pour le salut des âmes et la conservation de la vérité catholique, mais pour le bon gouvernement de la société chrétienne :

[1] Voyez ses *Sermons* et ses traités *De contemptu mundi*, et sur les *Sept psaumes pénitentiaux*.

toutefois, plein de défiance en lui-même, à peine est-il élu qu'il demande avec instance à tous les prêtres de l'univers catholique des prières spéciales pour que Dieu l'éclaire et le fortifie ; et Dieu exauce cette prière universelle en lui donnant la force de poursuivre et d'accomplir la grande œuvre de saint Grégoire VII. Jeune encore, et pendant qu'il étudiait à l'université de Paris, il avait été en pèlerinage à Cantorbéry, au tombeau de saint Thomas le martyr; et l'on comprend tout ce qu'il dut puiser d'amour, auprès de ces reliques sacrées, pour la liberté de l'Église, dont il fut désormais le victorieux champion. Mais, tandis qu'il défendait cette liberté suprême, la constitution de l'Europe à cette époque lui conférait la glorieuse fonction de veiller en même temps à tous les intérêts des peuples, au maintien de tous leurs droits, à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Il fut, pendant tout son règne de dix-huit années, à la hauteur de cette colossale mission. Quoique sans cesse menacé et attaqué par ses propres sujets, les turbulents habitants de Rome, il planait sur l'Église et le monde chrétien avec un calme imperturbable, avec une sollicitude permanente et minutieuse, portant partout un regard de père et de juge. De l'Islande à la Sicile, du Portugal jusqu'en Arménie, pas une loi de l'Église n'est transgressée qu'il ne la relève, pas une injure n'est infligée au faible qu'il n'en

demande réparation, pas une garantie légitime n'est attaquée qu'il ne la protége. Pour lui, la chrétienté tout entière n'est qu'une majestueuse unité, qu'un seul royaume sans frontières intérieures et sans distinction des races, dont il est le défenseur intrépide au dehors, et le juge inébranlable et incorruptible au dedans. Pour la mettre à l'abri de ses ennemis extérieurs, il réveille l'ardeur défaillante des croisades; il se montre dévoré plus que personne de cette sainte ardeur des combats pour la Croix, dont saint Grégoire VII[1] avait ressenti les premières atteintes, et qui enflamma tous les pontifes romains jusqu'à Pie II, qui mourut croisé. Le cœur des papes était alors comme le foyer d'où cette ardeur rayonnait sur toutes les nations chrétiennes; leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur les dangers qui menaçaient l'Europe : et tandis qu'Innocent s'efforçait, chaque année, de lancer contre les Sarrasins, vainqueurs à l'Orient, quelque armée chrétienne, au Nord il propageait la foi parmi les peuples slaves et sarmates; et à l'Occident, en prêchant aux rois d'Espagne la concorde et un effort décisif contre les Maures, il présidait à leurs victoires miraculeuses. Il ramenait à l'unité catholique, par la seule force de la persuasion et l'autorité de son grand caractère, les royaumes les plus éloignés, comme l'Arménie et la Bulgarie, qui, victorieuses des armées la-

[1] Ep. S. Greg. VII, lib. II, 31.

tines, n'hésitent pas à s'incliner devant la seule parole d'Innocent. A un zèle infatigable et exalté pour la vérité, il savait joindre la plus haute tolérance pour les personnes ; il protégeait les Juifs contre les exactions de leurs princes et les aveugles fureurs de leurs concitoyens, comme les vivants témoins de la vérité chrétienne[1], imitant du reste en cela tous ses prédécesseurs sans exception : il correspondait même avec les princes musulmans, dans l'intérêt de la paix et de leur salut[2]. Tout en luttant avec une rare perspicacité et une inépuisable constance contre les innombrables hérésies qui éclataient dès lors et menaçaient les fondements de l'ordre social et moral de tout l'univers, il ne cessait de prêcher aux catholiques vainqueurs et irrités, aux évêques eux-mêmes, la modération et la clémence[3]. Il cherche longtemps à réunir, par des voies de douceur et de conciliation, l'Église schismatique d'Orient à celle d'Occident ; puis, lorsque le succès inespéré de la quatrième croisade, en renversant l'empire de Byzance, eut soumis de force à son autorité cette moitié égarée du monde chrétien, et doublé ainsi sa puissance, il recommande la douceur envers l'Église vaincue ; et, loin d'exprimer un seul sentiment de joie ou d'orgueil en

[1] Ep. II, 302, ap. Hurter, I, 313.
[2] Voyez sa lettre au sultan Malek-el-Adhel.
[3] Ep. XII, 67, 69.

apprenant cette conquête, il refuse de s'associer à la gloire et au triomphe des vainqueurs; il repousse toutes leurs excuses, tous leurs pretextes religieux, parce qu'ils avaient méconnu dans leur entreprise les lois de la justice, et oublié le tombeau du Christ! C'est que, pour lui, la religion et la justice étaient tout, et qu'il avait identifié sa vie avec elles. Son âme était enflammée d'un amour passionné de la justice qu'aucune acception de personnes, aucun obstacle, aucun échec ne pouvait diminuer ni arrêter; ne comptant pour rien les succès ni les défaites, dès que le droit était intéressé à une cause; doux et miséricordieux envers les faibles et les vaincus; inflexible pour les puissants et les orgueilleux; partout et toujours protecteur de l'opprimé, de la faiblesse et de l'équité, contre la force triomphante et injuste. C'est ainsi qu'on le voit défendre avec une sorte de noble acharnement la sainteté du lien conjugal, comme la clef de voûte de la société et de la vie chrétienne. Aucune épouse outragée n'implorait en vain son intervention puissante. Le monde le vit avec admiration lutter pendant quinze années contre son ami et son allié Philippe Auguste, et défendant les droits de cette infortunée Ingerburge, venue du fond du Danemark pour être l'objet des mépris de ce prince, seule, emprisonnée, abandonnée de tous au milieu de la terre étrangère, excepté par le pontife, qui sut enfin la faire

rétablir sur le trône de son époux, au milieu des applaudissements du peuple, heureux de voir qu'il y avait dès ce monde une justice également sévère pour tous [1].

C'était dans le même esprit qu'il veillait avec une sollicitude paternelle, et jusque dans les pays les plus lointains, sur les titres des légitimes héritiers des couronnes et sur le sort de plus d'un royal orphelin. Nous voyons qu'il sut maintenir dans leur droit et leur héritage les princes de Norwége, de Pologne et d'Arménie (1199), les infantes de Portugal, le jeune roi Ladislas de Hongrie, et jusqu'aux fils des ennemis de l'Église, tels que Jacques d'Aragon, dont le père avait été tué en combattant pour les hérétiques, et qui, captif lui-même de l'armée catholique, fut libéré par ordre d'Innocent; tels encore que Frédéric II, l'unique héritier de la race impériale de Hohenstaufen, le rival le plus redoutable du Saint-Siége, mais qui, laissé orphelin à la garde d'Innocent, est élevé, instruit, défendu par lui, et maintenu dans son patrimoine avec l'affection et le dévouement, non plus d'un tuteur, mais d'un père. Il nous paraît surtout admirable, alors qu'il offre un asile, au pied de son trône, au vieux Raymond de Toulouse, l'ancien et

[1] Il fut de même le défenseur triomphant de la reine Marie d'Aragon, devenue importune à son mari débauché, et de la reine Adélaïde de Bohême, que son époux voulait répudier pour faire un mariage plus avantageux, et qu'un concile avait déjà condamnée.

opiniâtre ennemi du catholicisme, et à son jeune fils; lorsqu'il plaide lui-même leur cause contre les prélats et les croisés victorieux; lorsqu'après avoir prodigué les plus tendres conseils à ce jeune prince, après avoir essayé en vain de fléchir ses vainqueurs, il lui assigne, malgré leurs murmures, le Comtat et la Provence, pour que le fils innocent du coupable dépouillé ne soit pas sans patrimoine[1]. Comment s'étonner si, à une époque où la foi était regardée comme la base de tous les trônes, et lorsque la justice ainsi personnifiée était assise sur la chaire de Pierre, les rois cherchaient à s'y rattacher par les liens les plus forts? si le vaillant Pierre d'Aragon ne croit pas pouvoir mieux garantir la jeune indépendance de sa couronne, qu'en traversant les mers pour la déposer aux pieds d'Innocent, et la recevoir comme vassal de sa main? si Jean d'Angleterre, poursuivi par la juste indignation de son peuple, se proclame, lui aussi vassal de cette Église qu'il avait si cruellement persécutée, sûr d'y trouver un refuge et un pardon que les hommes lui refusaient? si, outre ces deux royaumes, ceux de Navarre, de Portugal, d'Écosse, de Hongrie et de Danemark s'honoraient d'appartenir, en quelque sorte, au Saint-

[1] Les données des historiens contemporains sur ce trait de la vie d'Innocent se trouvent confirmées de la manière la plus remarquable par l'*Histoire de la croisade contre les Albigeois*, en vers provençaux, publiée par M. Fauriel dans la collection des Documents inédits sur l'histoire de France : vers 3160 à 3735.

Siége par un lien de protection tout spécial? Tous savaient qu'Innocent respectait autant les droits des rois à l'égard de l'Église, que ceux de l'Église elle-même contre les rois. Comme ses illustres prédécesseurs, une haute et prévoyante politique se mêlait à son culte pour l'équité. Comme eux, en s'opposant à l'hérédité de l'empire dans la maison de Souabe, en soutenant la liberté des élections en Allemagne, il a sauvé cette noble contrée de la centralisation monarchique, qui aurait altéré sa nature, et étouffé tous les germes de cette prodigieuse fécondité intellectuelle dont elle s'enorgueillit à juste titre. Comme eux, en rétablissant et en défendant avec une inébranlable constance l'autorité temporelle du Saint-Siége, il a garanti l'indépendance de l'Italie, non moins que celle de l'Église. Il forme, par son exemple et ses préceptes, toute une génération de pontifes également dévoués à cette indépendance, et dignes d'être ses auxiliaires, comme le furent Étienne Langton en Angleterre, Henri de Gnesen en Pologne, Roderic de Tolède en Espagne, Foulquet de Toulouse au milieu des hérétiques; où dignes de mourir martyrs de cette cause sainte, comme saint Pierre Parentice et Pierre de Castelnau[1]. Sa glorieuse vie se termine par ce concile célèbre de Latran (1215), qu'il convoqua et pré-

[1] Tués par les hérétiques, le premier à Orvieto en 1199, le second en Languedoc en 1209.

sida, où furent resserrés tous les liens de l'Église; où les *jugements de Dieu*, dégénérés en abus de la force, furent définitivement abolis; où la communion pascale fut prescrite; où fut établie cette procédure criminelle[1] qui a servi de modèle à celle de tous les tribunaux séculiers; où furent enfin présentés, pour ainsi dire, au monde chrétien, ces deux grands ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, qui devaient l'animer d'une vie nouvelle, et qu'Innocent III eut la gloire de voir tous deux naître sous son pontificat[2].

Les successeurs de ce grand pape ne dérogèrent pas, et offrent, pendant près d'un demi-siècle, le spectacle sublime d'une lutte soutenue avec les seules forces de la foi et de la justice, contre toutes les ressources du génie et de la puissance humaine, concentrées dans l'empereur Frédéric II, et employées pour amener le triomphe de la force matérielle. Honorius III a le premier à lutter avec ce pupille ingrat du Saint-Siége. Doux et patient, il semble placé entre deux combattants impérieux et inflexibles, Innocent III et Grégoire IX, comme

[1] Au huitième canon de ce concile.

[2] Les travaux des historiens protestants de l'Allemagne, Jean de Müller, Wilken et Raumer, ont enfin rendu hommage au génie et aux vertus de ce grand pontife, si indignement méconnu par tant d'historiens français. Et depuis, un écrivain du même pays, M. Hurter, dans son *Histoire d'Innocent III et de ses contemporains*, a élevé à sa gloire et à celle de l'Église un monument qui mérite la reconnaissance de tous les amis de la vérité.

pour montrer jusqu'où pouvait aller la longanimité apostolique. Il prêchait aux rois sa propre mansuétude[1]; il épuisait son trésor pour fournir aux frais de la croisade. Il eut le bonheur de confirmer solennellement les trois saints ordres qui devaient, en quelque sorte, allumer un nouveau foyer de charité et de foi dans le cœur des peuples chrétiens : les Dominicains (1226), les Franciscains (1223), et les Carmes (1226). Malgré sa douceur, il se vit forcé de mettre l'empereur, une première fois, au ban de l'Église, en laissant à Grégoire IX le soin de continuer le combat. Celui-ci, octogénaire au moment où il ceignit la tiare (1227), montra pendant ses quinze ans de règne la plus indomptable énergie, comme s'il avait rajeuni en devenant dépositaire de la puissance déléguée par l'Éternel. Ce fut lui qui fut le protecteur et l'ami de cette sainte Élisabeth, qui nous a amené à l'étude de ce siècle; il la rapprocha de saint François d'Assise, dont elle sut imiter les héroïques vertus; il la protégea dans son veuvage et son abandon; et quand Dieu l'eut appelée à lui, il proclama ses droits à la perpétuelle vénération des fidèles, en l'inscrivant parmi les saints. Mais c'est dans tous les rangs qu'il était le protecteur universel des faibles et des opprimés; et, tandis

[1] Au roi d'Angleterre, *ut subjectos suos studeret regere in spiritu lenitatis;* au roi de Bohême, *sicut regem decet mansuetum habere animum et clementem.* Regest. Honor. III, IX, 16, 25, ap. Raumer.

qu'il promettait son appui à la royale veuve de Thuringe, il étendait sa paternelle sollicitude sur les plus pauvres serfs des contrées les plus éloignées de la chrétienté, comme on le voit par sa lettre aux seigneurs polonais, où il leur reproche, comme un détestable forfait, d'user la vie de leurs vassaux, rachetés et anoblis par le sang de Jésus-Christ, à veiller sur des faucons ou des oiseaux de proie[1]. Ami zélé de la vraie science, il fonde l'université de Toulouse, et fait rétablir celle de Paris par saint Louis, non sans avoir sagement protesté contre les envahissements de la philosophie profane dans la théologie. Par la collection des Décrétales, il a la gloire de donner à l'Église son code, qui était alors aussi celui de la société tout entière. Digne neveu d'Innocent III, il sut unir toujours la justice et la fermeté : réconcilié avec Frédéric II, après l'avoir excommunié d'abord, il le soutient avec une noble impartialité contre la révolte de son fils Henri (1235), et même contre les exigences trop grandes des villes lombardes, qui étaient cependant les meilleures alliées de l'Église (1237). Quand plus tard cet empereur manque à ses plus solennelles promesses, quand il faut une seconde fois l'excommunier, qu'il est beau de voir ce vieillard, presque centenaire, s'engager

[1] Animas fidelium quas J. C. redemit sanguine, avium intuitu vel ferarum, Sathanæ prædam effici, detestabile decernimus et iniquum. Reg. Greg. IX, 11, ap. Digby, *Mores catholici*.

hardiment dans une lutte désespérée, tout en recommandant à l'armée de Jean de Brienne, qui marchait contre le perfide empereur, la clémence, la douceur, le soin des prisonniers! Puis, vaincu et abandonné de tous, assiégé dans Rome par Frédéric ligué contre lui avec les Romains eux-mêmes, il retrouve dans ce moment terrible, et au sein de la faiblesse humaine, cette force qui n'appartient qu'aux choses divines : il fait tirer du sanctuaire les reliques des saints Apôtres, les promène en procession à travers la ville, et demande aux Romains s'ils veulent voir périr ce sacré dépôt, qu'il ne peut plus défendre sans eux. Aussitôt leur cœur est touché, ils jurent de mourir pour lui, l'empereur est repoussé, et l'Église délivrée[1].

Après lui, Innocent IV (1242), jusqu'à son élection ami et partisan de Frédéric, à peine élu, sacrifie ses liaisons antérieures à l'auguste mission qui lui est confiée, et à cette admirable unité de vues qui avait dominé tous ses prédécesseurs depuis deux siècles. Poursuivi, menacé, enfermé entre les serres impériales qui, du nord et du midi, et d'Allemagne et de Sicile, font pour lui de Rome une prison, il faut bien qu'il s'échappe. Où trouvera-t-il un asile? Tous les rois, même saint Louis, le lui refusent : mais heureusement Lyon est libre et n'appartient qu'à un archevêque indépendant : Innocent

[1] Raynaldus, an. 1240.

y rassemble autour de lui en concile général tous les évêques qui peuvent échapper au tyran, et ses frères les cardinaux ; il donne à ceux-ci le chapeau rouge, pour leur montrer qu'ils doivent toujours être prêts à verser leur sang pour l'Église : et puis, du sein de ce tribunal suprême, que Frédéric avait lui-même invoqué et reconnu, et devant lequel ses avocats vinrent plaider solennellement sa cause, le pontife fugitif fulmine, contre le plus puissant souverain du monde, la sentence de déposition, comme oppresseur de la liberté religeuse, spoliateur de l'Église, hérétique et tyran[1]. Triomphe à jamais mémorable du droit sur la force, de la foi sur l'intérêt matériel ! troisième acte de ce drame sacré, où saint Grégoire VII et Alexandre III avaient déjà foulé aux

[1] Nous avons relevé sur sa tombe, dans l'église de Saint-Janvier, à Naples, cette épitaphe, que nous croyons peu connue :

Hic superis dignus requiescit Papa benignus,
Ortus de Flisco, sepultus tempore prisco,
Vir sacer et rectus, sancto velamine tectus :
Ut jam collapso mundo temeraria passo
Sancta ministrari urbs posset quoque rectificari,
Concilium fecit veteraque jura refecit.
Hæresis illisa tunc extitit atque recisa.
Mœnia direxit ; rite sibi credita rexit :
Stravit inimicum Christi colubrum Fredericum.
Janua de nato gaudet sic glorificato ;
Laudibus immensis urbs tu quoque Parthenopensis
Pulchra decore satis dedit hic sibi plurima gratis.
Hoc titulavit ita Umbertus Metropolita.

On sait qu'il était Génois, et de la maison des comtes de Fiesque.

pieds l'élément rebelle aux acclamations des saints et des hommes! On sait assez comment la Providence se chargea de ratifier cette sentence; on connaît la chute et les dernières années de Frédéric, la mort prématurée de son fils, et la ruine totale de cette race redoutable. Par une admirable marque de la confiance absolue qu'inspirait la droiture du Saint-Siége, comme autrefois Frédéric lui-même, orphelin au berceau, avait été légué à la protection d'Innocent III, les proches et les alliés de son petit-fils Conradin, dernier et infortuné rejeton de la maison de Souabe, ne voulurent point confier sa tutelle à d'autres qu'au pontife même qui avait déposé son aïeul, et qui la géra loyalement, jusqu'à ce qu'elle lui fût trop tôt arrachée par le perfide Mainfroy.

La lutte se continue contre celui-ci et contre tous les autres ennemis de l'Église, avec la même intrépidité, la même persévérance, sous Alexandre IV (1254), digne rejeton de cette famille des Conti, qui avait déjà donné au monde Innocent III et Grégoire IX, et après lui, sous Urbain IV (1261), ce fils de cordonnier qui, loin de rougir de son origine, fit peindre son père exerçant son métier sur les vitraux de Troyes; qui eut la gloire de trouver un nouvel aliment à la piété catholique en instituant la fête du Saint-Sacrement (1264); et qui, inébranlable au milieu des plus grands dangers, meurt sans

savoir où reposer sa tête, mais en laissant à l'Église la protection du frère de saint Louis, et une royauté française dans les Siciles. Cette conquête s'achève sous Clément IV, qui réclame en vain la vie de Conradin, victime innocente et expiatoire de sa coupable famille. Et ainsi se termine pour un temps cette noble guerre de l'Église contre l'oppression laïque, qui devait recommencer avec un tout autre succès, mais non avec moins de gloire, sous Boniface VIII.

Il ne faut pas oublier que pendant que ces grands pontifes livraient cette guerre à outrance, loin d'être absorbés par elle, ils donnaient à l'organisation intérieure de l'Église et de la société tous les soins qu'aurait pu comporter un état de paix profonde. Ils continuaient l'un après l'autre, avec une invincible persévérance, l'œuvre gigantesque dont ils étaient chargés depuis la chute de l'empire romain, l'œuvre de mouler et de pétrir tous les divers éléments de ces races germaniques et septentrionales qui avaient conquis et ravivé l'Europe, d'y distinguer tout ce qui était bon, pur et salutaire, pour le sanctifier et le civiliser, et de rejeter tout ce qui était vraiment barbare. En même temps et avec la même constance, ils propageaient la science et les études; ils les mettaient à la portée de tous; ils consacraient l'égalité naturelle de la race humaine, en appelant aux plus hautes dignités de l'Église des hommes

nés dans les dernières classes, pour peu qu'ils eussent de la vertu et du savoir; ils élaboraient et promulguaient le magnifique ensemble de la législation ecclésiastique, et enracinaient cette juridiction cléricale dont les bienfaits étaient d'autant mieux sentis, que, seule alors, elle ne connaissait ni la torture ni aucune peine cruelle, et que seule elle ne faisait aucune acception de personnes parmi les chrétiens.

Assurément, dans le sein de l'Église qui avait de pareils chefs, bien des misères humaines se trouvaient mêlées à tant de grandeur et de sainteté : il en sera toujours ainsi tant que les choses divines seront déposées entre des mains mortelles; mais on peut, ce nous semble, douter si à aucune autre époque il y en eut moins, et si jamais les droits de Dieu et ceux de l'humanité furent défendus avec un plus noble courage et par de plus illustres champions.

En face de cette majestueuse Église s'élevait la *seconde majesté* devant laquelle les hommes de ce temps s'inclinaient; ce Saint-Empire Romain, dont semblaient découler toutes les royautés secondaires. Malheureusement, depuis la fin de la maison de Saxe, au onzième siècle, il était devenu l'apanage de deux familles où le grand et pieux génie de Charlemagne s'était graduellement éteint, celles de Franconie et de Souabe. Elles y

substituèrent un esprit nouveau, impatient de tout joug spirituel, superbe et fier de la seule force des armes et du lien féodal, tendant sans cesse à confondre les deux puissances, à absorber l'Église dans l'Empire. Cette funeste tendance, vaincue par saint Grégoire VII dans la personne de Henri IV, et par Alexandre III dans celle de Frédéric Barberousse, tenta un nouvel effort dans Frédéric II. Mais lui aussi trouva ses vainqueurs sur le Saint-Siége. Ce Frédéric II domine tout ce demi-siècle, que son règne embrasse presque en entier[1]. Il nous paraît impossible, même pour les yeux les plus prévenus, de n'être pas frappé d'une immense différence entre les commencements de son règne, alors qu'il était fidèle à l'Église romaine qui avait si scrupuleusement veillé sur sa minorité[2], et ses vingt dernières années, qui virent se flétrir toutes les gloires diverses qui avaient environné sa jeunesse. Rien de plus éclatant, de plus poétique, de plus grandiose, que cette cour impériale à laquelle présidait un prince tout jeune, doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, enthousiaste des arts, de la poésie, de l'instruction; sachant lui-même six langues, et versé dans une foule de sciences; oc-

[1] Roi de Sicile en 1198, empereur en 1215, mort en 1250.

[2] Innocent III, Honorius III et Grégoire IX eurent tous trois part à sa tutelle, le premier comme pape, et les deux autres comme cardinaux.

troyant, pendant que le pape le couronnait à Rome (1220), au royaume de Sicile, des codes sages, savants, et remarquables par leur unité; et plus tard, après sa première réconciliation avec le Saint-Siége, publiant à Mayence les premières lois de l'Allemagne dans sa langue nationale; réunissant autour de lui l'élite de la chevalerie de ses vastes États, leur donnant l'exemple de la valeur et du talent poétique, dans ses beaux palais de Sicile, où se trouvaient rapprochés les divers éléments de la civilisation germanique, italienne et orientale. Ce fut ce mélange qui le perdit : il eût été, dit un chroniqueur, sans rival sur la terre, *s'il avait aimé son âme* [1]; mais un penchant fatal l'entraînait vers les mœurs de l'Orient. Celui que l'on songea un moment à marier à sainte Élisabeth lorsqu'elle fut devenue veuve, et qui brigua lui-même la main de sainte Agnès de Bohême [2], se renferma bientôt dans un honteux sérail, entouré de gardes sarrasines. A côté de ce sensualisme moral, il proclame bientôt une sorte de matérialisme politique, qui était au moins prématuré au treizième siècle : il renverse toutes les idées de la chrétienté, en allant au saint Sépulcre comme l'allié des princes musulmans, et

[1] Salimbine, ap. Raumer, III, 48.

[2] Elle le refusa pour devenir franciscaine : l'empereur, en l'apprenant, dit : « Si elle m'avait préféré un homme quelconque, je me serais vengé; mais puisqu'elle ne me préfère que Dieu, je n'ai rien à dire. »

non plus comme le conquérant de la Terre-Sainte. De retour en Europe, peu satisfait de cette magnifique position d'empereur chrétien, le premier entre les puissants et les forts, et non le maître d'une foule d'esclaves, l'*avoué* de l'Église, et non son oppresseur, il dépose dans la société les germes des funestes doctrines qui n'ont que trop fructifié depuis. Comme plus tard Louis XIV et Napoléon, enivré par sa puissance, l'intervention de toute force spirituelle lui répugne; et il fait publier par son chancelier, Pierre des Vignes, que le droit de disposer de toutes choses divines et humaines appartient à l'empereur. Ce siècle était encore trop chrétien pour supporter un pareil envahissement sur la force vitale du Christianisme. Pour régner alors sur les convictions et les imaginations, il fallait, même dans la puissance laïque, un autre esprit : il se trouva dans saint Louis. Aussi voit-on ce Frédéric qui, selon la parole du saint roi, avait *guerroyé Dieu de ses dons*, frappé par les foudres de l'Église, faire chaque jour de nouveaux progrès dans la cruauté, la perfidie, la duplicité[1]; accabler ses peuples d'impôts et de pénalités; faire douter de sa foi par l'excès de ses débauches, et mourir enfin retiré à l'extrémité de l'Italie, étouffé par son propre fils, au

[1] Par exemple, le supplice du fils du doge Tiepolo, de l'évêque d'Arezzo; l'emprisonnement des cardinaux qui se rendaient au concile que lui-même avait demandé.

milieu des Sarrasins, dont l'attachement ne le rendait que plus suspect aux chrétiens. Sous son règne, comme sous celui de ses prédécesseurs, l'Allemagne, qui du reste le vit peu, était dans un état florissant : elle voyait grandir la puissance des Wittelsbach, en Bavière; elle admirait l'éclat des princes d'Autriche, de Frédéric le Victorieux, de Léopold le Glorieux, que l'on disait être *brave comme un lion et pudique comme une jeune fille*[1]; elle célébrait les vertus de la maison de Thuringe, sous le beau-père et le mari de sainte Élisabeth; elle voyait dans l'archevêque Engelbert de Cologne[2] un martyr de la justice et de la sûreté publique, que l'Église se hâta de mettre au nombre des saints. Ses villes, comme celles des Pays-Bas, se développaient avec une puissante et féconde individualité : Cologne et Lubeck étaient au faîte de leur influence, et la célèbre Hanse commençait à se former. Sa législation se développait avec grandeur dans les deux Miroirs de Saxe et de Souabe, et dans une foule d'autres codes locaux, tous basés sur le respect des droits établis et des vieilles libertés, et qui respiraient un si noble mélange de la pensée chrétienne avec les éléments de l'antique droit germanique, non encore altéré par l'importation gibeline du droit romain. Enfin, elle comptait déjà parmi ses preux un véritable

[1] Guerre de la Wartbourh, 57, 44.
[2] Tué en 1225 par le comte d'Altena.

monarque chrétien : car il croissait en silence, à l'ombre du trône des Hohenstaufen, ce Rodolphe de Habsbourg[1], digne d'être le fondateur d'une race impériale, puisqu'il sauva son pays de l'anarchie, et qu'il montra au monde un véritable représentant de Charlemagne. On put deviner son règne, lorsqu'à son sacre, ne trouvant pas de sceptre, il saisit le crucifix sur l'autel, et s'écria : « Voilà mon sceptre! je n'en veux pas d'autre. »

Si l'empire semblait sorti de ses voies naturelles, en revanche la France le remplaçait en quelque sorte, et lui dérobait ce caractère de sainteté et de grandeur qui devait donner tant de lustre à la royauté très-chrétienne. Mais elle-même renfermait dans son sein une plaie profonde qu'il fallait cicatriser à tout prix, pour que son unité et ses grandes destinées ne fussent pas à jamais compromises : c'était ce foyer d'hérésies à la fois antisociales et antireligieuses qui souillaient le Midi, et qui étaient enracinées dans les masses corrompues qu'on a désignées sous le nom d'Albigeois. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les mœurs et les doctrines de ces hommes qui avaient pour dignes représentants des princes dont les désordres font frémir, et que des historiens prévaricateurs ont si longtemps fait valoir aux dépens de la vérité et de la religion. On sait qu'ils furent au

[1] Il fut présenté au baptême par Frédéric II en mai 1218. Raumer, III, 275.

moins autant persécuteurs que persécutés [1] ; on sait qu'après tout ils étaient les agresseurs contre la loi commune de la société à cette époque. Non-seulement la France, mais encore l'Espagne et l'Italie, eussent été dès lors perdues pour la foi et la vraie civilisation, si la croisade n'avait pas été victorieusement prêchée contre cet impur foyer de doctrines païennes et orientales. Sans doute pour dompter cette rébellion contre le Christianisme on employa trop souvent des moyens déplorables, dont la charité chrétienne a horreur, que la postérité doit réprouver, et que le Saint-Siége réprouva toujours, même au plus fort de la lutte. Mais il est reconnu aujourd'hui que ces cruautés étaient au moins réciproques ; et l'on n'a pas encore, que nous sachions, trouvé le moyen de faire la guerre, et surtout une guerre de religion, avec indulgence et aménité. Celui qui fut dans cette lutte terrible le champion du catholicisme, Simon de Montfort, a sans doute terni une partie de sa gloire par une trop grande ambition, et par une rigueur que la bonne foi ne saurait excuser ; mais il lui en reste assez pour que les catholiques ne rougissent plus de la proclamer hautement. L'histoire offre assurément bien peu de caractères aussi grands que le sien par la volonté, la persévérance, le courage, le mépris

[1] Voyez Michelet, *Hist. de France*, II, 470 ; et surtout la *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

de la mort ; et quand on songe à la ferveur et à l'humilité de sa piété, à la pureté inviolable de ses mœurs, à cet inflexible dévouement à l'autorité ecclésiastique, qui l'avait fait se retirer tout seul du camp des croisés devant Zara, parce que le pape lui avait défendu de guerroyer contre les chrétiens, on conçoit tous les excès de son indignation contre ceux qui troublaient la paix des consciences et renversaient toutes les barrières de la morale. Son caractère et son époque se peignent à la fois dans ce mot qu'il prononça au moment d'entreprendre une lutte inégale : « Toute l'Église prie pour moi, je ne saurais succomber. » Et encore, lorsque poursuivi par l'ennemi, et ayant passé avec sa cavalerie une rivière que les gens à pied ne pouvaient franchir, il la repasse avec cinq hommes seulement, en s'écriant : « Les pauvres du Christ sont exposés à la mort, et moi je resterais en sûreté ! Advienne de moi la volonté du Seigneur, j'irai certainement avec eux[1] ! »

La bataille décisive de Muret (1212), qui assura la victoire de la foi, peint aussi, par le contraste de ses deux principaux personnages, la nature de cette lutte : l'un, Montfort, à la tête d'une poignée de combattants, cherchant dans la prière et les sacrements les droits de demander une victoire qui ne pouvait être qu'un miracle ; l'autre, Pierre d'Aragon, venant, affaibli par la

[1] Vaulx-Cernay, ap. Michelet.

débauche, se faire battre et tuer au sein de sa nombreuse armée[1].

Pendant que cette lutte s'achevait, et préparait la réunion directe de ces provinces reconquises avec la couronne de France, un roi digne de son surnom, Philippe Auguste, entourait cette couronne des premiers rayons de la gloire et de l'influence morale fondées sur la religion, qu'elle devait si longtemps conserver. Jeune encore lorsqu'on lui demandait à quoi il songeait pendant ses longues et fréquentes rêveries : « Je songe, répond-il, au moyen de rendre à la France l'éclat et la force qu'elle avait sous Charlemagne[2]. » Et, pendant son long et glorieux règne, il ne cesse de se montrer fidèle à cette grande pensée. La réunion de la Normandie et des provinces enlevées à l'assassin Jean sans Terre, jette les véritables fondements de la puissance des monarques français. Après avoir fait ses preuves pour la cause du Christ à la croisade, il se montre pendant toute sa vie l'ami et le plus ferme appui de l'Église[3]; et il le prouve par le plus pénible sacrifice, en triomphant de sa répugnance enracinée pour l'épouse que Rome lui imposait. Réconcilié avec son peuple par sa réconciliation avec elle, il reçoit bientôt du ciel sa récompense

[1] Vaulx-Cernay, ap. Michelet.

[2] Silv. Girard. Cambrensis, ap. *Recueil des Historiens*, XVIII.

[3] Il ne combattait jamais le dimanche.

dans la grande victoire de Bouvines (1215); victoire aussi religieuse que nationale, remportée sur les ennemis de l'Église aussi bien que sur ceux de la France. Cela est suffisamment établi par tout ce que les historiens nous ont transmis sur les projets impies des confédérés qui étaient tous excommuniés, par les ardentes prières des prêtres pendant le combat, par les belles paroles de Philippe à ses guerriers : « L'Église prie pour nous : je vais combattre pour elle, pour la France, et pour vous[1]. » Autour de lui combattent tous les héros de la chevalerie française, Matthieu de Montmorency, Enguerrand de Coucy, Guillaume des Barres, et Guérin de Senlis, pontife, ministre et guerrier à la fois. L'ennemi défait, ils s'associent à leur roi pour fonder, en l'honneur de la sainte Vierge, l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, destinée à consacrer, par le nom de Marie, la mémoire d'un triomphe qui avait sauvé l'indépendance de la France.

La grandeur de la royauté française, et sa domination sur les provinces méridionales qu'elle devait finir par absorber, ne firent que croître sous le règne court, mais prospère, de Louis VIII, mort victime de sa chasteté, ainsi que sous la brillante régence de Blanche de Castille, aussi tendre mère que souveraine courageuse et sage, qui disait mieux aimer voir tous ses enfants mourir que commettre un péché mortel, et qui n'en sut pas

[1] Guillaume le Breton, etc.

moins bien veiller à leur grandeur temporelle; Blanche, objet bien naturel du romanesque amour de Thibaut de Champagne, le poëte-roi, et qui portait à notre sainte Élisabeth une si tendre dévotion [1]. Cette régence annonce dignement le règne de saint Louis, ce modèle des rois, sur qui la pensée de l'historien se reporte comme sur le personnage peut-être le plus accompli des temps modernes, tandis que la prière du chrétien honore en lui la réunion de toutes les vertus qui peuvent mériter le ciel. En lisant l'histoire de cette vie si sublime et si touchante à la fois, on se demande si jamais le Roi du ciel a eu sur la terre un serviteur plus fidèle que cet ange, couronné pour un temps d'une couronne mortelle, afin de montrer au monde comment l'homme peut se transfigurer par la foi et l'amour. Quel cœur chrétien pourrait ne pas tressaillir d'admiration en songeant à tout ce qu'il y a eu dans cette âme de saint Louis; à ce sentiment si violent et si pur du devoir; à ce culte exalté et scrupuleux de la justice; à cette exquise délicatesse de conscience, qui l'engageait à répudier les acquisitions illégitimes de ses prédécesseurs, aux dépens même de la sûreté publique et de l'affection de ses sujets; à cette sollicitude si tendre pour les âmes d'autrui; à cet amour immense du prochain qui débordait de son cœur, qui, après avoir inondé son épouse chérie, sa mère, ses frères,

[1] Voyez chap. xxvi de l'histoire.

dont il pleurait si amèrement la mort, allait chercher le dernier de ses sujets, et le dirigeait pendant ses heures de délassement vers la chaumière des pauvres, qu'il soulageait lui-même ! Et cependant, à toutes ces vertus de saint il savait unir la plus téméraire bravoure ; c'était à la fois le meilleur chevalier et le meilleur chrétien de France : on le vit à Taillebourg et à la Massoure. C'est qu'il pouvait combattre et mourir sans crainte, celui qui avait fait avec la justice de Dieu et des hommes un pacte inviolable ; qui savait, pour lui rester fidèle, être sévère contre son propre frère ; qui n'avait pas rougi, avant de s'embarquer pour la croisade, d'envoyer par tout son royaume des moines mendiants, chargés de s'informer auprès des plus pauvres gens s'il leur avait été fait quelque tort au nom du roi, et de le réparer aussitôt à ses dépens. Aussi, comme s'il eût été une sorte d'incarnation de l'équité suprême, il est choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps, entre le pape et l'empereur, entre les barons de l'Angleterre et leur roi : captif et enchaîné par les infidèles, c'est encore lui qu'ils prennent pour juge. Poussé deux fois par l'amour du Christ sur la plage barbare, après la captivité il y trouve la mort ; c'était une sorte de martyre, le seul qui fût à sa portée et le seul trépas digne de lui. Sur son lit de mort il dicte à son fils ses mémorables Instructions, les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche

d'un roi. Avant de rendre le dernier soupir, on l'entend murmurer à voix basse : « O Jérusalem, Jérusalem! » Était-ce à celle du ciel ou à celle de la terre qu'il adressait ce regret ou cet espoir sublime? Il n'avait pas voulu entrer dans celle-ci par traité et sans son armée, de peur que son exemple n'autorisât les autres rois chrétiens à faire de même. Ils firent mieux : pas un n'y alla après lui. Il fut le dernier des croisés, des rois vraiment chrétiens, des rois pontifes : il en avait été le plus grand. Il nous a laissé deux monuments immortels, son oratoire et son tombeau, la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, tous deux purs, simples, élancés vers le ciel comme lui-même. Il en a laissé un plus beau et plus immortel encore dans la mémoire des peuples : le chêne de Vincennes.

En Angleterre, la race perverse des rois normands, tous oppresseurs de leur peuple, et tous oppresseurs acharnés de l'Église, n'avait pu opposer à Philippe Auguste que l'infâme Jean sans Terre, et à saint Louis que le pâle et faible Henri III. Mais si la royauté y est scandaleuse, l'Église y brille de tout son éclat, et la nation y conquiert de vitales et durables garanties. L'Église surtout avait été heureusement dotée en Angleterre d'une suite de grands hommes sur le siége principal de Cantorbéry, qui est peut-être sans pareille dans ses annales. Étienne Langton fut, sous le règne de Jean, le digne successeur de saint Dunstan, de Lanfranc, de saint

Anselme, de saint Thomas Becket, et le digne représentant d'Innocent III. Après avoir défendu avec une invincible intrépidité les franchises ecclésiastiques, il se place à la tête des barons insurgés, et réunis en armée *de Dieu et de la sainte Église*. Cette sainte ligue arrache au roi Jean la célèbre *Grande Charte*, base de cette constitution anglaise que les modernes ont tant admirée, oubliant sans doute qu'elle n'était que le produit de l'organisation féodale ; et que cette Charte même, loin d'être une innovation, n'était qu'une réhabilitation des lois de saint Édouard, une confirmation du droit public de toute l'Europe de cette époque, fondé sur le maintien de tous les droits anciens et individuels. Sous Henri III, que le Saint-Siége maintint seul sur son trône chancelant, en empêchant la réunion avec la France par la conquête du fils de Philippe Auguste, l'Église eut aussi ses défenseurs courageux et ses nobles victimes dans saint Edmond de Cantorbéry, mort dans l'exil en 1242, et dans saint Richard de Winchester ; et la nation acheva de conquérir ses libertés, sous la conduite du noble fils de Simon de Montfort, brave et pieux comme son père, vaincu et tué à la fin de sa carrière, mais non avant d'avoir fait de cette guerre populaire une croisade, et introduit les députés du peuple dans la première assemblée politique qui ait porté le nom, depuis si glorieux, de *Parlement britannique* (1258).

Vers le même temps, en Écosse, on voit le pieux roi Guillaume, allié d'Innocent III, afin de donner une preuve de son amour pour l'Église et la sainte Vierge, ordonner que le pauvre peuple se reposerait de ses travaux tous les samedis depuis midi (1202). Dans les royaumes scandinaves, le treizième siècle commence sous le grand archevéque Absalon de Lund (1201), à la fois guerrier intrépide et saint pontife, bienfaiteur et civilisateur de ces peuples. La Suède grandissait sous le petit-fils de saint Éric; et la Norwége, où s'était conservé le plus de traces de l'ancienne constitution germanique, goûtait sous Haquin V (1217-1263), son législateur principal, un repos inaccoutumé. Waldemar le Victorieux (1202-1252), le plus illustre des rois de Danemark, étendait son empire sur toutes les terres méridionales de la Baltique; et, préludant à l'union de Calmar, concevait et était à la veille d'exécuter le projet grandiose de réunir sous un seul chef tous les pays riverains de la Baltique, lorsque la bataille de Bornhoveden (1227) vint donner le dessus aux races germaniques sur les races scandinaves. Mais, dans tout le cours de ses conquêtes, il ne perdait jamais de vue la conversion des peuples païens, à laquelle le Saint-Siége l'exhortait sans cesse; ses efforts pour la propagation de la foi en Livonie se rencontraient avec ceux de l'Ordre des Porte-Glaives, fondé dans ce seul but (1203), et plus

tard avec l'Ordre Teutonique. La translation des principales forces de ce dernier Ordre en Prusse, pour y implanter le Christianisme (1234), est un fait immense dans l'histoire de la religion et de la civilisation du nord de l'Europe; et si les passions humaines vinrent trop tôt se mêler à cette croisade, qui dura deux siècles, il n'en faut pas moins reconnaître que le Christianisme ne pénétra que grâce à elle dans ces populations obstinées, et admirer tout ce que firent les papes pour adoucir le régime de la conquête [1]. Sur la même ligne, la Pologne offrait déjà les bases du *royaume orthodoxe* [2]; l'archevêque Henri de Gnesen, légat d'Innocent III, y rétablissait la discipline et la liberté ecclésiastique contre les attaques du duc Ladislas; sainte Hedwige, tante de notre Élisabeth, y donnait sur le trône l'exemple des plus austères vertus, et offrait à Dieu, comme un holocauste, son fils, mort martyr de la foi en combattant les Tartares. La Pologne, en opposant à ces hordes terribles qui avaient asservi la Russie et inondé la Hongrie un boulevard qu'elles ne purent jamais franchir, versa pendant tout ce siècle des flots de son sang, et apprenait ainsi à devenir ce qu'elle a toujours été depuis, la glorieuse victime de la Chrétienté.

[1] En 1249, un légat du pape alla en Prusse pour garantir aux populations conquises la liberté de mariage et de succession, etc.

[2] Titre accordé depuis par les papes à la Pologne.

En redescendant vers le midi de l'Europe, et en contemplant cette Italie, qui était la plus animée et la plus brillante des nations chrétiennes, l'âme s'afflige d'abord au spectacle de ces cruelles et interminables luttes des Guelfes et des Gibelins, et de cet immense empire de la haine qui se propageait à la faveur de la guerre de principes dont ces partis tiraient leur origine. C'est ce funeste élément de la haine qui semble dominer l'histoire d'Italie à toutes ces époques ; il se liait à je ne sais quelle politique païenne et égoïste, reste des souvenirs de la république romaine, qui l'emporta pendant tout le moyen âge, dans les cœurs italiens, sur l'idée de l'Église ou de l'Empire, et qui ne les dérobait que trop à la salutaire influence du Saint-Siége, dont ils auraient dû être les premiers sujets, et dont ils avaient pu apprécier la puissance et le dévouement pendant toute la lutte des cités lombardes contre les empereurs. Mais, quelque rebuté qu'on soit par ces discordes qui déchiraient le sein de l'Italie, comment ne pas céder à l'admiration qu'excite le spectacle de l'immense énergie morale et physique, de l'ardeur du patriotisme, de la profondeur des convictions, qui est empreinte dans l'histoire de chacune des innombrables républiques qui couvraient son sol ? On est stupéfait de cette incroyable fécondité de monuments, d'institutions, de fondations, de grands hommes en tout genre, guerriers, poëtes, ar-

tistes, qu'on voyait éclore dans chacune de ces cités d'Italie, aujourd'hui si désertes, si dépeuplées. Jamais assurément, depuis les beaux siècles de la Grèce antique, on n'avait vu un si puissant développement de la volonté humaine, une si merveilleuse valeur donnée à l'homme et à ses œuvres, tant de vie dans un si petit espace ! Mais quand on songe aux prodiges de sainteté que le treizième siècle vit naître en Italie, on comprend quel était le lien qui tenait ensemble tous ces cœurs impétueux ; on se souvient de ce fleuve de charité chrétienne qui coulait, profond et incommensurable, sous ces orages et ces vagues furieuses. Au milieu de cette mêlée universelle, les villes se fondent et s'enrichissent, leur population est souvent décuple de ce qu'elle est de nos jours, les chefs-d'œuvre des arts s'y produisent, le commerce et surtout la science y grandissent chaque jour[1]. A l'inverse des pays germaniques, toute l'existence politique et sociale se concentre avec la noblesse dans les villes, dont aucune cependant n'était alors assez prédominante pour absorber la vie des autres : et cette libre concurrence entre elles peut expliquer en partie la force inouïe dont elles purent disposer. La ligue des villes lombardes, triomphante depuis la paix de Constance, bravait victorieusement tous les efforts de la puis-

[1] La célèbre université de Padoue est fondée en 1222 ; celles de Vicence en 1202, Verceil en 1228, Trévise en 1290, Naples en 1224.

sance impériale. Les croisades avaient donné un incalculable essor au commerce et à la prospérité des républiques maritimes de Gênes et de Venise; celle-ci surtout, sous son doge Henri Dandolo, héros octogénaire et aveugle, devenait une puissance de premier ordre par la conquête de Constantinople et de ce *quart et demi* de l'empire d'Orient, dont elle fut si longtemps fière. La ligue des villes toscanes, sanctionnée par Innocent III, assurait une nouvelle garantie à l'existence de ces cités dont l'histoire vaut celle des plus grands empires, telles que Pise, Lucques, Sienne, qui se donnait solennellement à la sainte Vierge avant la victoire glorieuse de l'Arbia; Florence surtout, peut-être la plus intéressante unité des temps modernes. A chaque page des annales de toutes ces villes, on trouve des traits de la plus touchante piété comme du plus généreux dévouement à la patrie. Pour n'en citer qu'un entre mille, quand on voit un peuple se plaindre, comme celui de Ferrare, qu'on ne l'impose pas assez pour les besoins de la patrie [1], on ne se sent guère le courage d'être sévère envers des institutions qui comportaient un tel degré de désintéressement et de patriotisme. A côté de ce mouvement purement italien, on sait que la grande lutte entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle y était plus flagrante que partout ailleurs; et certes celle-ci,

[1] *Chron. Ferrar.*, p. 433, ap. Raumer.

réduite à se faire représenter par l'atroce Eccelin, lieutenant de Frédéric II, rend suffisamment hommage à la supériorité morale de la cause de l'Église. Le midi de l'Italie, sous le sceptre de la maison de Souabe, dut à Frédéric II et à son chancelier Pierre des Vignes, le bienfait d'une législation sage et complète, et tout l'éclat de la poésie et des arts; mais en même temps il fut inondé par cet empereur et son fils Mainfroy de colonies sarrasines, jusqu'à ce que Rome y eût appelé une nouvelle race française, la maison d'Anjou, qui vint, comme autrefois les preux Normands, garantir l'indépendance de l'Église, et fermer aux infidèles cette porte de l'Europe.

Mais si l'historien catholique est forcé de lutter contre une certaine tristesse dans son jugement sur l'Italie, il ne trouve dans l'Espagne du ~~seizième~~ siècle que l'objet d'une admiration sans mélange. C'étaient alors, sous tous les rapports, les temps héroïques de cette noble nation; les temps où elle méritait de conquérir, en même temps que son sol et son indépendance, le glorieux titre de *monarchie catholique*. Des deux grandes divisions de la Péninsule, l'Aragon nous montre d'abord, après ce roi Pierre III que nous avons vu tenir volontairement sa couronne d'Innocent III, et cependant mourir en combattant l'Église à Muret, son fils don Jacques le Conquérant, qui avait pour femme une sœur de sainte Éli-

sabeth; qui mérita son surnom en enlevant aux Maures Majorque et Valence; qui écrivit, comme César, sa propre chronique, et qui, pendant soixante-quatre ans de règne et de combats, ne fut jamais vaincu, gagna trente victoires, et fonda deux mille églises[1]. En Castille, le siècle s'ouvre sous le règne d'Alphonse le Bref, fondateur de l'ordre de Saint-Jacques et de l'université de Salamanque[2], ces deux gloires de l'Espagne. A côté du roi brille l'illustre Roderic Ximenès, archevêque de Tolède (1208-1215), digne précurseur de celui qui devait, deux siècles plus tard, immortaliser ce même nom : il était à la fois, comme tant d'autres prélats de ce temps, guerrier intrépide, profond politique, prédicateur éloquent, historien exact, et aumônier prodigue. Ce roi et ce primat furent les héros de la sublime journée de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), où l'Espagne fit pour l'Europe ce que la France avait fait sous Charles Martel, ce que fit plus tard la Pologne sous Sobieski, où elle la sauva de l'irruption de quatre cent mille Musulmans qui la prenaient à revers. L'empire du Croissant fut brisé à dater de cette glorieuse journée, véritable type d'une bataille chrétienne, consacrée dans la mémoire du peuple par des traditions miraculeuses, et que le grand Innocent III ne crut pouvoir dignement célébrer qu'en instituant la fête

[1] Bern. Gomes, *Vit. Jac. I.*

[2] D'abord à Palencia; transférée à Salamanque en 1213.

du *Triomphe de la Croix*, qui s'observe encore aujourd'hui à pareil jour en Espagne. A Alphonse succède saint Ferdinand, contemporain et cousin germain de saint Louis, et qui ne dérogea point à cette illustre parenté, puisque, comme Louis, il réunit toutes les gloires du guerrier chrétien à toutes les vertus du saint, et le plus tendre amour de son peuple au plus ardent amour de Dieu. Il ne voulut jamais consentir à grever ses sujets de nouveaux impôts : « Dieu pourvoira, disait-il, par d'autres ressources à notre défense; je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures! » Et cependant il poursuit avec un bonheur sans pareil l'œuvre de l'affranchissement national; il prend Cordoue, le siége du califat d'Occident; et, après avoir dédié la principale mosquée à la sainte Vierge, il fait reporter à Compostelle, sur les épaules des Maures, les cloches que le calife Almanzor en avait enlevées sur celles des Chrétiens. Conquérant du royaume de Murcie en 1240, de celui de Jaën en 1246, de Séville enfin en 1248, il ne laisse plus aux Arabes que Grenade; mais, humble au milieu de tant de gloire, et étendu sur son lit de mort, il s'écriait avec larmes : « O mon Seigneur, vous avez tant souffert pour l'amour de moi! Et moi, malheureux, qu'ai-je fait pour l'amour de vous[1]? »

[1] Flos Sanctorum, ap. Bollandist. 25 maii.

L'Espagne avait sa croisade permanente sur son propre sol ; le reste de l'Europe allait au loin la chercher, soit au nord contre les barbares, soit au midi contre les hérétiques, soit à l'orient contre les profanateurs du Saint Sépulcre. Cette grande pensée venait de temps à autre se jeter au travers de toutes les agitations locales, toutes les passions personnelles, pour les absorber toutes en une seule. Elle ne descendit au tombeau qu'avec saint Louis ; elle était encore dans toute sa force pendant la première moitié du treizième siècle. Dès ses premières années, Foulques de Neuilly, rival de Pierre l'Ermite et de saint Bernard par l'éloquence et l'enthousiasme qu'il inspire, allant de tournois en tournois, fait prendre la croix à toute la chevalerie française : une armée de barons s'embarque à Venise et va renverser l'empire de Byzance, comme un acheminement à Jérusalem. Malgré l'improbation qu'une sévère équité fit prononcer à Innocent III contre cette étonnante conquête, on ne saurait disconvenir de sa grandeur, ni même du sentiment chrétien qui l'inspirait. On voit toujours les chevaliers français poser, comme première base de leurs négociations, la réunion de l'Église grecque avec Rome, et en faire le premier résultat de leur victoire. Cette conquête n'était d'ailleurs qu'un juste châtiment infligé à la perfidie des empereurs grecs, qui avaient toujours trahi la cause des croisés, et à leur peuple dégénéré et sanguinaire, tou-

jours esclave ou assassin de ses princes. Bien que l'idée de la croisade, en se portant sur différentes directions, dût nécessairement perdre de sa force, cependant cette force nous est révélée par tous ces princes généreux qui ne croyaient pas leur vie complète avant d'avoir vu la terre sainte; tels étaient Thibaut de Champagne, à qui cette expédition a inspiré de si beaux vers, le saint et pieux Louis, mari de notre Élisabeth, que nous verrons mourir en chemin; Léopold d'Autriche, et jusqu'au roi lointain de Norwége, qui voulut être le compagnon de saint Louis. Les femmes de ces preux n'hésitaient pas à les accompagner à ces dangereux pèlerinages, et l'on comptait presque autant de princesses que de princes dans les camps des croisés. Les enfants même subissaient l'entraînement général, et sur tous les points de l'Europe on vit avec émotion cette croisade d'enfants, en 1212, dont l'issue fut si funeste, puisqu'ils y périrent tous, mais qui était une preuve suprême de cet amour du sacrifice, de ce dévouement exclusif aux croyances et aux convictions qui animait l'homme de ces temps-là, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Ce que ces petits enfants avaient tenté de faire avant l'âge, des vieillards usés par les années ne se lassèrent pas de l'entreprendre, témoin ce Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, après une vie tout entière consacrée aux combats de la foi et de l'Église, même contre son propre gendre

Frédéric II, va, déjà plus qu'octogénaire, se charger de défendre le nouvel empire latin d'Orient. Après des succès presque miraculeux, il expire à quatre-vingt-neuf ans, épuisé par la victoire plus encore que par la vieillesse, et ayant dépouillé la pourpre impériale et sa glorieuse armure pour se revêtir de l'habit de Saint-François, et mourir sous ces insignes d'un dernier triomphe (1237).

A côté de ces manifestations individuelles de zèle, l'Europe voyait encore fleurir comme milice permanente de la Croix les trois grands ordres militaires, les fraternités belliqueuses du Temple, de Saint-Jean de Jérusalem et de Sainte-Marie des Allemands. Ces derniers avaient pour grand maître, pendant les premières années du treizième siècle, Hermann de Saltza, illustre par ses nobles et infatigables efforts pour concilier l'Église et l'empire, et sous le règne de qui eut lieu la première expédition des chevaliers Teutoniques en Prusse, tandis que l'un des foyers principaux de l'Ordre, et plus tard sa capitale, était auprès du tombeau de sainte Élisabeth de Marbourg.

Ainsi donc, à l'Orient, la prise de Constantinople et la ruine de l'empire grec par une poignée de Francs; en Espagne, las Navas de Tolosa et saint Ferdinand; en France, Bouvines et saint Louis; en Allemagne, la gloire et la ruine des Hohenstaufen; en Angleterre, la Grande

Charte; au sommet du monde chrétien, le grand Innocent III et ses héroïques successeurs : en voilà assez, ce nous semble, pour assigner à l'époque de sainte Élisabeth une place mémorable dans l'histoire de l'humanité. Et si nous en cherchons les idées fondamentales, il sera facile de les trouver, d'une part, dans la magnifique unité de cette Église à laquelle rien n'échappait; qui proclamait dans ses plus augustes mystères, comme dans ses moindres détails, la suprématie définitive de l'esprit sur la matière; qui consacrait, avec une prudente et paternelle sollicitude, la loi de l'égalité parmi les hommes, et qui, en garantissant au plus pauvre serf la liberté du mariage et la sainteté de la famille, en lui assignant dans les temples une place à côté de ses maîtres, surtout en lui ouvrant l'accès de toutes les dignités spirituelles, creusait un abîme entre sa condition et celle de l'esclave le plus favorisé de l'antiquité. En face d'elle, le pouvoir laïque, l'Empire, la royauté, souvent profané par les passions de ceux qui en étaient dépositaires, mais retenu par mille liens dans la voie de la charité; trouvant partout dans ses écarts les barrières élevées par la foi et l'Église; n'ayant pas encore appris à se délecter dans ces législations générales, qui trop souvent écrasent le génie des nations sous le niveau d'une uniformité stérile; chargé au contraire de veiller au maintien de tous les droits individuels et des coutumes saintes des ancê-

tres, au développement régulier des besoins locaux et des inclinations particulières; enfin, présidant à cette grande organisation féodale qui était fondée tout entière sur le sentiment du devoir comme entraînant le droit à sa suite, et qui donnait à l'obéissance toute la dignité d'une vertu et tout le dévouement d'une affection. Les horreurs commises par Jean sans Terre pendant sa longue lutte contre l'Église, la misérable décrépitude de l'empire byzantin, montrent assez ce qu'eût été, à cette époque, la puissance laïque livrée à elle-même, tandis que son alliance avec l'Église donnait au monde des saints couronnés comme saint Louis et saint Ferdinand, c'est-à-dire des rois comme on n'en a jamais vu depuis.

Voilà pour la vie politique et sociale de ce siècle. La vie de l'âme et des croyances, la vie intérieure, en tant qu'on peut la distinguer de celle qui précède, nous offre un spectacle plus grand et plus merveilleux encore, et qui se rattache bien plus intimement à la vie de la Sainte dont nous avons écrit l'histoire. A côté de ces grands événements qui changent la face des empires, nous verrons des révolutions plus complètes et plus durables encore dans le royaume des esprits; à côté de ces illustres guerriers, de ces saints assis sur le trône, nous verrons l'Église enfanter et envoyer à la recherche des

âmes d'invincibles conquérants et des armées de saints recrutés dans tous les rangs de la société chrétienne.

En effet, une grande corruption de mœurs s'était à la longue introduite dans cette société : formulée en hérésies de diverses natures, elle la menaçait de toute part ; la ferveur et la piété s'étaient ralenties ; les grandes fondations des siècles précédents, Cluny, Cîteaux, Prémontré, les Chartreux, ne suffisaient plus pour la vivifier, tandis que dans les écoles une aride logique en desséchait trop souvent les sources. Il fallait à la chrétienté malade quelque remède nouveau et souverain ; il fallait à ses membres engourdis une secousse violente ; il fallait à sa tête, à l'Église de Rome, des bras nouveaux et plus puissants. Dieu, qui n'a jamais manqué à son épouse, qui a juré de ne lui manquer jamais, lui envoya le secours désiré et nécessaire.

C'étaient des visions bien prophétiques que ces rêves où Innocent III et Honorius III virent la basilique de Latran, la mère et la cathédrale de toutes les églises chrétiennes[1], au moment de s'écrouler, et soutenue, soit par un mendiant italien, soit par un pauvre prêtre d'Espagne. Le voilà ! Ce prêtre qui descend des Pyrénées dans le midi de

[1] On lit dans l'inscription, seul reste de l'ancienne façade, sur le portail moderne de Saint-Jean de Latran : « Dogmate papali datur « ac simul imperiali, quod sim cunctarum mater et caput eccle-« siarum, etc. »

la France envahi par les hérétiques, qui va nu-pieds à travers les ronces et les épines pour les prêcher, c'est ce grand saint Dominique de Gusman[1], que sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, vit sous la forme d'un chien ayant une torche enflammée dans sa gueule, emblème prophétique de sa vigilance et de son zèle brûlant pour l'Église : une étoile resplendit sur son front quand on le présente au baptême : il grandit dans la pureté et la piété, n'ayant d'autre amour que cette Vierge divine dont le manteau lui semblait envelopper toute la céleste patrie[2] : ses mains exhalent un parfum qui inspire la chasteté à tous ceux qui en approchent : il est doux, aimable, humble envers tous : il a le don des larmes en grande abondance : il vend jusqu'aux livres de sa bibliothèque pour soulager les pauvres : il veut se vendre lui-même pour racheter une âme captive des hérétiques. Mais, pour sauver toutes les âmes qui périclitaient au milieu de tant de dangers, il conçoit l'idée d'un Ordre de religieux, non plus reclus et sédentaires, mais qui erreraient de par le monde pour chercher partout l'impiété et la confondre, qui seraient les *Prêcheurs* de la foi. Il va à Rome afin d'y faire confirmer son salutaire projet; et dès la première nuit il voit en songe le

[1] Né en 1170; commence à prêcher en 1200; mort en 1221.

[2] Totam cœlestem patriam amplexando dulciter continebat. *Act. SS. August.*, t. I, p. 583.

Christ qui s'apprête à frapper le monde coupable; mais Marie intervient, et présente à son fils, pour l'apaiser, Dominique lui-même avec un autre qu'il n'avait jamais vu. Le lendemain, en entrant dans une église, il y voit un homme en haillons, qu'il reconnaît pour être le compagnon que la Mère du Rédempteur lui avait donné; aussitôt il se précipite dans ses bras : « Tu es mon frère, « dit-il, tu cours dans la même lice que moi : soyons « ensemble, et nul ne prévaudra contre nous. » Et, dès ce moment, ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme[1]. Ce mendiant était saint François d'Assise, le glorieux pauvre du Christ[2]. Lui aussi avait conçu le projet de reconquérir le monde par l'humilité et l'amour, en devenant le *Mineur*, le moindre de tous les hommes. Il entreprend de rendre un époux à cette divine Pauvreté, restée veuve depuis la mort du Christ[3]. A vingt-cinq ans, il brise tous les liens de la famille, de l'honneur, de la bienséance, et descend nu de sa montagne d'Assise pour offrir au monde l'exemple le plus complet de la

[1] In oscula sancta ruens et sinceros amplexus, dixit Dominicus : Tu es socius meus, tu cürres pariter; stemus simul, et nullus adversarius prævalebit. Extunc ergo facti sunt cor unum et anima una in Domino. *Act. SS. August.*, t. 1, p. 576.

[2] Il glorioso poverello di Christo. — Né en 1182, mort en 1226.

[3] Questa, privata del primo marito,
Mille e cent' anni e più dispetta e scura
Fino a costui si stetti sensa invito...
DANTE, *Parad.*, c. XI.

folie de la Croix qui lui eût été donné depuis que cette croix avait été plantée sur le Calvaire. Mais, loin de révolter le monde par cette folie, il le subjugue. Plus ce sublime insensé s'avilit à dessein pour se rendre digne, par son humilité et le mépris des hommes, d'être le vaisseau de l'amour, et plus sa grandeur éclate et rayonne au loin, plus les hommes se précipitent sur ses pas; les uns ambitieux de se dépouiller de tout comme lui, les autres avides au moins de recueillir sa parole inspirée. C'est en vain qu'il va chercher en Égypte le martyre; l'Orient le renvoie à l'Occident, qu'il lui faut féconder, non pas de son sang, mais de ce fleuve d'amour qui s'échappait de son cœur, et de ces cinq plaies dont il avait reçu la glorieuse communication de Celui qui avait aimé le monde jusqu'à la mort. Lui aussi, c'était le monde entier qu'il embrassait dans son amour : tous les hommes d'abord, et avec un abandon sans bornes : « Si je ne don-« nais pas, » dit-il en se dépouillant de son seul vêtement pour en couvrir un pauvre, « ce que je porte à ce-« lui qui en a plus besoin que moi, je serais accusé de « vol par le grand aumônier qui est dans le ciel[1]. » Puis toute la nature, animée et inanimée : il n'y a point de créature qui ne soit son frère ou sa sœur, à qui il ne prêche la parole du Père commun, qu'il ne veuille dé-

[1] Pro furto mihi reputo a magno Eleemosynario imputandum si hoc quod fero, non dedero magis egenti. *Act. SS. Octob.*, t. II.

livrer de l'oppression de l'homme, et dont il ne soit prêt à racheter les douleurs. « Pourquoi, dit-il à un boucher, « pourquoi suspendez-vous et torturez-vous ainsi mes « frères les agneaux[1] ? » Et à des oiseaux captifs : « Tour- « terelles, mes chères petites sœurs, simples, innocentes « et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre « ainsi? » Il savait, dit son biographe, saint comme lui, que toutes les créatures avaient la même origine que la sienne; et il a montré par sa tendresse envers elles, comme par leur miraculeuse obéissance envers lui, ce que l'homme victorieux du péché, et qui a rétabli en lui-même les rapports naturels avec Dieu, peut être pour cette nature qui n'est déchue qu'à cause de lui, et qui attend de lui sa réhabilitation. Jésus et Marie lui ouvrent eux-mêmes tous les trésors de l'Église dans cette chétive chapelle de la Portiuncule, qui nous est restée comme une relique précieuse de cette pauvreté dont il était, selon Bossuet, l'amateur désespéré[2] : le pape confirme ces faveurs célestes à la vue des roses blanches et rouges

[1] Quare fratres meos agniculos sic ligatos et suspensos excrucias?... Sororculæ meæ turtures, simplices, innocentes et castæ, ut quid ita vos capi permisistis?... Sciens creaturas quantumlibet parvas, unum secum habere principium. S. BONAVENTURE, *Vita S. Franc.*, 176, ap. Bollandist.

[2] Heureux mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église! BOSSUET, *Panégyrique de saint François.*

que François lui présente au milieu de l'hiver. Puis il monte sur les rochers de l'Alverne pour y recevoir les stigmates triomphants [1], qui devaient achever sa conformité avec le Sauveur, et faire de lui, aux yeux du peuple chrétien, le véritable porte-croix, le gonfalonnier du Christ [2], tandis que le Saint-Siége le nommerait, trois siècles plus tard, l'ange d'Orient, marqué du signe du Dieu vivant [3].

A la vue de ces deux hommes, le siècle comprit qu'il était sauvé, que du sang nouveau allait être instillé dans ses veines; d'innombrables disciples se rangent sous ces entraînantes bannières : il s'élève un long cri d'enthousiasme et de sympathie qui se prolonge à travers les siècles, qui retentit partout, dans les constitutions des souverains pontifes comme dans les chants des poëtes [4]. « Quand l'Empereur qui règne toujours, dit Dante, voulut sauver son armée compromise, il envoya au secours de son épouse ces deux champions : leurs actes, leurs

[1] Corpore suo Christi triumphalia stigmata præferenti. Bulle d'Alexandre IV, *Benigna.*

[2] *Il gonfalonniere di Christo.* Fioretti di S. Francesco, passim.

[3] Angelum illum ascendentem ab ortu solis habentem signum Dei vivi beatum Franciscum. Bulle de Léon X, *Ite et vos in vineam meam*, 1517.

[4] Cieco era il mondo ; tu failo visare :
Libroso ; hailo mondato :
Morto ; l'hai suscitato :
Sceso ad inferno ; failo al ciel montare.
GUITTONE D'AREZZO, *Canz. à S. Francesco.*

paroles, ramenèrent le peuple égaré[1]. » « Ces deux ordres, » dit Sixte IV en 1479, après deux siècles et demi d'expérience, « comme les deux premiers fleuves du paradis des délices, ont arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile; ce sont les deux séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour, au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses qu'a conférés au genre humain l'ouvrier suprême qui est Dieu, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile[2] ! »

[1] Quando lo 'mperador che sempre regna
Provide alla milizia ch'era in forse...
.... a sua sposa soccorse
Con duo campioni, al cui fare, al cui dire
Lo popol disviato si raccorse.
Paradiso, XII.

[2] Instar duorum primorum fluminum à cœlestium voluptatum paradiso egredientium SS. universalis Ecclesiæ terram..., irrigantes, magis in diem fructuosam efficiunt. Hi sunt duo Seraphim qui in sublimis contemplationis et seraphici amoris alis elevati, a terrenisque rebus abstracti, assiduo divinarum laudum clamore, et immensorum beneficiorum humano generi a summo opifice Deo exhibitorum declaratione... Domino Deo mundæ segetis animarum scilicet Redemptori nostri J. C. pretiosi sanguinis effusione redemp-

A peine les Ordres qui devaient mériter de si magnifiques éloges sont-ils nés, que déjà leur propagation et leur puissance deviennent un des faits historiques les plus importants de l'époque. L'Église se trouve tout à coup maîtresse de deux armées nombreuses, mobiles et toujours disponibles, qui se mettent incontinent à envahir le monde. En 1277, un demi-siècle après la mort de saint Dominique, son Ordre avait déjà quatre cent dix-sept couvents dans toute l'Europe. Saint François, de son vivant, rassemble un jour cinq mille de ses moines à Assise; et trente-cinq ans plus tard, à Narbonne, on trouve, en dénombrant les forces de l'Ordre séraphique, qu'il y avait déjà, en trente-trois provinces, huit cents monastères et au moins vingt mille religieux. Un siècle plus tard, il y en avait cent cinquante mille[1]. La prédication des nations païennes recommence : des Franciscains, envoyés par Innocent IV et saint Louis, pénètrent dans le Maroc, à Damas, jusque chez les Mongols; mais ils s'occupent surtout de vaincre les passions du paganisme dans le cœur des nations chrétiennes : ils se répandent sur l'Italie déchirée par tant de discordes, essayant de réconcilier partout les partis, de déraciner les erreurs, se posant comme les arbitres suprêmes, ne

tarum, copiosos in horrea sanctæ Ecclesiæ manipulos referunt. Hi sunt duæ tubæ per quas Dominus præcipit ad pabulum S. Evangelii universum populum... advocari.

[1] Wadding, Helyot.

jugeant que d'après la seule loi de l'amour. On les voit, en 1233, parcourir toute la Péninsule avec des croix, de l'encens, des branches d'olivier, chantant et prêchant la paix, reprochant aux villes, aux princes, aux chefs même de l'Église, leurs fautes et leurs ressentiments. Les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent devant cette médiation sublime : la noblesse et le peuple de Plaisance se réconcilient à la voix d'un franciscain; Pise et les Visconti, à celle d'un dominicain; et dans la plaine de Vérone on voit deux cent mille âmes se presser autour du bienheureux Jean de Vicence, frère prêcheur, chargé par le Pape d'apaiser toutes les discordes de la Toscane, de la Romagne, de la Marche Trévisane. Dans cette occasion solennelle, il prend pour texte ces paroles : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix;* et, avant qu'il ait fini, une explosion de sanglots et de larmes lui montre que tous ces cœurs sont touchés, et les chefs des maisons rivales d'Este et de Romano donnent, en s'embrassant, le signal de la réconciliation universelle. De si heureux résultats ne duraient pas longtemps, il est vrai : mais le mal était au moins vigoureusement combattu, la séve du Christianisme était ravivée dans les âmes, une immense lutte se livrait chaque jour et partout au nom de l'équité contre la lettre morte de la loi, au nom de la charité contre les mauvais penchants de l'homme, au nom de la grâce et

de la foi contre la sécheresse et la pauvreté des raisonnements scientifiques. Rien ne se dérobait à cette influence nouvelle, qui agitait les paysans épars dans les campagnes, qui partageait l'empire des universités, qui allait chercher jusqu'aux rois sur leurs trônes. Joinville nous apprend comment, au premier lieu où il débarqua en revenant de la croisade, saint Louis fut accueilli par un franciscain, qui lui dit que « oncques royaume ne se perdit, sinon par défaut de justice, et qu'il eust à prendre garde de faire bon droit et hastif à son peuple. Et oncques ne l'oublia le roi[1]. » On sait comment il tenta de se dérober à son épouse si tendrement aimée, à ses proches, à ses conseillers, pour renoncer à la couronne qu'il portait si glorieusement, et aller lui-même mendier, comme saint François. Mais il lui fallut se borner à devenir pénitent du tiers ordre ; car dans leur armée conquérante ils avaient place pour tout le monde. A côté de ces bataillons de moines, de nombreux monastères s'ouvraient pour les vierges qui aspiraient à l'honneur de s'immoler au Christ, et les vastes affiliations connues sous le nom de Tiers Ordres offraient une place aux princes, aux guerriers, aux époux, aux pères de famille, en un mot à tous les fidèles des deux sexes qui voulaient s'associer, au moins indirectement, à la grande œuvre de la régénération de la chrétienté.

[1] Joinville, édition Petitot.

La tradition raconte que les deux glorieux patriarches de cette régénération avaient eu un moment le projet de réunir leurs efforts et leurs ordres, en apparence si semblables; mais l'inspiration céleste qui les guidait leur révéla qu'il y avait place pour deux forces différentes, pour deux genres de guerre contre les envahissements du mal. Ils semblent s'être partagé leur sublime mission, en même temps que le monde moral, de manière à ramener au sein de l'Église et à y concilier l'amour et la science, ces deux grandes rivales qui ne sauraient cependant exister l'une sans l'autre : et cette conciliation fut opérée par eux comme elle ne l'avait jamais été auparavant. Tandis que l'amour qui dévorait et absorbait l'âme de saint François lui a valu de tout temps dans l'Église le nom de Séraphin d'Assise, il ne serait peut-être pas téméraire d'attribuer avec le Dante, à saint Dominique, la force et la lumière des Chérubins[1]. Leurs enfants se montrèrent fidèles à cette tendance distincte, qui aboutissait à la même éternelle unité; et, tout en tenant compte de quelques exceptions éclatantes, on peut dire que, à dater de cette époque, dans l'histoire de l'Église, le rôle plus spécialement échu à l'Ordre sé-

[1] L' un fu tutto serafico in ardore,
L' altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore.

DANTE, *Paradis*, c. XI.

raphique a été de distiller et de répandre à grands flots les trésors de l'amour, les mystérieuses joies du sacrifice; tandis que celui des Prêcheurs était, comme leur nom même l'indique, de propager la science de la vérité, de la défendre et de l'enraciner. Ni l'un ni l'autre ne manqua à sa mission; et tous deux dès leur adolescence, et dans le cours de ce demi-siècle dont nous parlons, enfantèrent à l'Église peut-être plus de saints et de docteurs qu'elle n'en avait possédé dans un aussi court intervalle, depuis les premiers siècles de son existence. Sur les pas de saint Dominique, de ce saint athlète de la foi, de ce coadjuteur du laboureur éternel [1], se précipite tout d'abord le B. Jourdain, digne d'être son premier successeur, comme général de son ordre; puis saint Pierre de Vérone [2], décoré du titre de Martyr comme par excellence, et qui, assassiné par les hérétiques, écrivait sur la terre, avec le sang de ses plaies, les premiers mots du symbole dont il proclamait la vérité au prix de sa vie; puis saint Hyacinthe [3] et Ceslas son frère, ces jeunes et puissants Polonais, que la rencontre de saint Dominique à Rome suffit pour faire renoncer à toutes les

[1] Della fede cristiana il santo atleta,
.... l'agricola che Christo
Elesse all' orto suo per ajutarlo.
DANTE, *Paradis*, XII.

[2] Né en 1252.

[3] 1183-1257, canonisé en 1602.

grandeurs terrestres, afin de porter cette nouvelle lumière dans leur patrie, d'où elle devait s'étendre avec rapidité dans la Lithuanie, la Moscovie et la Prusse; puis saint Raymond de Peñafort, que Grégoire IX choisit pour coordonner la législation de l'Église, auteur des *Décrétales* et successeur de saint Dominique; enfin ce Théobald Visconti [1], qui devait présider aux destinées de l'Église, sous le nom de Grégoire X, sur la terre, avant d'avoir droit éternellement à ses prières, comme Bienheureux dans le ciel. A côté de ces hommes dont l'Église a consacré la sainteté, une foule d'autres lui apportaient le tribut de leurs talents et de leurs études : Albert le Grand [2], ce colosse de savoir, propagateur d'Aristote et maître de saint Thomas; Vincent de Beauvais [3], auteur de la grande Encyclopédie du moyen âge; le cardinal Hugues de Saint-Cher, qui fit la première Concordance des Écritures; le cardinal Henri de Suze, auteur de la *Somme dorée;* et au-dessus de tous, par la sainteté comme par la science, ce grand saint Thomas d'Aquin [4], le *Docteur angélique*, penseur gigantesque, en qui semble se résumer toute la science des siècles de foi, et dont la

[1] Né en 1210, pape en 1271, mort en 1275.

[2] Né en 1198, mort en 1280.

[3] Mort en 1256. Auteur du quadruple *Speculum morale, historiale, naturale et spirituale.*

[4] Né en 1225. — Bene de me scripsisti, Thoma : quam ergo mercedem accipies? Non aliam, Domine, nisi teipsum. *Brev. Rom.*

grandiose synthèse n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure; qui, tout absorbé dans l'abstraction, n'en est pas moins un admirable poëte, et mérite d'être choisi par saint Louis pour conseiller intime dans les affaires les plus épineuses de son royaume. « Tu as bien écrit sur moi, lui dit un jour le Christ; quelle récompense me demandes-tu? — Vous-même, » répond le Saint. Toute sa vie, tout son siècle est dans ce mot.

L'armée de saint François ne marchait pas au combat sous des chefs moins glorieux : de son vivant, douze de ses premiers enfants avaient été cueillir les palmes du martyre chez les infidèles[1]. Le B. Bernard, le B. Egidius, le B. Gui de Cortone, toute cette compagnie de Bienheureux, compagnons et disciples du saint fondateur, lui survivent, et conservent le dépôt inviolable de cet esprit d'amour et d'humilité dont il avait été enflammé. A peine le Séraphin a-t-il été prendre son rang devant le trône de Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme des peuples est occupée par celui que tous proclamaient son premier-né, saint Antoine de Padoue, célèbre comme son père spirituel par cet empire sur la nature qui lui valut le surnom de Thaumaturge; celui que le pape Grégoire IX nomma l'*Arche des*

[1] Cinq à Maroc, en 1219, canonisés par Sixte IV; sept à Ceuta, en 1221; leur culte fut autorisé par Léon X.

deux Testaments[1]; qui avait le don des langues, comme les Apôtres; qui, après avoir édifié la France et la Sicile, passe ses dernières années à prêcher la paix et l'union aux villes lombardes, obtient des Padouans le privilége de la cession de biens pour les débiteurs malheureux, ose seul reprocher au farouche Ezzelin sa tyrannie, de son propre aveu le fait trembler, et meurt à trente-six ans, la même année que sainte Élisabeth. Plus tard, Roger Bacon[2] réhabilite et sanctifie l'étude de la nature, classifie toutes les sciences, et prévoit, s'il n'a pas accompli, les plus grandes découvertes des temps modernes. Duns Scotus dispute à saint Thomas l'empire des écoles; et ce grand génie trouve un rival et un ami dans saint Bonaventure[3], le *Docteur séraphique*, qui, lorsque son illustre rival, le Docteur angélique, lui demandait de quelle bibliothèque il tirait son étonnante science, montrait silencieusement son crucifix, et qui lavait la vaisselle de son couvent lorsqu'on lui apporta le chapeau de cardinal.

Mais c'est surtout par les femmes que l'ordre de Saint-François jette dans ce siècle un éclat sans pareil. Ce sexe, affranchi par le Christianisme, et qui s'élevait graduelle-

[1] *Arca utriusque Testamenti et divinarum scripturarum armarium.*

[2] Né en 1214. On lui attribue la découverte de la poudre à canon, du télescope, etc. On sait qu'il présenta à Clément IV le projet de réforme du calendrier, accompli par Grégoire XIII.

[3] Né en 1221.

ment dans l'amour et l'estime des peuples chrétiens, à proportion des progrès que faisait chaque jour le culte de la sainte Vierge, ne pouvait manquer de prendre une part puissante aux nouveaux développements de la force qui l'avait émancipé. Aussi, saint Dominique avait-il introduit une réforme féconde dans la règle des épouses du Christ, et ouvert une nouvelle carrière à leurs vertus [1]. Mais ce n'était que plus tard, dans Marguerite de Hongrie [2], dans Agnès de Monte-Pulciano [3], dans Catherine de Sienne, que cette branche de l'arbre dominicain devait produire les prodiges de sainteté qui ont été depuis si nombreux. François, plus heureux, trouve dès son début une sœur, une alliée digne de lui. Pendant que lui, pauvre fils de marchand, commençait son œuvre avec quelques autres humbles bourgeois d'Assise, dans cette même ville, Clara Sciffi [4], fille d'un comte puissant, se sent saisie d'un zèle semblable. Un jour, à dix-huit ans, un dimanche des Rameaux [5], tandis que les palmes que portent tous les autres fidèles sont desséchées et fanées, celle que tient sa jeune main refleurit et reverdit tout à coup. C'est pour elle un précepte et un avertissement d'en haut. La nuit même, elle fuit de la

[1] A Rome, en 1218.
[2] Nièce de sainte Élisabeth, née en 1242.
[3] Née en 1268, morte en 1317.
[4] Née en 1194, morte en 1253, canonisée en 1255.
[5] 19 mars 1212.

maison paternelle, pénètre dans la *Porziuncula*, s'agenouille aux pieds de François, reçoit de ses mains la corde, la robe de grosse laine, et se condamne avec lui à la pauvreté évangélique. En vain ses parents la persécutent; sa sœur et d'innombrables vierges viennent la rejoindre, et rivaliser avec elle de privations et d'austérités. En vain les souverains pontifes la supplient de modérer son zèle, de daigner posséder quelque chose de fixe, puisqu'une sévère clôture lui interdit d'aller, comme les Frères Mineurs, implorer la charité des fidèles, et la réduit à l'attendre du hasard. Elle résiste opiniâtrément, et Innocent IV lui accorde enfin le *privilége de la pauvreté perpétuelle*, le seul, disait-il, que personne ne lui eût jamais demandé : « Mais celui, « ajoutait-il, qui nourrit les petits oiseaux, qui a vêtu « la terre de verdure et de fleurs, saura bien vous nour- « rir et vous vêtir jusqu'au jour où il se donnera lui- « même à vous pour aliment éternel, quand, de sa droite « victorieuse, il vous embrassera dans sa gloire et sa « béatitude [1]. » Trois papes et une foule d'autres saints et nobles personnages viennent chercher auprès de cette humble vierge des lumières et des consolations. En peu d'années, elle voit tout une armée de femmes pieuses, avec des reines et des princesses à sa tête, se lever et se

[1] Bref du 9 août 1253, ap. P. Giuseppe di Madrid, *Vita di S. Chiara*; Roma, 1832, p. 124.

camper en Europe sous la règle de François d'Assise, et sous sa direction et son nom à elle, sous celui de *pauvres Claires* ou *Clarisses*. Mais, au milieu de cet empire d'âmes, sa modestie est si grande qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux [1]. Les Sarrasins viennent assiéger son monastère : malade et alitée, elle se lève, prend en main l'ostensoir, marche au-devant d'eux, et les met en fuite. Après quatorze ans d'une sainte union avec saint François, elle le perd; puis, livrée elle-même aux plus cruelles infirmités, elle meurt, après avoir dicté un testament sublime; et le souverain pontife, qui l'avait vue mourir, la propose à la vénération des fidèles, en la proclamant Claire entre toutes clartés, lumière resplendissante du temple de Dieu, princesse des pauvres, duchesse des humbles [2].

Comme saint François dans sainte Claire, saint Antoine de Padoue trouva dans la bienheureuse Hélène Ensimelli une amie et une sœur ; mais, par un merveilleux effet de la grâce divine, c'est surtout parmi les filles de rois que se recrute de saintes l'ordre de ce men-

[1] P. Giuseppe di Madrid, p. 187.

[2] Clara claris præclara... clarissima illuxit... Hæc fuit altum sanctitatis candelabrum, vehementer in habitaculo Domini rutilans... Pauperum primiceria, ducissa humilium, magistra continentium, abbatissa pœnitentium. Alexandre IV, *Bulle de canonisation.*

diant qui avait recherché tous les excès de la pauvreté; soit qu'elles entrent dans la stricte observance des *pauvres Claires*, soit que, retenues dans les liens du mariage, elles ne puissent adopter que la règle du tiers ordre. La première en date et en renommée est cette Élisabeth de Hongrie, dont nous avons écrit la vie; ce ne fut pas en vain, comme nous le verrons, que le pape Grégoire IX obligea saint François à lui envoyer son pauvre manteau : comme autrefois Élisée en recevant celui d'Élie, elle devait y trouver la force de devenir son héritière. Enflammée par son exemple, sa cousine germaine, Agnès de Bohême, repousse la main de l'empereur des Romains et du roi d'Angleterre, et écrit à sainte Claire[1] qu'elle aussi a juré de vivre dans l'absolue pauvreté : sainte Claire lui répond par une lettre admirable qui nous a été conservée, et envoie en même temps à sa royale néophyte une corde pour serrer ses reins, une écuelle de terre et un crucifix. Comme elle, Isabelle de France, sœur de saint Louis, refuse de devenir l'épouse de l'empereur Conrad IV, pour se faire Clarisse et mourir sainte comme son frère[2]. La veuve de ce saint roi, Marguerite, les deux filles de saint Ferdinand de Castille, Hélène, sœur du roi de Portugal, suivent cet exemple. Mais comme si la Providence avait

[1] En 1236.
[2] En 1269.

voulu bénir le tendre lien qui unissait notre Élisabeth à saint François et à sainte Claire qu'elle avait pris pour modèles, c'est principalement sa famille qui offre à l'ordre séraphique comme une pépinière de saintes. Après sa cousine Agnès, c'est sa belle-sœur, la bienheureuse Salome reine de Galicie; puis sa nièce, sainte Cunégonde, duchesse de Pologne; et tandis qu'une autre de ses nièces, la bienheureuse Marguerite de Hongrie, préfère l'ordre de Saint-Dominique, où elle meurt à vingt-huit ans, la petite-fille de sa sœur, nommée d'après elle Élisabeth[1], et devenue reine de Portugal, embrasse comme elle le tiers ordre de Saint-François, et comme elle y mérite les palmes éternelles.

A côté de ces saintes franciscaines de naissance royale, il ne faut pas oublier celles que la grâce de Dieu faisait surgir des derniers rangs du peuple; comme sainte Marguerite de Cortone[2], qui de courtisane devint le modèle des pénitentes; comme surtout sainte Rose de Viterbe[3], illustre et poétique héroïne de la foi, qui, à peine âgée de dix ans, au moment où le pape fugitif n'avait plus un coin de terre à lui en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale, pour y prêcher les droits du Saint-Siége contre l'autorité impériale

[1] Née en 1271, canonisée par Urbain VIII.
[2] Née en 1244.
[3] Née en 1235, morte en 1252.

qu'elle sut ébranler, mérita d'être exilée à quinze ans, par ordre de Frédéric II, et revint triomphante avec l'Église, pour mourir à dix-sept ans, au milieu de l'admiration de cette Italie, où son nom est encore aujourd'hui si populaire.

Ces deux grands ordres, qui peuplaient le ciel en remuant la terre, se rencontraient, malgré la diversité de leurs caractères et de leurs moyens d'action, dans une tendance commune, dans l'amour et le culte de Marie. Il était impossible que l'influence de cette sublime croyance à la Vierge-Mère, qui avait exercé un empire toujours croissant sur les cœurs, depuis la proclamation de sa maternité divine au concile d'Éphèse, ne fût pas comprise dans l'immense mouvement des âmes chrétiennes au treizième siècle ; aussi peut-on dire que si, dès le siècle précédent, saint Bernard avait donné à la dévotion du peuple pour la sainte Vierge le même élan qu'il avait imprimé à tous les nobles instincts de la chrétienté, ce furent les deux grands ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait plus descendre. Saint Dominique, par l'établissement du Rosaire, et les Franciscains par la prédication du dogme de l'Immaculée Conception, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes, l'une de pratique, l'autre de doctrine, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des Anges pré-



sidait à la piété et à la science catholiques. Saint Bonaventure, le grand et docte théologien, devient poëte pour la chanter, et paraphrase deux fois le Psautier tout entier en son honneur [1]. Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art telles qu'elles nous ont été conservées dans ses grandes cathédrales et dans les chants de ses poëtes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie [2].

Dans le sein de l'Église même, et en dehors des deux familles de saint Dominique et de saint François, le culte de la sainte Vierge enfantait des créations aussi précieuses pour le salut des âmes que vénérables par leur durée. Trois ordres nouveaux se consacraient à elle en naissant, et se plaçaient à l'ombre de son nom sacré. Celui du Mont-Carmel [3], venu de la Terre-Sainte comme

[1] Outre son *Speculum B. M. V.*, qui a été peut-être l'ouvrage le plus populaire du moyen âge, on croit que ce saint a écrit le *Psalterium Majus B. M. V.*, qui se compose de cent cinquante psaumes analogues à ceux de David, et s'appliquant à la sainte Vierge; puis le *Psalterium Minus*, qui est de cent cinquante stances de quatre vers chacune; puis enfin le *Laus B. M. V.*, et une paraphrase du *Salve*, également en vers.

[2] Ce fut en 1220 que le margrave Henri de Moravie et sa femme Agnès fondèrent la première chapelle à Mariazell, en Styrie, qui a été jusqu'à nos jours un pèlerinage si célèbre et si populaire en Allemagne. L'*Ave Maria* ne devint d'un usage général que vers 1240.

[3] Il reçut sa première règle du patriarche Albert en 1209, fut con-

un dernier rejeton de ce sol si fécond en prodiges, donnait, par l'introduction du Scapulaire, une sorte d'étendard nouveau aux fidèles de Marie. Sept marchands de Florence fondaient en même temps[1] cet ordre dont le nom seul exprime tout l'orgueil qu'on éprouvait, dans ces temps de dévouement chevaleresque, à se courber sous le joug si doux à porter de la Reine du ciel; l'ordre des *Servites* ou Serfs de Marie, qui donna aussitôt à l'Église saint Philippe Benizzi, auteur de la touchante dévotion des Sept-Douleurs de la Vierge. Enfin, ce nom chéri était attaché à une institution digne de son cœur maternel, à l'ordre de Notre-Dame de la Merci[2], destiné à racheter les chrétiens tombés dans l'esclavage des infidèles : elle avait elle-même paru, disait-on, dans la même nuit, au roi Jacques d'Aragon, à saint Raymond de Peñafort, à saint Pierre Nolasque, en leur enjoignant de veiller pour l'amour d'elle au sort de leurs frères captifs. Tous trois lui obéirent, et Pierre devint le chef de l'ordre nouveau, qui fit de rapides progrès, et qui produisit bientôt ce saint Raymond Nonnat, qui se vendit lui-même pour racheter un esclave, et à qui les infidèles mirent un cadenas aux lèvres, tant sa parole

firmé en 1226, devint mendiant en 1247. Le scapulaire fut donné par la sainte Vierge à saint Simon Stock, qui mourut vers 1250.

[1] En 1239. Il fut confirmé au concile de Lyon en 1274.

[2] Commencé en 1223, approuvé en 1235.

leur semblait invincible. Déjà ce même but de compassion et de propagation à la fois avait fait naître, à la fin du siècle précédent, et sous les auspices d'Innocent III, l'ordre des Trinitaires[1], par les efforts réunis de deux Saints dont une partie de la vie au moins appartient au treizième siècle, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois[2], qui était aussi l'adorateur spécial de Marie. Pendant six cents ans et jusqu'à nos jours, ces deux ordres ont continué leur pacifique mais périlleuse croisade.

Voilà déjà cinq ordres nouveaux, tous nés dans les trente premières années de ce siècle ; et ce n'est pas tout. Ce besoin de mettre en commun toutes ses forces pour le bien, qui avait son principe dans cette charité pour Dieu et le prochain, que tout concourait alors à développer, exigeait plus encore. D'autres *religions*, comme on les appela désormais, se formaient chaque jour au sein de la religion mère. Les Humiliés reçurent leur règle définitive d'Innocent III, en 1201 ; les Augustins[3], sous Alexandre IV, devinrent le quatrième membre de cette grande famille des Mendiants, où les Carmes avaient déjà été se placer, à côté des Frères Mineurs et Prêcheurs. Les Célestins, fondés par Pierre de Mouron, qui devait être plus tard pape et canonisé sous ce même

[1] Ou Mathurins, fondé en 1198.
[2] Le premier, mort en 1213 ; le second, en 1212.
[3] En 1256.

nom de Célestin, furent confirmés par Urbain IV[1]. Dans une sphère plus restreinte et plus locale, saint Eugène de Strigonie établissait les Ermites de saint Paul, en Hongrie[2]; et trois pieux professeurs de l'Université de Paris se réfugiaient dans un vallon solitaire du diocèse de Langres, pour y fonder, avec trente-sept de leurs élèves, le nouvel ordre du Val des Écoliers[3]. En outre, à côté de ces nombreuses et diverses carrières offertes au zèle et au dévouement des âmes qui voulaient se consacrer à Dieu; à côté des grands ordres militaires d'Orient et d'Espagne, qui jetaient alors leur plus vif éclat, les chrétiens, que leurs devoirs ou leur inclination retenaient dans la vie ordinaire et profane, ne pouvaient, ce semble, se résigner à n'avoir point de part à cette vie de prières et de sacrifices qui excitait sans cesse leur envie et leur admiration : ils s'organisaient, autant qu'ils le pouvaient, sous une forme analogue. Ainsi s'explique l'apparition des *Frati gaudenti*, ou Chevaliers de la Vierge[4], qui, sans renoncer au monde, s'occupaient à rétablir en l'honneur de Marie la paix et la concorde en Italie; celle des Béguines, encore si nombreuses en Flandre, et qui ont pris sainte Élisabeth

[1] En 1263.
[2] En 1215.
[3] En 1218.
[4] En 1233.

pour leur patronne; enfin l'immense population des Tiers Ordres de saint Dominique et de saint François, où pouvaient entrer toutes les personnes mariées et engagées dans le siècle qui voulaient se rapprocher de Dieu. C'était la vie monastique introduite dans la famille et la société.

En outre, comme si cette immense richesse de sainteté due aux ordres nouveaux n'avait pas suffi à cette glorieuse époque, des saints illustres sortirent en même temps des ordres anciens, de l'épiscopat, et de tous les rangs des fidèles. Nous avons déjà nommé saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, et sainte Hedwige de Pologne, qui se fit Cistercienne. A leurs côtés, dans l'ordre de Cîteaux, il convient de placer saint Guillaume, archevêque de Bourges, lui aussi défenseur redoutable de la liberté ecclésiastique, et prédicateur de la croisade; saint Thibaut de Montmorency (1247); l'évêque de Die, Étienne de Châtillon (1208), et l'archevêque de Bourges, Ph. Berruyer (1266), tous deux béatifiés; un autre saint Guillaume, abbé du Paraclet en Danemark, où il avait porté la piété et la science des moines de Sainte-Geneviève de Paris, dont il était sorti[1]; dans l'ordre de Saint-Benoît, saint Sylvestre d'Osimo et saint Guillaume de Monte-Vergine, auteurs de réformes qui ont gardé leurs noms; dans l'ordre de

[1] Mort en 1209.

Prémontré, le B. Hermann Joseph (1236), si célèbre par son ardent dévouement à la mère de Dieu, et les grâces éclatantes qu'il en reçut; enfin, parmi les Augustins, saint Nicolas de Tolentino [1], qui, après soixante et dix ans d'une sainte vie, entendait chaque nuit les chants des anges dans le ciel, et en était tellement enivré, qu'il ne savait plus comment vaincre son impatience de mourir. Parmi les saintes femmes, la B. Mafalda, fille du roi de Portugal; la B. Marie d'Oignies (1213); et cette douce sainte Humilité [2], abbesse de Vallombreuse, dont le nom seul peint toute la vie. Parmi les Vierges, sainte Verdiane, l'austère recluse de Florence, qui étendait jusqu'aux serpents sa charité invincible [3]; sainte Zita, qui vécut et mourut humble servante à Lucques, et que cette république puissante ne dédaigna point de prendre pour sa patronne [4]; puis en Allemagne, sainte Gertrude [5] et sa sœur sainte Mecthilde, qui ont occupé au treizième siècle la même place que sainte Hildegarde au douzième, et sainte Catherine de Sienne au quatorzième, entre ces vierges saintes à qui le Seigneur a révélé les plus intimes lumières de sa loi.

[1] Né en 1239.

[2] Née en 1210.

[3] Morte en 1222.

[4] Née en 1218. *Ecco uno degl' anzian di santa Zita,* dit le Dante, *Inf.*, c. XXI, pour désigner un magistrat de Lucques.

[5] Née en 1222.

Enfin, comment oublier, parmi les merveilles du siècle d'Élisabeth, cet ouvrage que tous les siècles ont reconnu sans rival, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont le glorieux anonyme n'a point été complétement levé, mais dont l'auteur présumé, Jean Gersen, abbé de Verceil, vivait à cette époque, avec laquelle, du reste, l'esprit de ce divin volume se trouve parfaitement d'accord. C'est la formule la plus complète et la plus sublime de l'ardente piété envers le Christ, d'une période qui avait déjà enfanté le Rosaire et le Scapulaire en l'honneur de Marie, et qui se clôt magnifiquement par l'institution de la fête du Saint Sacrement, laquelle eut pour premier auteur une pauvre Cistercienne (sainte Julienne de Liége), pour confirmation le miracle de Bolsène[1], et pour chantre saint Thomas d'Aquin[2].

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche d'insister trop longuement sur cette énumération des saints et des institutions religieuses d'une époque dont nous aspirons à donner une idée; car tout homme qui aura étudié avec la moindre attention le moyen âge, saura parfaitement que ce sont là les véritables pivots de la société

[1] 1263. La fête fut instituée en 1264 par Urbain IV, en mémoire de ce miracle.

[2] On sait que ce fut lui qui rédigea l'office de la messe du Saint Sacrement, et qu'il est reconnu pour auteur de la prose *Lauda Sion* et de l'hymne incomparable *Adoro te supplex*. Un tableau, à Bologne, le représente écrivant le *Lauda Sion* sous la dictée des anges.

d'alors; que la création d'un ordre nouveau était alors pour tous les esprits un événement bien plus important que la formation d'un nouveau royaume, ou la promulgation d'une législation savante; que les Saints étaient alors les véritables héros du peuple, et qu'ils absorbaient à peu près toute la popularité de l'époque. Ce n'est qu'après avoir apprécié le rôle que jouaient dans l'opinion publique la prière et les miracles, ce n'est qu'après avoir étudié et compris la carrière de saint François et de saint Dominique, qu'on peut se rendre compte de la présence et de l'action d'un Innocent III et d'un saint Louis.

Mais ce n'était pas seulement sur le monde politique que s'exerçait l'empire de la foi et de la pensée catholique; dans sa majestueuse unité, elle embrassait tout l'esprit humain, et l'associait ou l'employait à tous ses développements. Ainsi, sa puissance et sa gloire sont profondément empreintes sur toutes les productions de l'art et de la poésie de cette époque, tandis qu'elle sanctifiait et consacrait, loin de les arrêter, tous les progrès de la science. Et ce treizième siècle, si fécond pour la foi, ne fut pas non plus stérile pour la science. Déjà nous avons nommé Roger Bacon et Vincent de Beauvais : c'est indiquer l'étude de la nature purifiée et ennoblie par la religion, en même temps que l'introduction de l'esprit de classification et de généralisation dans

la direction des richesses intellectuelles de l'homme. Nous avons nommé saint Thomas et ses contemporains dans les Ordres mendiants : c'est rappeler les plus belles gloires de la théologie, la première des sciences. Le Docteur angélique et le Docteur séraphique commentèrent à l'envi le fameux Pierre Lombard, le *Maître des sentences*, qui avait régné si longtemps sur les écoles, et il ne faut oublier ni Alain de Lille, le *Docteur universel*, qui vivait encore dans les premières années du siècle, ni Guillaume Durand, qui en illustra la fin, et qui donna le code le plus complet de la Liturgique dans son *Rationale*. La plupart de ces grands hommes embrassaient à la fois la théologie, la philosophie et le droit, et leur nom appartient également à l'histoire de ces trois sciences. Raymond Lulle[1], que sa sainte vie fit honorer comme bienheureux, appartient plus spécialement à la philosophie. La traduction des œuvres d'Aristote, entreprise par les soins de Frédéric II, et devenue si rapidement populaire, ouvrit à cette dernière science des voies nouvelles dont nous ne devons constater que le commencement à l'époque qui nous occupe. La législation n'eut peut-être jamais de plus belle période. D'un côté, les papes, organes suprêmes en même temps de la foi et du droit, donnaient au droit canonique tous les développements que comportait cette magnifique garantie de la

[1] Né en 1234.

civilisation chrétienne, siégeaient eux-mêmes comme juges avec une assiduité exemplaire[1], publiaient des collections immenses, fondaient des écoles nombreuses. De l'autre, on voyait naître la plupart des législations nationales de l'Europe, les grands Miroirs de Souabe et de Saxe, les premières lois publiées en allemand par Frédéric II à la diète de Mayence, le code donné par lui à la Sicile; en France, les établissements de saint Louis, accompagnés du *Droit coutumier* de Pierre des Fontaines, et de la *Coutume de Beauvoisis* de Philippe de Beaumanoir[2]; enfin la version française des *Assises de*

[1] Innocent III siégeait ainsi trois fois par semaine; Grégoire IX, Innocent IV et Boniface VIII étaient de célèbres jurisconsultes : nous avons déjà parlé de saint Raymond de Peñafort et du cardinal Henri de Suze, placé par le Dante dans son *Paradis*.

[2] Comme depuis longtemps l'Église n'a pas eu de pires ennemis que les légistes, on ne saurait passer légèrement sur un des hommes qui a le mieux montré comment on était à la fois catholique et légiste au moyen âge. Philippe de Beaumanoir, chevalier et bailli de Vermandois, conseiller du comte de Clermont, fils de saint Louis, publia en 1283 la *Coutume de Beauvoisis*, que les juges les plus compétents s'accordent à regarder comme le monument le plus important de l'ancien droit coutumier de la France, de ce droit si fécond, si profond dans sa variété, et si bien adapté au développement provincial du pays. L'âme de ce jurisconsulte se peint tout entière dans la conclusion de son livre, que voici : « Vous, roi des rois, sire des seigneurs, vrai Dieu, vrai homme, Père, Fils et Saint-Esprit, et vous, très-glorieuse mère, reine et princesse de celui qui tout fit et qui tout peut, je vous gracie et vous adore de ce que vous m'avez donné espace de temps et volonté de penser, tant que je suis venu à la fin de ce que j'avois proposé faire en mon cœur, c'est à savoir un livre des coutumes de Beauvoisis... Et après que nous avons ordonné les

Jérusalem, où se trouve le résumé le plus complet qui soit resté du droit chrétien et chevaleresque. Tous ces précieux monuments de la vieille organisation chrétienne du monde nous sont restés dans les langues mêmes des divers peuples, et se distinguaient moins encore à ce titre, que par leur esprit généreux et pieux, de ce funeste droit romain, dont les progrès allaient bientôt altérer tous les principes de la société catholique. A côté de ces sciences intellectuelles, la médecine florissait dans ses métropoles de Montpellier et de Salerne, toujours sous l'influence et avec l'alliance de l'Église ; et le pape

coutumes et mises en écrit, nous regardâmes le siècle et le mouvement de ceux qui, volontiers et accoutumément, plaident ; et quand plus les regardâmes, moins les prisâmes, et plus les déprisâmes, et pensâmes des choses lesquelles faisoient mieux à pourchacier en ce siècle ; et quand nous eûmes moult pensé sur cette matière, il nous a semblé qu'il n'est rien que nul doive convoiter comme ferme paix ; car celui qui ferme paix a affermi en son cœur, est droitement sire du siècle et compagnon de Dieu : car il est sire du siècle en tant comme il est en bonne pensée et le cœur en paix, qu'il ne convoite à outrage nulle chose terrienne, et compagnon de Dieu pour ce qu'il est en état de grâce et sans péché. Ni dans ces deux voies nul ne peut avoir en son cœur ferme paix, car s'il est convoiteur des choses terriennes en aucune malicieuse manière, son cœur est en guerre et en tribulation d'eux pourchacier, et donc n'a-t-il pas ferme paix à son cœur ; et s'il est hors d'état de grâce, si comme en péché mortel, sa conscience même le guerroie ; car nous ne croyons pas qu'il soit nul si mal homme que son cœur ne soit guerroyé de sa conscience même. Donc ceux qui veulent avoir ferme paix doiveut sur toute chose Dieu aimer et prier, et des choses terriennes despriser ; et qui ce peut faire, il a Dieu et le siècle.

« Et puisque nous avons dit que ferme paix est la meilleure chose

Jean XXI, avant de monter sur le trône pontifical, trouvait le loisir de composer le *Trésor des pauvres, ou Manuel de l'Art de guérir.* L'introduction de l'algèbre, des chiffres arabes[1], l'invention, ou du moins l'admission générale de la boussole[2], signalent encore cette époque comme une des plus importantes pour les destinées de l'humanité.

Mais c'est bien plus encore dans l'art que se manifeste le génie créateur de ce siècle : car c'est lui qui voit éclore cette douce et majestueuse puissance de l'art chrétien, dont l'éclat ne devait pâlir que sous les Médicis, lors de

à pourchasser, nous prierons celui qui est fontaine de paix, c'est à savoir Jésus-Christ le fils, et celle qui puise en ladite fontaine, paix toute fois qu'il lui plaît pour ses amis, c'est-à-dire sa benoîte mère sainte Marie, en telle manière qu'ils nous veuillent donner et envoyer paix, comme ils savent que métier nous est au sauvement des âmes, Notre-Seigneur, selon son pouvoir et selon sa miséricorde ; lequel pouvoir peut tout, et laquelle miséricorde n'est comparable à nulle autre miséricorde, et ce nous octroie-t-il par la prière de sa très-douce mère. Amen. »

N'est-il pas cruel de penser que, pendant si longtemps, les auteurs catholiques eux-mêmes, sur la foi de Fleury et de Boileau, ont traité de ténébreuse et de barbare l'époque où tout, jusqu'à des traités de jurisprudence, était ainsi imprégné par la foi et l'amour chrétien ?

Ceux qui voudraient en savoir plus long sur Beaumanoir, trouveront des détails curieux dans un excellent article de M. Laboulaye, inséré dans la *Revue de Législation*, t. XI, année 1840.

[1] Elle eut lieu en Italie, sous Frédéric II, par Léonard Tibonacci, et en France, sous saint Louis.

[2] Voyez la *Bible Guyot*, du temps de Philippe Auguste.

ce qu'on appelle *la Renaissance*, et qui fut en effet la renaissance de l'idolâtrie païenne dans les lettres et les arts [1]. C'est le treizième siècle qui commence, avec Cimabuë et la cathédrale de Cologne, cette longue série de splendeurs qui ne finit qu'à Raphaël et au Dôme de Milan. L'architecture, le premier des arts pour la durée, la popularité et la sanction religieuse, devait être aussi le premier à subir la nouvelle influence qui s'était développée chez les peuples chrétiens, le premier où s'épanouiraient leurs grandes et saintes pensées. Il semble que cet immense mouvement des âmes que représentent saint Dominique, saint François et saint Louis, ne pouvait avoir d'autre expression que ces gigantesques cathédrales qui paraissent vouloir porter jusqu'au ciel, au sommet de leurs tours et de leurs flèches, l'hommage universel de l'amour et de la foi victorieuse des chrétiens. Les vastes basiliques des siècles précédents leur paraissent trop nues, trop lourdes, trop vides, pour les nouvelles émotions de leur piété, pour l'élan rajeuni de leur foi. Il faut à cette vive flamme de la foi le moyen de se transformer en pierre, et de se léguer ainsi à la postérité. Il faut aux pontifes et aux architectes quelque

[1] On connaît l'exclamation du pape Adrien VI en arrivant à Rome après la mort de Léon, à la vue de toutes les statues antiques qu'on avait déterrées : *Proh! idola Barbarorum!* Elle était, certes, dictée autant par un juste sentiment de l'art chrétien que par l'émotion pieuse du chef de l'Église catholique.

combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique ; ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement, ils trouvent l'ogive. Par son apparition, qui ne devient un fait général qu'au treizième siècle, tout est modifié, non pas dans le sens intime et mystérieux des édifices religieux, mais dans leur forme extérieure. Au lieu de s'étendre sur la terre comme de vastes toits destinés à abriter les fidèles, il faut que tout jaillisse et s'élance vers le Très-Haut. La ligne horizontale disparaît peu à peu, tant domine l'idée de l'élévation, la tendance au ciel. A dater de ce moment, plus de cryptes, plus d'églises souterraines; la pensée chrétienne, qui n'a plus rien à craindre, se produira tout entière au grand jour. « Dieu ne veut plus, » dit le *Titurel*, le plus grand poëme de l'époque, et où se trouve formulé l'idéal de l'architecture chrétienne, « Dieu ne veut plus que son « cher peuple se rassemble d'une manière timide et « honteuse dans des trous et des cavernes [1]. » Comme

[1] Boisserée, *Essai sur la description du temple du Saint-Graal*, dans le troisième chant du *Titurel*. Munich, 1834. Ce savant, déjà illustré par sa *Cathédrale de Cologne*, a rendu un nouveau service à l'art par la publication que nous citons.

il a voulu donner tout son sang pour Dieu dans les croisades, *ce cher peuple* veut maintenant donner toutes ses fatigues, toute son imagination, toute sa poésie, pour qu'on fasse à ce même Dieu des palais dignes de lui. D'innombrables beautés fleurissent de toutes parts dans cette germination de la terre fécondée par le catholicisme, et qui semble reproduite dans chaque église par la merveilleuse végétation des chapiteaux, des clochetons et des fenestrages. Nous serions entraîné mille fois trop loin, si nous entrions dans le détail de tout ce que cette transformation de l'architecture, au treizième siècle, a valu au monde de grandeur et de poésie. Il faut nous borner à constater que la première et la plus complète production, au moins en Allemagne, de l'architecture dite *gothique* ou ogivale, a été l'église bâtie sur le tombeau de *la chère sainte Élisabeth*[1], avec le produit des offrandes de la foule de pèlerins qui y affluaient. Il nous faut aussi rappeler au moins les noms de quelques-unes des immortelles cathédrales qui s'élevaient en même temps sur tous les points de l'Europe chrétienne, et qui, si elles ne furent pas toutes achevées alors, eurent leur plan tracé par la main d'hommes de génie, qui ont dédaigné de nous laisser leur nom; ils

[1] M. Moller, célèbre architecte allemand de nos jours, a publié un ouvrage spécial in-folio sur cette église. (Voyez le ch. XXXI de notre histoire.)

aimaient trop Dieu et leurs frères pour aimer la gloire. C'étaient, en Allemagne, après Marbourg, Cologne (1246)[1], l'église-modèle, où la confiance des générations fidèles a été trahie par leur postérité, mais qui, restée suspendue dans sa gloire, est comme un défi jeté à l'impuissance moderne; Cologne, qui forme, avec Strasbourg et Fribourg, la magnifique trilogie gothique des bords du Rhin. En France, Chartres dédiée en 1260, après un siècle et demi de persévérance; Reims (1232), la cathédrale de la monarchie; Auxerre (1215), Amiens (1228), Beauvais (1250), la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, la façade de Notre-Dame (1223). En Belgique, Sainte-Gudule de Bruxelles (1226) et l'église des Dunes, bâtie par quatre cents moines en cinquante ans (1214-62). En Angleterre, Salisbury, la plus belle de toutes (1220); une moitié d'York (1227-60), le chœur d'Ély (1235), la nef de Durham (1212), et l'abbaye nationale de Westminster (1247). En Espagne, Burgos et Tolède, fondées par saint Ferdinand (1228); et presque toutes ces œuvres colossales, entreprises et menées à fin par une seule ville ou un seul chapitre, tandis que les plus puissants royaumes d'aujourd'hui seraient hors d'état, avec toute leur fiscalité, d'en achever une seule. Victoire majestueuse et consolante de la foi et de l'humilité sur l'orgueil

[1] Les dates entre parenthèses marquent le commencement des travaux.

incrédule, victoire qui étonnait dès ce temps-là même les âmes simples, et arrachait à un moine ce cri de noble surprise : « Comment se fait-il que dans des cœurs si humbles il y ait un si fier génie [1] ? »

La sculpture chrétienne ne pouvait que suivre les progrès de l'architecture, et commençait dès lors à porter ses plus beaux fruits. Ces belles rangées de saints et d'anges qui peuplent les façades des cathédrales, sortent alors de la pierre [2]. On voit s'introduire l'usage de ces tombes où apparaissent, dormant du sommeil des justes, l'époux à côté de l'épouse, leurs mains quelquefois entrelacées dans la mort comme elles l'avaient été dans la vie; ou encore la mère couchée au milieu de ses enfants : ces statues si graves, si pieuses, si touchantes, empreintes de toute la placidité du trépas chrétien, la tête soutenue par de petits anges, qui semblent avoir recueilli le dernier soupir; les jambes croisées, quand on avait été à la croisade [3]. Les reliques des saints que l'on avait rapportées en si grand nombre de Byzance conquise, ou que fournissait sans cesse la gloire des élus contemporains, étaient une occasion perpétuelle de travail

[1] Et mirum in tam humili corde potuisse inesse tam magnum animum. *Vita Hugonis abb.*, ap. Digby, Mores Catholici.

[2] Warton, *Essay on gothic architect.*

[3] Bloxam, *Monumental architect. sculpt.*, p. 141. Les plus anciens exemples sont ceux de Guillaume Longue-Épée à Salisbury, des fils de saint Louis à Royaumont.



pour la sculpture et l'orfévrerie catholiques. La châsse si richement décorée de sainte Élisabeth est un monument de la fécondité de ces arts, inspirés alors par une piété fervente. Celle de sainte Geneviève valut à son auteur, Raoul l'orfévre, les premières lettres de noblesse qui furent données en France ; et c'est ainsi que, dans la société chrétienne, l'art a triomphé, avant la richesse, de l'inégalité de la naissance.

Quant à la peinture, quoiqu'elle ne fît que naître, déjà elle annonçait son glorieux avenir. Les vitraux, qui devenaient d'un usage universel, lui offraient un champ nouveau, en versant sur toutes les cérémonies du culte une nouvelle et mystérieuse lumière. Les étonnantes miniatures du *Missel* de saint Louis et des *Miracles de la Sainte Vierge*, par Gauthier de Coinsy, qu'on voit à la Bibliothèque royale, montrent ce que pouvait déjà produire l'inspiration chrétienne. En Allemagne commençait déja à poindre cette école si pure, si mystique du bas Rhin, qui devait, plus que toute autre, unir le charme et l'innocence de l'expression à l'éclat du coloris. Et déjà la popularité de cet art naissant était si grande, que l'on ne cherchait plus l'idéal de la beauté dans la nature déchue, mais bien dans ces types mystérieux et profonds dont d'humbles artistes avaient puisé le secret au sein de leurs contemplations religieuses [1].

[1] Wolfram d'Eschenbach, un des plus célèbres poëtes de l'Alle-

Nous n'avons pas encore nommé l'Italie ; c'est qu'elle mérite une place à part dans cette trop rapide énumération. En effet, cette patrie éternelle de la beauté devançait et surpassait déjà le reste du monde dans le culte de l'art chrétien ; Pise et Sienne, encore aujourd'hui si belles dans leur mélancolie et leur abandon, servaient de berceau à cet art et préparaient les voies à Florence, qui devait en être la première capitale. Quoique déjà peuplées depuis un siècle d'admirables édifices, Pise ciselait le délicieux bijou de Santa-Maria della Spina (1230), et préparait le Campo-Santo [1], monument unique de la foi, de la gloire et du génie d'une cité chrétienne ; Sienne voulait bâtir une nouvelle cathédrale (1225) qui devait tout surpasser, si elle avait pu être achevée [2]. Dans ces deux villes, Nicolas Pisan [3] et son illustre famille fondaient cette sculpture si vivante et si pure qui donnait du cœur à la pierre, et ne devait finir qu'avec la chaire de Santa-Croce à Florence. Giunta de Pise et Guido de Sienne annoncent en même temps, dans la peinture,

magne à cette époque (1220), pour donner une idée de la beauté d'un de ses héros, dit que les peintres de Cologne ou de Maestricht n'auraient pu le faire plus beau. Ap. Passavant, Kunstreise, p. 403.

[1] Le plan en fut conçu en 1200 par l'archevêque Ubaldo, et ne fut exécuté qu'en 1278.

[2] Rumohr, *Italiænische Forschungen*, t. II, p. 127.

[3] Fleurit de 1207 à 1330 : ses chefs-d'œuvre sont la chaire du baptistère de Pise, celui du dôme de Sienne, et le tombeau de saint Dominique à Bologne.

l'école grave et inspirée qui devait sitôt grandir sous Cimabuë et Giotto, et toucher au ciel avec le bienheureux moine de Fiesole. Florence accueillait une œuvre de Cimabuë comme un triomphe, et croyait qu'un ange était venu du ciel pour peindre cette tête vraiment angélique de Marie dans l'Annonciation, que l'on y vénère encore[1]. Orvieto voyait s'élever une cathédrale digne de figurer au milieu de celles du Nord (1206-1214); Naples avait sous Frédéric II son premier peintre et son premier sculpteur[2]; enfin Assise élevait dans sa triple et pyramidale église, au-dessus du tombeau de saint François, le sanctuaire des arts en même temps que d'une irrésistible ardeur pour la foi. Plus d'un Franciscain se distinguait déjà dans la peinture; mais l'influence de saint François sur les artistes laïques fut désormais immense : ils semblaient avoir trouvé le secret de toute leur inspiration dans le développement prodigieux qu'il avait donné à l'élément de l'amour; ils placèrent désormais sa vie et celle de sainte Claire à côté de celle du Christ et de sa mère, dans le choix de leurs sujets[3]; et l'on vit tous les peintres célèbres de ce siècle et du suivant aller lui payer leur tribut, en ornant de leurs peintures la basilique d'Assise. C'était près de

[1] A l'église des Servites; elle fut peinte selon la légende de 1252.
[2] Tommaso da Stefani et Nicolas Masuccio.
[3] Rumohr, t. II, p. 213.

là aussi que devait naître l'école mystique de l'Ombrie, qui, dans le Pérugin et dans Raphaël avant sa chute, a atteint le dernier terme de la perfection de l'art chrétien. On eût dit que, par une douce et merveilleuse justice, Dieu avait voulu accorder la couronne de l'art, la plus belle parure du monde, au lieu de la terre d'où s'étaient élevés vers lui les plus ferventes prières et les plus nobles sacrifices [1].

Si l'art était déjà si riche au temps dont nous parlons, et répondait si bien au mouvement des âmes, que n'aurions-nous pas à dire de la poésie, sa sœur? Jamais, certes, elle n'a joué un rôle aussi populaire et aussi universel qu'alors. L'Europe semblait un vaste atelier de poésie, d'où sortait chaque jour quelque œuvre, quelque cycle nouveau. C'est qu'à part l'abondance des inspirations, les peuples commençaient à user d'un instrument qui devait prêter une force immense au développement de leur imagination. En effet, cette première moitié du treizième siècle, que nous avons déjà vu tant produire, fut aussi l'époque de la floraison, de

[1] Tout ce que nous venons d'indiquer sur la peinture et l'art en général, et surtout sur l'influence que saint François a exercée, se trouve établi et éloquemment développé dans le livre que M. Rio a publié depuis la 1re édition de l'*Histoire de sainte Élisabeth*, et qui est intitulé *De la Peinture chrétienne en Italie.* Cet ouvrage a déjà effectué une salutaire révolution dans l'étude et l'appréciation de l'art tant en France qu'en Italie.

l'expansion de toutes les langues vivantes de l'Europe, celle où elles commencèrent toutes à la fois à produire des monuments qui nous sont restés. Des traductions de la Bible[1], des recueils de législation[2], faits pour la première fois dans les idiomes modernes, prouvent leur importance croissante. Chaque peuple se trouva ainsi avoir à sa disposition une sphère d'activité toute neuve pour sa pensée, où le génie national put se dégager à l'aise. La prose se forma pour l'histoire, et l'on vit bientôt des chroniques faites pour le peuple, et souvent par lui, prendre place à côté de ces chroniques latines, si longtemps méprisées, et qui renferment cependant tant d'éloquence, tant de beautés tout à fait inconnues au latin classique[3]. Cependant la poésie conserva longtemps la suprématie que lui donnait son droit de primogéniture. On la voit dès lors, dans presque tous les pays de l'Europe, se revêtir de toutes les formes que l'on s'est longtemps figuré comme réservées à la civili-

[1] En castillan, par ordre du roi Alphonse; en français, par Guyart Desmoulins.

[2] Voyez plus haut, p. 86, pour les recueils de droit français et allemands.

[3] Nous n'en saurions citer de meilleur exemple que la vie de sainte Élisabeth, par Théodoric de Thuringe : les fréquentes citations que nous en ferons pendant le cours de notre récit pourront en donner une idée au lecteur. Parmi les principaux historiens latins de cette époque, il faut citer Saxo Grammaticus pour les royaumes scandinaves, le P. Vincent Kadlubek, pour la Pologne, et le cardinal Jacques de Vitry, pour les croisades.

sation païenne ou moderne. L'épopée, l'ode, l'élégie, la satire, le drame lui-même, ont été aussi familiers aux poëtes de cette période qu'à ceux des siècles d'Auguste et de Louis XIV. Et quand on lit leurs œuvres avec la sympathie qu'entraîne une foi religieuse identique à la leur, avec l'appréciation impartiale d'une société où l'âme dominait à un si haut point la matière, avec une indifférence assez facile à concevoir pour les règles de la versification moderne, on se demande ce qui a donc été inventé de nouveau par les écrivains des siècles plus récents : on cherche ce que la pensée et l'imagination ont gagné en échange des purs trésors qu'elles ont perdus. Car, il faut le savoir, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains; Dieu et le ciel, la nature, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine du sentiment qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux.

Pour commencer par la France, sa langue, formée par les trouvères du siècle précédent, et peut-être par les sermons de saint Bernard, était déjà devenue une richesse nationale; mais sous saint Louis elle prit cet



ascendant européen qu'elle n'a jamais perdu depuis. Tandis que le maître du Dante, Brunetto Latini, écrivait son *Tesoro*, espèce d'Encyclopédie, en français, parce que c'était, selon lui, la langue la plus répandue en Occident, saint François chantait le long des routes des cantiques en français[1]. La prose française, qui devait être l'instrument de saint Bernard et de Bossuet, ouvrait avec Villehardouin et Joinville la série de ces grands modèles qu'aucune nation n'a surpassés; mais la poésie, comme partout alors, était bien plus féconde et plus goûtée. Nous ne dirons rien de la littérature provençale des troubadours, quoique la critique moderne ait daigné lui laisser sa réputation, et quoiqu'elle fût encore dans tout son éclat au treizième siècle, parce que nous croyons qu'elle ne renferme aucun élément catholique, qu'elle s'est bien rarement élevée au-dessus du culte de la beauté matérielle, et qu'elle représente, sauf quelques exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque. Tout au contraire, dans la France du Nord, à côté des fabliaux et de certaines œuvres lyriques qui se rapprochaient trop du caractère licencieux des troubadours, l'épopée nationale et catholique y apparaissait dans toute sa splendeur.

[1] On raconte même que son nom de François lui fut donné au lieu de celui de son père, à cause de sa grande habitude de la langue française.

Les deux grands cycles où se concentre la plus haute poésie des siècles catholiques, celui des épopées carlovingiennes, et celui de la Table Ronde et du Saint-Graal, inaugurés au siècle précédent par Chrestien de Troyes, se peuplèrent alors de ces *romans* dont la popularité était immense. Le *roman de Roncevaux*, dans la forme où nous le possédons aujourd'hui, ceux de *Gérard de Nevers*, de *Partenopex de Blois*, de *Berthe aux grands pieds*, de *Renaud de Montauban*, des *Quatre Fils d'Aymen*, ces transfigurations des traditions françaises sont toutes de cette époque; comme aussi ceux du *Renart* et de la *Rose*, qui ont conservé plus longtemps une certaine vogue. Plus de deux cents poëtes, dont les œuvres nous sont restées, florissaient dans ce siècle [1] : un jour peut-être les catholiques s'aviseront d'aller chercher dans leurs œuvres quelques-unes des plus charmantes productions de la muse chrétienne, au lieu de croire, sur la parole de l'adulateur Boileau, que la poésie ne vint en France qu'avec Malherbe. Il nous faut bien nommer parmi eux Thibaut, roi de Navarre, qui a chanté la Croisade et la sainte Vierge avec un si pur enthousiasme, qui a mérité les éloges du Dante, et qui léguait son cœur, en mourant, aux pauvres Clarisses qu'il avait

[1] Voyez leur énumération dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XVI et XVII; Rochefort, *État de la Poésie française*; P. Paris, le *Romancero français*.

fondées à Provins : son ami Auboin de Sézanne ; Raoul de Coucy, dont le nom au moins est resté populaire, tué à la Massoure, sous les yeux de saint Louis ; le prieur Gauthier de Coinsy [1], qui a élevé à la gloire de Marie un si beau monument dans ses *Miracles ;* puis cette femme d'origine inconnue, mais à qui son talent et le succès national qu'elle obtint ont valu le beau nom de Marie de France ; enfin, Rutebeuf, qui ne crut pas pouvoir trouver d'héroïne plus illustre à chanter que notre Élisabeth. En même temps Étienne Langton, que nous avons déjà vu primat d'Angleterre et auteur de la grande Charte, entremêlait de vers ses sermons, et écrivait le premier drame connu des modernes, dont la scène est dans le ciel, où la Justice, la Vérité, la Miséricorde et la Paix discutent le sort d'Adam après sa chute, et où Jésus-Christ vient les réconcilier [2]. Nous ne faisons ici que jeter un regard fugitif sur une époque où la poésie jouait un rôle si populaire dans les mœurs françaises. que saint Louis ne dédaignait pas d'admettre à sa table royale des ménétriers ou poëtes ambulants, et que ces mêmes hommes avaient le droit de s'affranchir de tout péage moyennant une chanson.

[1] Né en 1177, mort en 1236.

[2] Delarue, *Archæologia*, t. XIII. On regarde Jean Bodel d'Arras comme le plus notable poëte dramatique de cette époque ; son beau drame, intitulé *Jeu de saint Nicolas*, nous a été révélé par M. Onésime Leroy, dans son ouvrage sur les mystères.

En Allemagne, le treizième siècle est le moment le plus brillant de cette admirable poésie du moyen âge. C'est l'aveu unanime des nombreux savants qui ont réussi un moment à la rendre de nouveau populaire dans ce pays. Et nous le disons avec une conviction profonde, nulle poésie n'est plus belle, nulle n'est empreinte d'une telle jeunesse de cœur et de pensée, d'un enthousiasme si ardent, d'une pureté si sincère : nulle part enfin les nouveaux éléments que le Christianisme a déposés dans l'imagination humaine, n'ont remporté un plus noble triomphe. Que ne pouvons-nous rendre un hommage plus éclatant aux délicieuses émotions que son étude nous a values, lorsque, pour connaître sous toutes ses faces le siècle d'Élisabeth, nous avons ouvert les volumes où dort cette merveilleuse beauté! Avec quelle surprise, quelle admiration avons-nous vu tout ce que la grâce, la finesse, la mélancolie semblent réserver à la maturité du monde, réuni à la naïveté, à la simplicité, à l'ardente et grave piété des premiers âges! Tandis que la famille des épopées de race purement germanique et scandinave s'y développe à la suite des Niebelungen [1], de cette magnifique Iliade des races germaines, le double cycle français et breton dont nous avons parlé plus haut, y trouve des interprètes sublimes

[1] Ce poëme célèbre, dans la forme où nous le possédons, date des premières années du treizième siècle.

dans des poëtes qui savaient, tout en conservant le fond des traditions étrangères, marquer leurs œuvres d'une nationalité incontestable. Leurs noms sont encore presque inconnus en France, comme l'étaient il y a trente ans ceux de Schiller et de Goethe ; mais ils ne le seront peut-être pas toujours. Le plus grand d'entre eux, Wolfram d'Eschenbach[1], a donné à son pays une admirable version du *Parceval*, et la seule que le monde possède du *Titurel*[2], ce chef-d'œuvre du génie catholique, qu'il ne faut pas craindre de placer, dans l'énumération de ses gloires, aussitôt après la *Divine Comédie*. A côté de lui, Godefroi de Strasbourg publie le *Tristan*, où se résument les idées des siècles chevaleresques sur l'amour, ainsi que les plus belles légendes de la Table Ronde ; et Hartmann de l'Aue, l'*Iwain*, en même temps que la légende exquise du *Pauvre Henri*, où ce poëte chevalier prend pour héroïne une pauvre fille de paysan, et se plaît à réunir en elle tout ce que la foi et les mœurs de son temps pouvaient donner d'inspirations sur le dévouement et le sacrifice, le mépris de la vie et de ses biens, l'amour du ciel. Combien d'autres épopées religieuses et nationales, qu'il serait maintenant inutile même de nommer[3] ! Mais le génie lyrique n'était pas

[1] Florissait de 1215 à 1220.

[2] L'original français de ce poëme, par Guyot de Provins, est perdu.

[3] Telles sont le *Wigalois*, par Wirnt de Gravenberg, vassal de l'aïeul

moins abondant, sur ce riche sol de l'Allemagne, que le génie épique. La pédante et ignorante critique des siècles incrédules n'a pas réussi à effacer les souvenirs nationaux de cette brillante et nombreuse phalange de chantres d'amour (*Minnesænger*)[1], qui sortit, de 1180 à 1250, des rangs de la chevalerie allemande, ayant à sa tête, par la naissance, l'empereur Henri VI, mais, par le génie, Walter de Vogelweide, dont les écrits sont comme le miroir de toutes les émotions de son temps, et le résumé le plus complet de cette ravissante poésie. Aucun de ses rivaux et de ses contemporains n'a réuni à un plus haut degré aux affections de la terre, à un patriotisme zélé et jaloux, l'enthousiasme des choses saintes, l'enthousiasme pour la croisade où il avait été combattre, et par-dessus tout pour la Vierge-Mère, dont il a chanté la miséricorde et les douleurs mortelles avec une tendresse sans égale. On voit bien chez lui que ce n'était pas seulement l'amour humain, mais encore l'amour céleste et toutes ses richesses, dont la science lui avait mérité, à lui et à ses pareils, leur titre de *Chan-*

d'Élisabeth, et qui accompagna son mari à la croisade; *Guillaume d'Orange*, que le beau-père d'Élisabeth demanda à Wolfram d'Eschenbach; *Floire et Blanchefleur*, par Conrad de Flecke; le *Chant de Roland*, par le poëte Conrad; *Barlaam et Josaphat*, par Rodolphe de Hohenems, etc.

[1] La principale collection de leurs œuvres est à la Bibliothèque royale à Paris, dans le manuscrit dit de Manesse. Elle renferme les vers de *cent trente-six* poëtes. M. le professeur Hagen, de Berlin, en a publié une édition excellente, avec les additions les plus précieuses.

tres d'Amour. Marie, partout reine de la poésie chrétienne, l'était surtout en Allemagne : et nous ne pouvons nous empêcher de nommer, parmi ceux qui lui ont offert dans leurs vers le plus pur encens, Conrad de Wurtzbourg, qui, dans sa *Forge dorée*, semble avoir voulu concentrer tous les rayons de tendresse et de beauté dont elle avait été entourée par la vénération du monde catholique. Et, comme pour nous rappeler que tout dans ce siècle doit nous rattacher à sainte Élisabeth, nous voyons les sept chefs de ces poëtes épiques et de ces chantres d'amour s'assembler en concours solennel à la cour de Thuringe, chez leur protecteur spécial le landgrave Hermann, beau-père de notre sainte, au moment même de sa naissance : les chants qui furent le produit de la rencontre de cette brillante pléiade forment, sous le nom de *Guerre de la Wartbourg*, une des manifestations les plus éclatantes du génie germanique, et un des trésors les plus abondants du mysticisme légendaire du moyen âge, en même temps qu'une couronne de poésie pour le berceau d'Élisabeth.

On voit partout des têtes couronnées parmi les poëtes de cet âge ; mais, dans la péninsule Ibérique, ce sont les rois qui guident les premiers pas de la poésie. Pierre d'Aragon est le plus ancien troubadour d'Espagne. Alphonse le Savant, fils de saint Ferdinand, et qui mérita avant François Ier le titre de *Père des lettres*, historien

et philosophe, fut aussi poëte : on n'a guère de vers espagnols plus anciens que ses cantiques à la Vierge, et le touchant récit qu'il fit, en langue gallicienne, de la guérison miraculeuse de son père[1]. Denis I[er], roi de Portugal, est le premier poëte connu de son royaume. En Espagne, commençait avec le plus vif éclat cette admirable effusion de splendeur chrétienne qui s'y est prolongée bien plus longtemps qu'en aucune autre contrée, et ne s'éclipsa qu'après Calderon. Tandis que la poésie légendaire y jetait une douce lumière dans les œuvres du bénédictin Gonzalo de Berceo[2], chantre vraiment inspiré de Marie et des saints de sa patrie, on voit surgir l'épopée espagnole dans ces fameuses *Romances*[3], qui forment pour l'Espagne une gloire à part, qu'aucune autre nation ne saurait lui disputer; où sont enregistrées toutes les luttes et les beautés de son histoire, qui ont doté le peuple de souvenirs immortels, et qui ont réfléchi tout ce qu'il y avait d'éclat et de prestige dans l'élégance et la galanterie des Maures, sans jamais perdre ce sévère caractère catholique qui consacrait en Espagne, plus que partout, la dignité de l'homme, la féaulté du vassal et la foi du chrétien.

[1] Voy. *Act. SS.* Bolland. Maii, t. VII.

[2] 1198-1268. Ses œuvres ont été publiées par Sanchez, t. II.

[3] Celles du *Cid*, regardées comme les plus anciennes, ne sauraient, d'après les meilleurs juges, avoir été composées avant le treizième siècle.

L'Italie ne vit naître le Dante qu'à la fin de la période[1] que nous envisageons; mais elle l'annonçait noblement. La poésie, moins précoce qu'en France et en Allemagne, ne commença qu'alors à jaillir de son sein, mais ce fut avec une abondance prodigieuse[2]. Sur tous les points de cette noble et féconde terre, s'élèvent des écoles de poëtes, comme bientôt devaient s'élever des écoles d'artistes. En Sicile, la muse italienne a son premier berceau[3]; elle y paraît pure, animée, amoureuse de la nature, délicate, sympathisant vivement avec le génie français, qui devait deux fois faire de la Sicile son apanage, mais toujours profondément catholique[4]. A Pise et à Sienne, elle est plus grave, plus solennelle, comme les beaux monuments que ces villes ont conservés. A Florence et dans les villes environnantes, elle est tendre, abondante, pieuse, en tout digne de sa patrie[5]. C'était une véritable légion de poëtes, qui avait pour chefs l'empereur Frédéric II, les rois Enzio et

[1] Il naquit en 1265.

[2] Il faut voir le recueil intitulé : *Poeti del primo secolo*, c'est-à-dire du treizième, où l'on trouve des chefs-d'œuvre bien faits pour déconcerter ceux qui se figurent que la poésie italienne n'a commencé qu'avec le Dante.

[3] C'est du moins l'avis du Dante, *De Vulg. Eloq.*, I, 12; et de Pétrarque, *Trionfo d'amore*, v. 35.

[4] Voyez le beau chant à l'Hostie de Guglielmotto d'Otrante, en 1256.

[5] Il nous faut surtout citer les charmantes poésies du Notajo d'Oltrarno (1240); on les trouve dans Crescimbeni et les *Rime antiche*.

Mainfroy ses fils, son chancelier Pierre des Vignes[1]; puis Guittone d'Arezzo, poëte si profond et quelquefois si éloquent et si touchant, loué avec ardeur par Pétrarque et imité par lui; enfin Guido Guinicelli, que le Dante n'a pas hésité à proclamer son maître[2]. Mais tous avaient été devancés et surpassés par saint François d'Assise[3] : son influence devait vivifier l'art, son exemple devait enflammer les poëtes. Tout en réformant le monde, Dieu lui permet d'user le premier de cette poésie qui allait produire le Dante et Pétrarque. Comme c'était son âme seule qui lui inspirait ses vers, et qu'il ne suivait aucune règle, il les faisait corriger par le frère Pacifique, qui était devenu son disciple, après avoir été le poëte lauréat de Frédéric II; et puis tous deux s'en allaient le long des chemins, chantant au peuple ces hymnes nouveaux, et lui disant qu'ils étaient les musiciens de Dieu, qui ne voulaient d'autre salaire que la pénitence des pécheurs. Nous les avons encore ces chants radieux où le pauvre mendiant célébrait les merveilles de l'amour d'en haut, dans la langue du

[1] On lui attribue le premier sonnet italien.

[2] *Purgat.*, cant. VI.

[3] Nous devons rappeler ici le beau travail de M. Gœrres, intitulé *Saint François d'Assise troubadour*, traduit dans la *Revue européenne* de 1833. Il n'y a point de vers italiens dont on puisse avec certitude fixer la date avant ceux de saint François. Nous avons parlé plus haut des beaux poëmes de saint Bonaventure.

peuple, et avec une passion qu'il craignait lui-même de voir accuser de folie.

Nullo donca oramai più mi riprenda,
Se tal amore mi fa pazzo gire.
Già non e core che più si difenda,
D' amor si preso, che possa fuggire.
Pensi ciascun come cor non si fenda,
Fornace tal come possa patire...
Data m' è la sentenzia,
Che d' amore io sia morto.
Già non voglio conforto,
Se non morir d' amore...
Amore, amore grida tutto 'l mondo;
Amore, amore ogni cosa clama...
Amore, amore tanto penarmi fai,
Amore, amore nol' posso patire :
Amore, amore tanto mi ti dai,
Amore, amore, ben credo morire :
Amore, amore tanto preso m' hai,
Amore, amore, famm' in te transire :
Amore dolce languire,
Amor mio desioso,
Amor mio dilettoso,
Annegami in amore [1].

Non, jamais cet amour, qui était, comme nous l'avons vu, toute sa vie, n'a poussé un cri si enthousiaste, si

[1] Rime di san Francesco, dans Crescimbeni, Commentarij della volgar poesia.

vraiment céleste, si pleinement détaché de la terre : il l'était tellement, que non-seulement les siècles suivants n'ont jamais pu l'égaler, mais qu'ils n'ont pas même su le comprendre. On connaît mieux ce célèbre cantique à son frère le soleil, composé après une extase où il avait reçu la certitude de son salut. A peine échappé de son cœur, il va le chanter sur la place publique d'Assise, où l'évêque et le podestat allaient en venir aux mains. Mais, aux accents de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant, et la concorde renaît, ramenée par la poésie et la sainteté [1].

Enfin, la plus haute et la plus belle des poésies, la liturgie, produit en ce siècle quelques-uns de ses chefs-d'œuvre les plus populaires; et si saint Thomas d'Aquin lui donne le *Lauda Sion*, et tout l'admirable office du Saint Sacrement, c'est un disciple de saint François, Thomas de Celano, qui nous lègue le *Dies iræ*, ce cri de sublime terreur; et un autre, le B. Jacopone, qui dispute à Innocent III la gloire d'avoir composé, dans le *Stabat Mater*, le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante des douleurs.

Nous voici revenus à saint François, et on peut dire que cette époque, dont nous avons entrepris d'esquisser

[1] *Act. SS. Oct.*, t. II.

les traits les plus saillants, peut se résumer tout entière dans les deux grandes figures de saint François d'Assise et de saint Louis de France.

L'un, homme du peuple, et qui fit pour le peuple plus que n'avait encore fait personne, en élevant la pauvreté à la dignité suprême, en la prenant pour condition et pour sauvegarde d'une influence toute nouvelle sur les choses du ciel et de la terre; investi de cette vie surnaturelle du Christianisme, qui a si souvent conféré la souveraineté spirituelle aux derniers de ses enfants; jugé par ses contemporains comme l'homme qui avait marché le plus près des traces du Christ; enivré pendant toute sa vie d'amour divin; et, par la toute-puissante vertu de cet amour, orateur, poëte, législateur, conquérant.

L'autre, laïque, chevalier, pèlerin, croisé, roi ceint de la première couronne du monde, brave jusqu'à la témérité, n'hésitant pas plus à exposer sa vie qu'à courber sa tête devant Dieu; amoureux du danger, de l'humiliation, de la pénitence; champion infatigable de la justice, de l'opprimé, du faible; personnification sublime de la chevalerie chrétienne dans toute sa pureté, et de la véritable royauté dans toute son auguste grandeur. Tous deux dévorés de la soif du sacrifice, du martyre; tous deux perpétuellement préoccupés du salut de leur prochain; tous deux marqués de la croix du

Christ, François dans les glorieuses plaies qui lui sont communes avec le Crucifié, et Louis dans ce *milieu du cœur où gît l'amour*[1].

Ces deux âmes si identiques dans leur nature et leur tendance, si bien faites pour se comprendre et se chérir, ne se rencontrèrent jamais sur la terre. Mais une pieuse et touchante tradition veut que saint Louis soit allé en pèlerinage au tombeau de son glorieux contemporain, et qu'il y ait trouvé un digne successeur de saint François dans un de ses disciples les plus vénérés, le B. Ægidius. L'histoire de leur rencontre donne trop bien la mesure du siècle dont nous traitons, pour qu'on ne nous pardonne pas de la répéter ici. Saint Louis étant donc venu d'Assise au couvent de Pérouse, où demeurait Ægidius, le fait prévenir qu'un pauvre pèlerin demandait à lui parler. Mais une vision intérieure révéla aussitôt au frère que ce pèlerin n'était autre que le saint roi de France. Il court au-devant de lui, et dès qu'ils se voient, quoique ce soit pour la première fois, ils se jettent à genoux tous deux au même moment, et, s'embrassant tendrement, ils demeurent longtemps appuyés sur le cœur l'un de l'autre, et confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion intime, sans échanger une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très-

[1] Mitten an daz herze, dâ diu liebe lîget. WALTHER VON DER VOGELWEIDE; ed. Lachmann, p. 42.

longtemps, toujours à genoux et dans un profond silence, ils se détachent l'un de l'autre, se lèvent, et s'en retournent, le roi à son royaume, le moine à sa cellule[1] Mais les autres frères du couvent ayant découvert que c'était le roi, allèrent faire de grands reproches à Ægidius. « Comment, lui dirent-ils, peux-tu être si grossier, lorsqu'un si saint roi vient de France exprès pour te voir, que de ne pas lui dire une seule parole ? » « Ah ! mes frères bien-aimés, leur répondit le Bienheureux, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui nous n'avons pu parler, car dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine sagesse m'a révélé tout son cœur, et lui a révélé tout le mien ; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu[2] ! »

[1] Esce di cella è corre alla porta... insieme con grandissima divozione inginocchiandosi, s' abbracciarono insieme, e bacciaronsi con tanta dimestichezza, siccome per lungo tempo avessono tenuta grande amistade insieme ; ma per tutto questo non parlava nè l'uno nè l'altro, ma stavano cosi abbracciati, con quelli segni d' amore caritativo, in silenzio. E stati che furono per grande spazio nel detto modo senza dirsi parola insieme, si partirono l' uno d' al'altro, e santo Lodovico se n' andò al suo viaggio, e frate Egidio si torno alla cella. *Fioretti di S. Francesco*, cap. xxxiv ; chronique célèbre de la fin du treizième siècle.

[2] O frate Egidio, perche sei tu stato tanto villano... Carissimi frati

Touchant et admirable symbole de cette intelligence secrète, de cette victorieuse harmonie qui unissait alors les âmes supérieures, les âmes saintes, comme un pacte éternel et sublime.

On peut dire aussi que ces deux grandes âmes se sont complétement rencontrées et unies dans une âme de femme, dans celle de cette sainte Élisabeth, dont le nom s'est déjà trouvé tant de fois sous notre plume. Ce brûlant amour de la pauvreté qui enflammait le séraphin d'Assise, cette volupté de la souffrance et de l'humiliation, ce culte suprême de l'obéissance se rallume tout à coup dans le cœur d'une jeune princesse qui, du sein de l'Allemagne, reconnaît en lui son modèle et son père. Cette immense sympathie pour la passion d'un Dieu fait homme, qui envoyait saint Louis, pieds nus, à vingt-quatre ans, au-devant de la sainte couronne d'épines, qui le forçait d'aller deux fois sous la bannière de la

non vi maravigliate de cio, imperocche nè io a lui, ne egli a me poteva dire parola, perocchè si tosto come noi ci abbraciammo insieme, la luce della divina sapienza rivelò e manifestò a me il cuero suo, et a lui il mio, e così per divina operazione ragguardandoci ne' cuori cio ch'io volea dire a lui, ed egli a me, troppo meglio cognoscemmo, che se noi ci avessimo parlato colla bocca, e con maggiore consolazione, che se noi avessimo voluto esplicare con voce quello che noi sentivamo nel cuore, per lo diffetto della lingua umana, la quale non puo chiaramente esprimere li misterj segreti di Dio... *Fioretti*, ecc.

Croix chercher en Afrique la captivité et la mort; cette soif d'une vie meilleure qui le faisait se débattre contre sa famille et ses amis pour abdiquer la couronne et se cacher sous l'habit de cordelier; ce respect de la pauvreté qui lui faisait baiser la main de tous ceux à qui il donnait des aumônes; ses larmes si abondantes, sa douce familiarité avec Joinville, et jusqu'à sa vive tendresse conjugale : tout cela se retrouve dans la vie d'Élisabeth, qui ne fut pas moins sa sœur par toutes les émotions et toutes les sympathies intimes de sa vie, que par leur engagement commun sous la règle de saint François.

Il a été établi, de nos jours, que le treizième siècle a été remarquable par l'influence croissante des femmes sur le monde social et politique [1]; qu'elles y dirigèrent souverainement les affaires de plusieurs vastes États [2]; et que chaque jour on leur rendait, dans la vie publique et la vie privée, plus d'hommages. C'était la suite inévitable de ce culte de la sainte Vierge, dont nous avons plus haut constaté les progrès. Il faut tenir compte, dit un poëte du temps, à toutes les femmes de ce que la mère de Dieu a été femme [3]. En effet, comment les rois

[1] Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 544.

[2] Blanche de Castille; Isabelle de la Marche, qui dirigeait toute la politique du roi Jean sans Terre, son époux; Jeanne, comtesse de Flandre, qui réclama le droit d'assister, comme pair de France, au sacre de saint Louis.

[3] Frauenlob, poëme du treizième siècle.

et les peuples auraient-ils pu la prendre chaque jour pour médiatrice entre son fils et eux, mettre sous sa sanction toutes leurs œuvres, la choisir pour objet spécial de leur plus ardente dévotion, sans reporter une partie de cette vénération sur le sexe dont elle était la représentante auprès de Dieu, et le type régénéré? Puisque la femme était si puissante au ciel, il fallait bien qu'elle le fût aussi sur la terre. Mais tandis que d'autres princesses apprenaient à partager avec les rois les droits du commandement suprême, la fille du roi de Hongrie, issue d'une race de saintes, et dont l'exemple devait en tant produire, montrait qu'il y avait encore pour les femmes une royauté des âmes au-dessus de toutes les pompes de la terre ; et c'est en l'exerçant, sans le vouloir et à son insu, qu'elle a conquis sa place dans l'histoire.

Sa vie, si courte qu'elle fût, présente une réunion peut-être unique des phases les plus diverses, des traits à la fois les plus aimables et les plus austères que puisse renfermer la vie d'une chrétienne, d'une princesse et d'une sainte. Toutefois, dans les vingt années qui s'écoulent depuis le jour où on l'apporte dans un berceau d'argent à son fiancé, jusqu'à celui où elle expire sur le grabat d'hôpital qu'elle a choisi pour lit de mort, il y a deux parties bien distinctes, sinon dans son caractère, du moins dans sa vie extérieure. La première est toute

chevaleresque, toute poétique, faite pour enchanter l'imagination autant que pour inspirer la piété. Du fond de la Hongrie, de cette terre à moitié inconnue, à moitié orientale, frontière de la chrétienté, qui se présentait sous un aspect mystérieux et grandiose aux imaginations du moyen âge [1], elle arrive au sein de la cour de Thuringe, la plus brillante et la plus poétique de toute l'Allemagne. Pendant son enfance, sa vertu précoce est méconnue, sa piété méprisée; on veut la renvoyer ignominieusement à son père; mais son fiancé lui garde une inébranlable fidélité, la console des persécutions des méchants, et, dès qu'il est maître de ses États, se hâte de l'épouser. Le saint amour d'une sœur se mêle dans son cœur à l'ardente tendresse de l'épouse pour celui dont elle a partagé l'enfance avant de partager la couche, et qui rivalise de piété et de ferveur avec elle : un abandon plein de charme, une naïve et délicieuse confiance, président à leur union. Pendant tout le temps de leur vie conjugale, ils offrent l'exemple le plus touchant et le plus édifiant d'un mariage chrétien : et l'on peut

[1] La fameuse Berthe la Débonnaire, femme de Pepin, mère de Charlemagne, principale héroïne du cycle des épopées carlovingiennes, était aussi fille du roi de Hongrie. Voyez *li Reali di Francia*, et le roman de *Berthe aux grands pieds*, édit. de M. P. Paris. Floires, ce héros d'une des épopées les plus populaires du moyen âge, *Floires et Blanchefleur*, était héritier du trône de Hongrie. Voyez Mss. de la Biblioth. roy., fonds Saint-Germain des Prés, n° 1989.

affirmer que parmi toutes les saintes aucune n'a offert, au même degré qu'Élisabeth, le type de l'épouse chrétienne. Mais, au milieu du bonheur de cette vie, des joies de la maternité, des hommages et de l'éclat d'une cour chevaleresque, son âme s'élance déjà vers la source éternelle de l'amour par la mortification, l'humilité, et la plus fervente dévotion ; et les germes de cette vie supérieure déposés en elle se développent et s'épanouissent dans une charité sans limites, dans une sollicitude infatigable pour toutes les misères des pauvres. Cependant l'irrésistible appel de la croisade, le devoir suprême de délivrer le tombeau de Jésus, entraîne loin d'elle son jeune époux, après sept ans de la plus tendre union : il n'ose lui révéler ce projet secret encore, mais elle le découvre dans un épanchement de familiarité intime. Elle ne sait comment se résigner à ce dur destin : elle le suit et l'accompagne bien au delà des frontières de son pays ; elle ne peut s'arracher de ses bras. Au désespoir qui déchire son âme lors de ces adieux si touchants, et lorsqu'elle apprend la mort prématurée de son époux bien-aimé, on reconnait tout ce que ce jeune cœur renfermait d'énergie et de tendresse ; précieuse et invincible énergie, digne d'être consacrée à la conquête du ciel ; tendresse profonde et insatiable dont Dieu seul pouvait être le remède et le prix.

Aussi, cette séparation une fois consommée, tout

change dans sa vie, et Dieu prend la place de tout dans son âme. Le malheur se plaît à l'accabler : elle est brutalement chassée de sa résidence souveraine ; elle erre dans la rue avec ses petits enfants, en proie à la faim et au froid, elle qui avait nourri et soulagé tant de pauvres ; nulle part elle ne trouve un abri, elle qui avait donné asile à tant d'infortunes. Mais quand ces injures sont réparées, elle n'en est pas plus réconciliée avec la vie mondaine. Restée veuve à vingt ans, elle dédaigne la main des plus puissants princes : le monde lui fait mal ; les liens de l'amour mortel une fois brisés, elle se sent blessée d'un amour divin[1]; son cœur, comme l'encensoir sacré, se ferme à tout ce qui vient de la terre, et ne reste ouvert que du côté du ciel[2]. Elle contracte avec le Christ une seconde et indissoluble union ; elle le recherche et le sert dans la personne des malheureux : après leur avoir distribué tous ses trésors, toutes ses possessions, quand il ne lui reste plus rien, elle se donne

[1] Hæc sancto amore saucia. *Hymne du Bréviaire romain pour les saintes femmes.*

[2]
Li cuers doit estre
Semblans à l'encensier,
Tous clos envers la terre,
Et overs vers le ciel.

Le Séraphin, poëme mss. de la Biblioth. roy., n° 1862. Ce poëte inconnu semble avoir ainsi devancé la magnifique expression de Bossuet, lorsqu'il dit du cœur de madame de la Vallière, *qu'il ne respirait plus que du côté du ciel.*

elle-même à eux, elle se fait pauvre pour mieux comprendre et mieux soulager la misère des pauvres; elle consacre sa vie à leur rendre les plus rebutants services. C'est en vain que son père, le roi de Hongrie, envoie un ambassadeur pour la ramener auprès de lui. Ce seigneur la trouve à son rouet, décidée à préférer le royaume du ciel à toutes les splendeurs royales de sa patrie. En échange de ses austérités, de sa pauvreté volontaire, du joug de l'obéissance sous lequel elle brise chaque jour tout son être, son divin époux lui accorde une joie et une puissance surnaturelles. Au milieu des calomnies, des privations, des mortifications les plus cruelles, elle ne connaît pas une ombre de tristesse; un regard, une prière d'elle suffisent pour guérir les maux de ses frères. A la fleur de son âge, elle est mûre pour l'éternité, et elle meurt en chantant un cantique de triomphe qu'on entend répéter aux anges dans les cieux.

Ainsi, dans les vingt-quatre années de sa vie, nous la voyons tour à tour orpheline étrangère et persécutée, fiancée modeste et touchante, femme sans rivale pour la tendresse et la confiance, mère féconde et dévouée, souveraine puissante bien plus par ses bienfaits que par son rang; puis veuve cruellement opprimée, pénitente sans péchés, religieuse austère, vraie sœur de charité, épouse fervente et favorite du Dieu qui la glorifie par des miracles avant de l'appeler à lui; et, dans toutes les

vicissitudes de la vie, toujours fidèle à son caractère fondamental, à cette parfaite simplicité, qui est le plus doux fruit de la foi et le plus fragrant parfum de l'amour, et qui a transformé sa vie tout entière en cette céleste enfance à laquelle Jésus-Christ a promis le royaume du ciel.

Tant de charme, tant d'intérêt dans la brève existence mortelle de cette jeune femme, ne sont pas la création d'un poëte ou le fruit d'une piété exagérée par l'éloignement des temps : ils sont tout au contraire garantis par toute l'autorité de l'histoire. La profonde impression que la destinée et les héroïques vertus d'Élisabeth ont faite sur son siècle, s'est manifestée par le soin tendre et scrupuleux avec lequel on a recueilli et répété de génération en génération les moindres actions de sa vie, les moindres paroles qui lui échappaient, et mille traits qui portent la lumière jusque dans les derniers replis de cette âme si naïve et si pure. Il nous est ainsi donné, à six siècles de distance, de rendre compte de cette bienheureuse vie avec tous les détails familiers et intimes qu'on ne s'attend guère à trouver que dans des mémoires écrits d'hier, et avec des circonstances si poétiques, si romanesques même, qu'on a de la peine à ne pas y voir d'abord les résultats d'une imagination exaltée, et qui s'est plu à embellir de tous ses attraits une héroïne de roman. Et cependant leur authenticité historique ne saurait être soupçonnée ; car la plupart de

ces détails, recueillis en même temps que ses miracles, et vérifiés par de solennelles enquêtes aussitôt après sa mort, ont été enregistrés, par de graves historiens, dans les chroniques nationales et contemporaines qui font foi pour tous les autres événements du temps [1]. Aux yeux de ces pieux narrateurs qui écrivaient comme agissait la société où ils vivaient, sous l'empire exclusif de la foi, une si belle victoire du Christ, tant de charité et de sollicitude pour le pauvre peuple, et des manifestations si éclatantes de la puissance de Dieu, opérées par un être si faible et si jeune, apparaissaient comme un doux champ de repos au milieu des batailles, des guerres, et des révolutions politiques.

Et non-seulement cette vie si poétique et en même temps si édifiante est certifiée par l'histoire, mais elle a reçu une sanction bien autrement haute; elle a été environnée d'un éclat qui fait pâlir et les prestiges de l'imagination, et la renommée du monde, et toute la popularité que peuvent donner les historiens et les rhéteurs; elle a été ornée de la plus belle couronne qui soit connue des hommes, de la couronne de *sainte!* Elle a été glorifiée par le culte du monde chrétien. Elle a été dotée de cette popularité de la prière, la seule éternelle, la seule universelle, la seule qui soit décernée à la fois par les savants et les riches, et par les pauvres,

[1] Voyez plus loin l'*Indication des Sources historiques.*

les malheureux, les ignorants ; par cette immense masse d'hommes qui n'ont ni le temps ni l'esprit de s'occuper des gloires humaines. Et pour ceux chez qui l'imagination domine, quel bonheur de sentir que tant de poésie, tant de traits charmants où se peint tout ce que le cœur humain saurait éprouver de plus frais et de plus tendre, peuvent être rappelés, glorifiés, non plus dans les pages de quelque roman ou sur les planches d'un théâtre, mais sous les voûtes de nos églises, au pied des saints autels, dans l'effusion de l'âme chrétienne aux pieds de son Dieu !

Peut-être, égaré comme on l'est souvent par cette partialité involontaire qu'on éprouve pour ce qui a été le but d'une étude et d'un attachement de plusieurs années, nous sommes-nous exagéré la beauté et l'importance de notre sujet. Nous ne doutons pas que, même à part toute l'imperfection de notre mise en œuvre, plusieurs ne trouvent que ce siècle si reculé n'a rien de commun avec le nôtre ; que cette biographie si détaillée, que cette peinture de mœurs depuis si longtemps surannées, n'offre aucun résultat profitable et positif aux idées religieuses de nos jours : les âmes simples et pieuses pour qui seules nous écrivons en jugeront. L'auteur de ce livre s'est fait à lui-même une objection grave : séduit d'abord par le caractère poétique et légendaire qu'offre au premier aspect la vie d'Élisabeth, il s'est trouvé

comme à son insu, à mesure qu'il avançait, aux prises avec l'étude d'un admirable développement de la force ascétique qu'engendre la foi, avec la révélation des plus profonds mystères de l'initiation chrétienne : il a dû se demander alors s'il avait bien le droit d'entreprendre une œuvre pareille, si le récit des sublimes triomphes de la religion ne devait pas être réservé à des plumes dont cette religion puisse s'honorer, ou qui du moins lui soient exclusivement vouées. Il lui a bien fallu reconnaître qu'il n'avait pour cela aucune mission ; et ce n'a plus été qu'en tremblant qu'il a achevé un travail qui semble ne s'accorder ni avec sa faiblesse, ni avec son âge, ni avec son caractère laïque.

Et cependant, après de longues hésitations, il s'est laissé entraîner par le besoin de donner quelque suite à des études prolongées et consciencieuses, et par le désir de présenter aux amis de la religion, comme à ceux de la vérité historique, le tableau fidèle et complet de la vie d'une sainte des anciens jours, d'un de ces êtres qui résumaient en eux toutes les croyances et les plus pures affections des siècles chrétiens ; de les peindre autant que possible avec les couleurs de leur époque, et de les montrer dans tout l'éclat de cette complète beauté avec laquelle ils se présentaient à l'esprit des peuples du moyen âge.

Nous n'ignorons pas que, pour reproduire une vie

pareille dans toute son intégrité, il faut aborder de front tout un ordre de faits et d'idées qui est depuis longtemps frappé de réprobation par la vague religiosité des derniers temps, et qu'une piété sincère mais craintive a trop souvent écarté de l'histoire religieuse : nous voulons parler des phénomènes surnaturels qui sont si abondants dans la vie des saints, qui ont été consacrés par la foi sous le nom de miracles, et flétris par la sagesse mondaine sous le nom de légendes, de superstitions populaires, de traditions fabuleuses. Il s'en trouve un grand nombre dans l'histoire d'Élisabeth. Nous avons cherché à les reproduire avec la même scrupuleuse exactitude que nous avons mise dans le récit de tout le reste de sa vie. La seule pensée de les omettre, ou même de les pallier, de les interpréter avec une adroite modération, nous eût révolté. C'eût été à nos yeux un sacrilége, que de voiler ce que nous croyons la vérité pour complaire à l'orgueilleuse raison de notre siècle : c'eût été une inexactitude coupable, car ces miracles sont racontés par les mêmes auteurs, constatés par la même autorité que tous les autres événements de notre récit; et nous n'aurions vraiment pas su quelle règle suivre pour admettre leur véracité dans certains cas, et la rejeter dans d'autres. C'eût été enfin une hypocrisie, car nous avouons sans détour que nous croyons de la meilleure foi du monde à tout ce qui a jamais été raconté de plus mira-

culeux sur les saints de Dieu en général, et sur sainte Élisabeth en particulier. Ce n'est pas même une victoire sur notre faible raison qu'il nous a fallu remporter pour cela; car rien ne nous paraît plus raisonnable, plus simple pour un chrétien, que de s'incliner avec reconnaissance devant la miséricorde du Seigneur, quand il la voit suspendre ou modifier les lois naturelles dont elle a été seule créatrice, pour assurer et glorifier le triomphe des lois bien autrement hautes de l'ordre moral et religieux. N'est-il pas doux et facile de concevoir combien des âmes de la trempe de celles d'Élisabeth et de ses contemporains, exaltées par la foi et l'humilité bien au-dessus des froids raisonnements de la terre, épurées par tous les sacrifices et toutes les vertus, habituées à vivre d'avance dans le ciel, offraient à la bonté de Dieu un théâtre toujours préparé; combien aussi la foi ardente et simple du peuple appelait, et, si on l'ose dire, justifiait l'intervention fréquente et familière de cette force toute-puissante que nie, en la repoussant, l'orgueil insensé de nos jours!

Aussi est-ce avec un mélange de respect et d'amour que nous avons longtemps étudié ces traditions innombrables des générations fidèles, où la foi et la poésie chrétienne, où les plus hautes leçons de la religion et les plus délicieuses créations de l'imagination se confondaient dans une union si intime, qu'on ne saurait



comment les décomposer. Même si nous n'avions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des millions de nos frères pendant tant de siècles : tout ce qu'elles peuvent renfermer même de puéril s'exalte et se sanctifie à nos yeux, pour avoir été l'objet de la foi de nos pères, de ceux qui étaient plus près du Christ que nous; et nous n'avons pas le cœur de dédaigner ce qu'ils ont cru avec tant de ferveur, aimé avec tant de constance. Loin de là, nous confesserons hautement que nous y avons mainte fois trouvé secours et consolation; et nous ne sommes pas les seuls : car si partout les gens qui se disent éclairés et savants les méprisent, il y a encore des refuges où ces douces croyances sont restées chères aux pauvres et aux simples. Nous avons trouvé leur culte chez les habitants de l'Irlande, du Tyrol, de l'Italie surtout, et même de plus d'une province française; nous les avons recueillies sur leurs lèvres et dans les larmes qui coulaient de leurs yeux; elles ont encore un autel dans le plus beau des temples, dans le cœur du peuple. Nous oserons même le dire : il manque quelque chose à la gloire humaine des Saints qui n'ont pas été entourés de cette popularité touchante, qui n'ont pas reçu, en même temps que les hommages de l'Église, ce

tribut d'humble amour et d'intime confiance qui se paye sous le chaume, au coin du feu de la veillée, de la bouche et du cœur des simples et des pauvres. Élisabeth, dotée par le ciel d'une simplicité si absolue, et qui, au milieu des splendeurs de son rang, préférait à toute autre société celle des gens malheureux et méprisés du monde; Élisabeth, l'amie, la mère, la servante des pauvres, ne pouvait être oubliée par eux; et c'est ce doux souvenir qui explique quelques-uns des plus charmants récits que nous aurons à répéter.

Mais ce n'est point ici le lieu d'approfondir cette grave question de la foi due aux miracles de l'histoire des saints; il nous suffit d'avoir énoncé notre point de vue personnel : eût-il été tout différent, il n'aurait pu nous dispenser, en écrivant la vie d'Élisabeth, d'exposer tout ce que les catholiques ont cru sur elle, et de lui tenir compte de la gloire et de l'influence que ses miracles lui ont valu aux yeux des fidèles. Dans toute étude du moyen âge, la foi implicite du peuple, l'adhésion unanime de l'opinion publique, donnent à toutes les traditions populaires, inspirées par la religion, une force qu'il est impossible à l'historien de ne pas apprécier. De sorte qu'en laissant même de côté leur valeur théologique, on ne saurait méconnaître, sans aveuglement, le rôle qu'elles ont joué de tout temps dans la poésie et dans l'histoire.

Quant à la poésie, il serait difficile de nier qu'elles en renferment une mine inépuisable; c'est ce qu'on reconnaîtra chaque jour davantage, à mesure qu'on reviendra aux sources de la véritable beauté. Quand même il faudrait se résigner à ne regarder la légende que comme la *mythologie chrétienne,* selon l'expression méprisante des grands philosophes de nos jours, encore nous paraîtrait-elle une source de poésie bien autrement pure, abondante et originale, que la mythologie usée de l'Olympe. Mais comment s'étonner de ce qu'on lui ait longtemps refusé tout droit à une influence poétique? Les générations idolâtres qui avaient concentré tout leur enthousiasme sur les monuments et les inspirations du paganisme, et les générations impies qui ont décoré du nom de poésie les muses souillées du dernier siècle, ne pouvaient certes donner le même nom à ce fruit exquis de la foi catholique ; elles ne pouvaient lui rendre qu'un genre d'hommages, c'était de l'insulter et d'en rire, comme elles l'ont fait.

Sous le point de vue purement historique, les traditions populaires, et notamment celles qui se rattachent à la religion, si elles n'ont pas une certitude mathématique, si ce ne sont pas ce qu'on appelle des faits positifs, en ont eu du moins toute la puissance, et ont exercé sur les passions et les mœurs des peuples une influence bien autrement grande que les faits les plus incontestables

pour la raison humaine. A ce titre elles méritent assurément l'attention et le respect de tout historien sérieux et solidement critique.

Il doit en être de même pour tout homme qui s'intéresse à la suprématie du spiritualisme dans la marche de la race humaine, qui élève le culte de la beauté morale au-dessus de la domination exclusive des intérêts et des penchants matériels ; car, il ne faut pas l'oublier, au fond des croyances les plus puériles, des superstitions les plus risibles qui ont pu régner quelque temps chez des populations chrétiennes, il y avait toujours la reconnaissance formelle d'une force surnaturelle, et une protestation généreuse en faveur de la dignité de l'homme déchu, mais non pas sans retour. Partout et toujours elles gravaient dans les convictions populaires la victoire de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, de la gloire innocente de l'homme sur son malheur, de la pureté primitive de la nature sur sa corruption. La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs à ces immortelles vérités que toutes les dissertations des philosophes. C'est toujours le sentiment de cette glorieuse sympathie entre le Créateur et la créature, entre le ciel et la terre, qui se fait jour à travers les siècles ; mais tandis que l'antiquité païenne l'avait balbutié, en donnant à ses dieux tous les vices de l'humanité, les âges chrétiens l'ont proclamé en élevant l'huma-

nité et le monde régénérés par la foi à la hauteur du ciel.

Dans les siècles dont nous parlons, de pareilles apologies eussent été bien mal placées. Alors personne dans la société chrétienne ne doutait de la vérité et de la douceur ineffable de ces pieuses traditions. Les hommes vivaient dans une sorte de tendre et intime familiarité avec ceux d'entre leurs pères que Dieu avait manifestement appelés à lui, et dont l'Église avait proclamé la sainteté. Cette Église, qui les avait placés sur ses autels, ne pouvait certes pas s'offenser de ce que ses enfants vinssent en foule, et avec une infatigable tendresse, apporter toutes les fleurs de leur âme et de leur imagination à ces témoins de l'éternelle vérité. Ils avaient déjà reçu la palme de la victoire; ceux qui combattaient encore ne se lassaient pas de les féliciter, d'apprendre d'eux la science du vainqueur. D'ineffables affections, de salutaires patronages se formaient ainsi entre les saints de l'Église triomphante et les humbles combattants de l'Église militante. On choisissait à son gré dans ce peuple glorifié un père, un ami, une amie; et sous son aile on marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éternelle lumière. Depuis le roi et le pontife jusqu'au plus pauvre artisan, chacun avait une pensée spéciale dans le ciel : au sein des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, ces saintes amitiés exerçaient

toute leur influence consolatrice et fortifiante. Saint Louis, mourant au delà des mers pour la Croix, invoquait avec ferveur l'humble bergère qui était la protectrice de sa capitale. Les preux Espagnols, accablés par les Maures, voyaient saint Jacques se mêler à leurs rangs, et, retournant à la charge, changeaient aussitôt leur défaite en victoire. Les chevaliers et les nobles seigneurs avaient pour modèles et pour patrons saint Michel et saint Georges, pour dames de leur pieuse pensée, sainte Catherine et sainte Marguerite; et s'il leur arrivait de mourir prisonniers et martyrs pour la foi, ils songeaient à sainte Agnès, à la jeune fille qui avait aussi ployé sa tête sous le fer du bourreau [1]. Le laboureur voyait dans les églises l'image de saint Isidore avec sa charrue, et de sainte Nothburge, la pauvre servante tyrolienne, avec sa faucille. Le pauvre artisan, l'homme livré aux durs travaux, rencontrait à chaque pas ce colossal saint Christophe succombant sous le poids de l'enfant Jésus, et retrouvait en lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie, dont le ciel est la moisson. L'Allemagne surtout était fertile en ce genre de croyances; et on le conçoit sans peine encore aujourd'hui, en étudiant son vieil esprit si naïf et si pur, en y trouvant cette ignorance du sarcasme,

[1] Et lors me seignai, et m'agenoillai au pié de l'un d'eulz, qui tenoit une hache danoise à charpentier, et dis : « Ainsi mourut sainte Agnès. » *Joinville.*



du rire moqueur qui flétrit toute poésie, en sondant sa langue si riche, si expressive. Nous ne finirions jamais si nous essayions de spécifier les innombrables liens qui attachaient ainsi le ciel à la terre, si nous pénétrions dans cette vaste sphère où toutes les affections et tous les devoirs de la vie mortelle se trouvaient mêlés et entrelacés à d'immortelles protections, où les âmes même les plus délaissées et les plus solitaires trouvaient tout un monde de consolations et d'intérêts, à l'abri de tous les mécomptes d'ici-bas. On s'exerçait ainsi à aimer dès ce monde ceux qu'on devait aimer dans l'autre : on comptait retrouver au delà de la tombe les saints protecteurs du berceau, les douces amies de l'enfance, les fidèles patrons de l'existence tout entière; on n'avait qu'un vaste amour qui réunissait les deux vies de l'homme, et qui, commencé au sein des orages du temps, se prolongeait à travers les gloires de l'éternité.

Mais toutes ces croyances et toutes ces tendres affections, qui s'élançaient du cœur de l'homme de ces temps-là vers le ciel, se rencontraient et se fixaient toutes sur une image suprême. Toutes ces pieuses traditions, les unes locales, les autres personnelles, s'éclipsaient et se confondaient dans celles que le monde entier répétait sur Marie. Reine de la terre autant que reine du ciel, pendant que tous les fronts et tous les cœurs étaient inclinés devant elle, tous les esprits étaient inspirés par

sa gloire; tandis que le monde se couvrait de sanctuaires, de cathédrales élevées en son honneur, l'imagination de ces générations poétiques ne tarissait pas dans la découverte de nouvelles perfections, de nouvelles beautés, au sein de cette beauté suprême. Chaque jour voyait éclore quelque légende plus merveilleuse, quelque nouvelle parure que la reconnaissance du monde offrait à Celle qui lui avait rouvert les portes du ciel, qui avait repeuplé les rangs des Anges, qui avait ôté aux hommes le droit de se plaindre du péché d'Ève; à l'humble ancèle couronnée par Dieu de la couronne que Michel avait arrachée à Lucifer en le jetant dans les enfers[1]. « Il faut bien, » lui disait-on avec une délicieuse simplicité, « il faut bien que tu nous exauces; nous avons tant de bonheur à t'honorer[2] ! » « Ah ! s'écrie Walter, chantons toujours cette douce Vierge à qui son Fils ne sait rien refuser. Voilà notre consolation suprême; c'est que dans le ciel on fait tout ce qu'elle veut[3] ! » Et, pleine d'une inébranlable confiance en l'objet de tant d'amour, convaincue de sa vigilance maternelle, la Chrétienté s'en remettait à elle de toutes ses peines et de tous ses dan-

[1] Expressions du poëme de la *Guerre de Wartbourg*, du temps de la naissance de sainte Élisabeth, et d'autres des douzième et treizième siècles.

[2] Cantique en l'honneur de Marie, dans Hoffman, *Histoire des Chants de l'Église en Allemagne*, p. 102.

[3] Walt. v. d. Vogelweide, I, 126.

gers, et se reposait dans cette confiance, selon la belle image d'un poëte contemporain de sainte Élisabeth :

Endormie est la périllée,
Mais nostre Dame est éveillée...
Oncques ne fut la glorieuse
Ne someillanz ne pareceuse...
Et nuit et jor la Virge monde
En esveille est por tot le monde.
S'ele dormait une seule hore,
Toz li monz ce desous de sore
Trebucherait, por les meffetz
Que nous fesons et avons fez [1].

Dans l'esprit de ces siècles, où il y avait une si grande surabondance de foi et d'amour, deux fleuves avaient inondé le monde; il n'avait pas seulement été racheté par le sang de Jésus, il avait aussi été purifié par le lait de Marie, par ce lait qui avait été la première nourriture de Dieu sur la terre, et qui lui avait rappelé le ciel [2]; il avait sans cesse besoin de l'un et de l'autre; et, comme le dit un pieux religieux qui a écrit avant nous la vie d'Élisabeth : « Tous ont le droit d'entrer dans la famille de Jésus-Christ, quand ils font un excellent usage

[1] Miracles de la Vierge, par le prieur Gautier de Coinsy, Mss. de la Bib. roy., n° 20.

[2] Salvatorem sæculorum, ipsum Regem angelorum, sola Virgo lactabat ubere de cœlo pleno. *Office de l'Église pour les matines de la Circoncision, lect.* VIII.

du sang de leur Rédempteur et de leur père, et du laict de la sacrée Vierge, leur mère; oui, de ce sang adorable qui encourage les martyrs, qui enchante leurs douleurs... et de ce laict virginal qui adoucit nos amertumes en apaisant la colère de Dieu[1].» Et encore, il faut le dire, l'enthousiasme de cette filiale tendresse ne suffisait pas à ces âmes si pieuses envers la Vierge-Mère : il fallait un sentiment plus tendre, s'il était possible, plus intime, plus encourageant, le plus doux et le plus pur que l'homme puisse concevoir. Après tout, Marie n'avait-elle pas été une simple mortelle, une faible femme qui avait connu toutes les misères de la vie, qui avait passé par la calomnie, et l'exil, et le froid, et la faim? Ah! c'était plus qu'une mère, c'était une sœur que chérissait en elle le peuple chrétien! Aussi la conjurait-on sans cesse de se rappeler cette fraternité si glorieuse pour la race exilée; aussi un grand saint, le plus passionné de ses serviteurs, n'hésitait pas à l'invoquer ainsi : «O Marie,

[1] *Vie de sainte Élisabeth*, par le R. P. Apollinaire; Paris, 1660, p. 41. Un délicieux tableau d'un des peintres les plus accomplis qu'ait inspirés l'art chrétien, Francesco Francia de Bologne, a consacré cette pensée deux siècles avant la pieuse exclamation que nous citons. Il a représenté saint Augustin debout, ayant à sa droite Marie qui offre le sein à son divin enfant, et à gauche Jésus sur la croix : d'une main il tient cette inscription : *Hic ab ubere lactor*; et de l'autre : *Hic a vulnere pascor*; et au-dessus de sa tête : *Positus in medio, quo me vertar nescio : Dicam ergo : Jesus Maria, miserere.* Ce tableau est à la pinacothèque de Bologne.

lui dit-il, nous te supplions comme Abraham suppliait Sara dans la terre d'Égypte... O Marie, ô notre Sara, dis que tu es notre sœur, afin qu'à cause de toi Dieu nous veuille du bien, afin que par ta grâce nos âmes vivent en Dieu. Dis-le donc, ô notre très-chère Sara, dis que tu es notre sœur; et à cause d'une telle sœur, les Égyptiens, c'est-à-dire les démons, auront peur de nous; à cause d'une telle sœur, les anges viendront se ranger en bataille à nos côtés; et le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, nous feront miséricorde à cause d'une sœur telle que toi [1]. »

C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens d'autrefois. Mais quand leur amour avait embrassé le ciel et sa mère, et tous ses bienheureux habitants, il redescendait sur la terre pour la peupler et l'aimer à son tour. La terre qui leur avait été assignée pour séjour, cette belle créature de Dieu, devenait aussi l'objet de leur féconde sollicitude, de leur affection ingénue. Des hommes

[1] Obsecrare possumus Mariam sicut Abraham obsecravit Saram, dicens : Dic, obsecro, quod soror mea sis, ut bene mihi sit propter te, et vivet anima mea ob gratiam tui. O ergo Maria, o Sara nostra, dic quod sis soror nostra, ut propter te bene nobis sit a Deo, et ob gratiam tui, vivant animæ nostræ in Deo. Dic, inquam, charissima Sara nostra, quod sis soror nostra, ut propter talem sororem Ægyptii, id est dæmones, nos revereantur, ut etiam propter talem sororem angeli nobis in acie conjungantur, ut insuper propter talem sororem Pater et Filius et Spiritus sanctus nostri misereantur. S. *Bonaventura*, *Speculum Mariæ*, *lect.* IX.

qu'on nommait alors, et peut-être à bon droit, savants, étudiaient la nature avec le soin scrupuleux que des Chrétiens devaient mettre à l'étude des œuvres de Dieu; mais ils ne pouvaient se résoudre à en faire un corps sans vie supérieure; ils y cherchaient toujours des relations mystérieuses avec les devoirs et les croyances de l'homme racheté par son Dieu; ils voyaient dans les mœurs des animaux, dans les phénomènes des plantes, dans le chant des oiseaux, dans les vertus des pierres précieuses, autant de symboles des vérités consacrées par la foi[1]. De pédantes nomenclatures n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le Christianisme. Quand, dans la nuit, le pauvre levait les yeux au ciel, il y voyait, au lieu de la voie lactée de Junon, le chemin qui guidait ses frères au pèlerinage de Compostelle, ou celui que suivaient les Bienheureux pour aller au ciel. Les fleurs surtout offraient un monde peuplé des plus charmantes images, un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs. Le peuple se rencontrait avec les docteurs pour donner à ces doux objets de son attention journalière les noms de ceux qu'il aimait le plus, les

[1] L'étude de la nature, sous ce point de vue, était très-répandue au treizième siècle, comme on peut voir dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, et par la foule de *Bestiaires*, de *Volucraires*, de *Lapidaires*, qui parurent en vers et en prose vers ce temps. Elle est d'ailleurs empreinte dans toute la poésie de cette époque.

noms des Apôtres, de ses Saints favoris, ou des Saintes dont l'innocence et la pureté semblaient se réfléchir dans la pure beauté des fleurs. Notre Élisabeth eut aussi sa fleur, humble et cachée, comme elle voulut toujours être[1]. Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs, cette rose sans épines, ce lis sans tache[2], avait une innombrable quantité de fleurs que son doux nom rendait d'autant plus belles et plus chères à son peuple. Chaque détail des vêtements qu'elle avait portés sur la terre était représenté par quelque fleur plus gracieuse que les autres : c'étaient comme des reliques partout éparses et sans cesse renouvelées. Les grands savants de nos jours ont cru mieux faire de substituer à son souvenir celui de Vénus[3]. La sympathie était censée réciproque; la terre

[1] On appelle en Allemagne *Elisabethsblumchem*, ou Fleurette d'Élisabeth, le *Cystus Helianthemum*.

[2] *Lilium sine macula, rosa sine spinis, flos florum*, expressions des anciennes liturgies de l'Église, mille fois répétées par les poëtes de tous les pays aux douzième et treizième siècles. *O vaga mia rosa*, dit encore saint Alphonse de Liguori dans ses *Canzoncine in onore di Maria santissima*.

[3] Par exemple, la fleur qui dans toutes les langues de l'Europe s'appelait *le Soulier de la Vierge*, a été nommée *Cypripedium Calceolus*. Citons encore un exemple notable du grossier matérialisme qui distingue ces nomenclatures brutales. Tout le monde connaît cette charmante fleur bleu de ciel « dont les lobes arrondis semblent « un feston d'azur autour d'une auréole d'or, » que les Allemands nomment *Ne m'oubliez pas*, et qui en France avait reçu le nom de *Plus je vous vois, plus je vous aime*, et plus généralement encore celui de *Yeux de la sainte Vierge*. Le pédantisme moderne a rem-

devait de la reconnaissance pour cette association à la religion de l'homme. On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbres des forêts que le Christ allait venir[1] : *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* Mais, en revanche, elle devait donner des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang, et des lis là où il laissait tomber des larmes[2]. Quand une sainte mourait, toutes les fleurs des environs devaient se faner en même temps, ou s'incliner sur le passage de son cercueil[3]. On conçoit cette ardente fraternité qui unissait saint François à la nature entière animée et inanimée, et qui lui arrachait des cris si plaintifs et si admirables. Tous les chrétiens avaient alors plus ou moins le même sentiment; car la terre, aujourd'hui si dépeuplée, si stérilisée pour l'âme, était alors imprégnée d'une beauté immortelle. Les oiseaux, les plantes, tout ce que l'homme rencontrait sur son passage, tout ce qui avait vie, avait été marqué par lui de sa foi et de son espérance. C'était un vaste royaume d'amour et de science aussi; car tout avait sa raison, et sa raison dans la foi. Comme ces

placé ces doux noms par celui de *Myosotis scorpioïde*, c'est-à-dire, en propres termes, *Oreille de souris à physionomie de scorpion!* Et voilà ce qu'on appelle le progrès des sciences! Voyez l'excellent essai de M. Charles Nodier sur les *Langues de convention*, dans ses *Notions de Linguistique*.

[1] Cela se fait encore dans le Holstein. Grimm, Mæhrchen.

[2] Grimm. Deutsche Sagen.

[3] Légende de sainte Jeanne de Portugal.

rayons brûlants qui, partis des plaies du Christ, avaient imprimé les sacrés stigmates sur les membres de François d'Assise, ainsi des rayons partis du cœur de la race chrétienne, de l'homme simple et fidèle, avaient été imprimer sur chaque particule de la nature le souvenir du ciel, l'empreinte du Christ, le sceau de l'amour.

Oui, il y a eu dans le monde comme un immense volume, où cinquante générations ont écrit pendant douze siècles leurs croyances, leurs émotions, leurs rêves, avec une tendresse et une patience infinies : non-seulement chaque mystère de la foi, chaque triomphe de la Croix y avait sa page, mais encore chaque fleur, chaque fruit, chaque bête des champs y figurait à son tour. Comme dans les anciens missels, comme dans les grands antiphonaires des vieilles cathédrales [1], à côté des brillantes peintures où sont tracées avec une inspiration si chaleureuse et si profonde à la fois les grandes scènes de la vie du Christ et des Saints, on y voyait le texte des lois de Dieu et de sa divine parole, encadré par toutes les beautés de la nature ; tous les êtres animés s'y retrouvaient pour chanter les louanges du Seigneur, et des Anges sortaient à cette fin du calice de chaque fleur. C'était là la *Légende*, la lecture des pauvres et des simples, l'Évangile paré à leur usage, *Biblia pauperum!*

[1] Par exemple à la bibliothèque du Dôme de Sienne, à Saint-Laurent de Nuremberg, etc.

Leurs yeux innocents y lisaient mille beautés dont le sens est aujourd'hui à jamais perdu ; le ciel et la terre leur y apparaissaient peuplés de la plus douce science ; ils pouvaient bien chanter d'une voix sincère : *Pleni sunt cœli et terra gloria tua.*

Qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors? Qui songe aujourd'hui à l'imagination des pauvres, au cœur des ignorants?

Oui, le monde était alors enveloppé par la foi comme d'un voile bienfaisant qui cachait les plaies de la terre, qui devenait transparent pour les splendeurs du ciel. Aujourd'hui, c'est autre chose : tout est à nu sur la terre, tout est voilé dans le ciel.

Il fallait, pour vêtir le monde de cette parure consolante, l'union complète et sans réserve des deux principes qui s'alliaient si merveilleusement dans Élisabeth et dans son siècle, la simplicité et la foi. Aujourd'hui, comme chacun le sait et le dit, elles ont disparu de la société en masse : la première surtout a été extirpée complétement, non-seulement de la vie publique, mais aussi de la poésie, de la vie privée et domestique, des rares asiles où l'autre est restée. Ce n'a pas été sans une profonde habileté que la science athée et la philosophie irréligieuse des siècles modernes ont prononcé leur divorce avant de les condamner à mourir. Lorsque leur sainte et délicieuse alliance eut été brisée, ces deux cé-

lestes sœurs n'ont pu que s'embrasser encore dans quelques âmes méconnues, dans quelques populations éparses et oubliées ; et puis elles ont marché séparément à la mort.

Cette mort, il n'est pas besoin de le dire, n'a été qu'apparente, n'a été qu'un exil. Elles ont gardé au sein de l'Église impérissable le berceau d'où elles étaient sorties pour peupler et décorer le monde : tout homme peut les y retrouver ; tout homme peut aussi ramasser sur leur route les immortels débris qu'elles y ont semés, et qu'on n'a pas encore pu anéantir. Le nombre en est si grand, la beauté si éclatante, qu'on serait tenté de croire que Dieu ait permis à dessein que tous les charmes extérieurs du Catholicisme tombassent un moment dans l'oubli, afin que ceux qui lui demeureraient fidèles au milieu des épreuves modernes eussent l'ineffable bonheur de les découvrir eux-mêmes, et de les révéler de nouveau.

Il y a là tout un monde à reconquérir, pour l'histoire et pour la poésie : la piété même y retrouvera des trésors. Qu'on ne nous reproche point de remuer des cendres à jamais éteintes, de fouiller d'irréparables ruines : ce qui serait vrai des institutions humaines ne saurait l'être des objets de notre étude, du moins selon la foi des catholiques ; car s'il est vrai que l'Église ne meurt pas, rien aussi de ce qu'elle a une fois touché de sa main, inspiré de son souffle, ne saurait mourir pour

toujours. Il suffit qu'elle y ait déposé un germe de son propre principe, un rayon de l'invariable et immuable beauté qu'elle a reçue avec la vie ; s'il en a une fois été ainsi, c'est en vain que les temps s'obscurcissent, que la neige des hivers s'amoncelle : il est toujours temps de déterrer la racine, de secouer quelque poussière moderne, de briser quelques liens factices, de la replanter dans quelque bonne terre, pour rendre à la fleur le parfum et la fraîcheur des anciens jours.

Il nous serait pénible qu'on pût croire, par suite des idées que nous venons d'exposer, que nous sommes d'aveugles enthousiastes du moyen âge ; que tout nous y semble admirable, digne d'envie et sans reproche ; et que, dans le siècle où nous sommes destinés à vivre, les nations ne soient plus guérissables comme autrefois [1]. Loin de nous la pensée de nous consumer en de stériles regrets, et de perdre la vue à force de verser des larmes sur le sépulcre des générations dont nous avons hérité ! Loin de nous la pensée de ramener des temps à jamais passés ! Nous savons que le Fils de Dieu est mort sur la croix pour sauver l'humanité, non pas pendant cinq ou six siècles, mais pendant toute la durée du monde. Nous ne pensons pas que la parole de Dieu ait reculé, ni que son bras soit raccourci. La mission de l'homme pur est

[1] *Sanabiles fecit nationes terræ.* Sap. I, 14.

restée la même ; le chrétien a toujours son salut à faire et son prochain à servir. Nous ne regrettons donc, tout en les admirant, aucune des institutions humaines qui ont péri selon la destinée des choses humaines, mais nous regrettons amèrement l'âme, le souffle divin qui les animait, et qui s'est retiré des institutions qui les ont remplacées. Ce n'est donc pas la stérile contemplation du passé, ce n'est pas le dédain ni le lâche abandon du présent que nous prêchons : encore une fois, loin de nous cette triste pensée ! Mais comme l'exilé, banni de ses foyers pour être resté fidèle aux lois éternelles, envoie souvent une pensée d'amour à ceux qui l'ont aimé et qui l'attendent dans la patrie ; comme le soldat, combattant sur des plages lointaines, s'enflamme au récit des batailles que ses aïeux y ont gagnées ; ainsi qu'il nous soit permis à nous, que notre foi rend comme exilés au milieu de la société moderne, d'élever nos cœurs et nos regards vers les bienheureux habitants de la céleste patrie, et, humbles soldats de la cause qui les a glorifiés, de nous enflammer aussi au récit de leurs luttes et de leurs victoires !

Nous ne savons que trop tout ce qu'il y avait de souffrances, de crimes, de plaintes dans les siècles que nous avons étudiés ; comme il y en a toujours eu, comme il y en aura toujours, tant que la terre sera peuplée d'hommes déchus et pécheurs. Mais nous croyons qu'il y a,

entre les maux de ces siècles et ceux du nôtre, deux incalculables différences. D'abord l'énergie du mal rencontrait partout une énergie du bien qu'elle semblait augmenter en la provoquant au combat, et par qui elle était sans cesse vaincue avec éclat. Cette glorieuse résistance avait son principe dans la force des convictions qu'on reconnaissait, dans leur influence sur la vie entière : dire que cette force n'a pas diminué à mesure que la foi et la pratique religieuse se sont retirées des âmes, ce serait assurément contredire l'expérience de l'histoire et les souvenirs du monde. Nous sommes loin de contester d'éclatants progrès sous certains rapports, mais nous dirons avec un éloquent écrivain de nos jours, dont les paroles montrent assez que sa partialité pour les temps anciens ne doit pas être suspecte : « Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui ; est-elle plus forte?... Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité?... Je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté [1]. »

Puis, ces maux dont le monde souffrait et se plaignait alors avec raison étaient plutôt matériels que moraux. Le corps, la propriété, la liberté corporelle, étaient ex-

[1] Michelet, *Histoire de France*, t. II, p. 622.

posés, blessés, foulés plus qu'ils ne le sont aujourd'hui en certains pays ; nous le voulons bien. Mais l'âme, mais la conscience, mais le cœur étaient sains, purs, hors d'atteinte, libres de cette affreuse maladie intérieure qui les ronge de nos jours. Chacun savait ce qu'il avait à croire, ce qu'il pouvait connaître, ce qu'il devait penser de tous ces problèmes de la vie et de la destinée humaine, qui sont aujourd'hui autant de supplices pour les âmes, qu'on a réussi à paganiser de nouveau. Le malheur, la pauvreté, l'oppression, qui ne sont pas plus extirpés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors, ne se dressaient pas devant l'homme de ces temps-là comme une horrible fatalité dont il était l'innocente victime. Il en souffrait, mais il les comprenait : il en pouvait être écrasé, mais non pas désespéré ; car il lui restait le ciel, et l'on n'avait encore intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme. Il y avait une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social, qui leur opposait un antidote tout-puissant, une consolation positive, universelle, perpétuelle dans la foi. Cette foi, qui avait pénétré le monde, qui réclamait tous les hommes sans exception, qui s'était infiltrée dans tous les pores de la société comme une séve bienfaisante, offrait à toutes les infirmités un remède sûr, simple, le même pour tous, à la portée de tous, compris par tous, accepté par tous.

Aujourd'hui, le mal est encore là ; il est non-seulement présent, mais connu, étudié, analysé avec un soin extrême : la dissection serait parfaite, l'autopsie exacte ; mais, avant que ce vaste corps devienne un cadavre, où sont les remèdes? Ses nouveaux médecins ont usé quatre siècles à le dessécher, à en exprimer cette séve divine et salutaire qui faisait sa vie. Que va-t-on y substituer?

C'est qu'il est temps maintenant de juger le chemin qu'on a fait faire à l'humanité, et les voies par où on l'a menée. Les nations chrétiennes ont laissé détrôner leur mère ; ces mains tendres et puissantes qui avaient un glaive pour venger toutes leurs injures, un baume pour guérir toutes leurs plaies, elles les ont vues chargées de chaînes : sa couronne de fleurs lui a été arrachée, et on l'a trempée dans l'acide du raisonnement jusqu'à ce que chaque feuille en soit tombée, flétrie et perdue. La philosophie, le despotisme et l'anarchie l'ont promenée captive devant les hommes, en l'abreuvant d'insultes et d'ignominie; puis ils l'ont enfermée dans un cachot qu'ils appellent son tombeau, et à la porte duquel ils veillent tous trois.

Et cependant elle a laissé dans le monde un vide que rien ne saurait combler; ce ne sont pas seulement les âmes restées fidèles qui pleurent ses malheurs, ce sont toutes les âmes non encore souillées qui demandent à respirer un autre air que celui qui est devenu mortel

par son absence ; ce sont toutes celles qui n'ont pas perdu le sentiment de leur dignité et de leur immortelle origine, qui demandent à y être ramenées ; ce sont surtout les âmes tristes qui cherchent partout en vain un remède à leur tristesse, une explication de leur désenchantement, qui ne trouvent partout que la place vide et saignante des anciennes croyances, et qui ne veulent et ne peuvent pas être consolées, *quia non sunt !*

Eh bien ! nous le croyons fermement, un jour viendra où l'humanité demandera à sortir du désert qu'on lui a fait ; elle demandera qu'on lui répète les chants de son berceau ; elle voudra respirer les parfums de sa jeunesse, approcher ses lèvres altérées du sein de sa mère, afin de goûter encore, avant de mourir, ce lait si doux et si pur dont son enfance a été abreuvée. Et les portes de la prison de cette mère seront brisées par le choc de tant d'âmes souffrantes ; elle en sortira plus belle, plus forte, plus clémente que jamais. Ce ne sera plus la naïve et fraîche beauté de ses jeunes années, après le sanglant enfantement des premiers siècles ; ce sera la grave et sainte beauté de la femme forte, qui a relu l'histoire des martyrs et des confesseurs, et qui y a ajouté sa page. On verra dans ses yeux la trace des larmes, et sur son front la ride des souffrances ; elle n'en paraîtra que plus digne d'hommages et d'adoration à ceux qui auront souffert comme elle.

Elle reprendra sa course glorieuse, course nouvelle, dont la route n'est connue que de Dieu ; mais, en attendant que le monde lui redemande de présider à ses destinées, ses enfants fidèles savent qu'ils peuvent recevoir d'elle chaque jour des secours et des consolations infinies. Aussi, fils de la lumière, ils ne trembleront pas devant ce qu'un monde sans foi appelle sa décadence ; au milieu des ténèbres qu'il accumule autour d'eux, ils ne se laisseront ni éblouir ni entraîner par aucun des météores trompeurs de la nuit orageuse. Calmes et confiants, ils resteront les regards fixés avec un inébranlable espoir sur cet éternel Orient, qui ne cesse jamais de briller pour eux, et où les générations, assises dans l'ombre de la mort, découvriront aussi un jour l'unique et sacré soleil prêt à inonder de ses victorieuses clartés l'ingratitude des hommes.

Du reste, loin de nous l'ambition de résoudre ce qu'on appelle le problème du siècle, de donner la clef de toutes les contradictions de l'intelligence moderne ! Ces grandes pensées sont loin de notre faible cœur. Nous osons même croire que tous les projets qu'elles ont enfantés sont frappés d'une stérilité radicale. Les systèmes les plus vastes, les plus hardis que la sagesse humaine a mis au jour, et qu'elle a voulu substituer à la religion, n'ont jamais pu intéresser que les savants, ou les ambitieux, ou tout au plus les heureux du monde. Mais la

grande majorité du genre humain ne comptera jamais dans ces catégories. La grande majorité des hommes est souffrante, souffrante de douleurs morales autant que de maux physiques. Le premier pain de l'homme est la douleur, et son premier besoin est d'en être consolé. Or, lequel de ces systèmes a jamais consolé un cœur affligé, peuplé un cœur désert? lequel de ces docteurs a jamais enseigné à essuyer une larme? Seul, depuis l'origine des temps, le Christianisme a promis de consoler l'homme des inévitables afflictions de la vie, en purifiant les penchants de son cœur : et seul il a tenu sa promesse. Aussi pensons-nous qu'avant de songer à le remplacer, il faudrait commencer par pouvoir chasser la douleur de la terre.

Telles sont les pensées dont nous avons été animé en écrivant la vie d'Élisabeth de Hongrie, qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert, mais dont la religion a épuré toutes les affections et consolé toutes les souffrances. Nous offrons à nos frères dans la foi ce livre, étranger autant par son sujet que par sa forme à l'esprit du temps où nous vivons. Mais la simplicité, l'humilité, la charité, dont nous voulons raconter les merveilles, sont, comme le Dieu qui les inspire, au-dessus des temps et des lieux. Puisse seulement cette œuvre porter dans quelques âmes simples ou tristes un reflet des douces émotions que nous avons éprouvées en

l'écrivant! puisse-t-elle monter vers le trône éternel comme une humble et timide étincelle de cette vieille flamme catholique, qui n'est pas morte dans tous les cœurs!

1er mai 1836, anniversaire de la Translation de sainte Élisabeth[1].

[1] Elle eut lieu à pareil jour, il y a six siècles, en 1236.

INDICATION DES SOURCES HISTORIQUES

QU'ON A CONSULTÉES

POUR ÉCRIRE LA VIE DE SAINTE ÉLISABETH

En cherchant à élever à la gloire si douce et si pure de *la chère sainte Élisabeth* cet humble monument, nous avons dû renoncer à tout mérite d'invention ou de création : le seul honneur que nous ayons ambitionné est celui d'être regardé comme un traducteur scrupuleux et un compilateur fidèle des monuments de la foi de nos pères. Une pieuse exactitude est la seule qualité à laquelle nous croyons avoir des droits; c'est pour les constater que nous insérons ici une liste de toutes les sources historiques où nous avons puisé pendant trois ans de recherches et de voyages entrepris dans ce seul but, et où chacun pourra vérifier les citations que nous avons faites. On nous reprochera peut-être le grand nombre et l'étendue de ces citations; nous y avons été forcé pour justifier la minutie et la familiarité de certains détails, de certains discours que nous avons trouvés dans d'anciens écrivains peu connus en France, dont les uns étaient contemporains de la Sainte ou de sa postérité immédiate, dont les autres ont exploité la riche mine des traditions de la piété popu-

laire, et n'ont pas cru devoir rejeter tout ce qui ne s'accordait pas avec la raison ou les mœurs de leur époque. Nous ne nous dissimulons pas qu'on trouvera une grande différence entre cette manière d'écrire l'histoire des Saints et celle qui a été employée, surtout en France, depuis deux siècles. Mais c'eût été faire violence à notre conscience et à notre foi que de suivre une autre méthode. A ceux qui croiraient trouver dans nos pages la trace d'une érudition exagérée, nous nous estimerons heureux de pouvoir donner une faible idée du zèle, de la patience, et surtout de la conscience avec laquelle les historiens allemands d'aujourd'hui, sans distinction de religion, labourent le champ si fécond et encore si inexploré de l'histoire des siècles chrétiens. Quant aux lecteurs que le caractère poétique ou romanesque de quelques passages pourrait inquiéter sur notre sévère véracité, nous ne pouvons que les renvoyer aux auteurs dont l'énumération suit, ainsi qu'à tous les monuments authentiques sur l'histoire des Saints en général, antérieurs à l'époque des mutilations et des altérations modernes. Nous nous sommes imposé pour règle, en transcrivant les annales de la vie de notre Sainte, de ne rien ajouter, mais aussi *de ne rien supprimer*. Nous avons observé cette règle avec la plus scrupuleuse fidélité. Nous pouvons déclarer solennellement qu'il n'y a pas un seul détail ni une seule parole attribuée à l'un des personnages de cette histoire, qui ne soit pas textuellement extraite des monuments imprimés ou manuscrits, investis d'une autorité suffisante à nos yeux. Qu'il nous soit permis de répéter à ce propos, et de nous appliquer à nous-même, les expressions du premier biographe de la Sainte, heureux de pouvoir, à cinq siècles de

distance, parler avec la même foi et la même simplicité : « Je « prends à témoin Dieu et ses saints anges, que dans ce petit « livre je n'ai rien mis qui n'ait été recueilli dans les écrits « des auteurs approuvés, ou que je n'aie appris de personnes « religieuses et d'une véracité éprouvée. J'avoue, en outre, « que je suis bien indigne d'exposer ces grandes et sublimes « œuvres de la grâce ; je souhaite et j'espère qu'il viendra « quelqu'un qui, en lisant cette histoire, en aura pitié, et « lui consacrera une érudition et une éloquence plus digne « d'elle que la mienne[1]. »

I

IMPRIMÉS

1° ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE LA SAINTE, OU ANTÉRIEURS A LA RÉFORME.

1. *Epistola magistri Conradi de Marburch ad Papam, de vita B. Elisabeth.* Imprimé dans les Σύμμικτα de Léon Allatius, et dans le tome IX des *Analecta Hassiaca* de J. P. Kuehenbeker, Marbourg, 1735, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Upsal en Suède (*Ep. Conr. Marb.*)[2].

[1] Testificor coram Deo et electis angelis ejus, me nihil in hoc libello posuisse nisi quæ ex scriptis probatorum habere potui, et nisi ea, quæ a personis religiosis et multum veracibus intellexi... Postremo fateor me indignum inculte et semiplene hæc sublimia ot grandia gratiæ opera protulisse, optans et sperans aliquem successurum, qui hæc legens et miserans, eruditiori stylo et elegantiori eloquentia corrigens emendabit. *Theod. Thuring. Prologus in librum de vita beatæ Elisabeth.*

[2] Ces mots entre parenthèses sont les abréviations dont nous nous servirons pour indiquer les auteurs des passages cités dans les notes du texte de notre histoire.

Cette lettre, écrite par le prêtre que le pape Grégoire IX avait donné pour directeur et protecteur à sainte Élisabeth, précède l'énumération des miracles opérés par l'invocation de la Sainte aussitôt après sa mort, recueillis et transmis au Souverain Pontife par les commissaires qu'il avait désignés à cet effet, avant de procéder à la canonisation. Cette lettre est courte, et ne traite guère que de l'époque du veuvage d'Élisabeth.

2. *Libellus de dictis quatuor Ancillarum S. Elisabethæ, sive Examen miraculorum et vitæ ejus.* Imprimé dans la collection des *Scriptores rerum Saxonicarum*, de J. B. Mencken, in-folio. Leipzig, 1728, tome II, page 2007 (*Dict. IV Ancill.*).

C'est ici la source la plus ancienne et la plus authentique de renseignement sur notre Sainte. C'est le procès-verbal des dépositions faites par ses quatre suivantes ou demoiselles d'honneur, lorsqu'elles furent interrogées par les commissaires du Saint-Siége en 1234, trois ans après la mort de sainte Élisabeth. Ces quatre témoins étaient : 1° *Guta* ou *Judith*, qui fut attachée à la duchesse alors qu'elle n'avait que cinq ans, et qui prit l'habit de Saint-François avec elle; 2° *Ysentrude de Hirselgau*, qui devint dame d'honneur de la duchesse quand elle eut quinze ans, et qui était sa plus intime amie; 3° *Élisabeth*, qui lui fut donnée pour servante dans sa retraite de Marbourg; et 4° *Irmengarde*, sœur grise, qui vécut aussi avec elle à Marbourg. Leurs dépositions furent recueillies dans la forme où nous les possédons, par un anonyme; ou bien, selon le savant Basnage, écrites par elles-mêmes. Cet admirable et touchant récit a servi de base à tous les historiens postérieurs.

3. *Hæc est forma de statu mortis Lantgraviæ de Thuringiâ*, ex

MS. Liesbornensi, apud MARTENE ET DURAND, *Collectio amplissima*, etc. — Pars I, p. 1254-56 (*Mart.*).

Récit détaillé de sa mort et de quelques-uns de ses miracles, tout à fait contemporain; car l'auteur dit qu'il ne veut pas raconter sa vie avant de voir ce que Dieu compte faire dans l'avenir de sa servante, c'est-à-dire avant qu'elle soit canonisée. Elle mourut en 1231, et fut canonisée en 1235.

4. *Bonaventuræ sermo de sancta Elisabeth.* Imprimé dans ses œuvres, édition de Mayence, 1609, in-folio, tome III, page 289 (*S. Bonaventure*). Le Saint confirme et répète dans son discours plusieurs des détails contenus dans le récit des quatre suivantes.

5. *Theodorici Thuringi, ordinis Prædicatorum, libri octo de S. Elisabeth, Andreæ regis Hungariorum filia.* Imprimé dans le *Thesaurus monumentorum* de H. CANISIUS, tome IV de l'édition de 1725, p. 116-152. Des suppléments fort importants ont été publiés par Mencken, tome II, page 1987; et par Struvius, *Act. litter.*, tome II, fasc. 1. Une version allemande a été imprimée en 1520 à Erfurt, mais est devenue fort rare. Elle existe en manuscrit à la bibliothèque de Cassel, avec des additions assez précieuses. Il y a des versions flamandes à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles (*Theod.*).

Théodoric, né à Apolda, en Thuringe, en 1229, deux ans avant la mort de sainte Élisabeth, était prêtre et religieux de l'ordre de Saint-Dominique, dont il a aussi écrit une vie fort estimée. Il dit dans son prologue, qu'ayant commencé à étudier la vie de sainte Élisabeth, et ayant trouvé que la lettre de Conrad au Pape et la déposition des quatre suivantes n'étaient ni assez complètes ni assez explicites, il s'est livré à de longues recherches, et a fait de nombreux voyages pour re-

cueillir de nouveaux documents, avant de se mettre à l'œuvre[1]. Ce ne fut qu'en 1289, par conséquent cinquante-huit ans après la mort de la Sainte, qu'il commença à mettre en ordre ses matériaux et à écrire. Il indique lui-même la méthode qu'il a suivie. *Incomposita et sparsa composui, inordinata ordinavi, ornavi prout potui, impolita. Multa interserui et apposui... Quædam sicut in scriptis reperi, de verbo ad verbum posui; et nonnulla etiam variavi, et universa et diversa in unum colligens hoc opusculum compilavi. Pertractavi autem mente mea, solus omnia conscribens, emendandoque rescribens plurima sæpius, caligantibus oculis, manu mea.* Il cite le discours sur sainte Élisabeth, d'un dominicain nommé Otton, *doctissimi et devotissimi viri*, dont nous n'avons pu trouver aucune trace; mais il ne cite pas le récit du moine Berthold, aumônier du mari de sainte Élisabeth, dont nous parlerons plus loin, aux sources manuscrites, et qu'il a cependant copié ou traduit textuellement dans ses quatre premiers livres.

L'œuvre de Théodoric est la plus importante et la plus complète qu'ait inspirée notre sainte. A part l'incontestable mérite de l'ordre chronologique et méthodique qu'il a introduit dans les divers récits qui existaient de sa vie, il est impossible, ce nous semble, d'écrire avec plus de charme, une plus tendre piété, un enthousiasme plus sincère. Son style répond à son âme; et, sauf quelques passages, tout son ouvrage peut être cité comme un des monuments les plus complets de cette belle latinité chrétienne, qui avait son éloquence et surtout sa poésie tout à fait indépendantes de celles de la latinité païenne, et, à notre avis, souvent d'une plus haute beauté.

La version allemande est aussi empreinte d'un charme remarquable.

[1] Voyez le passage déjà cité, p. 8 de l'Introduction.

6. *De sancta Helisabeth,* légende de la fameuse collection des vies des Saints, intitulée *Aurea legenda Sanctorum quæ lombardica hystoria nominatur, compilata per fratrem Jacobum de Voragine*, et si souvent imprimée au xv[e] siècle. (*Leg. Aur.*)

Jacques de Voragine était dominicain, et mourut en 1298. Il était donc du même siècle que notre Sainte. Aussi lui a-t-il consacré une place plus étendue qu'à la plupart des autres saints; mais son récit ne contient que peu de détails qui ne soient pas dans Théodoric.

7. *Volgarizzamento della vita di santa Elisabetta di Ungheria: testo antico Toscano ora per la prima volta stampata.* Modena, 1848.

C'est une version italienne de la Vie de notre Sainte, telle que la donne *la Légende dorée*. Elle a été trouvée dans les manuscrits de la bibliothèque Magliabecchiana, à Florence, et publiée avec des notes par M. Marc-Antonio Parenti.

8. *Auctor Rhytmicus de vita S. Elisabethæ, landgraviæ Thuringiæ, è codice bibl. ducalis Saxo-Gothan.* Apud. Mencken, *Script. Rer. Saxonicar.*, tome II, page 2034. (*Vit. Rhyt.*)

Poëme de quatre mille cinq cents vers, divisés en quarante-huit chants. On le regarde comme une traduction ou une nouvelle version en dialecte thuringien d'un poëme latin que Tentzel (Supplem. Hist. Gothan., II, pag. 536) croit être du xv[e] siècle, mais que Mencken, qui l'a le premier publié, fait remonter au XIII[e] siècle. Bodmer et Grœter (Bragur, t. VI, page 127) ont soutenu que ce poëme était l'ouvrage du chanoine Rothe, auteur de la Chronique de Thuringe (voy. n° 8), qui vivait au xv[e] siècle : ils fondent leur opinion sur le préambule d'un manuscrit, dont le double existe à Munich. Nous avons examiné ce passage, qui manque dans le texte donné

par Mencken, et nous croyons que Rothe n'y est indiqué que comme traducteur.

Der mann der ditt buchlyn *gedutschet* hat, etc.

Il est parlé, dans le dernier chant, de la mort du landgrave Raspon, qui arriva en 1246, comme d'un événement contemporain. Le caractère intérieur de l'ouvrage prouve d'ailleurs suffisamment son antiquité.

Ce poëme est une source aussi précieuse et aussi intéressante que la Chronique de Théodoric. Quoiqu'il ne soit pas peut-être aussi complet et aussi méthodique que celle-ci, il donne infiniment plus de détails sur toutes les parties de la vie de la Sainte qui y sont traitées. Rien ne semble échapper au narrateur, et il en résulte une abondance de renseignements inappréciables pour la connaissance de l'époque en général, du genre de vie des cours, des opinions populaires, etc. Les discours sont simples, touchants et naturels; les localités désignées avec le plus grand soin, les dates fixées avec exactitude; enfin tout y porte le sceau de la véracité et de la contemporanéité.

9. *Monachi Isenacensis vulgò* JOHANNIS ROTHE, *Chronicon Thuringiæ vernaculum*. Apud MENCKEN, *Script. Rer. Saxonic.*, tome II, p. 1633-1824 (*Rothe*).

Ce Rothe était de Luxembourg[1], et chanoine de Notre-Dame à Eisenach. Il a dédié son ouvrage à Anne, femme du duc

[1] Une notice sur Rothe, insérée dans les *Annales de la Société historique de Iéna*, prétend, d'après un manuscrit des archives de cette ville, qu'il était non de Luxembourg, mais de Creutzbourg en Thuringe. — Cette question a été l'objet d'une savante dissertation de M. Namur, secrétaire de la Société archéologique de Luxembourg, publiée dans le tome XV du *Bulletin du Bibliophile belge*.

Guillaume, qui régna de 1445 à 1483. Son dialecte, qui est un mélange confus du haut et du bas allemand, est assez difficile à comprendre. Son œuvre est surtout précieuse par la liaison qu'elle établit entre la biographie de sainte Élisabeth et l'histoire nationale de Thuringe, ainsi que par les détails qu'elle renferme sur la personne et la conduite du duc Louis, mari de la Sainte. Les différences qu'il y a sur plusieurs points entre le récit de cette chronique et celui du poëme nº 7, montrent assez que tous deux ne sauraient être du même auteur.

10. *Legende von sant Elsebetenn*, dans la grande légende dite *Passional*, imprimée par *Knoblauch* à Strasbourg, en 1517, in-fol. (*Passional*).

Cette même légende se trouve à part dans deux manuscrits de la bibliothèque de Munich, nos 218 et 735, datés l'un de 1476, et l'autre de 1486, mais dont le langage est plus ancien d'un siècle environ, ce qui fait remonter au moins au XIVe siècle l'origine de ce récit. Il est tout à fait indépendant des sources que nous avons énumérées jusqu'ici : c'est la tradition populaire dans toute sa naïveté. On y trouve une foule de détails qu'on chercherait en vain ailleurs, et plusieurs des traits les plus touchants et des plus charmantes paroles de notre Sainte.

11. *Sermo de sancta Elisabeth,* dans le *Thesaurus novus de Sanctis, Nurnberg,* 1487, *Serm.* CLV.

Panégyrique de la charité de la Sainte et de sa vie contemplative, sur le texte : *Vendidit omnia quæ habuit et emit eam.* Il y a quelques beaux passages.

12. *Pomerium sermonum de sanctis hyemales et estivales, editi*

per fratrem Pelbartum de Temeswar, *divi ordinis Sancti Francisci.* A la fin du volume, on lit : *Impressi ac diligenter emendati expensis circumspecti viri archibibliopolæ Joannis Rynman de Oringaw : in officina industrii Henrici Gran. Finiunt feliciter anno salutis nostræ mille quingentesimo quindecimo, mense octobri;* in-folio sur deux colonnes. — Pray en indique une autre édition de Haguenau, 1501.

Les sermons xcvi, xcvii, xcviii sont consacrés à notre Sainte. On n'y trouve aucun fait nouveau : c'est un commentaire assez sec de la légende telle que Théodoric la donne, sans la moindre trace de quelques traditions spéciales à la Hongrie.

13. *Vita illustris ac divæ Elisabeth, regis Hungarorum filiæ, conscripta stilo elegantissimo opera Christi Sacerdotis* Jacobi Montani *Spirensis*, insérée dans la grande collection de Surius, intitulée *De Probatis Sanctorum historiis*, etc., tome vi : *Coloniæ Agrippæ*, 1851.

Ce n'est guère qu'une amplification de Théodoric, en latin de la renaissance. L'édition originale, très-rare, mais imprimée à Ruremonde, qui se trouve parmi les documents recueillis par les Bollandistes à Bruxelles, contient une dédicace de l'auteur aux frères de Marbourg, datée des ides de mai 1511, et dans laquelle il annonce qu'il a composé cet ouvrage l'automne de l'année précédente. Cet ouvrage a aussi été inséré en entier, avec des notes, dans l'*Historia Seraphica* de Sedulius; Anvers, 1615.

14. *Annales de Hainaut, par* Jean Lefèvre, publiées à la suite de l'*Histoire de Hainaut, par* Jacques de Guyse, d'après des manuscrits de la Bibliothèque royale, par M. le marquis de Fortia d'Urban, en 1834 et 35 (*Jean Lefèvre*).

Le livre XLVI, c. 22 et suivants, de ces annales, contient une version française de la légende de sainte Élisabeth, par Jacques de Voragine, d'un style attrayant, et à laquelle le savant éditeur a joint des notes et des observations nombreuses.

Nous omettons à dessein plusieurs auteurs, tels que Vincent de Beauvais, etc., qui n'ont parlé de sainte Élisabeth que d'une manière incomplète et abrégée dans le cours de leurs écrits.

2° ÉCRIVAINS POSTÉRIEURS A LA RÉFORME.

A. CATHOLIQUES.

15. *Sermo de sancta Elisabeth vidua*, ap. *Sermones* JODOCI CLICHTOVEI *Neoportuensis*, etc. Paris, 1534, in-4°.

16. ANTONII BONFINII *Rerum Ungaricarum Decades quatuor, cum dimidio*. Francof., 1581.

L'histoire de sainte Élisabeth y est racontée assez superficiellement, et avec toute l'emphase des savants de la renaissance.

17. *Annales Minorum, seu trium ordinum a S. Francisco institutorum, a R. P.* LUCA WADDINGO *Hiberno*, etc. Deuxième édition; Rome, 1732, in-folio, t. I et II (*Wadding*).

La vie de sainte Élisabeth occupe une grande place dans les deux premiers volumes de cette magnifique histoire. L'auteur a ajouté, aux détails qu'il a pris dans Théodoric et le livre des quatre suivantes, des renseignements précieux sur les liaisons de la Sainte avec saint François et son ordre; il a pu les puiser aux sources spéciales de l'histoire franciscaine, qui sont malheureusement restées inaccessibles pour nous.

18. Justus Lipsius, *Diva virgo Hallensis*. Opera, tom. II, p. 808.

Opuscule consacré par ce savant et pieux écrivain à l'histoire d'une image miraculeuse qui a appartenu en premier lieu à sainte Élisabeth, et que sa fille Sophie a apportée en Brabant, où elle est encore aujourd'hui très-vénérée dans l'église de Hal.

19. *Bavaria sancta, descripta a* Mathæo Radero, *de societat. Jesu. Monaci*, 1615. (*Rader.*)

Bon résumé de sa vie dans le premier volume de cette intéressante collection.

20. *Corat verhael van het leven der heyligen van S. Franciscus oirden met haer levende figuren, wt diversche historie schryvers genomen deur den E. P. Broeder Cornelius* Tielmans, *guardiaen van der Minderbroederen binnen Aken. s'Hertogen-Bosch.* Scheffer, 1620, in-8° goth., fig., 257 pl., sans les préf. et les approbations.

Cet ouvrage, consacré à l'exaltation de l'ordre de Saint-François, contient, pag. 132-142, la vie de sainte Élisabeth de Hongrie.

Cette vie est ornée d'un portrait, et terminée par un acrostiche destiné à célébrer l'esprit d'humilité de la sainte :

E lisabeth s'coninex dochter van hongarijen ghebooren
L atende gelt ende goet, heeft de armoede vercoren,
I n verscheyden deuchden heeft se haeren tyt overghebracht,
S yt naevolghers ghy Rycken, van t'gheene sy heeft veracht,
A rmoede was haer vrient, en haer seer aengenaem,
B oude gasthuysen om d'arme menschen t'ontfaen :
E n siecken te troosten, te genesen van haer smerte,
T ytelicke goederen sy daer voor mildelyc versette,
H ier voor heeft sy veccreghen de glorie hier boven.

21. *La vie de sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du tiers ordre de Saint-François, recueillie par le R. P.* APOLLINAIRE; *revue, corrigée et augmentée par le R. P.* JEAN-MARIE, *du même ordre.* Paris, 1660. (*P. Apoll.*)

Écrit avec ferveur et enthousiasme, mais avec trop de déclamation et de développements superflus.

22. *La vie de sainte Élisabeth, etc., par le* P. ARCHANGE, *religieux pénitent du troisième ordre de Saint-François.* Paris, 1692. (*P. Arch.*)

Préférable quant à la forme au précédent ouvrage, et animé du même esprit de piété et d'affectueuse dévotion envers la Sainte. Tous deux ont pris pour base les auteurs latins datés plus haut, et ignoraient absolument les récits allemands. Le P. Archange, tout en omettant un grand nombre de détails très-bien constatés, en a ajouté plusieurs, souvent touchants et édifiants, mais que nous n'avons pas reproduits, dans l'ignorance des sources où il avait pu les puiser.

23. *Auserlesenes history Buch... von den lieben Gottes heiligen, etc.* (Livre d'histoires choisies sur les chers saints de Dieu), par le P. MARTIN DE KOCHEM, de l'ordre des Capucins. Augsbourg, 1732. (Première édition, 1692.) (*Kochem.*)

La 53e histoire de ce recueil, 2e partie, tom. II, pag. 802 à 836, est consacrée à notre Sainte. Quoique le pieux auteur n'ait guère fait que reproduire en allemand la vie de la Sainte par Montanus, telle qu'elle se trouve dans Surius, il a répandu sur sa traduction un charme si pur, et entremêlé ses récits de prières si touchantes et d'élans du cœur si sincères vers celle dont il transcrivait les peines et les vertus, qu'il est impossible de le lire sans en être profondément touché et édifié.

— Nous avouons que de toutes les vies des saints que nous avons rencontrées, il n'en est point auxquelles nous ne préférions les légendes de cet humble capucin.

24. *Histoire des Ordres monastiques*, par le P. HELYOT. Paris, 1718, tom. VII, pag. 287-293.

25. *Vita S. Elisabethæ viduæ, landgraviæ Thuringiæ, ducis Saxoniæ, Hassiæ principis et comitis Palatinæ, nec non D. Margaritæ Virginis, quarum illa Andreæ et hæc Belæ IV Hungariæ regum filiæ erant, MSS. codicibus erudita, ac præviis dissertationibus illustrata, studio* GEORGII PRAY, *S. J. sacerdotis*. Tyrnaviæ, 1770.

Dans ce volume, le savant Jésuite Pray a donné, d'après un manuscrit différent de ceux qui avaient servi à Canisius, une nouvelle édition de l'œuvre de Théodoric, avec le supplément relatif aux miracles de la Sainte. Une dissertation préliminaire en douze chapitres complète la biographie d'Élisabeth, mais ne renferme que fort peu de détails originaux. (T. E.)

26. *Die legende der H. Elisabeth*, von JOHANN GRAF MAILATH, dans l'Annuaire de l'histoire nationale, publié par Hormayr, année 1822.

M. le comte Mailath, connu par ses recherches sur l'histoire de Hongrie, patrie de sainte Élisabeth et la sienne, s'est borné à reproduire la légende telle qu'elle se trouve dans la plupart des ouvrages précités. On est en général étonné de l'absence totale de renseignements sur sainte Élisabeth, dans les historiens anciens et modernes de Hongrie, à l'exception du seul Bonfinius.

B. PROTESTANTS.

27. ADAMI URSINI *Molybergensis chronicon Thuringiæ vernaculum*, apud MENCKENII, *Script. Rer. Saxonic.* Tom. III. (*Ad. Ursin.*)

Cette chronique, terminée en 1547, se distingue par l'omission protestante des miracles de la Sainte, qui a cependant vivement préoccupé l'imagination du narrateur : on y trouve des détails précieux sur sa personne et celle du duc Louis, ainsi que sur plusieurs traits de leur histoire.

28. *Diva Elisabetha magnifice coronata; Christliche Ehrengedæchtniss der H. Elisabeth, in zwei Predigten, von* J. B. HAPPEL (curé luthérien de l'ordre Teutonique). Marburg, 1645. (*Happel.*)

Ce sont deux sermons en l'honneur de la Sainte, curieux comme provenant d'un écrivain luthérien, et cependant pénétré d'admiration pour elle.

29. GEORG. MICHEL PFEFFERKORN. *Auserlesene Geschichte von der berühmten Landgrafschaft Thüringen*, etc., 1684.

C'est une histoire générale de Thuringe, qui renferme l'histoire de notre Sainte, mais sans détails nouveaux.

30. J. J. WINKELMANN, *Beschreibung der Fürstenthümer Hessen, etc.* (Description historique de la Hesse). Bremen, 1698, in-f°. (*Winkelm.*)

La 6e partie de cet excellent ouvrage contient l'histoire du duc Louis et de sainte Élisabeth, telle qu'elle était devenue nationale dans ces contrées; elle y est racontée avec une naïveté, une recherche de détails et une sympathie qui font

de cette version une des meilleures à consulter, après les sources primitives. L'auteur cite continuellement un manuscrit intitulé *Thesaurus antiquitatum Thuringicarum*, écrit en 1553 par Henri Crolachius, et qui existait encore en 1696. Nous avons fait de vains efforts pour le trouver dans les bibliothèques actuelles de la Hesse et de la Thuringe.

31. *Chr. Fron.* PAULLINI *Historia Eisenacensis, etc.* Francfort, 1698.

32. ANDREAS TOPPIUS. *Historia der stadt Eisenach, verfasset* 1660.

33. *Joh. Mich.* KOCH. *Historische Erzæhlung von dem Schloss Wartburg ob Eisenach, etc.* 1710.

34. *Das im Jahr* 1708 *lebende und schwebende Eisenach, von* JOHANN LIMPERG. 1709.

Ces quatre ouvrages sont spéciaux pour l'histoire de la ville d'Eisenach et du château de Wartbourg, où Élisabeth passa les vingt premières années de sa vie. Ils renferment une foule de traditions, de détails, de dates, d'inscriptions, et autres monuments relatifs et à elle et à son mari, qui ne se trouvent que là. Le dernier (nº 33) est surtout curieux et amusant.

35. *Bina sanctarum Elisabetharum* (celle de Schœngau, morte en 1056, et la nôtre), *veluti illustrissimarum sæc. XI et XII, testium veritatis evangelicæ in Hassia memoria monumentis et nummis declarata, à* J. A. LIEBKNECHT, etc. Giesse, 1729.

Quelques renseignements utiles.

36. J. H. VON FALCKENSTEIN *Thuringische chronik*, 3 vol. Erfurt, 1738.

37. J. G. A. GALLETTI, *Geschichte Thüringens*. Gotha, 1783.

38. *Thüringische Geschichte aus* SAGITTARIUS *hinterlassenen Papieren*, etc. 1787.

Ces trois ouvrages, plus ou moins empreints de l'esprit du dix-huitième siècle, ne sont importants que pour la chronologie et les événements contemporains de la vie d'Élisabeth.

39. *Elisabeth die heilige, Lanagræfin von Thüringen und Hessen, etc., von* Dr KARL WILHELM JUSTI. 1re édition, Zurich, 1797; 2e édition, Marbourg, 1835 (*Justi*).

Nous devons un tribut de reconnaissance sincère à M. le Dr Justi, surintendant (évêque) de l'église luthérienne à Marbourg, dont les écrits et les savants entretiens nous ont fourni nos premiers renseignements sur l'histoire de notre Sainte, et qui a consacré une grande partie de sa vie à remettre en lumière les vertus et la gloire d'Élisabeth. Dans son ouvrage, il a utilisé avec une grande exactitude tous les monuments antérieurs, dont il donne une description très-détaillée. Tout en regrettant dans son ouvrage quelques omissions dictées par la sagesse moderne, et en y déplorant les erreurs et les préjugés anticatholiques auxquels la position de cet écrivain l'exposait naturellement, on ne peut qu'admirer l'érudition et le zèle qu'il a déployés en l'honneur d'une héroïne des temps catholiques; et on pourrait même souhaiter à beaucoup de catholiques modernes d'avoir le même tendre respect que ce prélat luthérien pour les anciennes gloires de leur Église.

La seconde édition du livre du docteur Justi, publiée

trente-huit ans après la première, renferme des additions précieuses et considérables, fruit de ses travaux pendant cet intervalle. En outre, dans un recueil annuel, intitulé *Die Vorzeit* (le Passé), il a inséré, en 1823, un excellent abrégé de la vie de sainte Élisabeth ; en 1824 et 26, des descriptions très-complètes de son église et de son tombeau à Marbourg.

40. J. C. S. Thon, *Schloss Wartburg*, etc., 4e édition. Eisenach, 1826.

Important pour l'histoire et la topographie des lieux où Élisabeth a vécu.

41. *Histoire généalogique de la maison de Hesse*, par le baron de Turkheim. Strasbourg, 1819.

Bons éclaircissements sur plusieurs points obscurs de ses relations de famille.

42. *Geschichte von Hessen, von* Christoph Rommel. 1820.

Résumé assez superficiel, sauf sur Conrad de Marbourg.

43. *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit* (Histoire des empereurs de la maison de Hohenstaufen et de leur époque), par Frédéric de Raumer.

Dans le 3e volume de cet excellent ouvrage, M. Raumer a rendu pleine justice à notre Sainte, ainsi qu'à son mari, et raconte leur vie avec tout le détail que comportaient les bornes de son histoire[1].

[1] M. J. Ph. Stædtler, qui a publié dès 1836 une traduction allemande de notre histoire, en l'enrichissant de plusieurs additions précieuses dont nous profiterons pour l'édition présente, cite neuf différentes vies de la Sainte, sous forme de roman ou de lectures édifiantes, imprimées, de 1828 à 1831, à Munich, Erfurth, Passau, Augsbourg, Iéna, Coblentz, Eisenach et Vienne. Aucune d'elles n'offre de ressources pour l'historien.

II

MANUSCRITS

1. *Das Leben des edeln tuginthaftin lantgraven Ludewigis der de was elich gemahel unde wert der heiligin hochgebornen Frouwin Elizabeth... das beschrebin hat er Berlt sin cappellan der yme heymelich gewest ist von joggent bis yn synen tod* (Vie du noble et vertueux landgrave Louis, qui était l'époux légitime et le seigneur de la sainte et très-noble dame Élisabeth, écrite par sire Berthold, son chapelain, qui a été intime avec lui depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort). Manuscrit allemand double à la bibliothèque de Gotha, nº 53. Autre exemplaire à celle de Cassel. (*Berthold Ms.*)

Cette biographie, infiniment précieuse par le caractère de son auteur, témoin oculaire de la plupart des événements qu'il raconte, se place naturellement au premier rang des sources de notre histoire. Elle offre, pour tout ce qui se rapporte au duc Louis et à la vie conjugale d'Élisabeth, les mêmes garanties d'authenticité et d'exactitude que les dépositions des quatre suivantes pour le temps de son veuvage. Les dialogues y sont plus fréquents que dans aucun autre récit. Elle a été évidemment connue et copiée par Théodoric, qui n'en parle cependant jamais. Il est surprenant qu'un manuscrit aussi précieux n'ait jamais été imprimé. On croit que ce Berthold, qui accompagna le duc Louis à la croisade, était moine du monastère de Reynhartsbrunn, dont il parle très-souvent

2. *Vita S. Elisabethæ landgraviæ, a fratre* CÆSARIO, *sacerdote*

in monasterio vallis Sancti Petri. Ce précieux document, dû à un écrivain célèbre de l'ordre de Cîteaux, connu sous le nom de *Cæsarius Heisterbacensis*, et mort en 1237, six ans après sainte Élisabeth, est indiqué d'une manière très-superficielle par Leibnitz, *Introd. in Script. rer. Brunsv.*, t. II, p. 47; et Harzheim, *Bibliot. Coloniens.*, p. 45. M. Justi dit, dans sa dernière édition, qu'il n'a pu en constater l'existence. Nous l'avons découvert parmi les matériaux rassemblés par les Bollandistes pour la continuation des *Acta Sanctorum*, et aujourd'hui déposés à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. La copie qui s'y trouve a été transcrite par le P. Gamans en 1638, sur un manuscrit de la collégiale de Münstereiffel, près Coblentz, et envoyée par lui aux Jésuites d'Anvers. Dans le prologue, ou épître dédicatoire adressée aux frères de l'Ordre Teutonique à Marboug, Cæsarius leur raconte que maître Conrad, directeur d'Élisabeth, lui avait conseillé, avant sa mort, d'écrire la vie de sa pénitente, et que ses amis les religieux de Marbourg lui en ayant fait la demande, il a rédigé le texte qu'il leur envoie d'après les récits que lui a faits frère Christian, moine de son propre couvent, qui revenait d'assister à la translation de la Sainte (en 1236). Sa réputation d'auteur et de choniqueur estimé (grâce à ses *Historiæ memorabiles*) lui avait sans doute valu la prière que lui adressaient les religieux de Marbourg, lesquels pouvaient mieux que personne vérifier l'exactitude de son travail. Il serait difficile, comme on le voit, pour un écrit contemporain, d'offrir plus de garanties de fidélité. *Quia*, dit-il, *sancta illa humiliter et simpliciter in hoc mundo vixit*, il annonce que son style sera conforme à cette simplicité, et sans aucune fleur de rhétorique. Son récit est presque en tout conforme aux dépositions des quatre suivantes, qu'il semble copier, mais renferme en outre des renseignements très-curieux, et

la confirmation authentique de plusieurs détails touchants que les poëtes et les légendaires des siècles suivants ont rapportés, sans indiquer qu'ils les avaient pris dans cet auteur contemporain.

3. *Der lieben frowen sant Elysabeten der landgrefin leben* (Vie de la chère dame sainte Élisabeth la duchesse). Manuscrit allemand, n° CV, de la célèbre bibliothèque palatine de Heidelberg, envoyé à Rome par le duc Maximilien de Bavière en 1622, et rapporté à Heidelberg en 1815 (*Cod. Pal. Heid.*)

L'écriture de ce manuscrit est du XVe siècle, selon M. Wilken; mais l'auteur est évidemment, d'après plusieurs passages de son récit, contemporain de la Sainte. Il se dit Franciscain, et suit en général la version des quatre suivantes, en y ajoutant plusieurs détails relatifs aux relations d'Élisabeth avec saint François, et d'autres empruntés au récit de Berthold. Nous sommes convaincu que ce manuscrit n'est que la traduction du manuscrit latin souvent cité par Wadding, dans ses *Annales Minorum*, comme ouvrage d'un Franciscain contemporain, qu'il qualifie ainsi, tome II, p. 217 : *Anonymus coævius qui* SE VIDISSE *vel ab aliis certâ fide accepisse, quæ de sancta femina scripsit, testatur*. Ce manuscrit latin était à Louvain du temps de Wadding; nous avons fait de vains efforts pour le trouver dans les bibliothèques de cette ville.

4. *Cy encommence la vie de sainte Élisabeth, fille au roi de Hongrie*. Manuscrit n° 7633 de la Bibliothèque royale à Paris, écriture du XIVe siècle. (*Rutebeuf.*)

C'est l'histoire en vers français de notre Sainte, par le célèbre trouvère Rutebeuf, l'un des poëtes les plus féconds de notre ancienne littérature, qui fleurit pendant la dernière moitié du XIIIe siècle, et mourut en 1310. Il se nomme luimême dans les vers suivants :

Dont Rutebeuf a fail la rime.
Ce Rutebeuf rudement rime,
Et sa rudesse en sa rime a...

Il dit que messire Érard l'a requis de composer ce poëme,

Et toute traire
De latin en rime fransoise,

en l'honneur de la reine Isabelle, femme du roi, Thibaut de Navarre. La Sainte y est toujours nommée *Isabelle*. Il dit ensuite :

Ceste estoire
Qui est venue de Hongrie,
Si est le procès et la vie
D'une dame que Ihesu Criz
Aima tant (ce dit li est escriz),
Qu'il l'apela à son servize.
De lei lit on en sainte église ;
Si com hon tient le lit Abel,
Doit on tenir sainte Ysabel
A sainte, à sage et à senée.
Vers Dieu ce fut si asenée,
Que toz i fu ses cuers entiers,
Et sa tendue et ses mestiers...

Il suit principalement les dépositions des quatre suivantes, avec quelques détails de plus. Il termine ainsi :

Or prions donques à celi (celle)
A cui tant bien faire abeli,
Que pour nos deprist à celui
Dieu qui ne refuse ne lui,
Et por la proiere enproit cele
Qui fut et sa meire et sancelle (son ancelle)
Qu'il nos otroie cele ioie
Queil a ceste dame otroie.
Explicit. Dieix en soit loetz.
Dites amen, vos qui loeiz.

Outre l'incontestable mérite poétique de cette œuvre, il est pour nous un monument authentique et contemporain de l'effet produit en France par les vertus et les miracles de la Sainte allemande [1].

5. *Chi commenche de sainte Yzabiel.* Manuscrit du XIII[e] siècle, de la bibliothèque du Roi à Paris, fonds Saint-Germain des Prés, n° 1862. (*Le moine Robert.*)

Encore un poëme en vers français en l'honneur de sainte Élisabeth, par un auteur contemporain (comme le montre l'écriture seule du manuscrit), qui se nomme lui-même dans ces vers qui terminent son œuvre :

Je vos requier, si vos agrée,
Ke vos nous vouliez otroier
Ke Ihu Crist voelliez proier,
Ki sires est de tout le monde,
Ke celui face net et monde
Ki a ceste istoire rimée,
Et ensi dite et compassée;
Ke tels oeuvres face en sa vie
Kil en ait gloire deservie;
Ke Dieix eskience d'estre en duel
Frere Robert de Camblinmuel.

Ce religieux poëte, sur la vie duquel nous n'avons point de détails, a surtout reproduit la légende franciscaine (n° 3), et le récit de Césaire de Heisterbach (n° 2) : il a rendu avec beaucoup de grâce et de charme tous les traits et les paroles de la Sainte rapportés par ce dernier, surtout la conversation nocturne avec son mari (V. p. 266 de notre histoire). Il a particulièrement appuyé sur l'union et la tendresse conjugale des deux époux.

[1] Ce poëme a été imprimé depuis par M. Achille Jubinal, dans son édition complète des œuvres de Rutebeuf.

6. *Sente Elsebet Leben.* Poëme allemand aux archives de Darmstadt, de 221 pages, écrit au XIVe siècle, mais dont le langage semble remonter au XIIIe. Une portion assez notable en a été imprimée dans la collection intitulée *Diutiska*, publiée par le professeur *Graff* de Berlin. (*Cod. Darmst.*)

C'est une reproduction en vers des récits de Théodoric et de Berthold, avec quelques détails de plus.

7. *Von sente Elysabethen.* Poëme allemand, dans une grande légende rimée de la bibliothèque de Strasbourg, fonds des Johannites. A, 77, sur parchemin, écriture du XIVe siècle. (*Cod. Argent.*)

La vie de notre Sainte occupe les feuilles 179 à 203 de ce volume in-fol., que le savant professeur Massmann regarde comme le troisième volume d'une collection générale de légendes en vers. Ce petit poëme contient peu de détails nouveaux; mais il est délicieux par le style et la pensée, plein de naïveté et de véritable poésie.

8. *Von sente Elsebethen.* Légende en prose de la Sainte dans la collection manuscrite de HERMANN DE FRITZLAR, intitulée *Leben der Heiligen Prædigten*, et datée de 1345 et 1349, à la bibliothèque palatine de Heidelberg, no CXIII et CXIV. (*Herm. Fritz.*)

Imprimé en partie par le professeur Massmann dans ses *Denkmæhler*, 1827. C'est un abrégé fort court, mais qui renferme quelques traits originaux et précieux.

9. *Vita beate Elizabeth.* Manuscrit de la bibliothèque du Vatican, no 4401, ff. 20 à 27, sur parchemin, reliure aux armes des Borghèse, écriture du XIVe siècle. (*Cod. Vatic.*)

Ce récit est extrait, à ce que dit l'auteur, des dépositions

officielles envoyées à Rome; on y retrouve, en effet, une partie de celles de Guta et d'Isentrude. Il est très-incomplet, semble avoir servi de thème à un professeur, et finit par une série de détails et quelques réflexions dignes d'attention. Nous en citerons le préambule, à cause de son originalité.

« Cum multi discant verba scholæ et pauci verba vite, decrevimus vitam Beate Elyzabeth eo dictamine Christi fidelibus referendam. Quod cognovimus relatione testium juramentis mediantibus a reverendis dominis et magistris eam conscriptam ac summo pontifici et cardinalibus universis recitatam, et hoc digne, quia spiritalis homo dijudicat omnia, ut a nemine judicetur. Omne opus sanum trina provenit consideratione : primum, an liceat; deinde, an deceat; postremo, an expediat. Decebat ergo : et revera expediens fuerat ut hac compilatione conversationis famule Dei inquisitores nobis potius verbis simplicibus inpendent scientiam morum, quam scientiam litterarum. Auscultantes ideo karissimi silete. Et hæc salutaria audite cum quiete. Est igitur silentium in tribus valde bonum : servat pacem primo, dat vim orationum, et bone conscientie fugat detrimentum quæ plus custodienda est quam aurum et argentum. Ecce jam incipimus. Videte nomen mite. Fac imitari Domine in honorem hujus vitæ. »

10. *Vita S. Elisabethæ Hungariæ reginæ.* Manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence, Plut. XXVII. Cod. I, n° 18. Indiqué par Montfaucon, Biblioth. manusc., n° 292. (*Cod. Flor.*)

C'est la version de la légende dorée, avec quelques additions.

11. *Legende der H. Elisabeth und St. Gertraud ir mutter*, dans la *Chronique* manuscrite dite d'*Andechs*, à la bibliothèque de Munich, Cod. Germ. 218.

On y trouve des détails curieux sur la reine Gertrude, mère d'Élisabeth.

12. *Historia ecclesiastica Isenacensis, per M.* NICOLAUM REBHAHN, datée de 1621, à la bibliothèque du gymnase à Eisenach.

Cet auteur, quoique surintendant luthérien à Eisenach, a recueilli d'une manière assez complète toutes les traductions de la piété catholique sur notre Sainte. Il déclare que *partim fabulosa sunt, partim superstitionem resipiunt,* mais qu'il racontera tout ce qu'il sait, en laissant au lecteur chrétien le soin de juger.

13 JOH. WALDCSCHMIDT, *Commentatio succincta de vita et factis M. Conradi de Marpurg, confessoris divæ Elisabethæ,* etc. Collection de pièces manuscrites en latin du XVIIe siècle, à la bibliothèque de Cassel. *Hassiaca,* fol. n° 112.

Matériaux rassemblés pour une œuvre qui n'a probablement jamais été terminée.

14. *Leben Mag. Conradi von Marburg,* par *J. N.* SCHMINKIUS, bibliothèque de Cassel. *Hass.* 4°, n° 136.

Brouillon d'une vie détaillée de Conrad et de sainte Élisabeth, accompagnée de plusieurs pièces curieuses, mais tout imprégnée de la haine la plus fanatique contre le catholicisme.

15. Parmi les matériaux et documents manuscrits rassemblés par les jésuites d'Anvers, dits Bollandistes, pour la continuation de leur collection des *Acta Sanctorum*, et qui se trouvent en ce moment très-bien coordonnés et reliés, par ordre de date, à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles,

ceux relatifs à sainte Élisabeth occupent les deux tiers d'un volume in-folio consacré aux saints du 19 novembre. En voici l'énumération complétée par les soins scrupuleux de M. Stædler (*MS. Bolland. Brux.*) :

1. Copie de la déposition des quatre suivantes.

2. Note sur des fondations attribuées à la Sainte dans la cathédrale de Cambray.

3. Narration latine et anonyme du miracle des vêtements, raconté dans notre chapitre XI.

4. Vie de la Sainte en latin, divisée en trois parties, envoyée de Münstereiffel, et que le P. Gamans avait d'abord prise pour celle de Cæsarius; ce n'est qu'une refonte, en latin classique, des anciennes sources.

5. Vie de la Sainte en latin, extraite d'un MS. de la bibliothèque de Louvain, écrite en 1320; reproduction, pleine d'emphase et de digressions, de Théodoric et des quatre suivantes, divisée en deux livres, dont le premier renferme la vie, et le second les miracles.

6. Suppléments à la vie écrite par Théodoric : ce sont les mêmes qui ont été imprimés par Mencken et Struve.

7. Plusieurs chapitres sur les instructions données à la Sainte par un ange, envoyées par le P. Gamans en 1641.

8. Vie de la Sainte par Cæsarius Heisterbacensis : voyez plus haut nº 2 de cette division.

9. *Brevis vita S. Elisabethæ Thuringiæ,* sans importance.

10. Lettre de Conrad au pape, suivie de l'énumération des miracles, telle qu'elle a été imprimée depuis.

11. Correspondance des Pères Kritgradt et Willeman, en

mission en Allemagne, avec les pères Bollandus et Papebroch à Anvers, sur les différents manuscrits et monuments relatifs à la Sainte, qui existaient à Wetzlar, Aldenberg et Hemsberg, etc., en 1642, 1697 et 1698.

12. Diverses légendes, hymnes, proses et homélies sur elle, extraites d'anciens Bréviaires, Missels, etc. Nous en reproduirons quelques-unes dans l'appendice.

13. Note sur le lieu de sépulture de la duchesse Sophie de Brabant, fille de la Sainte.

14. Description de la médaille de la Sainte, publiée par Reyher dans ses *Monumenta Landgraviorum Thuringiæ*, Gothæ, 1692.

15. *Revelationes beatæ Mariæ factæ beatæ Elisabeth, filiæ regis Hungariæ.* L'un des plus précieux monuments de notre histoire. Cet extrait a été envoyé d'un monastère d'Allemagne dont nous n'avons pas su déchiffrer le nom.

16. Vie de la Sainte par Théodoric, avec quelques variantes de la version imprimée par Canisius, et des additions précieuses, copiée sur un livre de chœur de l'église Sainte-Marie de Wetzlar, et envoyée par le P. Wilman, en 1696.

Nous n'avons pas cru devoir comprendre dans cette énumération toutes les chroniques latines et allemandes, ni toutes les vies des saints plus ou moins détaillées, où il est question de sainte Élisabeth, et que nous avons consultées : le nombre en eût été immense. Le P. Giry, de l'ordre des Minimes, dans sa *Vie des Saints*, publiée au XVII[e] siècle, disait que plus de cent auteurs avaient traité cette vie; et l'on peut hardiment porter aujourd'hui ce nombre au triple.

Mais il y a quelques ouvrages spécialement consacrés à

notre Sainte, et qui sont restés, malgré toutes nos recherches, inconnus pour nous. Ce sont surtout :

1° Le manuscrit latin du Franciscain contemporain, cité par Wadding comme étant de Louvain. (V. plus haut n° 14 des imprimés, et 3 des manuscrits.)

2° *Thesaurus antiquitatum Thuringicarum*, de H. Crolachius, MS. de 1553.

3° H. Hanckins, *Angli, Soc. Jes*, *Historia de S. Elisabetha*. Paris, 1532, 8°.

4° Enfin, Henri de Gand, dit le Docteur solennel, dans son livre intitulé *Catalogus virorum illustrium*, écrit au XIIIe siècle pour servir de supplément au Catalogue d'écrivains ecclésiastiques de saint Jérôme, continué par Sigebert de Gemblours, dit à propos de Gérard, moine de Saint-Quentin, à Lille : « Scripsit plurima miracula, quæ B. Elisabeth de Thuringia, « post mortem suam dicitur fuisse operata. » Cité par M. Huet dans ses excellentes *Recherches sur la vie et la doctrine de Henri de Gand*. Gand, 1838, p. 196. Ce même Gérard et son livre sont aussi indiqués par le P. Lelong dans son *Histoire du diocèse de Laon*, 1783, p. 422.

On verra par la date de plusieurs ouvrages cités ici, et dans les notes de l'*Histoire de sainte Élisabeth*, que l'auteur n'a pu en avoir connaissance qu'après la publication de la 1re édition du livre, en 1836. On a cru inutile d'indiquer, par un signe spécial, les additions faites aux éditions subséquentes.

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.

S. Matth., xi, 25.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT LE DUC HERMANN RÉGNAIT EN THURINGE, ET LE ROI ANDRÉ EN HONGRIE, ET COMMENT LA CHÈRE[1] SAINTE ÉLISABETH PRIT NAISSANCE ET FUT TRANSPORTÉE A EISENACH.

> Quasi stella matutina in medio nebulæ.
>
> ECCLI. L, 6.
>
> Élisabeth fut fille d'ung noble roy, et fut noble de lignage ; mais elle fut plus noble par foy et par religion, et sa très-noble lignée elle l'ennoblit par exemple, elle l'esclaircit par miracle, elle l'embellit par grace de sainteté.
>
> JEAN LEFÈVRE, *Ann. de Hainaut*, l. XLVI.

Parmi les princes qui régnaient en Allemagne au commencement du treizième siècle, il n'y en avait point de plus puissant ni de plus renommé que Hermann, landgrave[2] de Thuringe et de Hesse, et comte palatin de Saxe. Le courage et les talents qu'il avait reçus avec l'héritage de son illustre père, Louis *le Ferré*, l'un des princes les plus remarquables

[1] Nous avons cru pouvoir conserver la naïve qualification dont se servent tous les anciens écrivains allemands qui ont parlé de notre sainte, depuis Tauler et Suso jusqu'au P. Martin de Kochem : *die libe H. Elisabeth.*

[2] Le titre de *landgraf* n'a point d'équivalent exact en français, surtout au féminin ; mais comme le rang et l'autorité des princes qui l'ont porté étaient en tout semblables à ceux des ducs, nous avons en général rendu les termes de *landgraf* et *landgræfin* par ceux de *duc* et *duchesse*, qui se trouvent d'ailleurs employés dans ce sens par quelques auteurs allemands de cette époque. Voy. les Mss. de Heidelberg.

du moyen âge[1]; la protection spéciale du pape Innocent III[2]; sa proche parenté avec l'empereur Frédéric Barberousse dont il était neveu, avec le roi Ottocar de Bohême, et les maisons de Saxe, de Bavière et d'Autriche; la position de ses vastes États au centre de l'Allemagne, qui s'étendaient depuis la Lahn jusqu'à l'Elbe : tout lui assignait un grand rôle politique. Bien qu'il ne fût pas au nombre des sept électeurs du Saint-Empire Romain, c'était cependant son influence qui déterminait leur choix, et son alliance était regardée comme décisive pour le succès des divers prétendants à la couronne impériale. Il fut ainsi plus d'une fois l'arbitre des destinées de l'Empire. « Quand il se trouve un roi trop court ou trop « long, dit un poëme contemporain, ou peu fait pour réjouir « le pays et tout le monde, le seigneur de Thuringe lui ôte « sa couronne et la donne à qui il veut[3]. » C'était principalement à lui que le célèbre empereur Frédéric II avait dû son élection en 1211.

Ce n'était pas seulement sa puissance qui lui attirait le respect de l'Allemagne : il se distinguait encore par sa générosité sans bornes, son instruction et sa piété. Il ne se couchait jamais sans avoir entendu ou fait lui-même une lecture tirée de l'Écriture sainte. Il avait étudié dans sa jeunesse à Paris, qui était alors le sanctuaire suprême de la science sacrée et profane[4]. Il en avait rapporté un amour très-vif pour la poésie : pendant tout son règne, il fit recueillir avec

[1] Voy. Appendice n° 1.

[2] Innoc. III, ép. VI, 42. Philippe Auguste lui demanda une de ses filles en mariage. Schultz et Schannat. Ord. guelph. cod. prob. n° 105.

[3] Singerkriec uf Wartburg. st. VI.

[4] Civitas Parisiensis... fons hortorum et puteus aquarum vivarum, irrigabat universæ terræ superficiem, panem delicatum, et delicias præbens regibus : et universæ Dei Ecclesiæ, super mel et favum ubera dulciora propinans. Jac. de Vitriaco, Hist. Occid. cap. VII.

soin les poëmes héroïques des anciens Germains, et entretenait à cette fin plusieurs écrivains occupés à transcrire les chants des vieux maîtres[1]. Vivant à l'époque où la poésie catholique et chevaleresque jetait en Allemagne son plus pur éclat, il en comprit toute l'immortelle beauté. S'il ne put, comme l'empereur Henri VI et beaucoup d'autres princes et seigneurs de son temps, prendre place parmi les chantres d'amour (*Minnesænger*), et entendre comme eux répéter ses vers dans les châteaux et les chaumières, nul d'entre eux du moins ne le surpassa en admiration du *Gai savoir*, en munificence et en affection envers les poëtes; ils formaient sa société habituelle, et étaient l'objet de sa plus vive sollicitude. Sa cour était en quelque sorte leur patrie à tous, et pendant toute sa vie orageuse il ne démentit jamais cette prédilection de ses jeunes années[2]. Aussi ont-ils célébré à l'envi sa gloire et ses qualités; car son nom se trouve dans le *Titurel*, le *Parcifal*, et tous les monuments les plus populaires de la poésie nationale : aussi Walther von der Vogelweide, le plus grand poëte de cette période, a-t-il dit de lui[3] : « Les autres « princes sont tous très-cléments, mais nul n'est si généreux « que lui; il l'était autrefois, et il l'est encore... Nul ne souffre « de ses caprices... La fleur de Thuringe brille à travers la « neige; son été et l'hiver de sa gloire sont doux et beaux « comme son printemps. »

Il arriva en l'an 1206 que le duc Hermann, se trouvant à son château de Wartbourg, au-dessus de la ville d'Eisenach,

[1] Paulini Annales Isenac. p. 30.

[2] C'est grâce à lui que Henri de Veldeck put achever son *Énéide*, la plus ancienne épopée allemande qui nous ait été conservée.

[3] Ed. Lachmann, p. 35 :

Der Dürnge bluome schinet dur den snè
Sumer und winter blüet sin lop als in den ersten jaren.

réunit à sa cour six des poëtes les plus renommés de l'Allemagne, savoir : Henri Schreiber, Walther von der Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Reinhart de Zwetzen, qui étaient tous quatre des chevaliers d'ancienne lignée ; Bitterolf, officier de sa maison ; et enfin Henri d'Ofterdingen, simple bourgeois d'une famille pieuse d'Eisenach[1]. Une rivalité violente se déclara bientôt entre les cinq poëtes de noble naissance, et le pauvre Henri, qui était au moins leur égal en talent et en popularité. La tradition les accuse d'avoir voulu même attenter à sa vie, et raconte qu'un jour qu'ils fondirent tous ensemble sur lui, il ne put leur échapper qu'en se réfugiant auprès de la duchesse Sophie (car le duc lui-même était en course), et en se cachant dans les plis de son manteau[2]. Pour vider leur différend, ils convinrent de se livrer un combat public et définitif, en présence du duc et de sa cour, et avec l'assistance du bourreau, la corde à la main, qui devait pendre, séance tenante, celui dont les chants seraient reconnus inférieurs à ceux de ses rivaux[3] ; montrant ainsi que la gloire et la vie étaient à leurs yeux inséparables. Le duc consentit à cette condition, et présida à cette lutte solennelle qui retentit dans toute l'Allemagne, et à laquelle vinrent assister une foule de seigneurs et de chevaliers. Ils chantèrent tour à tour, et sous les formes les plus variées, l'éloge de leurs princes favoris, les grands mystères de la religion, le mariage légitime de l'âme avec le corps après la résurrection, l'inépuisable clémence de Dieu, la puissance

[1] Une tentative récente a été faite par M. de Spaun, pour revendiquer au profit de l'Autriche la naissance et la gloire de ce poëte célèbre, et pour lui attribuer la rédaction du poëme des Nibelungen. Voyez *Heinrich von Ofterdingen und das Nibelungen Lied.* Linz. 1840.

[2] Under iren mantell er kroch. — (Vita Rhyt. § II.)

[3] Decretum est ut jam accersito spiculatore, præsentique funem tenenti, pars devicta daretur suspendenda. Tentzell. Supplem. II. Hist. Goth. p. 520.

du repentir, l'empire de la Croix, et surtout les gloires de Marie, la bien-aimée de Dieu, neuf fois plus belle que la miséricorde, qui est elle-même plus belle que le soleil. Ces chants, recueillis par l'auditoire, se sont conservés jusqu'à nos jours, sous le titre de *la Guerre de la Wartbourg*[1]. Leur collection forme encore aujourd'hui un des monuments les plus importants de la littérature germanique, à la fois comme un trésor des croyances anciennes et populaires, et comme irrécusable témoignage du rôle immense que jouait la poésie dans la société, la science et la foi de ce siècle. Il fut impossible de décider du mérite des ménestrels rivaux, et il fut convenu que Henri d'Ofterdingen irait chercher en Transylvanie le célèbre maître Klingsohr, tellement expert dans les sept arts libéraux et surtout en astronomie et en nécromancie, que les esprits mêmes étaient obligés, disait-on, d'obéir à sa science, et que le roi de Hongrie lui faisait une pension de trois mille marcs d'argent pour prix de ses services. Un délai d'un an fut accordé à Henri pour faire ce voyage; et, au jour marqué, il se trouva aux portes d'Eisenach avec le grand savant[2].

Tandis que toute la chevalerie allemande avait les yeux fixés sur cette lutte dont la mémoire devait se perpétuer jusqu'à la postérité la plus éloignée, le Seigneur, toujours ja-

[1] *Der Singerkriec uf Wartburg*. Le principal manuscrit de ce précieux recueil existe à Iéna, accompagné de mélodies contemporaines : il a été publié en 1830 par M. Ettmüller.

[2] Une tradition populaire, mentionnée par les historiens, veut que, le délai étant expiré moins un jour avant qu'ils pussent partir de Transylvanie, Klingsohr se fit transporter, ainsi que son client, en une seule nuit, jusqu'à Eisenach, dans la cour du meilleur aubergiste. Henri, en s'éveillant, entendit les cloches de Saint-Georges qui sonnaient matines, et reconnut leur son : aussitôt il se leva, et, ayant regardé autour de lui, il se vit à Eisenach, ce dont il remercia Dieu sur-le-champ. Voyez surtout Vita Rhythmica, § \.

loux de la gloire de ses élus, l'avait destinée surtout à entourer d'une auréole de poésie et de gloire populaire le berceau d'une de ses plus humbles servantes.

En effet, Klingsohr, s'étant logé à Eisenach chez l'aubergiste Henri Hellgreff, à gauche de la porte Saint-Georges[1], descendit, le soir même de son arrivée, dans le jardin de son hôte, où se trouvaient plusieurs seigneurs de Hesse et de Thuringe, venus exprès pour le voir, ainsi que des officiers de la cour du prince, et beaucoup d'honnêtes bourgeois de la ville, qui, selon la coutume encore existante de la bonne Allemagne, y buvaient le coup du soir[2]. Ces braves gens l'entourèrent, et lui demandèrent de leur apprendre quelque chose de nouveau : sur quoi il se leva, et se mit à contempler les astres avec attention pendant longtemps. Puis il leur dit : « Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de « joyeux aussi ; je vois une belle étoile qui se lève en « Hongrie, et qui rayonne de là à Marbourg, et de Mar- « bourg dans le monde entier[3]. Sachez que cette nuit « même il est né à monseigneur le roi de Hongrie une « fille qui sera nommée Élisabeth, qui sera donnée en « mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et dont la « sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté[4]. » Les assistants entendirent ces paroles avec une grande joie : et le lendemain, de grand matin, les chevaliers montèrent à

[1] Rothe, Cronic. Thuring. p. 1699.

[2] Und trunken den abunt trang. — Ibid.

[3] Passional. fol. 57.

[4] Theodor. Thur. c. 1. Rothe, loco citato. — Vita Rhyt. § v, etc., etc. Il serait sans doute superflu de déclarer ici que nous nous inclinons devant la proscription prononcée par l'Église, notamment dans l'admirable bulle de Sixte-Quint, *Cœli et terræ creator Deus*, contre tout ce qui touche à l'astrologie ; mais nous n'avons pas dû passer sous silence une tradition invétérée, et qui est reproduite par tous les écrivains.

la Wartbourg pour les redire au landgrave, qu'ils rencontrèrent comme il allait à la messe. Ils ne voulurent pas le retenir, et l'entendirent avec lui[1]; mais aussitôt qu'elle fut finie, ils lui racontèrent ce qui s'était passé la veille. Le prince en fut surpris ainsi que toute sa cour; et ayant demandé aussitôt son cheval, il alla lui-même, avec une nombreuse escorte, chercher maître Klingsohr, et le mena avec lui à la Wartbourg. On lui rendit les plus grands honneurs, surtout les prêtres, qui le traitèrent en évêque, dit un contemporain[2]. Le landgrave le fit dîner à sa table; et après le repas, ils parlèrent longtemps ensemble. Le prince, chez qui l'anxiété paternelle était déjà éveillée, lui demanda comment allaient les affaires de Hongrie, ce qu'entreprenait le roi, s'il était encore en paix avec les infidèles, ou si la guerre avait recommencé[3]. Klingsohr satisfit en détail à sa curiosité: après quoi il s'occupa du grand procès qui l'avait amené à Eisenach. Il présida au nouveau combat qui s'engagea, et réussit à calmer la haine des rivaux de Henri son client, et à faire reconnaître publiquement son mérite. Il retourna ensuite en Hongrie, comme il était venu, c'est-à-dire, selon la tradition populaire, en une seule nuit.

Or, la Hongrie était alors gouvernée par le roi André II, dont le règne était aussi agréable à Dieu qu'à ses peuples[4].

[1] Vita Rhytmica, § v.

[2] Ibid.

[3] Ibid.

[4] Bonfinius, Decad., lib. VIII. S'il faut en croire un poëme français de cette même époque, la langue française était dès lors très-cultivée à la cour de Hongrie, par l'entremise de précepteurs et de gouvernantes venues de France:

> Tout droit à celui tems que ci je vous devis,
> Avoit une coutume ens el Tyois païs
> Que tout li grand seignor, li conte et li marchis,
> Avoient, autour eus, gent françoise tourdis

Illustré par ses guerres contre les nations infidèles qui entouraient les frontières de son royaume, il l'était plus encore par sa profonde piété et par sa générosité envers l'Église et les pauvres. Quelques-unes de ces vastes mines d'or qui enrichissent encore aujourd'hui la Hongrie, furent découvertes sous son règne, et le peuple fidèle ne manqua pas d'y voir une récompense accordée par Dieu à ses vertus. Ses mineurs vinrent lui raconter un jour qu'en fouillant les flancs d'une montagne, ils avaient entendu une voix leur crier de prendre courage, parce que ce roc renfermait une masse d'or inépuisable que Dieu destinait au roi André, pour le récompenser de sa piété et de sa charité. Le roi se réjouit grandement de la faveur divine, et profita de sa nouvelle richesse pour fonder des églises et des couvents, et pour augmenter ses aumônes [1].

Il avait pour épouse Gertrude de Méranie ou d'Andechs, de la maison peut-être la plus illustre de l'empire à cette époque. Elle descendait en droite ligne de Charlemagne, et possédait les plus belles provinces du midi de l'Allemagne. Le père de Gertrude, Berchtold III, était duc de Méran et de Carinthie, margrave d'Istrie et souverain du Tyrol. Son frère Berchtold IV avait refusé, en 1198, la couronne impériale que les princes lui offraient unanimement. Une de ses sœurs, Hedwige, depuis canonisée, était duchesse de Silésie et de Pologne; et une autre, Agnès, fut l'épouse, célèbre

Pour apprendre françois leurs filles et leurs fils.
Li rois et la royne et Berte o le cler vis
Sorent près d'aussi bien le françois de Paris,
Comme se ils fussent nés el bour à Sainct-Denis.

Berthe aux grands Pieds, éd. de M. Paris.

Il est donc probable que sainte Élisabeth savait le français et le parlait.

[1] Vita Rhyt., § 11.

par sa beauté et ses malheurs, de Philippe-Auguste, roi de France[1]. Gertrude ne le cédait pas à son époux en piété. Les historiens vantent son courage et son âme virile[2]. Le plus tendre amour unissait ces deux nobles époux[3].

En l'an 1207, au jour et à l'heure annoncés par Klingsohr à Eisenach, la reine Gertrude[4] donna le jour à une fille, qui reçut sur les fonts le nom d'ÉLISABETH[5]. La cérémonie de son baptême se fit avec une très-grande magnificence : on la porta à l'Église sous un dais qui était ce qu'on avait pu trouver de plus beau à Bude, où était alors un des principaux entrepôts du luxe oriental.

Dès le berceau, cette enfant prédestinée donna des gages de la destinée sublime que Dieu lui réservait : les noms consacrés par la religion furent les premiers mots qui frappèrent son attention, les premiers aussi qu'elle voulut bégayer à mesure que sa langue se déliait; et lorsqu'elle put parler, ce ne fut longtemps que pour réciter des oraisons. Elle prêtait une attention surprenante aux premiers enseigne-

[1] Voyez le tableau généalogique de la famille maternelle d'Élisabeth, dans l'Appendice, n° II.

[2] Theod., lib. I, c. II.

[3] Le moine Robert. Mss.

[4] Tous les historiens allemands sont d'accord pour placer le lieu de la naissance de sainte Élisabeth à Presbourg; mais Pelbartüs de Temeswar, prédicateur hongrois du quinzième siècle, dans son discours *de Laudibus S. Elisabethæ*, dit expressément que ce fut à Saros-Patak : « Elisabeth... dum nata fuisset in oppido Saros-Patak, et in deliciis nutrita. » Cette opinion est adoptée dans la nouvelle édition du *Chronicon Budense*, ed. Joseph Podhrsdeczky, Budæ, 1838, p. 196, ainsi que par le comte Jean Mailath, dans le Historische Taschenbuch, de 1825. — Saros-Patak est une ancienne ville appartenant aux rois de Hongrie, dans le comitat de Zemplein; elle appartient aujourd'hui aux princes de Bretzenheim.

[5] En hongrois, *Erzsebèt* ou *Erzsi*; selon l'étymologie hébraïque, ce nom signifie *pleine* ou *rassasiée de Dieu*. C'est le sens adopté par le pape Grégoire IX dans la bulle de canonisation.

ments de la foi qu'on lui donnait, bien qu'assurément une lumière intérieure éclairât déjà pour elle ces saintes vérités. A l'âge de trois ans, à ce qu'assurent les historiens, elle exprimait sa compassion pour les pauvres, et s'efforçait de subvenir à leurs misères par des dons[1]. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau, dont le premier acte était une aumône, et la première parole une prière : aussi semble-t-elle avoir été dès lors admise par Dieu à posséder les grâces qu'elle devait plus tard si abondamment distribuer sur la terre. A peine eut-elle vu le jour, que les guerres où était engagée la Hongrie cessèrent : les dissensions intérieures mêmes se calmèrent. Cette tranquillité passa bientôt de la vie publique à la vie privée ; les violations de la loi de Dieu, les excès, les blasphèmes devinrent moins fréquents ; et le roi André vit se combler tous les désirs que pouvait former un roi chrétien[2]. Les âmes simples et pieuses ne manquèrent pas dès lors de remarquer la coïncidence de cette paix et de cette prospérité subite avec la naissance d'un enfant chez qui la piété était si précoce : et lorsqu'on vit plus tard se réaliser d'une manière si éclatante les promesses de ses premières années, les Hongrois aimaient à se rappeler que jamais enfant royal n'avait apporté plus de grâces à sa patrie[3].

Cependant le duc Hermann n'avait rien négligé pour savoir si la prédiction de Klingsohr s'était accomplie, et si une princesse était née en Hongrie au jour qu'il avait indiqué. Et

[1] Le P. Apollinaire, p. 36, 37, 39. « Nous remarquons, dit à ce sujet le bon religieux, que le vent qui se lève au poinct de l'aurore a plus de durée que celuy qui ne commence à souffler que sur le soir... Ces premiers mouvemens de la grace n'estoient, ce semble, que de douces agitations d'un vent matinal. »

[2] Es gieng seinen vatter nach allen seinem willen. — Passion. f. 57.

[3] Ibid.

lorsqu'il eut appris non-seulement sa naissance, mais encore les marques de dévotion qu'elle donnait déjà, et le bonheur qu'elle semblait avoir apporté du ciel à son pays, il conçut le plus vif désir de voir la prédiction s'accomplir tout entière, et son jeune fils[1] devenir l'époux d'Élisabeth[2]. Les voyageurs qui arrivaient de temps à autre de cette contrée, qui n'était guère plus isolée qu'aujourd'hui du reste de l'Europe, lui apportaient souvent des détails sur la fille du roi André. Un jour surtout, un moine, qui venait de Hongrie, lui raconta qu'étant aveugle depuis quatre ans, il avait été subitement guéri par l'attouchement de la jeune princesse. — « Toute la Hongrie, dit-il au duc, se réjouit de cette enfant, « car elle a apporté la paix avec elle ! »

C'en fut assez pour décider Hermann à envoyer auprès du roi de Hongrie une ambassade composée de seigneurs et de nobles dames, pour lui demander la main d'Élisabeth, au nom de son fils Louis, et pour l'amener avec eux, s'il était possible, en Thuringe. Il choisit pour cette mission le comte Reinhard de Muhlberg, Gauthier de Varilla, son échanson, et madame Berthe, veuve d'Egilolf de Beindeliben, qui était, au dire des chroniqueurs, connue pour sa sagesse et sa modestie, et en outre belle, pieuse et honorable en tout[3]. Elle eut pour compagnes deux nobles et belles demoiselles, et deux écuyers. Les ambassadeurs avaient une suite d'au moins trente chevaux. Tout le long de leur route ils furent reçus par les princes et les prélats dont ils traversaient les terres, avec la distinction que méritait leur propre rang et celui de leur seigneur. Parvenus heureusement à Presbourg, ils y

[1] Né en 1200.
[2] Ach mœchl das kind meinem sun werden. — Passion. f. 57.
[3] Vita Rhyl., § VIII,

trouvèrent une hospitalité royale[1], et, dès le lendemain de leur arrivée, des messes en grand nombre[2].

Lorsqu'ils eurent exposé au roi l'objet de leur mission, celui-ci assembla son conseil pour délibérer sur la demande du duc de Thuringe. Klingsohr l'appuya avec chaleur : dans un discours qui peut servir de tableau de l'état de la Thuringe à cette époque, il fit longuement valoir les richesses et la puissance de Hermann; il énuméra les douze comtes qui étaient ses vassaux, sans compter les barons et les chevaliers, les bonnes forteresses qui défendaient son pays; il raconta combien ce pays lui avait paru fertile, bien cultivé, entouré de belles forêts, garni d'étangs poissonneux; combien aussi le peuple était aisé, buvant force bière et mangeant du bon pain blanc[3]. Il fit ensuite le plus grand éloge du caractère personnel du duc, et ajouta que son fils lui avait paru réunir toutes les qualités qu'on pouvait demander à son âge. La reine Gertrude se prononça également en faveur de la demande du duc, et le roi, cédant à son influence, consentit à se séparer de sa fille chérie. Mais avant de la laisser partir, il voulut célébrer une fête en son honneur; et ayant convoqué tous les chevaliers de sa cour et leurs dames, il ordonna des réjouissances brillantes : les jeux, les danses, la musique surtout et les chants des ménestrels durèrent trois jours, au bout desquels les ambassadeurs thuringiens demandèrent congé au roi. On apporta la petite Élisabeth, qui n'avait que

[1] Jucunde et regaliter sunt recepti. — Theod. I, 1.

[2] Des morgens dae sie aufgestunden
Der messen sie gnug funden.
Vita Rhyt., § VIII.

[3] Dicke bier trinken die bawr...
Weis brot zu essen ist oer sete.
Vita Rhyt., § VIII.

quatre ans, enveloppée d'une robe de soie brodée d'or et d'argent : on la coucha dans un berceau d'argent massif, et on la remit ainsi aux Thuringiens. Le roi dit au sire de Varila : « Je confie à ton honneur de chevalier ma consola« tion suprême. » La reine vint aussi en pleurant lui recommander son enfant ; à quoi le chevalier répondit : « Je la tiendrai volontiers en ma garde, et lui serai fidèle à toujours [1]. » Il tint parole, comme nous verrons.

Avant de quitter Presbourg, les ambassadeurs reçurent du roi et de la reine des présents d'une richesse infinie, tant pour eux-mêmes que pour être transmis au duc Hermann, comme dot de la princesse. Les narrations contemporaines énumèrent avec détail ces présents[2], en disant expressément que jamais on n'avait rien vu d'aussi précieux ni d'aussi beau en Thuringe[3]. D'où l'on peut conclure que ce mariage a signalé l'introduction en Allemagne d'un nouveau développement de l'industrie et du luxe de l'Orient, qui, à une époque aussi reculée, ne saurait être sans importance pour l'histoire de l'art et de l'industrie germanique[4]. La reine ajouta mille marcs d'argent, en promettant que, si elle vivait, elle doublerait cette somme de son trésor privé.

Les ambassadeurs partirent enfin ; ils étaient venus avec deux voitures, ils s'en retournaient avec treize, tant leur ba-

[1] Passion. f. 67. Adam Urs., p. 1279.

[2] Cod. Darmst. ; Vita Rhyl., § VIII ; Cod. Palat. Heid. cv.

[3] Theod., I, 2.

[4] On voyait parmi ces présents beaucoup de vases ciselés en or et en argent, des cassettes d'ivoire sculpté, des diadèmes, des guirlandes de pierres précieuses, des bagues et des ceintures garnies de bijoux, en outre de nombreux vêtements et des garnitures de lit en soie pourpre. Ensuite une baignoire d'argent, pour faire pendant au berceau de la princesse ; enfin, six chevaux d'une grande beauté, valant plus de mille florins, et destinés par le roi à l'usage spécial de sa fille. — Theod., l. c. Vita Rhyl., l. c.

gage s'était accru. Le roi leur avait confié treize nobles demoiselles de Hongrie pour servir de compagnes à sa fille, et qui furent toutes dotées et mariées en Thuringe par le duc Hermann[1].

Leur voyage de retour se fit sans encombre. Dès que le duc Hermann et la duchesse Sophie eurent reçu la nouvelle de leur approche et du succès de leur mission, ils se mirent à genoux, et bénirent Dieu de ce qu'il avait exaucé leurs vœux. Puis ils descendirent aussitôt de la Wartbourg à Eisenach pour y recevoir leurs envoyés, que Dieu avait si bien conseillés[2]. La joie d'avoir obtenu une jeune duchesse leur avait à peu près fait perdre la tête, à ce que dit un des chroniqueurs officiels de leur cour[3]. Ils conduisirent tout le cortége dans l'auberge d'Hellgref, où Klingsohr avait fait sa prédiction, et qui était la meilleure du temps[4]. Là, le landgrave prit la petite Élisabeth entre ses bras, et, la serrant contre sa poitrine, il remercia encore Dieu de la lui avoir accordée[5]. Puis il remonta à la Wartbourg pour y préparer les logements; mais la duchesse Sophie passa toute la nuit auprès de l'enfant. Le lendemain matin, elle la conduisit au château, où le duc avait rassemblé toute sa cour, et où il fit inviter les principaux bourgeois d'Eisenach et leurs femmes, afin qu'ils pussent voir l'enfant que Dieu et le roi de Hongrie

[1] Hermann Fritz. 113.

[2] Die Got wol hatte beratenn.
Vita Rhyt., § IX.

[3] Sie wussten niegt was sy solden.
Vor grosser freude die sy hatten.
Ibid.

[4] Des beste herberg dy zu der zeit.
Ibid.

[5] Passional. f. 57.

lui avaient envoyé. On célébra solennellement les fiançailles de la princesse, âgée de quatre ans, avec le jeune duc Louis qui en avait onze, et on les coucha l'un à côté de l'autre, dans le même lit[1]. Puis il y eut, comme à Presbourg, des banquets, des danses et des fêtes somptueuses, où la poésie, qui était la principale magnificence de la cour de Thuringe, brilla de son éclat accoutumé[2].

A dater de cette époque, Élisabeth ne quitta plus celui qui devait être plus tard son époux, et qu'elle nomma dès lors son frère. Touchante et salutaire coutume des âges et des familles catholiques, que cette commune éducation donnée à ceux dont la vie devait être toujours commune; inspiration bienfaisante qui confondait dans le cœur de l'homme le pur nom de sœur avec le nom sacré d'épouse; qui faisait que rien n'était perdu dans la vie; qui utilisait toutes les fraîches et fugitives émotions de la fraternité au profit des graves et longs devoirs du mariage; qui s'emparait tout d'abord de ce qu'il y a d'impétueux et d'ardent dans le cœur humain pour le calmer et le sanctifier; enveloppant ainsi dans les liens d'un seul et même amour ce que la vie a de plus pur et ce qu'elle a de plus intime, ses souvenirs les plus doux et ses affections les plus saintes !

[1] Sponso puero infantula apposita est. — Theod., I, 2.

[2] Getantz twart dae und gesprungen
Manch frœlich lydichen gesungen.
Vita Rhyt., § IX.

CHAPITRE II

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH HONORAIT DIEU DANS SON ENFANCE.

Elegit eam Deus et prælegit.

OFF. DES SAINTES FEMMES.

V ans avoit d'aage droit
Sainte Ysabiaux la Dieu aimée,
La fille le roi de Hongrie,
Quant a bien faire commensa.

RUTEBEUF, *Mss. Bibl. roy.* 7633.

Du sein de la même famille dont la Providence éloignait ainsi la petite Élisabeth, deux causes vinrent contribuer à développer de bonne heure dans son âme les précieuses dispositions que l'on y avait reconnues dès le berceau. Elle avait en premier lieu un exemple illustre de l'union de toutes les vertus chrétiennes avec la majesté souveraine dans sa tante maternelle, Hedwige, duchesse de Pologne, qui devait mériter plus tard le culte des fidèles, et dont la piété austère et fervente était dès lors un titre de gloire pour sa famille, et un sujet d'édification qu'Élisabeth sut comprendre et imiter [1].

Mais, outre l'influence de cet exemple, Dieu permit qu'un malheur imprévu vînt jeter une ombre de tristesse sur les premiers jours de sa vie, et lui faire comprendre tout d'abord la fragilité des grandeurs mondaines. Deux ans après qu'elle

[1] Melanchl. Chron. l. v. ep. Liebknecht, p. 29 et 37.

eut été transportée de Hongrie en Thuringe, sa mère, la reine Gertrude, périt de la mort la plus cruelle, assassinée à la fleur de l'âge par les sujets de son époux. La cause de sa mort est diversement racontée : selon quelques-uns, elle fut immolée par le Ban de Croatie et de Dalmatie, qui voulut venger ainsi l'honneur de sa femme, outragée par le patriarche Berchtold, frère de la reine[1] : mais, selon une version beaucoup plus authentique, elle fut victime d'une conspiration dirigée contre les jours de son mari, et, pour lui donner le temps de fuir, elle se livra aux coups des conjurés[2]. Cette funeste nouvelle parvint bientôt aux oreilles d'Élisabeth, et tous les historiens s'accordent à regarder l'impression qu'elle en reçut comme une des principales sources des graves pensées et de la profonde piété qui se faisait jour dans toutes les actions de cette enfant.

Dès qu'elle fut arrivée, le landgrave choisit sept demoiselles des plus nobles familles de sa cour et à peu près du même

[1] Bonfin. Dec. IV, lib. VII, p. 284. — Dlugosz. — Engel, Geschichte Ungarns.

[2] Elle dit au roi, en lui conseillant de fuir :

> Et iou en la garde de Dieu
> Remanrai, qui garde est de tous.
> De moi ne me chaut, fors de vous.
>
> Le moine Robert, Mss. Bibl. roy. 1862.

Cette seconde version est celle des écrivains contemporains, notamment de Cæsarius de Heisterbach, qui écrivait du vivant même des deux frères de la reine, mais bien loin de leur influence, et qui s'exprime ainsi : « Quorum sororem rex Ungariæ matrimonio sibi junctam dum plurimum amaret, et ejus gratia Teutonicos quorum multitudo in regno Ungariæ est, foveret et exaltaret, Ungari zelo ducti et invidiæ stimulis agitati, ipsum regem cum omni domo sua, uxore scilicet et liberis, gladio exstinguere conati sunt. Quod ubi regina reperit, magis de viro quam de se sollicita, præparatas insidias per fugam illum evadere hortabatur. Ipsa vero se gratiæ Dei committens, ab Ungaris coronam martyrii innocentia sua promeruit. »

âge que sa future belle-fille, parmi lesquelles était sa propre fille Agnès, pour la faire élever avec elle. Une d'elles, Guta, qui n'avait que cinq ans, un an de plus qu'Élisabeth, resta à son service jusqu'à peu de temps avant sa mort; et lorsque Dieu l'eut rappelée à lui, et que le bruit de sa sainteté eut attiré l'attention de l'autorité ecclésiastique, cette même Guta, interrogée publiquement, raconta les souvenirs de son enfance. C'est à sa déposition, soigneusement conservée et transmise au saint-siége, que nous devons la connaissance des détails que nous allons donner sur l'emploi des premières années de notre Élisabeth.

Dès cet âge si tendre, toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissent s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de mériter le ciel [1]. Toutes les fois qu'elle le pouvait, elle entrait dans la chapelle du château, et là, en se couchant au pied de l'autel, elle faisait ouvrir un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas encore lire [2]; puis, pliant ses petites mains et levant les yeux vers le ciel, elle se livrait avec un recueillement précoce à la méditation et à la prière.

En jouant avec ses compagnes, et par exemple en sautant sur un pied, elle faisait en sorte que toutes fussent obligées de se diriger vers la chapelle [3]; et quand elle la trouvait fermée, elle en baisait avec ferveur la serrure, la porte et les murs extérieurs, par amour pour le Dieu voilé qui y reposait. Dans tous ses jeux, c'était toujours la pensée de Dieu qui la dominait : elle espérait gagner pour lui [4], car elle donnait tout ce qu'elle gagnait à de pauvres filles, en leur impo-

[1] Cœlestibus prout poterat intendebat. Theod., I, 3.

[2] Cum esset quinquennis et litteras omnino ignoraret. Dict. IV. Ancill., p. 2012.

[3] In uno pede saliens puellas versus capellam fugabat. Dict. IV. Ancill., l. c.

[4] Spem vincendi et lucrandi in Deo ponebat. Ibid.

sant le devoir de réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Elle y cherchait sans cesse des occasions de se rapprocher de Dieu; et lorsqu'elle avait éprouvé quelque obstacle à faire autant de prières et de génuflexions qu'elle aurait voulu, elle disait à ses petites compagnes : « Couchons-nous par terre, pour voir qui de nous est la plus grande. » Puis s'étendant successivement à côté de chacune des petites filles, elle profitait de ce moment pour s'humilier devant Dieu et réciter un *Ave*. Devenue épouse et mère, elle se plaisait à raconter ces innocentes ruses de son enfance [1].

Souvent aussi elle conduisait ses amies au cimetière, et leur disait : « Souvenez-vous que nous ne serons un jour que pous-« sière. » Puis, arrivant devant le charnier, elle disait : « Voici les os des morts : ces gens ont été vivants comme « nous le sommes, et sont maintenant morts comme nous le « serons; c'est pourquoi il faut aimer Dieu. Mettons-nous « à genoux, et dites avec moi : Seigneur, par votre mort « cruelle et par votre chère mère Marie, délivrez ces pau-« vres âmes de leur peine; Seigneur, par vos cinq plaies « sacrées, faites-nous sauves. » C'étaient là, dit un auteur, ses danses et ses jeux [2]. Ces enfants récitaient la prière avec elle, et bientôt, éblouis par l'ascendant qu'elle prenait

[1] Mensuremus nos quæ nostrum sit longior... Sicut et ipsa postmodo adulta pluribus recognovit. Ibid.

Sachiez ia ne fust en ce leu
Cele ioast a queilque geu
Que sesperance et sa memoire
Ne fust à Dieu, le roi de gloire :
Car se li içoit le fuer
A Dieu avoit fichié le cuer.

Rutebeuf, Mss. 7633, p. 29.

[2] Ce fus ses droits entendemens,
Ses geux et ses esbatemens.

Rutebeuf, l. c.

sur eux, ils racontèrent que l'enfant Jésus venait souvent la trouver, la saluait tendrement, et jouait avec elle. Mais elle leur défendit sévèrement de dire de pareilles choses [1].

Hors de ses récréations, elle cherchait à apprendre le plus de prières qu'elle pouvait. Tous ceux qui voulaient lui parler de Dieu et de sa sainte loi lui devenaient chers par cela seul [2]. Elle s'était assigné un certain nombre d'oraisons à réciter par jour; et lorsqu'elle avait été empêchée de remplir cet engagement volontaire avant la nuit, et que ses suivantes l'obligeaient de se mettre au lit, elle ne manquait jamais de s'en acquitter tandis qu'on la croyait endormie, se souvenant, comme David, du Seigneur sur sa couche [3]. Elle sentait déjà le prix de la modestie qui est ordonnée aux vierges chrétiennes, et arrangeait toujours son voile de manière à ce qu'on vît le moins possible ses traits enfantins [4].

La charité sans bornes qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même enflammait déjà son âme prédestinée. Elle distribuait aux pauvres tout l'argent qu'elle recevait de ses parents adoptifs, ou qu'elle pouvait leur dérober sous un prétexte quelconque [5]. Elle allait sans cesse dans les offices et dans les cuisines du château pour y ramasser quelques restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affamés, ce qui ne laissait pas que d'éveiller déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducale [6].

Plus elle grandissait, et plus elle croissait en vertu et en

[1] Passional. fol. 57.

[2] Vita Rhyl., § IX.

[3] Et ab ancillis lectum ingredi cogeretur. Mss. Florent. 151. — Memor fui tui super stratum meum. Ps. LXII, 17.

[4] Passional. l. c.

[5] Harpagatam a parentibus vafre pecuniam pie miserabilibus erogasse. Bonfinii Dec. Hung. IV, l. VII, 284.

[6] Cod. Heidelb. 2. Les manuscrits de Heidelberg racontent à cet endroit

piété, plus elle vivait en elle-même, recueillie en la présence de Dieu, qui se plaisait dès lors à la parer de ses grâces.

L'usage voulait à cette époque que les princesses et les jeunes filles de haut parage[1] tirassent au sort parmi les saints Apôtres un patron spécial. Élisabeth, qui avait déjà choisi la sainte Vierge pour sa protectrice et son avocate suprême[2], avait aussi une vénération et, comme le dit un manuscrit, une amitié singulière pour saint Jean l'Évangéliste, à cause de la pureté virginale dont cet Apôtre était le type[3]. Elle se mit donc à prier avec chaleur Notre-Seigneur de faire en sorte que le sort lui assignât saint Jean : après quoi elle alla humblement avec ses compagnes à l'élection. On se servait à cette fin de douze cierges, sur chacun desquels était écrit le nom d'un apôtre, et que l'on mêlait ensemble sur l'autel, où chaque postulante allait en choisir un au hasard. Le cierge qui portait le nom de saint Jean échut tout d'abord à Élisabeth : mais, ne se contentant pas de ce premier accomplissement de ses vœux, elle fit renouveler deux fois l'épreuve, et toujours avec le même résultat. Se voyant ainsi comme recommandée à son apôtre bien-aimé par une manifestation spéciale de la Providence, elle sentit accroître sa dévotion envers lui, et fut fidèle à ce culte pendant toute sa vie : jamais elle ne refusait ce qu'on lui demandait au nom de saint Jean, qu'il s'agît ou de pardonner une injure ou de conférer un bienfait[4].

de sa vie le miracle des roses, que des autorités plus sûres nous portent à ne placer que plusieurs années plus tard. Voyez chapitre VIII.

[1] Secundum consuetudinem dominarum. Dict. IV. Ancill. 2013.

[2] Cod. Florent., p. 154. Ann. de Hainaut, l. XLVI, c. XXII.

[3] Johannes evangelista
Dirme herzen lac vil na
Au sunderlicher vruntschaft.
Cod. Argent., f. 199.

[4] Theod., I, 4. Rutebeuf, Mss., p. 30.

Placée sous ce patronage sacré, la pieuse enfant y vit un nouveau motif de se rendre digne du ciel, et de redoubler par conséquent de pratiques chrétiennes et de privations volontaires. Elle ne négligeait jamais de sanctifier le nom du Seigneur par une grande réserve dans ses paroles. Les dimanches et les fêtes, elle laissait de côté quelque partie de ses ornements, préférant honorer Dieu par l'humilité de son esprit plutôt que par l'éclat de sa parure. Guta nous apprend qu'en ces occasions elle ne mettait ni gants, ni manchettes lacées comme on en portait alors, si ce n'était après la fin de la messe [1].

Tous les jours elle cherchait quelque moyen de briser sa volonté dans les petites choses, pour s'habituer aux grands sacrifices. Dans ses jeux, quand elle gagnait et que le succès la rendait toute joyeuse, elle cessait tout à coup, en disant : « Maintenant que je suis en veine de bonheur, je vais m'ar- « rêter pour l'amour de Dieu. » Elle aimait à danser, selon la coutume universelle du pays où elle était élevée; mais lorsqu'elle avait fait un tour, elle disait : « C'est assez d'un « tour pour le monde ; je me priverai des autres en l'hon- « neur de Jésus-Christ [2]. »

Cependant le jeune Louis, son fiancé, était sans cesse auprès d'elle, et Élisabeth se trouvait avec plaisir auprès de lui : elle l'appelait *mon cher frère* ; et lui l'appelait *ma mie* et aussi *ma chère sœur* [3].

[1] Nec chirothecas, nec manicas consuendo stringere consuevit. Diet. IV. Ancill. 2013... Gebrisene ermele... Cod. Pal. Cv. Antequam missarum solemnia complerentur. Cod. Flor. 151.

[2] Modo in optimo successu pro Deo demittam... sufficit mihi unus pro mundo circuitus, reliquos pro Jesu Christi nomine intermittam. Diet. IV. Ancill. l. c.

[3] So hiess er sie bul und meine liebe schwester. Passion., 57.

Telle fut la première enfance de cette jeune fille[1] : le Seigneur lui réservait une destinée pure et éclatante devant lui ; mais il avait compté le nombre de ses jours, et il voulait bientôt l'appeler à prendre place dans le ciel. Aussi daigna-t-il lui ouvrir tout d'abord le trésor de ses grâces spéciales. Sa vie devait être trop courte pour laisser place à ces grandes révolutions intérieures qui ont signalé la vie et la conversion de quelques-uns des Saints les plus illustres. Aucun orage de cœur ne vint obscurcir le rayon céleste qui la conduisit du berceau à la tombe. Tout devait se répondre et se suivre dans sa carrière bénie. Ce n'est pas la seule des servantes du Seigneur qui ait rendu un témoignage précoce à sa miséricorde et à sa puissance : et certes il n'y a point, pour des yeux chrétiens, de clarté plus douce que l'aube de ces grandes lumières dont la destinée est d'éclairer le ciel et la terre.

[1] Cil bien de cele douce enfance
Faisoient au monde demontrance
De plus grans biens a en avant
Ki puis li sont venu devant.
Le moine Robert, Mss. 1862.

CHAPITRE III

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH EUT A SOUFFRIR POUR DIEU AVANT SON MARIAGE.

Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.

Ps. cxxv, 7, 8.

Élisabeth avait à peine atteint sa neuvième année, lorsque le père de son fiancé, le landgrave Hermann, vint à mourir (1216). Une nuit, il avait vu en songe que les cadavres des suppliciés exposés aux lieux des exécutions hors la porte d'Eisenach, s'étaient tout à coup transformés en vierges blanches, et que ces vierges s'étaient dirigées vers son lit, ayant à leur tête Notre Dame et sainte Catherine qu'il chérissait particulièrement, lesquelles lui avaient dit : « Il faut que sur ce « site même tu nous bâtisses une maison, et que tu y mettes « des vierges qui nous appartiendront, et alors nous te réu- « nirons à nous sous peu[1]. » Le duc exécuta fidèlement ce mandat. Il fonda au lieu indiqué un couvent de femmes sous l'invocation de sainte Catherine, y installa pour première abbesse une jeune veuve, Imagina, duchesse de Brabant[2], et

[1] Rothe, Chron. Thur. 1702.

[2] Rothe rapporte que comme cette première abbesse, étant veuve, ne pouvait plus, en prenant le voile, recevoir la couronne des vierges, toutes les religieuses qui firent leurs vœux en même temps y renoncèrent par amour d'elle, et que cet usage se maintint depuis. Cet auteur ajoute qu'Élisabeth assista à cette cérémonie à l'âge de huit ans.

désigna ce sanctuaire pour être le lieu de sa propre sépulture et de celle de ses descendants [1]. Après quoi il mourut, et fut enterré comme il l'avait ordonné. Le jeune Louis, à peine âgé de seize ans [2], hérita de son père, dont il était le fils aîné; ses deux frères puînés, Henri Raspon et Conrad, reçurent chacun un apanage et le gouvernement d'une partie des États du landgrave, selon l'usage de la maison de Thuringe.

La mort de Hermann fut un malheur pour Élisabeth. Ce prince illustre et pieux avait continué à l'aimer avec tendresse, à cause de sa piété précoce : il l'avait toujours traitée comme sa propre fille[3], et personne de son vivant n'eût osé porter obstacle aux pratiques religieuses de la jeune princesse. Mais après sa mort il n'en fut plus de même. Bien que Louis, qu'elle regardait comme son fiancé et son seigneur[4], fût devenu souverain du pays, sa jeunesse le laissait encore en quelque sorte sous la dépendance de sa mère, la duchesse Sophie, fille du célèbre Otton de Wittelsbach, duc de Bavière. Cette princesse voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Élisabeth, et lui en témoignait souvent son mécontentement. La jeune Agnès, sœur de Louis, qui était élevée avec sa future belle-sœur, et que son éclatante beauté avait rendue plus facile à séduire par les vanités du monde, lui reprochait sans cesse avec amertume ses habitudes humbles et retirées. Elle lui disait sans détour qu'elle n'était faite que pour devenir une femme de chambre[5] ou une servante. Les autres

[1] Ce couvent, sépulture de la majeure partie des souverains catholiques du pays, fut supprimé à la réformation, puis changé en théâtre par le duc Jean-Georges II. Aujourd'hui ce site est occupé par l'auberge *zum Stern*. Thon Schloss Wartburg. § 72.

[2] Il était né le 28 octobre 1200. Galletti. Hist. Thur. II.

[3] Kochem, p. 805.

[4] Erin herren und fridil. Rothe, l. c.

[5] Gurtetll maydl. Vita Rhyt. § IX.

jeunes filles de grande maison, qui étaient les compagnes des deux princesses, voyant qu'Élisabeth prenait chaque jour moins de part à leurs jeux, à leurs danses et à leur vie gaie et frivole, répétaient ce qu'elles entendaient dire à Agnès, et se moquaient ouvertement d'elle. Enfin les officiers les plus influents de la cour ducale, sans égard pour sa royale naissance, son sexe et son extrême jeunesse, ne rougissaient pas de la poursuivre par des dérisions et des injures publiques[1]. Tous s'accordaient à dire qu'il n'y avait rien en elle qui ressemblât à une princesse.

En effet, Élisabeth montrait une sorte d'éloignement pour la société des jeunes comtesses et des nobles demoiselles qu'on élevait avec elle : elle recherchait beaucoup plus celle des humbles filles de quelque bourgeois d'Eisenach, et même celle des filles attachées à son service[2]. Elle aimait surtout à s'environner des enfants des pauvres femmes à qui elle distribuait ses aumônes. Les injures dont elle était l'objet ne servirent qu'à lui rendre plus doux et plus cher cet humble entourage. Du reste, elle ne laissa surnager dans son cœur aucun sentiment d'orgueil ou d'amour-propre blessé, ni même d'impatience. Ce premier essai de l'injustice des hommes et des misères du monde devint comme un nouveau lien entre Dieu et elle : elle y puisa de nouvelles forces pour le servir et l'aimer. Comme le lis entre les épines, dit un de ses historiens, l'innocente Élisabeth fleurissait et germait au milieu des amertumes, et répandait autour d'elle le doux et fragrant parfum de la patience et de l'humilité[3].

[1] Potentes quidam secretarii... amaris verborum injuriis eam afficiebant, et protervis insultationibus ejus teneritudinem perturbabant. Theod. I, 5.

[2] Cum ancillis semper et pedisequis. Ibid.

[3] Velut lilium inter spinas, innocens Elisabeth florens et germinans pungebatur aculeis, sed humilitatis ac patientiæ fragrans suavitatis diffundebat odorem. Ibid.

Elle donna vers ce temps un exemple de cette humilité, que tous les narrateurs de sa vie ont soigneusement rapporté. C'était le jour de l'Assomption, jour où il y avait de grandes indulgences dans les églises consacrées à la sainte Vierge, et où on lui faisait l'offrande des fruits et des grains de l'année[1]. La duchesse Sophie dit à Agnès et à Élisabeth : « Descendons dans la ville, à Eisenach ; allons à l'église de notre « chère Dame, entendre la belle messe des chevaliers Teu« toniques, qui l'honorent spécialement. Peut-être y enten« drons nous prêcher sur elle[2]. Mettez vos plus beaux ha« bits et vos couronnes d'or[3]. » Les deux jeunes princesses, s'étant parées comme elle l'avait ordonné[4], descendirent avec elle à la ville, et étant entrées dans l'église, allèrent s'agenouiller devant un prie-Dieu en face d'un grand crucifix. A la vue de cette image du Sauveur mourant, Élisabeth ôta sa couronne, et, la posant sur son banc, elle se prosterna par terre sans autre ornement de tête que ses cheveux[5]. La

[1] De là le nom de *Wurtzweyh*. Voy. Haltaus, Calendarium Germanicum.

[2] Dae singen schœne messeu die deutschen herren
Die unser lieben frawen tag sonderlieh erenn
Dae predigt man von ir ouch villeichten.
Vita Rhyt. § XIV.

[3] Decenter compositæ et auro et gemmis coronatæ. Theod. I, 5.

[4] Le Mss. de Darmstadt décrit à ce propos en détail le costume que portaient Élisabeth, Agnès, et deux autres demoiselles élevées avec elle. « Toutes les quatre, » y est-il dit, « avaient la même parure, des vêtements d'une même couleur, des bandeaux dans les cheveux, des bracelets, des ornements sur la poitrine, une tunique et un surcot ou manteau, un bandeau et un voile. »

Borsen und harbant,
Bratchen und forspan,
Surkot und kidele an.
Huben and hullen.
An stirnen unde an nüllen.

[5] Und legt sich in iren blossen haer.
Vita Rhyt. l. c.

duchesse, en la voyant ainsi, lui dit brusquement : « Qu'avez-« vous donc, mademoiselle Élisabeth ? Qu'allez-vous faire de « nouveau ? Voulez-vous encore faire rire tout le monde de « vous ? Les demoiselles doivent se tenir droites, et ne pas se « jeter par terre comme des folles, ou de vieilles nonnes qui « se laissent tomber à la manière des rosses fatiguées. Ne « pouvez-vous pas faire comme nous, au lieu de faire comme « les enfants mal élevés ? Est-ce que votre couronne est trop « lourde ? A quoi sert de rester ployée en deux comme un « paysan [1] ? » Élisabeth se leva, et répondit humblement à sa belle-mère : « Chère dame, ne m'en voulez pas. Voici « devant mes yeux mon Dieu et mon roi, ce doux et miséri-« cordieux Jésus, qui est couronné d'épines aiguës ; et moi « qui ne suis qu'une vile créature, je resterai devant lui cou-« ronnée de perles, d'or et de pierreries ! ma couronne serait « une dérision de la sienne [2]. » Et aussitôt elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur [3]. Elle se recoucha sur son banc comme auparavant, laissa parler Sophie et Agnès tant qu'elles voulurent,

[1]
...... Jungfrau Elisabet......
Wolt ir uns nu ein newes machen...
Dae unser die leute lachen...
In der weysen als die alden nonnen
Die dae sein also gar fawell
Das sie niederfallen wie ein muder gaull...
Ist euch der krantzs zu schwere wurden...
Und liegt kromb als ein gebawer.
Vita Rhyt. § xiv.

[2]
Liebe frau nu verargt mir das nicht...
Wie der suesse und der milde
Mit scharffen dornen ist gekrœnt.
Von meyner kron wirt er gehœnt.
Ibid.

[3] Vulneraverat jam tunc charitas tenerum cor, gladiusque dominicæ passionis pertransierat animam ejus delicatam. Theod. l. c.

et continua à prier avec tant de ferveur, qu'ayant mis un pan de son manteau devant ses yeux, elle le trempa de ses larmes[1]. Les deux princesses, pour éviter aux yeux du peuple un contraste fâcheux, se virent obligées de faire comme elle, et de se tirer le manteau devant les yeux : ce qu'il leur aurait été tout aussi agréable de ne pas faire, ajoute le chroniqueur[2].

De pareils traits ne pouvaient servir qu'à envenimer la haine qu'elle inspirait déjà aux âmes profanes. Cette haine semble s'être propagée de plus en plus, à mesure qu'elle grandissait ; et lorsqu'enfin elle eut atteint l'âge nubile, ce fut comme une explosion générale de persécutions et d'injures de toute la cour de Thuringe. Les parents du landgrave, ses conseillers, ses principaux vassaux, tous se déclarèrent contre elle[3]. Ils disaient hautement qu'il fallait la renvoyer à son père, et reprendre la parole donnée ; qu'une pareille béguine[4] n'était pas faite pour leur prince ; qu'il lui

[1] Vita Rhyt. § xiv.

[2] Sie hetten als gerne von ir gesehenn
Das es vor den leuten nicht war gescheen.
Ibid.

[3] A cognatis proximis, vassalis et consiliariis sponsi sui... manifestas persecutiones perpessa est. Theod. I, 6.

[4] Eine solche begina wir ane nicht eben.
Vita Rhyt., § xii.

Dans la première moitié du treizième siècle, précisément au temps d'Élisabeth, on vit naître dans la plupart des villes de France et d'Allemagne des associations de vierges ou de veuves sous le nom de *béguines*, qui faisaient les vœux de religion et s'astreignaient à toutes les pratiques de la vie monastique, sauf la clôture. Elles restaient dans leurs familles ou dans des quartiers qui leur étaient spécialement réservés sous le nom de *béguinages*, comme ceux qu'on voit encore aujourd'hui à Gand et à Bruges. Elles prirent bientôt sainte

fallait une épouse bien alliée, riche, et de mœurs vraiment royales; qu'il ferait beaucoup mieux de se marier à la fille d'un prince voisin qui pourrait lui donner des secours en cas de besoin, tandis que le père d'Élisabeth était trop éloigné pour cela, de même que pour venger l'injure faite à sa fille, s'il la ressentait : mais que, du reste, il paraissait déjà l'avoir oubliée, et ne lui avait point envoyé le supplément de dot que sa mère avait promis[1]. Les compagnons intimes du jeune duc profitaient de toutes les occasions pour l'exciter à laisser là Élisabeth, à la renvoyer dans sa Hongrie, parce qu'elle était trop timide et réservée[2]. La duchesse mère faisait tous ses efforts pour qu'elle fût obligée de prendre le voile dans quelque couvent de femmes[3]. Agnès surtout la poursuivait de ses mépris et de ses injures : elle lui répétait sans cesse qu'elle avait manqué sa vocation en ne devenant pas servante[4]. « Mademoiselle Élisabeth, lui dit-elle un jour, « si vous vous figurez que monseigneur mon frère vous « épousera, vous vous trompez fort; ou bien il faudra que « vous deveniez tout autre que vous n'êtes[5]. »

C'étaient de pareils propos qu'il lui fallait entendre chaque jour. Elle sentit profondément toute l'amertume de sa position; elle se voyait à peine sortie de l'enfance, et déjà sans soutien, sans amis, sans consolation humaine, exilée en quelque sorte de sa patrie, privée de la protection paternelle, au milieu d'une cour étrangère, exposée sans défense

Élisabeth pour patronne, et transformèrent ainsi en titre de gloire pour l'humble princesse le nom que lui appliquaient ses ennemis comme une injure.

[1] Vita Rhyl. § XII.

[2] Ettmüller. Krieg uf die Wartburg, p. 196.

[3] Domina Sophia satagebat operose... Theod. I, 6.

[4] Eine dienst mayt were an ir vertorben. Vita Rhyl. l. c.

[5] Frawlein Elisabeth wan ihr gedencket meinen herrn bruder, etc. Kochen., p. 805.

aux insolences et aux persécutions des ennemis de Dieu et des siens. Elle en reconnut d'autant mieux que sa vie ne devait être qu'un pèlerinage dans ce monde instable[1]. Elle eut recours à son Dieu : elle lui confiait sa douleur en silence et lui ouvrait tout son cœur. Elle cherchait à confondre sa propre volonté avec celle de ce père céleste, et le suppliait d'accomplir cette très-aimable volonté en elle par toutes les épreuves qu'il jugerait convenables[2]. Puis, quand elle avait retrouvé sa paix et sa résignation aux pieds du crucifix, elle venait rejoindre ses femmes de chambre et les pauvres filles qu'elle s'était choisies pour compagnes, et redoublait de caresses envers elles[3], ce qui, d'un autre côté, faisait redoubler les invectives et les moqueries des deux princesses et des courtisans.

Ici, un de ses biographes interrompt son récit pour adresser à la sainte cette prière :

« O très-chère sainte Élisabeth ! j'honore ta vertueuse jeunesse, et je m'afflige avec toi de tes mépris et de tes persécutions. Que n'ai-je passé aussi saintement que toi mes pre-

[1]
Die juncfrawe erkande
Daz si ellende were
Von ir fader huse hie.
Ie baz ie baz erkande sie.
In leide unde ouch in pine
Daz si eine pilgerin
In dirre unsteden welde was.
Cod. Darmst.

[2] Medullitus ingemiscens confugit ad Dominum. Theod. l. c.

Unde klagte ime ir leyt in dem stillen
Und gab iren willen in seinen willen.
Vita Rhyt. § XII.

. . . Und bevalch sich unsern Hern mit gantzem herizen... das er sinen allerliebstein willen mit ir in allen dingen vollebrehte. Cod. Heid. Cv.

[3] Mit in ir kosen si gefinc. Cod. Darmst.

mières années ! que n'ai-je souffert aussi patiemment que toi toutes mes contrariétés ! Je te supplie, par ton enfance bienheureuse, d'anéantir ma malice enfantine ; et, par ton héroïque patience, de m'obtenir le pardon de mon impatience et de toutes mes fautes [1]. »

[1] P. Martin a Kochem, p. 806.

CHAPITRE IV

COMMENT LE JEUNE DUC LOUIS FUT FIDÈLE A LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ET COMMENT IL L'ÉPOUSA.

Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ...
In amore ejus delectare jugiter.

PROV., v, 18, 19.

Le Dieu juste qui avait accueilli les prières et les larmes de sa fille Élisabeth, ne tarda pas à la récompenser de sa soumission et de sa patience. Seul, au milieu de toute sa cour, le jeune duc Louis ne s'était pas laissé prévenir contre elle; et, trompant l'espoir et l'attente de tous[1], il resta fidèle à celle qu'il avait regardée, dès son enfance, comme sa fiancée. Son amour pour elle augmentait chaque jour; et bien que, probablement par égard pour sa mère, il ne jugeât point à propos de la manifester publiquement, cette pure et sainte affection n'en jetait pas moins les plus profondes racines dans son cœur. Les sarcasmes et les exhortations de sa mère le trouvèrent aussi sourd que les conseils de ses faux amis et la voix des passions. Il voyait avec joie et admiration ce qui attirait à Élisabeth les injures du monde, sa modestie extrême, l'absence de toute pompe dans ses vêtements, sa piété, sa charité : il pensait en lui-même qu'il serait heureux

[1] Contra spem et opinionem omnium. Dict IV. Anc. 2013.

d'apprendre d'elle ces vertus [1]. Son chapelain Berthold, qui a écrit sa vie, ne doute pas que Dieu, par une inspiration secrète, n'eût tourné son cœur vers la royale exilée [2]. Car ce n'était pas seulement comme son épouse et d'un amour humain et conjugal qu'il l'aimait, mais comme une sœur en Jésus-Christ, et avec une affection qui semblait versée dans son cœur par la main du Très-Haut [3]. Plus les méchants l'obsédaient de conseils perfides, et plus il se sentait l'âme pénétrée de fidélité et de tendresse pour cette innocente étrangère; plus il la voyait haïe par les autres à cause de sa vertu et de sa piété, et plus il éprouvait le besoin de l'aimer et de la défendre [4]. Bientôt il profita de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pouvoir, sans offenser sa mère, aller la consoler secrètement dans ses moments de tristesse [5]. Dans cette solitude, sans autre témoin que Dieu, qui avait déjà béni cette sainte union, ils se parlaient de leur secret et mutuel amour; et le prince cherchait, par ses paroles tendres et encourageantes, à adoucir les blessures que d'autres avaient faites à cette jeune âme [6]. Aussi trouvait-elle dans ces douces relations un inexprimable soulagement [7]. Toutes les fois qu'il faisait des courses un peu lointaines et qu'il passait par des villes marchandes, il y achetait quelque objet qui lui parais-

[1] Das wolde er von in lernen. Vita Rhyt. § XIV.

[2] Occulte inspiratione sua ad dilectionem exulis reginæ cor et affectum principis inclinavit. Theod. ex Berthold. Mss. p. 41.

[3] Sunder mit einer ingegossener gœtlichen liebe und minne in Got. Cod. Heid. CV, 6.

[4] Ibid.

[5] Sponsum suum mœroris et tristitiæ in omnibus habuit consolatorem occultum. Dict. IV. Ancill. 2013.

[6] Ut in solitudine secreti et mutui amoris loqueretur ad cor ejus dulciter, dicens sibi verba bona, verba consolatoria. Theod. l. c.

[7] Dasselbig halff sie sere nu. Vita Rhyt. § XII.

sait rare ou précieux, pour en faire présent à sa fiancée. Jamais il ne revenait les mains vides : c'était, ou un chapelet de corail, ou un petit crucifix, ou une image pieuse, ou bien un couteau, une bourse, des gants, des bijoux pour orner la poitrine, des chaînes ou des épingles d'or, quelque chose enfin qu'elle n'avait point encore [1]. A son retour, elle allait joyeusement au-devant de lui pour le saluer; alors il la prenait dans ses bras et la caressait avec tendresse; puis il lui donnait ce qu'il lui avait apporté, comme un gage de son amour et un signe qu'il avait pensé à elle en route [2].

Une fois cependant que le duc avait été accompagné dans sa course par plusieurs seigneurs étrangers, qui ne le quittèrent pas jusqu'à son retour, il oublia d'apporter à Élisabeth son présent accoutumé [3]. La princesse, rendue défiante par la persécution et l'injustice, ressentit vivement cet oubli que

[1] Irgend in eine grosse statt
Dae man kostliche dinge feyl hat...
Als pater noster von corallen...
Oder ein seuberlich creutzichen,
Oder was der anders mochte gesein
Das sie vor hatte nicht...
...... Ein messer odir ein peuttel
Odir hentschue, vorgespan, nolden keyt.

Vita Rhyt. § 511.

[2] Zu warzeichen das er an sie gedacht...
Und wenn er danne heim kaem
An seinen arm er sie nam
Wen sie guetlich zu ime gieng
Und ine nach iren sitten empfieng
Dae gab er is was er bracht hatte
Also er mit ir seine liebe bestatte.

Ibid.

Ab initio sollicitus erat, cum aliunde rediret, eam allatis xeniis honorare, et amplexibus delinire. Theod. I, 6. Suppl. ap. Mss. Bolland. Bruxell.

[3] Adam Ursin. 1279.

ses ennemis remarquèrent aussi avec joie, et dont ils se vantèrent comme d'un symptôme de changement dans les dispositions de Louis. Ayant rencontré le sire Gaultier de Varila, grand échanson, qui l'avait ramenée de Hongrie, à qui le roi son père l'avait spécialement confiée, et qui avait toujours combattu de son mieux les intrigues des autres courtisans, elle ne put s'empêcher de découvrir sa peine à ce vieil ami. Le bon chevalier se montra touché de son affliction, et lui promit d'en parler à son seigneur. Il en eut bientôt l'occasion, le duc l'ayant pris avec lui à une partie de chasse dans les environs de la Wartbourg. Comme ils se reposaient ensemble couchés sur l'herbe dans un certain bois d'où l'on voyait devant soi l'Inselberg, la plus haute montagne de Thuringe[1], le sire Gaultier dit au duc : « Vous plaît-il, « monseigneur, de répondre à une question que je vais vous « faire ? » A quoi le bon prince répondit : « Parle en toute « confiance, et je te dirai tout ce que tu voudras. — Or « donc, reprit le chevalier, que pensez-vous faire de made-« moiselle Élisabeth que je vous ai amenée ? La prendrez-« vous pour épouse, ou bien vous dégagerez-vous de votre « parole et la renverrez-vous à son père[2] ? » Alors Louis se leva aussitôt, et étendant la main vers l'Inselberg : « Vois-« tu, dit-il, cette montagne qui est devant nous ? eh bien ! si « elle était d'or pur depuis la base jusqu'au sommet, et que « tout cela dût m'appartenir à condition de renvoyer mon « Élisabeth, jamais je ne le ferais. Qu'on pense et qu'on dise « d'elle tout ce qu'on voudra, moi je dis ceci : Je l'aime, et « je n'aime rien de plus ici-bas. Je veux avoir mon Élisabeth.

[1] Ettmüller. Krieg uf Wartburg, p. 196.

[2] Placeat tibi ut loquar ad te, domine mi... Loquere confidenter, et ego quidquid tibi conveniens fuerit revelabo. Hic ergo, inquit miles, obsecro mi, etc. Theod. I, 7. Vita Rhyt. § xii.

« Elle m'est plus chère, par sa vertu et sa piété, que toutes « les terres et toutes les richesses du monde [1]. — Je vous « supplie, monseigneur, dit alors Gaultier, de me permettre « de lui redire ces paroles. — Dis-les-lui, répondit le duc, « dis-lui que jamais je n'écouterai ce qu'on me conseillera « contre elle, et donne-lui ceci comme un nouveau gage de « ma foi. » Ce disant, il fouilla dans son aumônière et en tira un petit miroir à double fond, monté en argent, où se trouvait au-dessous de la glace une image de Notre-Seigneur crucifié [2]. Le chevalier se hâta d'aller retrouver Élisabeth, lui répéta ce qu'il avait entendu, et lui remit le miroir. Elle se mit à sourire avec une grande joie [3], et remercia beaucoup le sire Gaultier de ce qu'il lui servait ainsi de père et d'ami [4]; puis elle ouvrit le miroir, et ayant vu l'image de Jésus-Christ, elle le baisa avec amour et le pressa contre son cœur [5].

Le moment allait, du reste, bientôt arriver où Louis tiendrait sa parole de chrétien et de prince, et où Élisabeth serait récompensée de sa patience et consolée de ses épreuves. En 1218, le jour de Saint-Kilian, le duc, ayant accompli sa

[1] Da erhob sich Ludwig : « Und wenn der Emserberg eitel gold ware, und ich ihn haben solle wenn ich meine Elsbeth verstiesse... » Ettmüller. Krieg uf Wartburg, p. 196. — Elisabeth ego diligo, ejusque matrimonio nihil præpono... Theod. I, 7. — Man sage was man sage, so spreche ich das. Sy est mir lieb unde uff dissem ertriche ich nichis lieber habe. Berth. Mss. 42. — Ich wil myn Elysabeth haben... Cod. Heid. 7.

[2] Proferens de bursa sua... speculum duplex argenteis inclusum sedibus; una parte simplex vitrum, et in parte altera imaginem præferens Crucifixi. Theod. l. c. Les miroirs de cette sorte ont été usités en Allemagne jusque dans les derniers temps. Selon Raumer, Hist. des Hohenstaufen, t. v, ce miroir était monté en ivoire, et venait d'Orient.

[3] Conceptum gaudium risu jucundissimo propalavit. Theod. l. c.

[4] Vita Rhyt. § XII.

[5] Adam Ursin. 1279.

dix-huitième année, se fit armer chevalier dans l'église de Saint-Georges d'Eisenach, avec plusieurs autres jeunes seigneurs; l'évêque de Naumbourg vint y bénir leurs épées [1]. Il n'y eut pas de prince étranger : Louis avait déclaré qu'il ne voulait tenir sa chevalerie que de Dieu et de ses féaux [2]. L'année suivante fut occupée en partie par une guerre qu'il eut à soutenir contre l'archevêque Sigefroy de Mayence, qui, par suite de certains démêlés avec le duc Hermann, avait excommunié son fils. Mais celui-ci étant entré inopinément en Hesse, y ravagea les possessions du prélat et de ses amis, et l'obligea à demander la paix. Une conférence eut lieu à Fulde le jour de Saint-Boniface de l'année 1219; le landgrave y fut formellement absous, et une réconciliation complète eut lieu. De retour de cette première campagne, Louis proclama son intention d'épouser sa fiancée, et imposa en même temps silence à toutes les injures, à tous les conseils pervers dont elle avait été victime. Nul n'osa plus combattre une volonté aussi décidée, et l'astuce des hommes se trouva désormais impuissante pour séparer plus longtemps deux âmes que Dieu avait unies dans ses conseils éternels. Admirez, dit leur historien, admirez comment cet heureux jeune homme et ce chaste époux, en se mariant, reste sourd aux conseils des impies et étranger à la soif de l'or, sachant que c'est une bonne épouse qui est cette bonne part promise par le Seigneur à l'homme qui a fait le bien sur la terre [3].

[1] Vita Rhyl. § xII.

[2] Nicht andirs wolde her sine ritterschaft enpfaen, danne von gothe unde synen mannen. J. Rothe. Chr. Th. 1703.

[3] Nullus deinceps ausus est nuptiis et matrimonio Elisabeth verbis vel consiliis contra ire..... nec valuit hominis separare astutia quod Dei providentia conjunxit..... Intuere juvenem felicem sponsumque pudicum..... quoniam *pars bona*, etc. Theod. I, 8.

Ce fut en 1220 que le mariage fut célébré au château de Wartbourg avec beaucoup de pompe. Le duc y invita tous ses comtes de Hesse et de Thuringe, et une foule de chevaliers et d'écuyers. Tous les convives furent logés à ses frais dans la ville d'Eisenach. D'un commun accord, les seigneurs remirent l'honneur de conduire la mariée à l'église au comte Meinhard de Mühlberg et au sire de Varila, qui l'avaient été chercher, neuf ans auparavant, en Hongrie, et qui devaient maintenant mettre en quelque sorte le sceau à leur voyage [1]. Elle fut en outre accompagnée par toutes les nobles dames et demoiselles du pays. Les chroniqueurs ne parlent pas des sentiments avec lesquels toute cette noblesse vit le triomphe de celle qui avait été si longtemps l'objet de ses dédains et de ses persécutions. Ils nous vantent en revanche l'harmonieuse musique de la messe, le luxe des festins et des danses, et l'éclat du tournoi, qui dura trois jours, et où se distinguèrent plusieurs jeunes chevaliers [2]. Après ces trois jours de fête, les seigneurs et leurs dames reprirent successivement la route de leurs châteaux, et l'ordre habituel recommença à régner dans le vaste manoir de Wartbourg. Les deux jeunes époux se retrouvèrent appartenant désormais l'un à l'autre [3]. Louis avait vingt ans, Élisabeth n'en avait que treize; tous deux innocents par le cœur encore plus que par l'âge, tous deux

[1] Das sye die reyse nun vollent volbrechten. Vita Rhyt. § xv.

[2] Ibid.

[3] Quelques auteurs, et notamment les manuscrits de Heidelberg, racontent qu'Élisabeth ne se résolut qu'avec beaucoup de peine au mariage; qu'elle désirait consacrer sa virginité au Seigneur, et qu'il fallut pour vaincre sa résistance l'avis de plusieurs prêtres savants, qui lui prouvèrent qu'elle ne pouvait rompre l'engagement contracté par son père. Cette version est contredite par celle de la plupart des auteurs les plus avérés et les plus rapprochés des événements. Ce ne fut que plus tard qu'elle manifesta à son confesseur des idées de cette nature. Voyez chapitre XIII.

unis par l'esprit et la foi encore plus que par la chair, ils s'aimèrent en Dieu, nous dit-on, d'un incroyable amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux[1].

[1] Sanctus cum sancta, innocens cum innocente, et non tam carnale quam spirituale connubium sortiti, invicem se in caritate Domini, supra quam credi valeat, dilexerunt. Theod. I, 8. Der beilige Engel was zwischen an eyn bote. Berth. Mss. 44. Darum woneten die Engel bey inen. Passional. 59.

CHAPITRE V

COMMENT LE DUC LOUIS, MARI DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ÉTAIT AGRÉABLE A DIEU ET AUX HOMMES.

Erat vir ille simplex et rectus, ac timens Deum, et recedens a malo.

JOB, I, 1.

L'époux que Dieu avait destiné dans sa miséricorde à sa pieuse servante, et qu'elle aimait avec une tendresse si profonde et si réservée à la fois, était assurément digne d'elle et de son amour. Tous les historiens de Thuringe et de notre Sainte sont d'accord pour tracer de lui le portrait le plus attrayant; et, à l'exception de son glorieux homonyme saint Louis de France, l'histoire de son siècle n'offre pas un prince qui, si jeune encore, ait possédé à un si haut point toutes les vertus du chrétien et du souverain.

La noblesse et la pureté de son âme se manifestaient à tous dans son extérieur. Sa mâle beauté était célèbre parmi ses contemporains. Tous les auteurs vantent la parfaite proportion de sa taille, la fraîcheur de son teint, ses blonds et longs cheveux, l'expression sereine et bienveillante de son visage [1]. Plusieurs croyaient voir en lui une ressemblance frappante

[1] Er was nicht ze lang noch ze kurz
In einer rechten messe hab ich gehœrt
Rot schœne waren ime seyne wangen,
Gele was das haar an seinem heubte

avec le portrait que la tradition avait conservé du Fils de Dieu fait homme[1]. Le charme de son sourire était irrésistible. Sa démarche était noble et digne; sa voix, d'une extrême douceur. Nul ne pouvait le voir sans l'aimer[2]. Ce qui le distingua surtout dès ses plus jeunes années, ce fut une pureté d'âme et de corps à laquelle il ne laissa jamais porter la plus légère atteinte. Il était modeste et pudique comme une jeune fille[3]: il rougissait facilement; il observait dans ses paroles la plus grande réserve[4]. Ce ne fut pas seulement dans ses premières et innocentes années qu'il sut préserver le trésor de cette pureté; elle n'était pas chez lui le fruit d'une jeunesse dérobée à tout danger, ou bien d'émotions fugitives, de résolutions sincères, mais destinées à s'évanouir avec le premier orage des sens : c'était une volonté ferme et enracinée qui devint la règle de sa vie entière; c'était une résistance inflexible aux tentations les plus fréquentes et les plus dangereuses. Livré à lui-même au moment d'entrer dans l'adolescence, maître à seize ans d'une des principautés les plus riches et les plus puissantes de l'Allemagne, entouré de tous les prestiges du pouvoir, du luxe, de la vie agitée de cette époque, entouré surtout de perfides

Und sein lachen guttlich laute
In seinem gehen gieng er aufgericht.
Vita Rhyt. § I.

Extulit eum mediocris staturæ decens valde proceritas et gratiosi vultus serenitas, speciosi forma præ filiis hominum imagine repræsentans. Theod. II, 1. Id. apud Adam Ursinus. Cod. Darmst. Rothe.

[1] Cod. Darmst. p. 385.

[2] Eloquio dulcis. Theod. II, 3. Susse war er mit der Red. Vita Rhyt. § XII. Mit schonen fœrstlichen geberden... es was nymant der en sach. her worde eme gunstig. Roth. Chr. Thur, 1702.

[3] Schamhaftig als eine Junckfraw. Ad. Ursinus, 1278.

[4] Rothe, 1703.

conseillers, de flatteurs avides de voir périr sa vertu, jamais il ne fléchit, jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère la fidélité qu'il avait promise à Dieu, à lui-même, et à celle qu'il aimait en Dieu[1]. Qu'il nous soit permis à ce propos de reproduire ici deux traits que les écrivains contemporains ont racontés avec détail, et qui nous semblent de nature à édifier les âmes simples.

Peu de temps après la mort de son père, comme il était un jour avec sa mère, la duchesse Sophie, au château d'Ebersberg, un certain seigneur voulut mettre à l'épreuve sa jeune innocence. Ayant trouvé, dans le village voisin d'Auerbach, une jeune fille d'une beauté remarquable, il la fit venir au château, et la conduisit à la chambre du prince. Il fallait pour cela traverser une cour où la petite Élisabeth jouait en ce moment avec ses compagnes. A la vue de cette étrangère qu'on menait chez son fiancé, elle se mit à pleurer; et lorsqu'on lui demanda la cause de ses larmes, elle répondit: « Parce qu'ils veulent prendre l'âme précieuse de mon « frère, et la perdre[2]. » Cependant le jeune duc reposait sur son lit pendant la chaleur du jour, quand il entendit frapper à sa porte; aussitôt, sautant à bas de sa couche et nu-pieds, il alla ouvrir. La jeune fille entra avec le chevalier; après qu'ils se furent assis: « Damoiselle, » dit Louis, « que venez-« vous faire ici? — Je n'en sais rien, monseigneur, » répondit-elle[3]. Alors le chevalier lui dit : « Je vous l'ai ame-

[1] Apud omnes. Qui cum adolescens esset adeo castus exstitit et pudicus, ut plerique eum matrimonio reputarent inhabilem. Theod. II, 1.

[2] Erat beata Elisabeth parvula, ludens in area cum coævis suis puellis... Quia volunt pretiosam animam fratris mei capere et damnare. Ibid. 2.

[3] In meridie composuerat se namque ad quiescendum in lectulo... expergefactus de stratu suo nudis pedibus exiliens, ostium aperuit... Cumque consedisset... Domicella, ad quid venisti? At illa : Nescio, domine, ad quid veni. Ibid. — Le titre de *domicellus, domicella*, dérivé du français, se donnait aux

« née pour que vous en fassiez votre plaisir. » A ces mots, le pieux et prudent prince appela un de ses chambellans, et lui dit d'apporter trois marcs d'argent pur. Dès qu'il les eut reçus, il les donna à la jeune fille en lui disant: « Baissez « votre voile, belle jeune fille, et prenez ce faible présent en « guise de bénédiction, afin que vous puissiez retourner avec « joie dans votre famille[1]. » Puis prenant à part l'indigne chevalier, il lui ordonna de reconduire cette jeune fille à ses parents, en la préservant de toute atteinte. « S'il lui arrive « la moindre chose, » ajouta-t-il, « je te promets que je te « ferai pendre[2]. » Le narrateur dit qu'il taira le nom de ce malheureux chevalier pour éviter le scandale[3]. Élisabeth, voyant partir sitôt l'étrangère, essuya ses larmes, et s'en réjouit en remerciant Dieu.

Une autre fois, comme il regardait par une fenêtre à Eisenach sur une place où l'on dansait, un des assistants lui montra la femme d'un bourgeois de la ville qui se faisait remarquer par sa beauté et sa grâce; il ajouta que si elle lui plaisait, il se chargeait de la rendre favorable à ses vœux. Le prince se retourna vers lui vivement irrité : « Tais-toi, » dit-il, « si jamais tu oses souiller mes oreilles par un pareil « langage, je te chasserai de ma cour. Comment oses-tu me « proposer de devenir complice d'un crime que je puis être « appelé à juger et à punir tous les jours[4]? »

pages et aux filles d'honneur des grandes maisons. Voyez du Cange et Seguzius. Saint François, dans ses Opuscules, dit que Jésus-Christ sur la terre eut pour *domicella* la pauvreté.

[1] Expende, speciosa virgo, velum capitis tui, et hoc munusculum pro benedictione de manu mea accipe, ut ad tuos cum gaudio revertaris. Theod. II, 2.

[2] Absque contradictione suspendio te faciam interire. Ibid.

[3] Propter scandalum. Ibid.

[4] Hujus amplexu si volueris, mi domine, frui te faciam. Tunc vehementer iratus princeps : Obmutesce, etc. Id. III, 5. Rothe, 1711. Celui-ci fixe la

Une vertu si rare et si courageuse ne pouvait avoir pour fondement que la foi la plus active, et la pratique de tous les devoirs imposés par l'Église. On célébrait chaque jour, en sa présence, les saints mystères, et il y assistait avec une dévotion exemplaire. Il était le défenseur le plus zélé des droits de l'Église et des monastères, bien qu'il sût parfaitement distinguer ces droits de l'intérêt personnel de quelques prélats, comme on l'a vu par la guerre qu'il soutint contre l'archevêque de Mayence. Mais quand c'était l'injustice brutale ou l'avidité de ses vassaux laïques qui troublait la vie paisible et bienfaisante des ministres du Seigneur, il montait aussitôt à cheval pour aller défendre, la lance au poing, la cause de Dieu et du pauvre peuple [1]. La société dans laquelle il semblait le plus se plaire était celle des religieux ; et le but ordinaire de ses courses, en temps de paix, était l'abbaye des Bénédictins de Reinhartsbrunn [2], où il avait choisi sa sépulture. Sa première visite, en y arrivant, était à l'hospice des pauvres et des pèlerins, qui était une partie essentielle de chaque monastère. Il cherchait à consoler les malades et les infirmes par sa présence et ses douces paroles, et leur laissait toujours, comme aumône, quelque partie de son riche vêtement ou d'autres petits objets [3]. De retour dans son château, il cherchait à reproduire dans sa vie quelques-unes des privations dont la vie religieuse lui avait donné l'exemple. Par esprit de pénitence, jamais il ne mangeait de mets salés ou épicés, et, ce qui contrastait étrangement avec les usages des

date de ce trait à l'année 1226. Plusieurs autres traits de cette nature sont rapportés par les historiens.

[1] Voyez chapitre XII.

[2] A six lieues d'Eisenach. — Adeundo frequentius scrutabatur curiosius. Theod. II, 6.

[3] Ibid.

princes allemands de cette époque, il ne buvait jamais de bière, et buvait du vin seulement quand il était malade [1].

Cette fidélité simple et naïve aux devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne ne servait qu'à rendre plus éclatantes en lui les qualités d'un preux chevalier et d'un prince sage et aimable. Aucun prince de son temps ne le surpassait en courage, ni même en force physique et en adresse dans les exercices du corps [2]. Il déploya ce courage dans une occasion que les historiens de l'époque ont commémorée avec soin. L'empereur lui avait fait présent d'un lion; et un matin que le duc, à peine vêtu [3] et sans armes ni défense quelconque, se promenait dans sa cour, il vit ce lion, qui s'était échappé de sa cage, courir sur lui en rugissant. Sans s'effrayer, il l'attendit de pied ferme, lui montra le poing, et le menaça de la voix en se fiant en Dieu. Le lion vint aussitôt se coucher à ses pieds en agitant la queue. Une sentinelle qui était sur le rempart, attirée par le rugissement de la bête, aperçut le danger de son maître, et appela du secours. Le lion se laissa enchaîner sans résistance, et bien des gens virent, dans cet empire exercé sur les animaux féroces, un gage évident de la faveur céleste, méritée par la piété du prince et la sainteté de la jeune Élisabeth [4].

A ce courage, dont la suite de ce récit offrira bien d'autres preuves, il joignait, au suprême degré, cette noble courtoisie que saint François d'Assise, son sublime contemporain, a nommée *la sœur de la Charité* [5]. Il portait à toutes les

[1] Vita Rhyt. § 1, et alii.

[2] Animo constans et virilis, exercitiis militaribus strenuus et agilis. Theod. III, 3.

[3] Linea tantum desuper injecta veste, stolaribusque indutus. Ibid.

[4] Rothe, p. 1714. Ce chroniqueur fixe l'époque de cet événement à l'an 1227.

[5] E la cortesia sirocchia della caritate..... Fioretti di S. Francisco, p. 68.

femmes un respect plein de pudeur. Il était envers tout le monde, et surtout envers ses inférieurs, d'une bienveillance, d'une affabilité qui ne se démentaient jamais[1]. Il aimait à faire plaisir aux gens[2]. Jamais il ne blessait ni ne repoussait personne par son orgueil ou sa froideur. Une gaieté douce et franche, une familiarité aimable présidaient à toutes ses relations intimes et domestiques. Ses chevaliers et ses écuyers se louaient de sa générosité; les comtes et les seigneurs qui venaient à sa cour y étaient traités par lui avec les plus grands égards et tous les honneurs dus à leur rang[3].

A ces vertus chevaleresques il ajoutait toutes celles d'un souverain chrétien. La seule passion véhémente que tous ses historiens lui reconnaissent était celle de la justice; il l'aimait avec énergie et dévouement, et cet amour lui donnait toute la sévérité nécessaire pour punir les violateurs de ses lois. Il éloigna de sa cour et priva sans rémission, de leurs charges ou emplois, les seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, ou même qui étaient orgueilleux envers les pauvres[4], ainsi que tous ceux qui se laissaient emporter à des actes de violence, ou qui lui adressaient des dénonciations fausses ou malicieuses. Les blasphémateurs et les hommes qui ne rougissaient pas de faire entendre en sa présence des paroles impures, étaient aussitôt condamnés à porter pendant un certain temps un signe public d'ignominie[5]. Inflexible envers

[1] Ad omnes fœminas reverens exstitit et verecundus. Cunctisque generaliter affabilis, tractabilis et amabilis. Theod. III, 5.

[2] Und machte den leuten gern freude. Vita Rhyt. l. c.

[3] Familiaribus socialis et jucundus. Theod. l. c. Tous les auteurs allemands vantent sa gaieté. — Gegen seinen Rittern war er mild und freigebig und freihlich, gegen den Grafen und Junckern ehrerbietig. Kochem. 85.

[4] Wer mit armen leuten hochfarth treib. Vita Rhyt. § XII.

[5] Selon quelques auteurs, c'était la figure d'un âne en bois que les écoliers portaient sur le dos, comme ils font encore aujourd'hui en Pologne.

ceux qui outrageaient la loi de Dieu, il était indulgent et patient envers tous ceux qui lui manquaient à lui-même. Quand quelques-uns de ses serviteurs s'oubliaient avec lui, il se bornait à leur dire : « Chers enfants, ne le faites plus, « car vous affligez mon cœur[1]. » Dans toutes ses délibérations, il apportait une prudence éprouvée ; ses expéditions militaires, ses actes politiques montraient une habileté et une prévoyance qu'on n'aurait pas cru pouvoir s'unir facilement avec sa grande jeunesse et la simplicité de son caractère[2]. Il s'occupait avec zèle et assiduité de tous les travaux que lui imposait le gouvernement de ses États. Sa véracité était à toute épreuve, et sa moindre parole inspirait la même sécurité que le serment le plus solennel. On pouvait bâtir sur cette parole comme sur un rocher[3]. Plein de miséricorde et de générosité envers les pauvres, il témoignait une extrême sollicitude envers toutes les classes de son peuple. Il était aussi sévère pour les comtes et les plus grands seigneurs du pays, accusés de pillage ou d'oppression, que pour le moindre paysan[4]. Tous ceux qui se trouvaient lésés par qui que ce fût recouraient à lui en toute confiance, et ce n'était jamais en vain[5]. Nous le verrons plus d'une fois se mettre en cam-

[1] Passional. f. 57.

[2] Und that mit rate alle ding
Und mit grosser weysheit.
Fursichtig was er sollte beginnen.
Vita Rhyt. § XII

[3] Seyne wort waren also getraw
Das man wol mocht daruf bawn.
Vita Rhyt. § XII.

[4] Non comiti, non militi, civi sive rustico, si de prædo furto vel æque similibus viliis accusati et convicti fuerant... parcere noluit... piis pius et malis durus erat. Cæsar Heist. Mss. Boll.

[5] Trost und hülfe hatten alle arme Luthe by Lantgrafin Ludewige. Rothe. 1709.

pagne pour venger les torts faits à ses plus humbles sujets. Sous un prince pareil, la prospérité morale et matérielle de la Thuringe ne pouvait que s'accroître ; aussi les chroniques du pays ont-elles célébré avec enthousiasme le bonheur dont il jouit pendant ce règne trop court, et les fruits abondants que porta l'exemple des vertus du souverain. La noblesse imita son chef, et l'on n'entendait plus les vassaux se plaindre des habitudes oppressives et belliqueuses auxquelles quelques seigneurs s'étaient livrés. Le peuple se montrait soumis et tranquille. L'union, la paix, la sécurité régnaient partout. Ce n'était, au dedans comme au dehors du pays, qu'une commune voix pour vanter et envier le bonheur que devait la Thuringe aux vertus du duc Louis [1].

En un mot, tout son caractère et toute sa vie peuvent se résumer dans la noble devise qu'il s'était choisie dès ses premières années : *Piété, Chasteté, Justice* [2]. Il a justifié plus que personne la glorieuse croyance des siècles catholiques, qui reconnaissait une analogie fondamentale entre la chevalerie et le sacerdoce ; pour qui les véritables chevaliers étaient les prêtres armés de la justice et de la foi, comme les prêtres étaient les chevaliers de la parole et de la prière.

[1] Fuerunt tunc nobiles veraces et pacifici, milites suis stipendiis contenti, reliqui de populo humiles et quieti..... bonorum omnium abundantia .... ubique habitabant homines confidenter. Theod. III, 4.

[2] Pie, caste, juste. — Apud omnes.

CHAPITRE VI

COMMENT LE DUC LOUIS ET LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH VIVAIENT ENSEMBLE DEVANT DIEU DANS LE SAINT SACREMENT DU MARIAGE.

Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum dabitur viro pro factis bonis.

ECCLI. XXVI, 3.

Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa.

CANT. IV, 9.

Un prince qui offrait un si parfait modèle du preux chrétien ne pouvait recevoir ici-bas de récompense plus douce et plus belle que l'amour d'une sainte[1]. On a vu comment notre Élisabeth n'avait conservé de lien avec la vie de ce monde que cet amour qu'elle associait à de si religieuses pensées. Louis, de son côté, ne démentit jamais la tendre fidélité de ses premières années.

Elle avait, du reste, tout ce qui peut toucher et séduire un jeune cœur. Parée devant Dieu de sa piété et de son humilité,

[1] Sel porvit li dous Jhucrist
Kilui dona feme de pris,
Feme sainte religieuse,
Bone cremetans et honteuse...
Maisons et terres et avoirs
Viennent de par le père à soirs (ses héritiers),
Mais de Dieu vient tot proprement
E de son douch porveement
Savoirs et feme de bones meurs :
C'est grans tresors et precieus.

Le moine Robert. Mss. 1862.

elle était encore parée devant les hommes de tous les attraits corporels. Les historiens qui ont conservé son portrait la représentent comme étant d'une beauté régulière et parfaite [1] : sa personne tout entière ne laissait rien à désirer; son teint était brun et pur [2], ses cheveux noirs, sa taille d'une élégance et d'une grâce sans rivale, sa démarche grave et pleine de noblesse et de majesté [3]. Ses yeux surtout semblaient un foyer de tendresse, de charité et de miséricorde [4]. Il est facile de voir que dans cette beauté terrestre il se peignait un reflet éclatant de l'immortelle beauté de son âme.

Mais ce n'était pas sur les sentiments éphémères d'une admiration et d'un attrait purement humain que ces deux jeunes époux avaient élevé l'inaltérable union de leurs cœurs. C'était sur une foi commune, et sur la sévère pratique de toutes les vertus que cette foi enseigne, de tous les devoirs qu'elle impose. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour son mari, Élisabeth n'oubliait jamais qu'il était son chef, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église, et qu'elle devait lui être soumise en tout comme l'Église à Jésus-Christ. Elle joignait donc à son ardente affection pour lui un grand respect; elle obéissait avec empressement au moindre signe, au moindre mot venu de lui; elle mettait un

[1] Corpore valde speciosa erat. Mss. Bolland. Brux.

[2] S. Elisabeth was wollkommen an dem leybe, braun an dem augesichte und schœn, ernst ym wandel, etc. Adam Urs. 1278.

[3] La nature lui avait encore été plus libérale que la fortune. Elle était de la plus riche et de la plus belle taille du monde, et l'on voyait quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux dans son port, qu'il était impossible de la regarder sans l'admirer. Il n'y avait pas de plus belle personne au monde... Le P. Archange, p. 82, d'après Jac. Montanus Spirens. cap. v. Le comte Mailath, dans l'Hist. Taschenbuch de 1822, répète à peu près les mêmes expressions d'après une chronique anonyme.

[4] Ad Ursin. l. c.

soin scrupuleux à ce qu'aucune de ses actions, de ses paroles les plus insignifiantes ne pût le blesser ou même l'impatienter [1]. Le joug auquel elle se soumettait était du reste, comme le veut l'Église, un joug d'amour et de paix [2]; car Louis lui accordait pleine liberté dans l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde qui seules l'intéressaient; il l'encourageait et la soutenait même dans ces salutaires exercices avec une pieuse sollicitude; il se bornait à l'arrêter quand son zèle lui semblait l'entraîner trop loin, en lui adressant des avertissements toujours dictés par une affectueuse prudence, et toujours reçus avec docilité [3].

Toutes les nuits, la jeune épouse, profitant du sommeil vrai ou feint de son mari [4], ou se dérobant à ses caresses [5], sortait du lit conjugal et s'agenouillait à côté, priait longuement en pensant à la sainte crèche, et remerciait Dieu de ce qu'il avait daigné naître à minuit, dans le froid et la misère, pour la sauver, elle et tout le genre humain [6]. Souvent son mari s'éveillait, et, craignant qu'elle ne fût trop délicate pour se livrer impunément à de telles pénitences, il la priait de cesser : « Chère sœur, lui disait-il, ménage-toi, et repose-toi « un peu [7]. » Puis il lui prenait la main, et la tenait ainsi jus-

[1] Maritum ardentissimo amore complexa est, reverenter coluit, ad omnia dicta ejus, ad singulos nutus attendit, seduloque cavit ne verbulo aut gestu ullo eum offenderet aut bilem ipsi moveret. Rebhahn, Hist. eccl. Mss.

[2] Préface de la Messe du mariage.

[3] Beneficiorum ejus dulcis fautor, fidelis exhortator... fervorem ejus nimium suavi prudentia temperavit. Theod., III,

[4] Singulis noctibus... marito quandoque dormiente vel etiam dissimulante. Theod., II, 1.

[5] A nocturnis sponsi dilecti amplexibus se ovellens... ut dilectiorem eo quem in molli strato reliquerat in cœlis se habere demonstraret. Cod. Vatic. p. 26.

[6] Passional. 58.

[7] Liebe Schwester, schone dich selbst und lege dich an deine ruche. Berlin. Capl. Mss.

qu'à ce qu'elle se fût recouchée, ou que lui-même se fût endormi, laissant sa main dans celle de sa femme; et alors elle mouillait souvent des larmes de sa ferveur cette main chérie qui semblait vouloir la retenir sur la terre [1]. Cependant jamais il n'employa la contrainte pour l'obliger de cesser ces œuvres de piété, dont il se félicitait et se réjouissait au fond du cœur [2]. Ysentrude, la suivante la plus confidentielle d'Élisabeth, a raconté aux juges ecclésiastiques un trait qui prouve l'indulgence de Louis. La duchesse, pour ne pas s'oublier dans le sommeil, et en même temps pour ne pas troubler celui de son mari, avait chargé une de ses filles d'honneur de l'éveiller à une certaine heure, en la tirant par le pied. Il arriva une fois qu'Ysentrude se trompa et tira le pied du duc, qui se réveilla subitement, mais qui, devinant la cause de cette interruption, se recoucha sans donner le moindre signe d'impatience [3].

Il voyait bien, dit son historien, qu'elle aimait Dieu de tout son cœur, et cette pensée le rassurait [4] : et elle, de son côté, se confiait en la piété et en la sagesse de son époux, et ne lui cachait aucune de ses mortifications [5], sachant que jamais il n'interviendrait entre elle et son Sauveur. Aux témoignages si fréquents qu'ils se donnaient de leur mutuelle tendresse, tous deux mêlaient de douces exhortations à avancer ensemble sur le chemin de la perfection : cette sainte

[1] Manum ejus castissimus juvenis sua tenuit manu. Theod., l. c. — Etwene so nam er ir hant in sine hant und enslief... Cod. Palat., 12. — Elle lui mouillait souvent le corps de ses larmes. Ann. Hain, l. XLVI, cap. XXIII.

[2] Congaudebat enim vir piis sanctis ejus moribus. Theod., l. c.

[3] Traxit dominum per pedicam qui crus suum in partem dominæ duxerat. Cod. Vatic. t. XXIII. — Evigilans, conjugisque devotionem cognoscens, sustulit patienter. Dict. IV. Ancill. 2015.

[4] Wenn er sach das sy Got lieb hatte. Vita Rhyt. § XII.

[5] Kochem. p. 805.

émulation les fortifiait et les maintenait dans le service de Dieu; ils savaient ainsi puiser, au sein de l'ardent amour qui les unissait, le sentiment et le charme de l'Amour suprême [1].

Le caractère grave et pur de leur affection se révélait surtout par la touchante habitude qu'ils conservèrent toujours de s'appeler *frère* et *sœur,* même après leur mariage, comme pour perpétuer le souvenir de leur enfance passée ensemble, et pour confondre leur vie tout entière dans un seul attachement.

Le bonheur d'être ensemble était pour eux si indispensable, le chaste attrait qui les portait l'un vers l'autre si puissant, l'alliance de leurs âmes si intime, qu'ils ne pouvaient souffrir de rester séparés l'un de l'autre, même pendant l'espace de temps le plus court [2]. Aussi, quand le duc faisait des courses qui ne fussent pas trop lointaines, il prenait toujours sa chère Élisabeth avec lui [3], et elle l'accompagnait avec bonheur, bien qu'elle eût souvent à parcourir ainsi des chemins âpres et dangereux, à franchir des distances considérables, à braver de violents orages. Mais ni les gelées, ni la neige, ni l'excessive chaleur, ni les inondations, ne pouvaient l'arrêter [4], tant elle tenait à n'être pas éloignée de celui qui jamais ne l'éloignait de Dieu.

Il arrivait cependant quelquefois que Louis était obligé,

[1] Miro se affectu diligentes, et se invicem ad Dei laudem et servitium dulciter invitantes et confortantes. Dict. IV. Ancill. 2019. Déposition d'Ysentrude, reproduite dans une des leçons de l'ancien office de la Sainte. Voyez Appendice, n° x.

[2] Pudici amoris mutuæque societatis, dulcedine affecti abesse ab invicem non patiebantur diutius vel longius. Theod. II, 1.

[3] Nahme er seine Liebste allzeit mit sich. Kochem. 808.

[4] Quamvis tellus aut gelu inhorresceret, aut nivibus tegeretur, aut immodicis caloribus patesceret, aut imbrium præcipiti lapsu maderet. Wadding. Ann. II.

par ses devoirs de souverain, d'entreprendre des voyages au loin, de sortir de ses États, et de ne pas emmener sa femme. Mais ces courtes absences devenaient elles-mêmes des occasions de consolider leur tendresse et leur mutuelle fidélité. C'était le moment que choisissaient les amis du mal pour suggérer au jeune prince de s'abandonner aux penchants de la chair, et pour ménager à sa pureté et à son amour pour Élisabeth d'éclatants triomphes. Un jour, quelques-uns de ses chevaliers lui dirent : « Monseigneur, pourquoi ne faites-« vous pas comme les autres princes et seigneurs? Vous ne « pouvez pas être toujours avec votre dame, ni résister tou-« jours aux exigences de votre jeunesse. » Il se tut d'abord; mais comme ils insistaient toujours, il leur répondit avec colère : « Messeigneurs, si vous désirez mes bonnes grâces, « ayez soin de ne jamais plus me tenir un pareil langage : « j'ai une femme, et je suis tenu de lui garder ma foi [1]. »

De son côté, Élisabeth, dès que son mari était parti, se dépouillait de ses vêtements de princesse et se revêtait du costume des veuves, en se voilant la tête comme elles. Elle restait ainsi pendant toute la durée de son absence, attendant son retour dans la prière, les veilles et les plus sévères mortifications [2]. Mais dès qu'on venait lui annoncer l'approche de son époux, elle s'empressait de se parer avec tout le soin et l'éclat que pouvait exiger son rang. « Ce n'est pas, » disait-elle à ses suivantes, « par complaisance charnelle ou par vanité

[1] Domine, cur non facitis sicut cæteri principes et nobiles? Raro esse potestis cum domina vestra, et juventuti vestræ difficile est continere. Quare ergo pueliis non utimini? — Et tacuit ille. Quod verbum, cum aliquo tempore repeterent, commotus respondit : « Vos, domini, sicut diligitis gratiam meam, « cavete ne de cætero faciatis mihi mentionem hujus verbi : uxorem habeo, « cui fidem servare teneor. » Cæsar Heisterb., ap. Mss. Bolland.

[2] Vigiliis, orationibus et verberibus noctes deducens. Theod., II, 5.

« que je me pare ainsi, Dieu m'en est témoin, mais seulement par charité chrétienne, afin d'ôter à mon frère toute occasion de mécontentement ou même de péché, si quelque chose lui déplaisait en moi; afin qu'il n'aime que moi dans le Seigneur, et que Dieu, qui a conservé notre union sur la terre, nous donne à tous deux l'union de la vie éternelle [1]. »

Puis elle allait au-devant de lui avec la joie naïve d'un enfant, et tant qu'ils étaient ensemble, elle faisait tous ses efforts pour plaire à ses yeux et à son cœur [2]. Au repas, elle ne pouvait se résoudre à prendre une place loin de son époux, et allait toujours s'asseoir à ses côtés, ce qui était déjà alors expressément contraire à l'usage observé par les dames du haut parage [3]. En cela elle ne satisfaisait pas seulement au besoin d'être le moins possible éloignée de lui, mais elle sentait que, par sa présence, elle mettrait un frein aux discours légers des jeunes chevaliers [4]. Rien ne pouvait, en effet, être plus propre à imposer aux âmes mondaines que la vue de tant de vertu dans deux êtres si jeunes. Unis ainsi par une concorde sainte, pleins d'humilité et de pureté devant Dieu, pleins de charité et de bonne volonté envers les hommes, pleins d'amour l'un envers l'autre, mais d'un amour qui les entraînait tous deux vers Dieu, ils offraient au ciel et à la terre le plus doux et le plus édifiant spectacle, et d'avance ils

[1] Ornare decenter et regaliter se consuevit. « Non pro carnis libidine et mentis elatione, sed pure pro Christi caritate... Si quid forsan ei in me displiceret, ut me solam in Domino affectu maritali diligat et licito... æternæ vitæ consortium pariter exspectemus. » Dict. iv. Ancill. 2015. Déposition d'Ysentrude.

[2] Ut præsenti gratiosam se offerret et amabilem. Theod., II, 5.

[3] Contra morem aliarum sublimium feminarum. Theod., II, 5.

[4] Herm. Fritz. Mss. Heideib.

réalisaient le charmant tableau que le plus grand poëte catholique a tracé d'un mariage céleste :

> La lor concordia e i lor lieti sembianti,
> Amore e maraviglia e dolce sguardo
> Faceano esser cagion de' pensier santi.
>
> DANTE, *Parad.*, c. XI.

CHAPITRE VII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH MORTIFIAIT SON CORPS.

> Or a la dame ainsi vescu
> Et de sa vie a fait escu
> Por l'ame deffendre et couvrir,
> Et por saint paradis ouvrir.
>
> RUTEBEUF, Mss. f. 34.

Voilà donc notre jeune princesse en possession de ce bonheur des premiers ans, de ces douces joies du matin de nos jours, qu'aucune joie plus tardive ne peut remplacer, qu'aucune douleur aussi ne peut faire oublier. Dans nos faibles cœurs, leur absence obscurcit toute la vie, et leur mémoire suffit pour adoucir les plus cruelles misères. Aussi Dieu donne-t-il le plus souvent à sa créature cette rosée matinale, pour qu'elle sache résister au poids et à la chaleur du jour. Mais Élisabeth, dont les yeux intérieurs étaient fixés sur le ciel, tout en acceptant ce bonheur avec un tendre abandon, en comprenait le danger; et pour cette âme d'élite, c'était une sorte d'épreuve dont il lui fallait triompher.

Elle sentait que la grâce que Dieu lui avait accordée en l'unissant à celui qu'elle avait tant aimé ici-bas l'obligeait à une fidélité d'autant plus zélée, à une reconnaissance d'autant plus ardente envers son bienfaiteur céleste. Bien qu'assurément sa jeune conscience ne dût pas être chargée de très-graves reproches, elle ne se rappelait pas moins que, devant la stricte justice de Dieu, les âmes les plus fidèles ne

sont que des serviteurs inutiles [1], et qu'on ne peut s'imposer assez de sacrifices pour mériter le salut. Dès lors elle commença, dans l'humilité de son âme, à amasser cette surabondance de grâces et de mérites qui est, selon la douce et consolante doctrine de l'Église, pour les Saints de Dieu une gloire si éclatante, pour les fidèles un trésor si riche et un refuge si sûr.

Elle chercha d'abord à dompter sa chair par les veilles. Nous avons vu avec quelle sévérité persévérante elle savait se mortifier sur ce point, et avec quel mélange de sollicitude et d'indulgence son pieux époux la voyait se lever d'auprès de lui pour se rapprocher de Dieu. Mais souvent, malgré sa bonne volonté, Élisabeth, au milieu de ses prières, ne pouvait résister au sommeil, et s'endormait sur le tapis à côté du lit, sa main dans la main de son mari; ses femmes, en la trouvant ainsi étendue lorsqu'elles entraient le matin, lui en faisaient des reproches, et lui demandaient si elle ne ferait pas tout aussi bien de dormir dans son lit qu'au pied de son lit: « Non, » disait-elle; « si je ne puis pas prier toujours, je « puis du moins me mortifier en m'éloignant de mon bien-« aimé. Je veux que ma chair soit domptée; elle ne peut que « gagner à faire ce que l'âme veut [2]. »

Quand son mari était absent, elle veillait toute la nuit avec Jésus, l'époux de son âme [3]. Mais ce n'étaient pas seu-

[1] Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus. S. Luc, XVII, 10.

[2] Licet semper orare non possim, tandem hanc carni meæ violentiam inferam, quod evellar a prædilecto marito meo. Dict. IV. Ancill., l. c. Cod. Pal., 13.

Je veux que la chair ait damage
En ce quele soffrir ne puet
A faire ce que l'ame esluet.
Rutebeuf, Mss. f. 32.

[3] Jean Lefèvre. Ann. Hain., liv. XLVI, c. XXIX.

lement des pénitences de ce genre que s'infligeait la jeune et innocente princesse. Sous ses plus beaux habits, elle portait toujours contre sa peau un cilice[1]. Tous les vendredis, en mémoire de la Passion douloureuse de Notre-Seigneur, et pendant le Carême tous les jours, elle se faisait donner en secret la discipline avec sévérité, afin, dit un historien, « de rendre à Nostre-Seigneur, qui fut flagellé, aulcune recompensation[2], » et reparaissait ensuite devant sa cour avec un visage joyeux et serein. Plus tard, même ce fut la nuit que, se levant d'auprès de son époux, elle entrait dans une chambre voisine, où ses suivantes étaient obligées de la frapper durement; puis, rassurée contre elle-même et sa propre faiblesse par ces austères pénitences, elle revenait auprès de son mari, avec qui elle redoublait de gaieté et d'amabilité[3]. C'est ainsi, dit un poëme contemporain, qu'elle cherchait à s'approcher de Dieu et à briser les liens de sa prison de chair, comme une valeureuse guerrière de l'amour du Seigneur[4]. Mais elle avait pour règle de ne pas souffrir que ces secrètes austérités exerçassent une influence fâcheuse sur ses relations habituelles, ou la rendissent triste et morose. Elle ne faisait même nulle difficulté de prendre part aux fêtes et aux réunions mondaines où sa position lui assignait en quelque sorte un rôle; et, comme l'a dit un grand et aimable saint, digne à tous les égards de la juger et de la com-

[1] Rothe. Chr. Thur. 1704.

[2] Ann. Hain., l. c.

[3] Lacerabat duris verberibus carnem puella innocens et pudica. Lætam coram hominibus se ostentans... Ad lectumque mariti reversa hilarem se exhibuit et jucundam. Theod., II, 1.

[4] Dar uz si menlich euprach
Sich als ein Kempfinne
Unseres Herren minne.
Cod. Argent. fol. 199.

prendre, «elle jouoit et dansoit parfois, se trouvant ès assemblées de passe-temps, sans intérêt de sa dévotion, laquelle étoit bien enracinée dedans son âme; si que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent étant battus des vagues, ainsi sa dévotion croissoit parmi les pompes et les vanités auxquelles sa condition l'exposoit[1].» Elle détestait toute espèce d'exagération extérieure dans les œuvres de piété, toute affectation de douleur, et disait de ceux qui prenaient en priant un visage triste ou sévère : « Ils ont l'air de « vouloir épouvanter le bon Dieu; qu'ils lui donnent donc « ce qu'ils peuvent gaiement et de bon cœur[2]. »

Elle ne négligeait, du reste, aucun moyen d'offrir à Dieu le tribut de son humilité et de son obéissance. Elle avait pour confesseur maître Conrad de Marbourg, dont nous parlerons plus tard, et envers qui son mari lui avait permis de contracter un vœu d'obéissance en tout ce qui ne serait pas contraire à l'autorité maritale : or Conrad, qui s'était élevé contre la perception de certains impôts dont le produit était destiné à couvrir les dépenses de la table royale, avait prescrit à sa pénitente de ne se nourrir que des mets qu'elle saurait positivement provenir des biens propres de son mari, et non pas des redevances de ses propres vassaux, qu'il regardait comme étant trop souvent le produit d'extorsions injustes, et contraires à la volonté de Dieu[3]. Le cœur compatissant de la jeune duchesse adopta avec empressement cette pensée,

[1] Saint François de Sales, Introduction à la vie dévote, 3e partie, chapitre XXXIV.

[2] Videntur Dominum quasi deterrere; dent Deo quod habent cum hilaritate et jucunditate. Dict. IV. Ancill., 2031. Déposition d'Irmengarde. Voyez aussi Cod. Heidelb.

[3] Ut abstineret de iis quæ de officiis et quæstu officiatorum proveniebant, non utens cibis, nisi sciret de reditibus et justis bonis mariti provenisse. Dict. IV. Ancill., 2014.

qu'elle mit à exécution avec la sévérité la plus scrupuleuse; elle en était quelquefois embarrassée, puisque, comme nous l'avons dit, elle tenait à rester assise auprès de son mari pendant ses repas. Ce pieux prince ne mit, du reste, aucun obstacle à ses désirs; et lorsque trois des filles d'honneur de la duchesse demandèrent la permission de suivre l'exemple de leur maîtresse, il la leur accorda sur-le-champ, en ajoutant : « Je ferais bien volontiers comme vous, si je ne « craignais les médisances et le scandale; mais, avec l'aide « de Dieu, moi aussi je changerai bientôt de genre de vie [1].» Plein d'un tendre respect pour la conscience de sa femme, il l'avertissait lui-même avec un doux et affectueux empressement quand il y avait des mets qui n'entraient pas dans sa règle; comme aussi, lorsqu'il savait que tout provenait de son propre bien, il la pressait de manger. Mais Élisabeth osait à peine toucher à un plat quelconque, craignant toujours que ce ne fût le fruit des amères sueurs du pauvre [2]. Elle avait cependant soin de dérober aux yeux du monde ce qu'elle faisait pour l'amour de Dieu; et lorsqu'elle était assise à la table du duc, au milieu de ses chevaliers et des officiers de sa cour, elle avait recours à mille petits manéges pour qu'on ne pût s'apercevoir de ses privations. Elle feignait de surveiller le service avec une grande sollicitude, donnait des ordres fréquents aux domestiques, parlait à chaque convive, lui offrait à boire; quelquefois même elle coupait en

[1] Hoc et ego libens facerem, nisi aliorum detractiones et scandala formidarem. Adjuvante autem Domino, statum meum cito aliter ordinabo. Ipse etiam plus et dulcis maritus... dum quicquam scrupulosum fuit appositum, præmunivit eam, ne ejus ex hoc tenera conscientia turbaretur. Theod., II, 2. Kochem., p. 807.

[2] Fürchtend selbige speisen wæren von den sauren Schweis der armen Unterthanen verschafft worden. Kochem., l. c.

petits morceaux le pain ou les autres mets qu'on plaçait devant elle, et les disposait par-ci par-là pour leur donner l'air de restes[1]. Elle se levait ainsi souvent affamée et altérée de la table la plus abondante; ses demoiselles d'honneur, compagnes de sa pénitence, racontent que quelquefois elle était réduite, pour toute nourriture, à du pain sec ou à quelques petits gâteaux qu'elle recouvrait de miel : un jour à un très-grand festin, elle ne put se réserver que cinq tout petits oiseaux qu'elle abandonna, presque en entier, à ses suivantes, car leurs privations la préoccupaient beaucoup plus que les siennes propres[2]. Une autre fois, comme elle allait rejoindre son mari à la Diète de l'Empire, elle ne trouva rien dont elle pût manger en conscience, qu'un morceau de gros pain noir, et si dur, qu'elle fut obligée de le faire ramollir dans de l'eau chaude; mais comme c'était jour de jeûne elle s'en contenta, et fit en ce même jour, avec ce seul repas, seize lieues à cheval[3].

Une tradition gracieuse montre combien Dieu adoucissait pour elle, et même d'une manière matérielle et sensible, ce que ces privations pouvaient avoir de rude et de pénible. Un jour, pendant l'absence de son mari, elle mangeait seule, chez elle, son pauvre repas, composé de pain sec et d'eau.

[1] Nunc principem alloquitur, nunc his lautiores buccellas apponit, nunc illis poculum... nunc statoribus ancillisve negotium aliquod injungit... Wadding, Ann. Minor., l. II. Panem aliosque cibos frangendo et hinc et inde disponendo se comedere simulabat. Theod., II, 2.

[2] Solis quinque tortulis melle conditis, solo plerumque pane contenta... Quinque aviculas minutissimas... ex quibus parum reservans reliquam pedisequis misit. Dict. IV. Ancill. 2015.

[3] Maritum secutura ad magnam diætam, ubi erat... Tantum grossum nigrum panem et durum quem in calida aqua simplici mollefactum comedebat... Hoc prandio illa die cum suis contenta... Et sic equitabant eodem die octo milliaria theutonica quæ large faciunt *triginta* Italica. Dict. IV. Ancill. l. c. Cæsarius et le Ms. du Vatican disent avec raison *quadraginta Italica*.

Le duc, étant survenu à l'improviste, voulut, en signe d'amitié, boire dans son verre; il y trouva, à sa grande surprise, une liqueur qui lui sembla être le meilleur vin qu'on pût boire au monde. Il demanda aussitôt à l'échanson d'où il l'avait pris, et celui-ci répondit qu'on n'avait servi à la duchesse que de l'eau. Louis ne dit plus rien; mais, selon l'expression aussi pieuse que juste d'un narrateur, il eut *assez d'esprit* [1] pour y voir une marque de la faveur divine, et une récompense des sacrifices que s'imposait sa femme.

Souvent elle parcourait les offices du château avec ses suivantes, et s'informait avec le plus grand soin de l'origine de tous les mets et de toutes les boissons. Quand elle avait trouvé quelque viande permise, elle disait à ses demoiselles : « Vous ne mangerez que cela ; » ou bien quand c'était une boisson licite, comme du vin des vignes de son mari, elle disait : « Ne buvez que cela. » Mais quand elle trouvait qu'il n'y avait rien qui pût l'inquiéter, elle se mettait à battre des mains avec une joie enfantine, en s'écriant : « Aujourd'hui cela va bien, nous pouvons manger et boire [2]. » Elle pouvait avoir alors quinze ans, et avait conservé l'enfance de l'esprit et du cœur, tout en se rendant digne du ciel par des vertus bien au-dessus de son âge.

Un genre de vie si rigoureux et si contraire à tous les usages de son rang attira sur la duchesse l'improbation et les reproches publics de toute sa cour; le duc lui-même n'était pas épargné, à cause de sa tolérance pour ce qu'on regardait

[1] Do hele er witze aiso genuc... Cod. Argent. p. 200.

[2] Scrutabatur curtosius... Dum officinas circumiret, utpote domina domesticæ curæ particeps.... Wadding, Ann. Min., t. II. Frequenter quærens de serviciis viiitcorum... potum licitum forte de vineis mariti sui... Cod. Vatic. t. XXIII. Exultans et piaudens manibus cum hilaritate, dixit :

« Bene nobis hodie, comedemus et bibemus. » Dict. IV. Ancill. 2015.

comme les extravagances de sa femme. Tous deux se résignaient avec patience et indulgence à ces jugements profanes, aimant mieux plaire à Dieu qu'aux hommes.

Cependant la jeune princesse trouva bientôt un nouveau champ pour exercer son zèle et son amour de la mortification. Un jour de grande fête, elle descendit, selon l'usage, de la Wartbourg à Eisenach, revêtue d'un costume somptueux, couverte de bijoux et la tête ceinte de la couronne ducale [1], accompagnée de sa belle-mère et d'une suite nombreuse, et se rendit à une des églises de la ville. Elle avait coutume, toutes les fois qu'elle entrait dans une église, de porter sur-le-champ ses regards vers le crucifix [2]; c'est ce qu'elle fit encore cette fois : et ayant vu l'image de son Sauveur, nu, couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, elle se sentit pénétrée de componction comme autrefois dans son enfance [3], et, rentrant en elle-même, elle se dit : « Voilà « ton Dieu suspendu à une croix, et toi, créature inutile, tu « es couverte de vêtements précieux. Sa tête est couronnée « d'épines, et toi, tu as une couronne d'or. » Et, au même moment, vaincue par sa pieuse compassion, elle s'évanouit et tomba par terre. Les assistants, effrayés, la relevèrent, la portèrent à l'entrée de l'église pour lui donner de l'air, et lui jetèrent de l'eau bénite sur le visage [4]. Elle revint bientôt à elle; mais, à compter de ce moment, elle prit la résolution

[1] Pretiosissimis vestibus, monilibus gemmisque multis ornata et diademate aureo coronata. Theod. II, 3.

[2] Oculos semper in introitu ecclesiæ ad crucem dirigere solebat. Ibid.

[3] V. plus haut, p. 213.

[4] En pendet Deus tuus nudus, et tu homo inutilis vestibus pretiosis operiris. Spinis caput ejus pungitur, et tuum caput redimitur auro... Cecidit exanimis effecta... Ad ostium ecclesiæ propter refrigerium portaverunt, et reclinantes eam, faciem ejus aqua benedicta, quæ aderat, consperserunt. Theod. l. c.

de renoncer à toute parure quelconque, hormis les cas où l'exigeraient les obligations de son rang ou la volonté de son mari. Dans les dépositions de ses suivantes, on trouve le détail de plusieurs des objets qui faisaient alors partie de la toilette d'une princesse, et qu'elle ne voulut plus porter. Elle renonça, par exemple, aux étoffes teintes, aux voiles de couleur éclatante pour la tête, aux manches étroites et plissées qui paraissent avoir été un grand luxe de cette époque, aux bandeaux de soie qui retenaient les cheveux, enfin aux robes trop longues et traînantes[1]. Lorsqu'elle se trouvait dans la nécessité de revêtir ses habits de cérémonie, elle conservait sous l'or et la pourpre des vêtements de simple laine et son cilice qu'elle ne quittait jamais; aussi, dans les solennités publiques, offrait-elle toujours l'union de la dignité et de la modestie d'une princesse chrétienne[2]. Elle recommandait cette modestie chrétienne aux nobles dames qui venaient lui rendre visite, les exhortait instamment à renoncer au moins en cela aux vanités du siècle, et leur envoyait même des modèles de vêtements qu'elle croyait leur convenir[3]. Ses efforts ne furent pas sans fruit; plusieurs de ces dames, touchées par l'exemple de cette jeune femme à peine mariée, renoncèrent aux superfluités mondaines, et quelques-unes d'entre elles firent même vœu de continence perpétuelle.

O sainte simplicité, candeur des premiers âges, tendresse naïve et pure des anciens jours, revivrez-vous jamais? Faut-il

[1] Coloratis peplis, fucatisque velaminibus capitis, manicis consutitiis nimis strictis, crinalibus sericisque zonis pro ornatu capillis implicitis, longis vestibus... Dict. IV. Ancill. p. 2016. V. aussi le manuscrit de Darmstadt.

[2] Modesto semper et christianæ religioni congruo processit habitu, quantum principalis dignitas permittebat. Theod. II, 3.

[3] Dans et mittens eisdem exemplaria, quibus salvis bonis moribus uti possent. Theod. l. c. Adhuc existens juvencula viro noviter copulata. Theod. l. c.

croire que vous soyez éteintes et mortes pour toujours? Et s'il est vrai que les siècles ne sont dans la vie du monde que comme les années dans celle des hommes, ne reviendrez-vous pas, après un si long et si sombre hiver, ô doux printemps de la foi, rajeunir le monde et nos cœurs?

CHAPITRE VIII

DE LA GRANDE CHARITÉ DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH ET DE SON AMOUR POUR LA PAUVRETÉ.

> Da pauperi, ut des tibi : da pauperi micam, ut accipias totum panem ; da tectum, accipe cœlum ; da res perituras, ut accipias æternas mensuras.
>
> S. Petrus Chrysologus, Sermo 8 de jejun. et eleem.

> In te misericordia, in te pietate,
> In te magnificenza, in te s' aduna
> Quantunque in creatura è di bontate.
>
> Dante, Parad., c. xxxiii.

Tandis qu'Élisabeth imposait un joug si rigoureux à ses sens, et se traitait elle-même avec une sévérité si soutenue, son cœur débordait de charité et de miséricorde envers ses frères malheureux. La tendre pitié qui l'avait toujours animée dès son enfance prenait chaque jour le nouveau développement qui devait en si peu de temps la conduire à mériter ce glorieux et doux surnom de *Patronne des pauvres*, sous lequel la chrétienté la vénère aujourd'hui. La générosité envers les pauvres était un des traits les plus distinctifs de l'époque où elle vivait, notamment chez les princes; mais on remarquait que chez elle la charité ne provenait pas de l'influence de sa naissance, et moins encore du désir de mériter des éloges ou une reconnaissance purement humaine, mais bien d'une inspiration céleste et intérieure. Dès le ber-

ceau, elle n'avait jamais pu supporter la vue d'un pauvre sans que son cœur en fût comme percé de douleur[1]; et maintenant que son époux lui avait accordé la liberté la plus entière pour tout ce qui touchait à l'honneur de Dieu et au bien du prochain[2], elle s'abandonnait sans réserve à son penchant naturel pour soulager les membres souffrants du Christ. C'était sa pensée de chaque jour, de chaque moment[3]; c'était aux pauvres qu'elle consacrait tout ce superflu qu'elle refusait aux habitudes de son sexe et de son rang; et, malgré les ressources que la charité de son mari mettait à sa disposition, elle donnait si rapidement tout ce qu'elle avait, qu'il lui arriva souvent d'être réduite à se dépouiller elle-même de ses vêtements, pour avoir de quoi soulager les malheureux.

Une si touchante abnégation de soi ne pouvait manquer de frapper le cœur et l'imagination du peuple; aussi raconte-t-on dans les anciennes chroniques qu'un jour de jeudi que la duchesse descendait en ville, richement habillée et couronnée, elle rencontra une foule de pauvres sur son passage, et leur distribua tout ce qu'elle avait d'argent avec elle; puis quand elle eut tout donné, elle en vit un qui lui demanda l'aumône d'un ton plaintif; elle gémit de n'avoir plus rien à lui donner; mais, pour ne pas le contrister, elle ôta un de ses gants, qui était richement brodé et orné de bijoux, et le lui donna. Un jeune chevalier qui la suivait, ayant vu cela,

[1] Arm mensche nummer ane gesach
Si in hette sunder ungemach
Unde iamerlichen Schmerzen
Mit ime in irme Herzen.
Cod. Darmst.

[2] Theod. II, 6.

[3] Eleemosynisque et misericordiis pauperum insistens, in justificationibus Domini exercebatur die ac nocte. Ibid.

alla aussitôt rejoindre le pauvre, et lui acheta le gant de la duchesse, qu'il attacha sur son casque en guise de cimier, comme un gage de la protection divine. Et il eut raison ; car, à dater de ce moment, il s'aperçut que dans tous les combats, dans tous les tournois, il triomphait toujours de ses adversaires, et n'était jamais vaincu lui-même. Il alla plus tard à la Croisade, où ses exploits lui acquirent un grand renom. De retour dans sa patrie et sur son lit de mort, il déclara qu'il attribuait toute sa gloire et tous ses succès au bonheur qu'il avait eu de porter pendant toute sa vie un souvenir de la chère sainte Élisabeth [1].

Mais ce n'était pas par des présents ni avec de l'argent que la jeune princesse pouvait satisfaire à son amour pour les pauvres du Christ; c'était bien plus par ce dévouement personnel, par ces soins tendres et patients, qui sont assurément aux yeux de Dieu comme à ceux des malheureux la plus sainte et la plus précieuse aumône. Elle se livrait à ces soins avec la simplicité et la gaieté extérieure qui ne la quittaient jamais [2]. Quand des malades venaient invoquer sa charité, après qu'elle leur avait donné ce qu'elle pouvait, elle s'informait de leur demeure, afin d'aller les y voir. Et alors aucune distance, aucune difficulté du chemin ne l'arrêtait; elle savait que rien ne fortifie le sentiment de la charité comme d'approfondir les misères humaines dans ce qu'elles ont de plus matériel et de plus positif. Elle pénétrait dans les huttes les plus éloignées de son château, les plus repoussantes par la saleté et le mauvais air ; elle entrait dans ces asiles de la pauvreté avec

[1] Rebhahn. Hist. Eccles. Isenac. Mss. — Passional, f. 59. Selon ce dernier, ce n'était pas un gant, mais une des manches de sa robe ; selon d'autres auteurs, c'était son écharpe.

[2] Omnia caritatis opera in maxima hilaritate et vultus constantia exhibebat. Theod. II, 6.

une sorte de dévotion et de familiarité à la fois ; elle y apportait elle-même ce qu'elle croyait être nécessaire à leurs tristes habitants ; elle les consolait bien moins encore par ses dons généreux que par ses douces et affectueuses paroles [1]. Quand elle trouvait qu'ils étaient endettés et sans moyen de s'acquitter, elle se chargeait de payer leurs dettes avec ses propres deniers [2]. Les pauvres femmes en couche étaient surtout l'objet de sa compassion ; toutes les fois qu'elle le pouvait, elle allait se mettre à côté de leurs misérables lits, les assistait et les encourageait [3] ; elle prenait leurs nouveaux-nés entre ses bras avec un amour de mère, les couvrait d'habits qu'elle avait faits elle-même, et les tenait souvent sur les fonts baptismaux, afin que cette maternité spirituelle pût lui fournir un motif de plus pour les aimer et les soigner pendant toute leur vie [4]. Quand un de ses pauvres mourait, elle venait, dès qu'elle le pouvait, veiller auprès du corps, l'ensevelissait de ses propres mains, souvent avec les draps de son propre lit [5], assistait à ses obsèques ; et l'on voyait avec ad-

[1] Und wenne siechen zu ire kament... so frogete si denne wo ir herberge were daz sie kunde dar kommen. Cod. Heidelb. p. 18. Quantumcumque distabant hospitia et quantumlibet via esset lutosa vel aspera, eos visitabat. Theod. II, 6. — Viles camerulas familiariter subintrans... nec sordes abhorrens... Cod. Florent. 155. — Und trostete sie mit almusen und mit süssen worten. Cod. Heidelb., 10.

Ceulx sermonoit sainte Ysabiaux,
Les moz lor dizoit doulx et biaux
De pacience et de salut.
Rutebeuf, Mss., p. 33.

[2] Cod. Heidelb., 10.

[3] Ibid. — Theod. l. c.

[4] De sacra fonte eos lavavit, ut compaternitatis occasione liberius eis benefacere posset. Theod. l. c.

[5] Jean Lefèvre, l. XLVI, c. 24.

miration cette noble souveraine suivre avec humilité et recueillement le pauvre cercueil du dernier de ses sujets [1].

Rentrée chez elle, elle employait ses loisirs, non pas aux délassements délicats de la richesse, mais, comme la femme forte de l'Écriture, à des travaux pénibles et utiles; elle filait de la laine avec ses demoiselles d'honneur, et en faisait ensuite de ses propres mains des vêtements pour ses pauvres, ou pour les religieux mendiants qui vinrent à cette époque s'établir dans ses États [2]. Elle se faisait souvent accommoder pour tout repas des légumes à dessein mal cuits, sans sel, sans assaisonnement quelconque, afin de savoir par expérience comment les pauvres étaient nourris; et elle les mangeait avec une grande joie [3].

On a vu plus haut comment elle souffrait sans cesse la faim, pour ne pas user de la nourriture qu'elle croyait être le fruit du travail injustement exigé de ses pauvres sujets; mais elle ne bornait pas à ces scrupules purement personnels son zèle pour la justice et sa tendre sollicitude pour les malheureux. Lorsque, dans l'exercice des soins domestiques de sa maison, elle découvrait la trace de quelque violence, de quelque tort commis à l'égard des pauvres gens de la campagne, elle allait sur-le-champ le dénoncer à son mari, et cherchait elle-même à le compenser autant que le permettaient ses moyens [4]. Comme si ces touchantes vertus étaient l'apanage imprescriptible de la maison de Hongrie, on les

[1] Eorum funera propriis manibus contrectabat, et ipsorum obsequiis devote manebat. Cod. Florent. 155.

[2] Manum mittens ad fortia fusum apprehendit regis filia, et cum pedisequis suis lanam filabat..... pauperum vestes, insuper catechumenorum egenorum propriis manibus consuebat.

[3] Herm. Fritzl. Mss. Heidelb.

[4] Vim vel injuriam passis pro viribus satisfieri laborabat. Theod. II, 6.

retrouve presque deux siècles plus tard dans une jeune et illustre souveraine, fille, comme notre Élisabeth, d'un roi de Hongrie, dans Hedwige, élue à treize ans reine de Pologne, qui effectua par son mariage avec Jagellon l'union de la Pologne et de la Lithuanie, et qui mourut à vingt-huit ans en odeur de sainteté (1399), après avoir été renommée comme la plus belle[1] et la plus courageuse princesse de son temps. Digne d'être de la race d'Élisabeth par l'immense pitié de son cœur, elle a laissé dans les annales de son pays une des plus délicieuses paroles qui aient jamais échappé à l'âme d'une chrétienne. Des pauvres paysans étant venus tout en pleurs se plaindre à elle que les domestiques du roi leur avaient enlevé tous leurs bestiaux, elle courut chez son époux, et en obtint la restitution immédiate; après quoi elle dit : « Le bétail leur est rendu, mais qui rendra leurs « larmes[2] ? »

Élisabeth aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobée, non-seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait ainsi chargée par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très-rude que l'on montre encore[3], portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les

[1] In orbe universo parem in forma non habere credita est. Dlugosz. x.

[2] Etsi pecora colonis reddimus, quis illis effusas lacrymas restituet? Ibid. — Dans l'appendice nº III, nous avons cherché à tracer une esquisse de la vie de la reine Hedwige, que quelques auteurs ont nommée sainte, mais qu'il ne faut pas confondre avec sainte Hedwige, tante d'Élisabeth.

[3] Il se nomme encore, comme aux jours d'Élisabeth, du nom très-expressif de *Kniebrechen*, casse-genou.

distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez ; » et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine ; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie : cela le surprit d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs[1]. S'apercevant du trouble d'Élisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses ; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses merveilleuses, qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme[2].

[1] In iren mantelu und kruegen
Wan sy waren beid woll beladen
Mit fleysehe, eyern und fladen
Er sprach *Lasset sehen was traget ihr*
Und deckte ine auf ire mentell schier.

Vita Rhyt., § xxi.

Do waren iz alles role rosen und wizze... die schœnsler die er je gesach und waz doch zu der zil in dem jare das jeman kein rosen haben mohte. Cod. Heideib. cxiii et cxv.

[2] Alser mit ine begunde ze koseu...
Ir erschrecken war ime leydt...
Da erschien im zu den gezeiten, etc.

Vita Rhyt., l. c.

Hermann de Fritziar, le manuscrit des Franciscains, et Pelbartus de Temeswar dans son sermon xcvi, reportent ce miracle au temps de sa pre-

Parmi tous les malheureux qui attiraient sa compassion, ceux qui occupaient la plus large place dans son cœur étaient les lépreux, que le caractère spécial et mystérieux de leur infortune rendit, pendant tout le moyen âge, l'objet d'une sollicitude mêlée d'affection et de frayeur[1]. Élisabeth, à l'instar de plusieurs saints et princes illustres de son temps, se plaisait à triompher de ce dernier sentiment, et à mépriser toutes les précautions qui séparaient extérieurement de la société chrétienne ces êtres marqués de la main de Dieu. Partout où elle en voyait, elle allait les trouver, comme s'il n'y avait aucune contagion à craindre, s'asseyait à leurs côtés, leur tenait des discours tendres et consolants, les exhortait à la patience et à la confiance en Dieu, et ne les quittait qu'après leur avoir distribué d'abondantes aumônes[2]. « Vous « devez, leur disait-elle, à bonne chère souffrir ce martyre ; « vous ne devez en avoir ni deuil ni colère. Quant à moi, je

mière enfance. Selon eux, un jour qu'elle sortait des cuisines avec des vivres qu'elle avait dérobés pour les pauvres, elle rencontra son père ou son beau-père, qui lui dit : « Chère petite, que portes-tu là ? » Elle répondit : « Des roses pour me faire une guirlande. » — « Voyons ces roses, » dit-il. Et, en effet, il n'y avait que cela. Nous avons préféré suivre la majorité des auteurs et la tradition générale, qui appliquent ce miracle à sa vie conjugale, et y font intervenir son mari. C'est, du reste, le plus célèbre et le plus populaire des miracles de notre sainte : elle a été souvent représentée, par les peintres et les sculpteurs catholiques, avec des roses dans son manteau. On cultive encore des roses en grande quantité autour de son église à Marbourg, comme aussi sur la Wartbourg. Le peuple de ces deux lieux, quoique protestant, a conservé avec amour cette légende. Nous l'avons entendu raconter par un paysan des environs de Marbourg, le 29 juin 1834, avec le détail de la rose prise et gardée par le landgrave, que nous n'avions trouvé dans aucun auteur.

Le même miracle est attribué à sainte Élisabeth de Portugal, petite-nièce de notre sainte, et à sainte Rose de Viterbe.

[1] Voyez plus loin les détails à ce sujet, chapitre xxv.

[2] Ubicumque tales reperit assidens illis consolabatur, exhortans ad patientiam, etc. Theod. Cod. Heid. cxiii et cxv.

« suis certaine que si vous prenez en patience cet enfer que « Dieu vous envoie en ce siècle, vous serez sauvés et quittes « de l'autre enfer. Or, sachez que c'est un grand mérite [1]. » Ayant rencontré un jour un de ces infortunés qui souffrait en outre d'une maladie à la tête, et dont l'aspect était repoussant au plus haut degré, elle le fit venir en secret dans un endroit retiré de son verger, et lui coupa elle-même ses affreux cheveux, lava et pansa sa tête, qu'elle tenait sur ses genoux: ses demoiselles d'honneur l'ayant surprise dans cette étrange occupation, elle leur sourit sans rien dire[2].

Un jour de Jeudi-Saint, elle rassembla un grand nombre de lépreux, leur lava les pieds et les mains, puis, se prosternant devant eux, elle baisa humblement leurs plaies et leurs ulcères.

Une autre fois, le landgrave étant allé passer quelques jours à son château de Naumbourg, qui était au centre de ses possessions septentrionales et voisines de la Saxe, Élisabeth resta à la Wartbourg, et employa le temps que son mari devait être absent à soigner avec un redoublement de zèle les pauvres et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir des habits qu'elle leur avait faits, malgré le mécontentement qu'en témoignait hautement la duchesse-mère Sophie, qui était restée avec son fils depuis la mort de son mari. Mais la jeune duchesse ne tenait que fort peu de compte des plaintes de sa belle-mère. Parmi ces malades il y avait alors un

[1] Rutebeuf, Mss. de la Bibl. roy., p. 44.

[2] Mendicum horrendum aspectu capilis infirmitate laborantem, secrete assumsit, caputque ejus in sinu suo reclinans, horridos capillos ipsius sanctis manibus totondit, etc... Supervenientibus correpta pedissequis ridebat et tacebat. Theod. II, 6. Cod. Heid.

Et elle ne savoit que dire,
Se prenoit par amours à rire.
Rutebeuf, p. 31, Mss.

pauvre petit lépreux, nommé Hélias ou Hélie, dont l'état était si déplorable, que personne ne voulait plus le soigner. Élisabeth seule, le voyant abandonné de tous, se crut obligée de faire plus pour lui que pour tout autre; elle le prit, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent salutaire, et puis le coucha dans le lit même quelle partageait avec son mari[1]. Or il arriva justement que le duc revint au château pendant qu'Élisabeth était ainsi occupée. Aussitôt sa mère courut au-devant de lui, et, comme il mettait pied à terre, elle lui dit : « Cher fils, viens avec moi; je veux te montrer une belle « merveille de ton Élisabeth. » — « Qu'est-ce que cela veut « dire ? » dit le duc. — « Viens seulement voir, » reprit-elle; « tu verras quelqu'un qu'elle aime bien mieux que « toi. » Puis le prenant par la main, elle le conduisit à sa chambre et à son lit : « Maintenant, regarde, cher fils; ta « femme met des lépreux dans ton propre lit, sans que je « puisse l'en empêcher : elle veut te donner la lèpre; tu le « vois toi-même. » En entendant ces paroles, le duc ne put se défendre d'une certaine irritation, et enleva brusquement la couverture de son lit[2]. Mais au même moment, selon la

[1] Den zy batte schmirte zwueg
Darnach sy ine in ir bette trueg
Dae sy mit irem Herrem inne lag.
Vita Rhyt. § xx.

[2] Und alz er von syme pherde getrad do quam syn muthir.

Ein wunder will ich zeigen dir
Das deine Elisabeth treibt an...

Do sprach her : « Was ist daz? » Dosprach sie : « Komme und siche... einen den sy viel lieber hat dan dich... »

Sy nam den son bey seyner hant...
« Dae wirdestu vergiftet von
Nu sych selber zu mein lieber sœn. »
Sein gemueth was ime etwas scharff
Des bettes decke er aufwarf.
Vit. Rh. xx. Rothe, 1707. Passion. 59.

belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et, au lieu du lépreux, il vit la figure de Jésus-Christ crucifié, étendu dans son lit[1]. A cette vue, il resta stupéfait ainsi que sa mère, et se mit à verser des larmes abondantes, sans pouvoir d'abord proférer une parole. Puis se retournant, il vit sa femme qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre le lépreux : « Élisabeth, » dit-il aussitôt, « ma bonne chère sœur, je te « prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes : je « t'en saurai toujours bon gré; ne te laisse arrêter par per- « sonne dans l'exercice de tes vertus[2]. » Ensuite il se mit à genoux, et dit à Dieu cette prière : « Seigneur, ayez pitié « de moi, pauvre pécheur ; je ne suis pas digne de voir « toutes ces merveilles, je ne le reconnais que trop ; aidez- « moi à devenir un homme selon votre cœur et votre divine « volonté[3]. »

Élisabeth profita de la profonde impression qu'avait faite cette scène sur le duc, pour obtenir de lui la permission de construire un hospice à mi-côte du rocher que domine le château de Wartbourg, sur le site occupé depuis par un couvent de Franciscains. Elle y entretint, à dater de ce moment, vingt-huit pauvres malades ou infirmes, choisis parmi ceux

[1] Tunc aperuit Deus interiores principis oculos, viditque in thoro suo positum Crucifixum. Theod. II, 6.

[2]

Und begeguet seyne Elisabeth
Dy ime nach hatte geschrietten
Auf das sy versunet seinen Zorn
Und der sieche bliebe unverworn.

Vita Rhyt. § xx.

Elyzabeth, myn liebe swester, sulche geste soltu vehil dicke yn myn belle legen, das ist mir woi zu dancks. Berlh. Capi. 7.

[3] Passional, f. 57.

qui étaient trop faibles pour grimper jusqu'au château même[1]. Tous les jours elle allait les visiter, et leur porter elle-même à manger et à boire.

Vivant ainsi avec les pauvres et pour eux, il n'est pas étonnant que Dieu lui ait inspiré ce saint amour de la pauvreté qui a illustré les âmes les plus riches de ses grâces. Tandis que, sorti du peuple, François d'Assise ouvrait au monde comme une nouvelle porte du sanctuaire par où se précipitaient avec ardeur toutes les âmes avides d'abnégation et de sacrifices, Dieu suscitait au milieu de la chevalerie allemande cette fille de roi, qui, à quinze ans, sentait déjà le désir de la pauvreté évangélique lui brûler le cœur, et qui confondait l'orgueil et la magnificence de ses pairs par un profond et souverain mépris de tous les biens terrestres[2]. Il semblait lui marquer ainsi la place qu'elle se hâta de prendre, dans le culte de l'Église et l'amour du peuple chrétien, à côté du Séraphin d'Assise. En toute la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, elle avait su dessécher dans son cœur jusqu'aux dernières racines des gloires mondaines[3]. « Elle, » dit un ancien écrivain, « elle qui estoit en souve- « raine gloire, questoit l'estat de povreté afin que le monde « n'eust rien propre en elle, et qu'elle fust povre comme « Jésus-Christ l'avoit esté[4]. »

Elle ne pouvait se défendre d'associer son époux bien-aimé

[1] Dy nicht mœchten gehn noch kriechen
Gein Wartburg wan es was zehoch.
Vita Rhyt. § XX.

[2] Evangelicæ desiderium paupertatis Spiritui sancto in ejus dulciter accensum præcordiis fortiter æstuabat. Theod. II, 7.

[3] Intra semetipsum spiritu pauper mendicitatem præ iis omnibus affectabat... Flore juventutis vernabat in corpore, sed mundanæ gloriæ flos decidens ejus aruit in corde. Ibid.

[4] Jean Lefèvre, l. XLVI, c. 23.

à toutes ses secrètes et saintes rêveries, à tous les élans de son imagination enfantine vers une vie à la fois plus simple et plus conforme à la perfection évangélique. Une nuit qu'étant couchés ensemble ils ne dormaient pas, elle lui dit : « Sire, si cela ne vous ennuie pas, je vous dirai une pensée que j'ai sur le genre de vie que nous pourrions mener pour mieux servir Dieu. » « Dites-le donc, douce amie, » répondit son mari ; « quelle est votre pensée à ce sujet ? » « Je « voudrais, » dit-elle, « que nous n'eussions qu'une seule char-« ruée de terre, qui nous fournirait de quoi vivre, et environ « deux cents brebis ; et alors vous pourriez labourer la terre, « mener les chevaux, et souffrir pour Dieu ces travaux ; et « moi j'aurais soin des brebis et je les tondrais. » Le landgrave se mit à rire, et lui répliqua : « Eh ! douce sœur, si « nous avions tant de terre et tant de brebis, il me semble « que nous ne serions guère pauvres ; et bien des gens nous « trouveraient encore trop riches[1]. »

Mais charmé de la tendre simplicité de sa femme, il ra-

[1] Une nuit gisoient
Ensemble en lor lit, et villoient
Si dist : Sire, ne vous anuit,
Je dirai mon pense danuit...
Douce amie, dites le dune...
Je volroie moult doucemeut
Une seule kerue avoir
De terre dont nous vesquissiuns.
Et ij cens brebis ensement ;
Qu'il vous couenroit ahatier
La terre, et mener les chevaux,
Et souffrir por Dieu les travaus.
Et iou d'autre part overroie
As brebis, et les tondroie...
— Landegraue dist en riant,
Par la simplece qu'il savoit,
Que sa feme en son euer avoit :
E, douce suer, si nous aviens, etc.

Le moine Robert, Mss. 1332

conta lui-même, peu de jours après, cette causerie intime à son ami l'archevêque Théodore de Trèves, et c'est de ce prélat que la tenait l'historien qui nous l'a conservée[1].

D'autres fois c'était avec ses suivantes, qui étaient aussi ses amies, qu'elle parlait longuement des joies de la pauvreté; et souvent dans ses épanchements familiers avec elles, la jeune princesse, aussi enfant par le cœur que par l'âge, cherchait à réaliser, au moins en image, ses pieux désirs. Dépouillant ses habits royaux, elle se revêtait d'un misérable manteau de couleur grise, réservé aux pauvres et aux vilains, couvrait sa tête d'un voile déchiré, et marchait devant ses compagnes comme une pauvresse, en feignant de mendier son pain; puis, comme avertie par une inspiration céleste du sort que Dieu lui réservait, elle leur disait ces paroles prophétiques: « C'est ainsi que je marcherai lors« que je serai pauvre et dans la misère, pour l'amour de « mon Dieu[2]. »

« O mon Dieu ! » s'écrie saint François de Sales en racontant ce trait à sa chère Philothée, « que cette princesse « était pauvre en sa richesse, et qu'elle était riche en sa pau« vreté[3] ! »

Nous l'avouons de bon cœur, dans la vie de cette sainte, que nous avons étudiée avec tant d'amour, rien ne nous semble plus touchant, plus digne d'admiration et d'envie que cette simplicité enfantine qui pourra appeler sur quelques lèvres

[1] Sicut a Domino Theodorico didici, venerabili archiepiscopo Trevirensi, cum nocte quadam simul in lecto jacerent et vigilarent, etc... Cæsar. Heist. ap. Mss. Bolland.

[2] Coram ancillis in palatio... vili pallio se induens... processit tanquam paupercula... tanquam præsago corde sui futuri status prophetissa, dixit ad ipsas : « Sic incedam cum pro Deo meo miserias sustinebo. » Theod. II, 7.

[3] Introduction à la vie dévote, p. III, c. 15.

le sourire du dédain. A nos yeux, ce naïf abandon à toutes ses impressions, ces sourires, ces pleurs si fréquents, ces joies et ces inquiétudes de petite fille, ces jeux innocents de l'âme qui se repose au sein de son Père céleste, mêlés à des sacrifices si pénibles, à des pensées si hautes, à une si fervente piété, à une charité si active, si dévouée, si ardente, offrent le charme le plus doux et le plus puissant. Dans un temps comme le nôtre surtout, où les fleurs se flétrissent sans que les fruits puissent mûrir, où la simplicité est morte dans les cœurs et dans la vie privée tout autant que dans la vie sociale et publique, un chrétien ne saurait étudier sans émotion et sans envie comment s'est développée et révélée l'âme de cette Élisabeth, dont la courte vie n'a été qu'une longue et céleste enfance, qu'une perpétuelle obéissance à la parole dite par le Seigneur, lorsque, prenant un petit enfant et l'ayant placé au milieu de ses disciples, il leur dit: « *En « vérité je vous le dis, si vous ne devenez comme ces petits « enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des « cieux*[1]. »

[1] Amen dico vobis, nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. S. Matt. XVIII, 3.

CHAPITRE IX

DE LA GRANDE DÉVOTION ET HUMILITÉ DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Mittet radicem deorsum, et faciet fructum sursum.

IV REG. XIX. 30.

Assez se fit dou siècle l'estrange,
A Dieu servir veut son cuer mettre,
Car si comme tesmoigne la lettre
Vertus planta dedans son cuer...
Tous vices de sa vie osta
De Dieu sest (sait) : qui tel hoste a
Ne peut ametr Dieu par amors.
Escole fu de bones mors,
Essample fu de penitence,
Et droit miraouers d'innocence.

RUTEBEUF, Mss

Il était impossible qu'Élisabeth pût se livrer à l'amour du prochain avec un si merveilleux dévouement, sans que l'amour de Dieu eût inondé et maîtrisé son cœur. Pour aimer ses frères autant et plus qu'elle-même, il fallait bien qu'elle aimât Dieu par-dessus toutes choses. Aussi la voyons-nous chaque jour faire de nouveaux progrès dans cette science sublime; chaque jour l'humilité, qui avait été la première compagne de son enfance, croissait dans son âme, et remplissait cette sainte demeure; car elle s'y trouvait à merveille, selon l'expression d'un de ses poétiques biographes [1]. Chaque jour,

[1] Demuth die viel hohe tugend
Hete ir gevolget uzer ingent,

aidée par cette divine amie, elle apprenait mieux à dompter tout ce qu'il lui restait de terrestre dans le cœur; de sorte que, malgré son extrême jeunesse, malgré les devoirs de son état et les distractions de sa position, elle était parvenue à un degré de repos et de confiance en Dieu que les plus grands saints auraient pu envier.

Pour y arriver comme pour s'y maintenir, elle n'avait pas eu de secours plus efficace et plus constant que la pratique fidèle des commandements de l'Église, et la fréquentation des sacrements que cette mère inépuisable en bienfaits offre à tous ses enfants. Elle communiait très-souvent, quoique toujours avec crainte et respect [1]. Élisabeth comprenait avec toute l'intelligence de la foi le prix ineffable de ces trésors. Elle assistait aux offices divins avec un respect mêlé de crainte et d'amour, et avec un empressement sans égal. A peine entendait-elle sonner la cloche qui annonçait l'office, qu'elle volait en quelque sorte à l'église [2], et cherchait toujours à y arriver avant ses suivantes; aussitôt arrivée, elle faisait à la dérobée plusieurs génuflexions accompagnées de prières ferventes, comme des confidences secrètes à son Père céleste [3].

Pendant la messe, elle cherchait à témoigner par des actes

Und wuchs an ir von tage zu tage
Wann ir was sere wol mit ir.
Cod. Argent.

[1] Libenter et frequenter communicare studuit, cum timore tamen et reverentia, tanto sacramento se indignam reputans. Cæsarius ap. Mss. Bolland.

[2] ...... Si gemach gerne vloch
Als man di glocken en zoch.
Cod. Argent.

[3] Ancillas celeri gressu ad ecclesiam prævenieus, genuflexiones faciebat occulte... Theod. II, 10. — Ut quasi quibusdam clandestinis orationibus aliquam Dei gratiam impetraret. Cod. Flor. 152.

d'humilité extérieure la tendre reconnaissance que lui inspirait le sacrifice toujours renouvelé de la Victime innocente et suprême [1]. Obligée, par égard pour la présence de son époux et pour ne point scandaliser les fidèles, de se revêtir d'un costume conforme à son rang, elle manifestait l'humilité de son cœur par la modestie et la réserve de sa tenue; comme aussi en se dépouillant, en présence des autels, de tous les ornements qu'elle pouvait déposer et reprendre sans gêne, comme, par exemple, sa couronne ducale, ses colliers, ses bracelets, ses bagues et ses gants [2]. C'est ce qu'elle faisait surtout pendant la lecture de l'Évangile, et au moment de la consécration et de la communion. Or il arriva un jour [3] que pendant le canon de la messe, comme elle priait avec ferveur, les mains modestement jointes et cachées sous son manteau, et son voile relevé afin de pouvoir contempler la sainte hostie [4], une lumière céleste vint l'entourer. Le prêtre qui était à l'autel, homme d'une vie et d'une renommée très-saintes, vit, au moment de la consécration, le visage de la duchesse réfléchir une splendeur si grande, qu'il en fut tout ébloui; et, jusqu'à la communion, il se trouva entouré des rayons qui jaillissaient autour d'elle, comme s'il avait été en plein soleil [5]. Pénétré de surprise, il rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait manifesté par une lumière visible et merveilleuse la lumière intérieure de cette âme sainte, et raconta plus tard ce qu'il avait vu.

[1] Flagrabat enim erga sacramentum fervore omnium medullarum. Theod. II, 10

[2] Theod. l. c.

[3] En 1224, selon la chronique de Thuringe, par Rothe.

[4] Plicatis sub chlamyde manibus. Theod. l. c. Montanus, cap. 10.

[5] Rothe, Chron. Thur., 1707. Vidit faciem ejus claritate nimia divinitus illustratam, tanquam solem radios lucifluos emittentem, etc. Theod. l. c.

Elle mettait la plus grande sollicitude à observer les préceptes de l'Église sur les fêtes. Elle consacrait le saint temps de carême par le jeûne habituel, quoique son âge l'en dispensât, ainsi que par des prières et des aumônes plus nombreuses. Mais rien ne saurait exprimer la ferveur, l'amour, la vénération pieuse avec laquelle elle célébrait ces jours sacrés où l'Église rappelle aux fidèles, par des cérémonies si touchantes et si expressives, le mystère douloureux et ineffable de notre Rédemption [1]. Le Jeudi-Saint, imitant le Roi des rois, qui à pareil jour, s'étant levé de table, déposa ses vêtements [2], la fille des rois de Hongrie, ôtant tout ce qui pouvait lui rappeler les pompes mondaines, se revêtait de l'habit ordinaire des pauvres mendiants, et, chaussée d'une sorte de brodequins qui paraît avoir été réservée alors aux malheureux, allait à pied faire la visite des églises [3]. Ce même jour elle lavait humblement les pieds de douze pauvres, quelquefois de lépreux [4], et leur donnait à chacun douze pièces d'argent, un habit de drap, et un pain blanc.

Elle passait toute la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint en prières, et dans la contemplation de la Passion de Notre-Seigneur. Dès l'aurore du jour de la consommation du sacrifice divin, elle disait à ses suivantes : « C'est aujourd'hui un jour « d'humiliation pour tous; je veux qu'aucune de vous ne me « témoigne le moindre respect [5]. » Vêtue du même costume

[1] Festivitates quoque, quibus nostræ redemptionis beneficia recoluntur, quanta veneratione adoraverit, qua caritate amplexa fuerit, qua pietate susceperit, qua fide coluerit, quis digne enarrabit! Theod. II, c. 11.

[2] Surgit a cœna, et ponit vestimenta sua. Joan. XIII, 4.

[3] Calceis cruri alligatis utens. Quis unquam de regis filia audivit talia? Theod. l. c.

[4] Voyez p. 254.

[5] Hodie dies humiliationis est : nullam a vobis volo mihi reverentiam exhiberi. Theod. l. c.

que la veille, et se conformant en tout à la coutume des pauvres femmes du pays, elle mettait dans sa robe quelques petits paquets de linge grossier, un peu d'encens et de tout petits cierges [1]; puis se rendait nu-pieds, au milieu de la foule, dans toutes les églises; et, s'agenouillant devant chaque autel, elle y déposait un paquet de linge, de l'encens, et un cierge; après quoi elle se prosternait humblement, et passait au prochain autel. Quand elle avait ainsi achevé le tour d'une église, elle sortait sur la place, et distribuait de larges aumônes aux pauvres; mais comme on ne la connaissait pas, on la foulait impitoyablement dans la presse, comme toute autre femme du peuple [2].

Des personnes de sa cour lui reprochaient de faire à l'église, en cette occasion solennelle, des offrandes si mesquines, tandis que, comme princesse et souveraine, il lui appartenait de donner l'exemple de la munificence [3]; mais l'instinct céleste de son cœur lui disait qu'un pareil jour était mieux fêté par l'humilité que par toute autre vertu. Elle faisait violence à la générosité excessive de sa nature, pour pouvoir d'autant plus complétement se confondre avec les petits et les humbles, et offrir à Dieu ce sacrifice d'un cœur contrit et humilié, qu'il a promis de ne jamais mépriser.

A la fête des Rogations, qui était à cette époque célébrée par des réjouissances mondaines, et surtout par un grand luxe de parure, la jeune duchesse s'adjoignait toujours à la procession, vêtue de grosse bure et nu-pieds. Pendant les

[1] Ordinavit more pauperum in gremio suo iini fasciculos piurimos parvulos et plenum thure vasculum, de ceraque iumina parva muita. Theod. II, 11.

[2] Ad singula fasciculum iiui parvulum et thus cum lumine modico oblulit. Et inclinans humiliter discessit..... Ibal sic, et comprimebatur tanquam una de populo. Ibid.

[3] Ibid.

sermons des prédicateurs, elle prenait toujours place parmi les plus pauvres mendiantes, et suivait ainsi en toute humilité, à travers les champs, les reliques des Saints et la Croix du Sauveur[1]. Car, dit un de ses contemporains, toute sa gloire était dans la Croix et la Passion du Christ; le monde était crucifié pour elle, et elle était crucifiée au monde[2].

Aussi le Dieu qui s'est lui-même nommé le Dieu jaloux ne pouvait souffrir que le cœur de sa fidèle servante fût envahi, même pour un moment, par une pensée ou par une affection purement humaine, quelque légitime qu'en pût être l'objet. Un trait remarquable rapporté par le chapelain Berthold, et répété par tous les historiens, nous montre jusqu'où Élisabeth et son époux portaient ces saints et délicats scrupules qui sont comme le parfum qui s'exhale des âmes élues. Une fois, tous les deux s'étaient fait saigner en même temps, et, selon la coutume d'alors, le duc avait réuni à cette occasion les chevaliers des environs, pour se réjouir avec eux et leur donner des fêtes pendant plusieurs jours[3]. Un de ces jours, comme ils assistaient tous à une messe solennelle dans l'église Saint-Georges d'Eisenach, la duchesse, oubliant la

[1] Cum quidam contra sanctorum decreta facientes pretiosis et delicatis vestibus decorantur, ipsa princeps regis filia laneis induta, nudis pedibus processionem Crucis et sanctorum reliquias sequebatur, et in prædicatorum stationibus semper inter pauperrimas se locabat. Theod. II, 11.

[2] Cod. Pal. Heid.

[3] Sie hatten beide gelassen zu einem mal. Herm. Fritz. — C'était, au moyen âge, une affaire importante et solennelle que de se faire saigner: quand l'opération réussissait heureusement, on en remerciait Dieu, et on se réunissait avec ses amis dans un festin. Les princes et seigneurs en faisaient le prétexte de grandes réjouissances. Pour les époux et les fiancés, c'était l'occasion d'un usage touchant. Le jeune homme allait chez celle qu'il aimait, lui demander du bon sang. La fiancée baisait et bénissait la plaie. Le bienheureux Henri Suso demandait ce bon sang à la sainte Vierge. Voy. sa Vie, éd. Diepenbrock, p. 130.

sainteté du sacrifice, fixa ses regards et sa pensée sur son époux bien-aimé qui était auprès d'elle, et resta longtemps à le contempler, en se laissant entraîner avec abandon à l'admiration de cette beauté et de cette amabilité qui le rendait si cher à tous [1]. Mais quand elle fut revenue à elle-même, au moment de la consécration, le divin Époux de son âme lui manifesta combien cette préoccupation purement humaine l'avait offensé; car, lorsque le prêtre éleva l'hostie consacrée pour la faire adorer au peuple, elle vit entre ses mains le Seigneur crucifié et ses plaies toutes saignantes [2]. Consternée par cette vision, elle reconnut aussitôt sa faute, et tomba le visage contre terre, toute baignée de larmes, devant l'autel, pour en demander pardon à Dieu. La messe étant finie, le landgrave, habitué sans doute à la voir ensevelie dans ses méditations, sortit avec toute sa cour; et elle resta seule et ainsi prosternée jusqu'à l'heure du dîner. Cependant le repas préparé pour les nombreux convives étant prêt, et personne n'osant troubler la duchesse dans sa prière, le duc lui-même vint la trouver, et lui dit avec une grande douceur : « Chère « sœur, pourquoi ne viens-tu pas à table, et pourquoi « nous fais-tu attendre si longtemps [3]? » A sa voix, elle leva la tête et le regarda sans rien dire; et lui, voyant ses yeux rouges comme le sang, à cause de l'abondance et de la violence de ses larmes [4], lui dit, tout troublé : « Chère sœur,

[1] Aliquantisper a divinis abstracta amabilis ac dilecti mariti intuitu suspensa, quadam humanæ affectionis dulcedine ducebatur. Th. III, 8. — Do er bi ir stund de vil ir an ein gedanc von yme wanne er waz ein schone furste des libes. Herm. Fritz.

[2] Vidit Christum crucifixum per manus sacerdotis guttas sanguinis distillantem. Theod. l. c.

[3] Tunc ipse dulcissimus princeps accedens. Theod. l. c. — Liebe swester, was ist dy sache das du nicht zu tische kommst, etc. Berth. Mss.

[4] Vidit oculos ejus sanguineo colore turbidos præ amaritudine lacrymarum. Qui nimio dolore percussus..... Theod. l. c.

« pourquoi as-tu tant pleuré, et si amèrement? » Et aussitôt s'agenouillant à côté d'elle, et ayant écouté son récit, il se mit à pleurer et à prier avec elle[1]. Après un certain temps, il se leva, et dit à Élisabeth : « Ayons confiance en Dieu; je « t'aiderai à faire pénitence et à devenir meilleure encore « que tu n'es[2]. » Mais comme il vit qu'elle était trop accablée de tristesse pour pouvoir paraître au milieu de la cour, il essuya ses propres yeux, et alla rejoindre ses convives, tandis que la duchesse continuait à pleurer sa faute[3].

Cette jeune et pieuse princesse avait donc reçu du ciel le *don des larmes*[4], de ces larmes douces et rafraîchissantes qui révèlent au fond de l'âme la présence d'un trésor inépuisable de grâces et de consolations d'en haut. Les compagnes de sa vie racontent que ses larmes, quelque abondantes qu'elles fussent, n'altéraient en rien la beauté de son visage[5]. Ce n'était pas, du reste, une grâce qui lui fût spéciale; c'était tout son siècle, tout le peuple catholique de ces temps heureux, qui la possédait, en même temps que sa foi ardente et simple. Elles en connaissaient la précieuse vertu, ces ferventes générations qui honoraient d'un culte si touchant la divine larme que Jésus avait laissée tomber sur le sépulcre de son ami[6].

1 Liebe swester warumbe hast du alszo sere geweynt unde szo bitterlich. Berth. Mss... Totus in lacrymas resolutus. Theod.

2 Lat uns frolich seyn in Gote, ich will dir helfen buzzen und besseren. Herm. Fritz.

3 Repressis lacrymis, detersaque facie, inter convivas lætus apparuit et serenus. At mulier timens Deum perduravit in fletibus. Theod. l. c.

4 Habebat gratiam lacrymarum. Dict. IV. Ancill. — Da mihi gratiam lacrymarum. S. August. Medit. passim.

5 Fluebant tanquam de fonte, vultu ejus serenissimo et jucundissimo existente. Dict. IV. Ancill.

6 On voit encore à Vendôme, dans la belle église de la Trinité, l'autel où était vénérée la *sainte Larme*, c'est-à-dire une de celles que Jésus avait versées sur le tombeau de Lazare (*et lacrymatus est Jesus*, Joan. XI. 35), avec

Il y avait des larmes au fond de toute la poésie [1] et de toute la piété des hommes du moyen âge. Ce *sang de l'âme*, comme disait saint Augustin [2], cette *eau du cœur*, comme l'appellent nos vieux romans [3], coulait à flots de leurs yeux; c'était pour les âmes simples et pieuses en quelque sorte une formule de prières, un culte à la fois intime et expressif [4], une tendre et silencieuse offrande qui les associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses Saints, à tous les hommages de l'Église. Comme la B. Dominique du Paradis, on lavait avec ses larmes les souillures de son âme [5]; comme sainte Odile, on rachetait avec elles les péchés de ceux que l'on avait chéris en ce monde [6]; recueillies par les anges qui

cette inscription : Ad bustum amici Christus olim flens dedit testem hanc amorisque et doloris lacrymam. L'illustre Mabillon a publié un traité spécial pour défendre l'authenticité de cette sainte relique, qui a été contestée par Thiers, écrivain presque oublié aujourd'hui, grâce au ciel, mais dont l'influence a été très-funeste.

[1] Voy. les *Contes* de Grimm, la *Légende de sainte Catherine et du chevalier*, etc., etc.

[2] Quidam sanguis animæ. Serm. 351, n° 7.

[3] *Berthe aux grands pieds*, édit. de M. Paulin-Paris.

[4] Dabat pro cantu lacrymas plebs ignara canendi. S. Bernard., Oper. ed. Mabill., t. II, p. 11, 97.

[5] L'aveva il signore ammaestrata à lavar l' anima sua : dopo esser lavata e ornata ritiravasi con il pensiero di lavarsi il cuore all' orazione; e una mattina mentre con simplicità puerile pregrava Dio con molte lagrime, che le mostrasse quest' anima, che doveva lavare, le fu mostrata l' anima sua dentro del suo cuore in forma di bella e graziosissima bambina : onde tal gusto ne concepì, che versò dagl' occhi molte lagrime per l'allegrezza, e da esse vedendo bagnato il suo benduccio, lo fregò sopra il lato del cuore, intendendo che non con altra acqua che con le lagrime delle penitenza, si puo lavare l' anima propria. Borghigiani, *Intera Narrazione*, etc., t. I, p. 18.

[6] Elle racheta l'âme de son père en pleurant cinq jours et cinq nuits, au point d'en devenir aveugle. C'est pourquoi elle est la patronne des maux d'yeux. On montre encore sur le mont Saint-Odile, en Alsace, la chapelle des Larmes (Zæhren-Capelle), où elle fit ce sacrifice, et une fontaine dont les

les portaient aux pieds du Père des miséricordes, elles étaient comptées par lui comme un don précieux de repentir et de saint amour [1].

Et ce n'était pas seulement les faibles femmes, ce n'était pas seulement le peuple ignorant qui ressentaient ainsi la douceur et la puissance des larmes : il suffit d'ouvrir au hasard un historien de ces siècles, pour voir à chaque page comment les princes, les rois, les chevaliers, les armées entières s'épanchaient en pleurs sincères et involontaires. Tous ces hommes de fer, tous ces preux invincibles portaient dans leur poitrine un cœur tendre et naïf comme celui des enfants. On ne leur avait point encore appris à flétrir l'innocence naturelle de leurs sentiments, ou à en rougir. Ils n'avaient point encore desséché et glacé dans leurs âmes la source des émotions simples, pures et fortes, de cette rosée divine qui féconde et embellit la vie. Qui ne se souvient des sanglots et des larmes immortelles de Godefroy et des premiers Croisés, à la vue de ce tombeau du Christ qu'ils avaient conquis après de si merveilleux exploits et de si dures épreuves? Plus tard, Richard Cœur-de-Lion pleurait amèrement à la vue de Jérusalem, qu'il ne pouvait sauver [2]; et le confesseur de saint Louis raconte de son pénitent, que « quand l'on disoit en la « létanie ces mots : Biau sire Dieux, nous te prions que tu « nous doignes fontaine de larmes [3]; li saint roi disoit dévo- « tement : O sire Dieux, je n'ose requerre fontaine de

pèlerins viennent encore de bien loin chercher l'eau, souveraine pour les maux d'yeux.

[1] Une pauvre femme pleurait un jour ses péchés dans une église : l'évêque qui était à l'autel vit une colombe qui venait recueillir ses larmes et les porter au ciel. Grimm., t. III, p. 40.

[2] Joinville, p. 116, éd. 1761. Voy. aussi l'admirable scène des Croisés et des Vénitiens en 1204 racontée par Villehardouin.

[3] Dans les anciennes litanies, à dater du neuvième siècle, et dans celles

« larmes; ainçois me souffisent petites gouttes de larmes à « arouser la sécherèce de mon cuer... Et il reconnut à son « confesseur privément que aucune foiz lui donna notre Sire « larmes en oraison; lesquelles quand il les sentoit courre « par sa face souef (doucement) et entrer dans sa bouche, « elles lui sembloient si savoureuses et très douces, non pas « seulement au cuer, mais à la bouche[1]. »

qui sont encore au Bréviaire parisien, on trouve le verset suivant : *Ut compunctionem cordis fontemque lacrymarum nobis doues, te rogamus*, etc.

[1] Le confesseur, p. 324, ap. Michelet, *Hist. de France*. Le Bréviaire franciscain, dans l'office de saint Louis, vante aussi son assiduité à pleurer : *lacrymarum assiduitas*.

CHAPITRE X

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH FUT CONNUE ET CHÉRIE DU GLORIEUX SAINT FRANÇOIS, ET COMMENT ELLE EUT POUR DIRECTEUR MAITRE CONRAD DE MARBOURG.

De paupertatis horreo
Sanctus Franciscus satiat
Turbam Christi famelicam,
In via ne deficiat;
Iter pandit ad gloriam,
Et vitæ viam ampliat.
Pro paupertatis copia
Regnat dives in patria,
Reges sibi substituens,
Quos hic ditat inopia.

ANTIENNE DU BRÉVIAIRE FRANCISCAIN.

Ce que nous avons déjà raconté d'Élisabeth suffit, ce semble, pour faire comprendre la sorte de parenté qu'il y avait entre son âme et celle de ce glorieux pauvre du Christ qui illuminait alors l'Italie des rayons de sa miraculeuse puissance. Dieu ne voulait pas que cette alliance intérieure restât stérile ou ignorée; elle devait, au contraire, être féconde en consolations pour sa fidèle servante, et en bénédictions pour toute la chère Allemagne. Une remarquable analogie existait déjà dans leur vie extérieure. L'année 1207, celle-là même qui avait vu naître Élisabeth au sein des grandeurs souveraines en Hongrie, avait vu renaître à Dieu saint François; au moment où elle, fille d'un roi puissant et petite-

fille de Charlemagne, venait au monde environnée de tout l'éclat de la royauté, lui, fils du marchand Bernardone, renonçait à son pauvre avoir, à sa famille, à son honneur, pour l'amour de Dieu; et, battu, emprisonné par son père, délivré de ses liens par l'amour de sa mère, couvert de boue et de huées par ses concitoyens, il se dépouillait de son dernier vêtement pour aller seul et nu à la conquête du monde[1]. Élisabeth n'avait pas eu besoin de cette seconde naissance; elle s'était trouvée tout d'abord préparée pour le ciel, et, dès le berceau, son cœur innocent avait pu offrir un champ fertile et pur à ces semences de force et de vie que la main de François allait répandre sur l'univers chrétien, et dont Dieu lui réservait le privilége d'être une des premières et des plus illustres dépositaires.

Il ne nous appartient pas de raconter ici la merveilleuse histoire des triomphes de saint François en Italie, à dater du moment où il commença ses prédications; il faut nous borner aux faits qui se lient directement à la destinée d'Élisabeth. Au bout de quelques années, la commotion imprimée par la parole du nouvel apôtre aux âmes endormies et attiédies devint si générale, le bouleversement qu'elle opérait dans toutes les relations sociales et privées si violent, qu'il lui fallut aviser aux moyens de régulariser et de modérer la force dont Dieu lui permettait de disposer. A chaque pas, il rencontrait une foule de maris qui voulaient abandonner leurs femmes et leurs enfants pour se consacrer avec lui à la pauvreté et à la prédication évangélique, et de femmes qui se montraient prêtes à renoncer à leurs devoirs d'épouses et de mères, pour peupler les monastères où Claire, sa rivale et sa sœur, présidait aux austérités des pauvres Clarisses. Placé

[1] Hélyot, Histoire des ordres religieux, t. VII. Wadding. Annal. Minor. t. I. Marc. de Lisbonne, Chron., etc., etc. Acta sanctor. Oct. t. II.

dans la pénible alternative ou d'étouffer les germes salutaires qui se développaient dans tous ces cœurs, ou d'entretenir une révolte dangereuse contre des liens consacrés par Dieu même, il eut recours à un moyen terme que le ciel devait bénir comme toutes ses autres œuvres : à cette foule avide de lui obéir il promit une règle de vie spéciale qui associerait à ses religieux, par une communauté de prières, de bonnes œuvres et de pénitence, les chrétiens engagés dans la vie domestique, sans rompre des liens consacrés par Dieu même. Il donna d'abord cette règle de vive voix à plusieurs fidèles des deux sexes qui s'empressèrent de la mettre en pratique, surtout à Florence et dans les villes voisines. Chaque jour ils se félicitaient d'avoir trouvé le moyen de renoncer, même hors de l'enceinte des monastères, aux joies dangereuses et aux superfluités du monde. François voyant la ferveur et le nombre toujours croissant des membres de cette association, leur donna le nom de *Pénitents du Tiers-Ordre*, comme formant la troisième branche de sa famille, où figuraient déjà les Frères Mineurs dont il était le chef direct, et les religieuses de sainte Claire. En 1221, il écrivit et publia la règle qu'il leur avait prescrite. D'après ses principales dispositions, il fallait, pour être admis dans l'Ordre, si l'on était marié, le consentement de l'époux conjoint ; il fallait, en outre, avoir réparé les torts de toute nature qu'on avait pu commettre, et s'être réconcilié publiquement avec tous ses ennemis. Tout en ne quittant ni sa famille ni son état, on ne devait se vêtir que d'habits d'une couleur grise et obscure, et ne point porter d'armes, si ce n'était pour la défense de la patrie ou de l'Église[1]. On devait s'abstenir d'assister aux fêtes, aux danses, à toute réjouissance profane; outre les abstinences et les jeûnes pres-

[1] On pouvait être dispensé de ces deux articles, lorsque des devoirs de position y autorisaient.

crits par l'Église, ne pas manger de chair le lundi ni le mercredi, et jeûner depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, ainsi que tous les mercredis et vendredis de l'année; entendre la messe tous les jours; communier aux trois grandes fêtes de Pâques, de Pentecôte et Noël; réciter chaque soir quelques prières spéciales, visiter les frères et les sœurs de l'Ordre dans leurs maladies, et assister à leurs obsèques. Cette règle, comme on le voit, n'établissait qu'une sorte d'association ou de confraternité pieuse, et nullement un ordre monastique. Ce ne fut que plus tard que le Tiers-Ordre, en adoptant l'usage des vœux solennels, prit cette dernière forme, qu'il conserve encore aujourd'hui dans les pays où il existe[1].

L'immense et rapide propagation de l'Ordre de Saint-François est un des faits les plus remarquables, les mieux constatés de cette époque; et l'on peut croire que l'Église fut surtout redevable de ces progrès à l'association du Tiers-Ordre. Un nombre infini de chrétiens des deux sexes s'y affilièrent chaque jour; l'Italie, la France et l'Allemagne furent successivement envahies par cette armée nouvelle. Il fallut en tenir compte dans les affaires du siècle, car les ennemis de l'Église s'aperçurent bientôt des puissants obstacles qu'ils allaient rencontrer dans une organisation qui embrassait des fidèles de tout âge, de tout rang et de toute profession, le guerrier comme le marchand, le prêtre comme le juriste, le prince comme le paysan; et où l'obligation d'une pratique sévère et minutieuse des devoirs de la religion resserrait nécessairement le lien d'affection et d'obéissance qui les unissait à l'immortelle épouse du Christ, tout en les laissant au milieu de la vie sociale et mondaine, pour y développer à leur

[1] Hélyot, t. VII.

aise ce dévouement et cet amour fraîchement rallumés dans leurs cœurs. Aussi entendit-on l'empereur Frédéric II se plaindre publiquement qu'il trouvait dans ce Tiers-Ordre une entrave à l'exécution de ses projets contre le saint-siége; et son chancelier Pierre des Vignes raconte dans ses lettres que la chrétienté tout entière semblait y être entrée, et que, grâce à cette institution et à ses progrès, le pouvoir du ciel était devenu dès ce monde plus redoutable et plus avantageux que celui de la terre [1].

Ce fut en 1221, l'année même où saint François publiait la règle du Tiers-Ordre, que ses religieux s'établirent définitivement en Allemagne[2]. Ils ne pouvaient certes trouver nulle part plus de sympathie et d'encouragement que chez la jeune et pieuse duchesse de Thuringe. Aussi leur donna-t-elle bientôt toutes les marques d'un dévouement zélé, et

[1] P. Apolin, Vie, p. 148. Hélyot, VII, p. 22.

[2] La première tentative des Franciscains en Allemagne, qui eut lieu en 1216, ne fut pas heureuse. Le grave Wadding, historien officiel de l'Ordre, raconte à ce sujet une histoire extraite des chroniques manuscrites des provinces de Saxe, de Strasbourg et de basse Germanie, qu'il avait sous les yeux. « Les premiers religieux, dit-il, qui furent chargés de cette mission ne savaient de la langue allemande qu'un seul mot, *ja* (oui). Dans la première ville où ils entrèrent, et où leur costume étrange attira une grande foule autour d'eux, on leur demanda s'ils voulaient un gîte et quelque nourriture ; ils répondirent *ja*, et, se voyant très-bien traités par suite de cette réponse, ils résolurent de l'employer dans toutes les occasions (*Præfatam responsionem cuicunque interrogationi accommodare statuerunt*). Malheureusement, quelqu'un s'avisa de leur demander si par hasard ils étaient hérétiques, et s'ils venaient prêcher en Allemagne une autre foi que la foi catholique ; à quoi ils s'empressèrent de répondre : *Ja, ja*. Aussitôt on les chargea de liens et on les jeta en prison ; et, après avoir été accablés de coups et de mauvais traitements de toute sorte, ils furent chassés ignominieusement du pays. Ils retournèrent immédiatement en Italie, où leur récit inspira une telle frayeur aux autres frères, qu'ils suppliaient le Seigneur, dans leurs prières, de les délivrer de la barbarie des Teutons : Ut illos a sævitia Teutonicorum liberare dignaretur. » Wadding, 1216, IX.

tout l'appui qui était en son pouvoir. Elle commença par fonder au sein même de sa capitale, à Eisenach[1], un couvent de Franciscains avec une église, dès les premiers temps de leur introduction en Allemagne. Elle choisit ensuite pour confesseur le frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la règle séraphique[2], religieux distingué par son zèle, et qui lui conserva pendant toute sa vie un attachement sincère. Par suite de ces relations nouvelles, tout ce qu'elle entendait raconter sur François lui-même enflamma son jeune cœur d'une ardente affection pour lui, et une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher sur les traces de ce modèle suprême de toutes les vertus qu'elle estimait le plus. Elle le choisit dès lors pour son patron et son père spirituel[3]. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du Tiers-Ordre en Italie et dans les autres pays où la famille de saint François s'était déjà étendue, elle fut frappée à son tour des avantages qu'offrait à une chrétienne fervente cette affiliation. Elle pouvait y voir une sorte de consécration spéciale donnée aux mortifications et aux pieuses pratiques qu'elle s'était imposées de son propre mouvement : elle demanda donc humblement à son mari la permission de s'y faire agréger; et l'ayant obtenue sans peine, elle s'empressa de contracter ce premier lien avec le saint qui devait bientôt la voir venir régner à côté de lui dans le ciel. Elle fut la première en Allemagne qui s'associa au Tiers-Ordre[4]; elle en observa la règle avec une scrupuleuse fidélité; et l'on peut croire que l'exemple d'une princesse si haut placée par son

[1] Theod. lib. VI, c. 4. P. Archange, p. 116 et 122.

[2] Wadding, 1221, IX. P. Archange, p. 122, 134.

[3] Ipsa sancta cujusdam sincerissimæ dilectionis continua teneritudine trahebatur ad ipsum pauperem patrem Franciscum. Wadding, l. II, p. 159.

[4] Hélyot, l. VII. p. 289. Le P. Archange, 115.

rang et si renommée par sa piété ne fut pas sans influence sur la rapide extension de cette institution.

François fut bientôt informé de la précieuse conquête que ses missionnaires avaient faite en la personne d'Élisabeth [1]. Il apprit en même temps et son affiliation à son Ordre, et l'attachement qu'elle lui portait, et les touchantes vertus par lesquelles elle édifiait et bénissait la Thuringe. Il en fut pénétré de reconnaissance et d'admiration, et en parlait souvent avec le cardinal protecteur de son Ordre, Hugolin, neveu d'Innocent III, et depuis pape lui-même, sous le nom de Grégoire IX. Celui-ci, qui devait plus tard veiller à la sécurité d'Élisabeth sur la terre et consacrer sa gloire dans le ciel, lui portait déjà un affectueux intérêt; et ce sentiment ne pouvait qu'être augmenté par la sympathie qu'il trouvait chez la duchesse pour cet apôtre, dont il était le principal soutien, ainsi que l'intime et tendre ami [2]. Il ne put donc que fortifier François dans ses sentiments affectueux envers elle. L'humilité exemplaire dont cette princesse si jeune encore offrait le modèle, son austère et fervente piété, son amour de la pauvreté, formaient souvent le sujet de leurs conversations familières [3]. Un jour, le cardinal recommanda au saint de faire passer à la duchesse un gage de son affection et de son souvenir; et en même temps il lui enleva des épaules le pauvre vieux manteau dont il était couvert, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à sa fille d'Allemagne, à l'humble Élisabeth, comme un tribut dû à l'humilité et à la pauvreté vo-

[1] Ibid.

[2] Erant enim ambo, antistes scilicet et sanctus, secreta familiaritate et intimo amore a multis diebus conjuncti. Wadding, 1226, p. 61.

[3] Dictus pontifex cum prædicto sancto super auditis aliquando de ipsius famulæ Dei Elisabethæ sanctitate tam famosa, paupertate tam stricta, et humilitate tam profunda familiariter conferebat. Ibid.

lontaire dont elle faisait profession, et en même temps comme un témoignage de reconnaissance pour les services qu'elle avait déjà rendus à l'Ordre[1]. « Je veux, dit-il, que, puis-« qu'elle est pleine de votre esprit, vous lui laissiez un pareil « héritage qu'Élie à son disciple Élisée[2]. » Le saint obéit à son ami, et envoya à celle qu'il pouvait nommer à si bon droit sa fille ce modeste présent, accompagné d'une lettre où il se réjouissait avec elle de toutes les grâces que Dieu lui avait conférées, et du bon usage qu'elle en faisait[3].

Il est facile de concevoir la reconnaissance avec laquelle Élisabeth reçut ce don si précieux à ses yeux; elle le prouva par le prix qu'elle attacha toujours à sa possession; elle s'en revêtait toutes les fois qu'elle se mettait en prières pour obtenir du Seigneur quelque grâce spéciale[4]; et lorsque plus tard elle renonça sans réserve à posséder quoi que ce soit en propre, elle trouva moyen de conserver ce cher manteau de son pauvre père jusqu'à sa mort[5]. Elle le légua alors, comme son plus précieux bijou, à une amie. Il fut depuis conservé avec le plus grand soin, comme une relique doublement sainte, par les chevaliers teutoniques à Weissenfels, au diocèse de Spire; et le frère Berthold, célèbre prédicateur de ce siècle, raconta aux juges du procès d'Élisabeth qu'il l'avait souvent vu et touché avec vénération, comme la glorieuse

[1] Propriis manibus de scapulis B. Francisci rapuisse dicitur, volens et præcipiens eidem ut ipsum humillimæ filiæ suæ Teutonicæ Elisabethæ, tanquam suæ voluntariæ paupertati et humilitati proprium, aptum et debitum transmittere non tardaret. Wadding, 1226, p. 61.

[2] In signum gratitudinis multorum beneficiorum in suos sectatores collatorum. Ibid. Cod. Heid. cv, p. 23.

[3] P. Archange, p. 123.

[4] Cod. Heidel. p. 62. Wadding. l. c.

[5] P. Apoll. Vie, p. 148. Cod. Heidel. l. c

bannière de cette pauvreté qui avait vaincu le monde et toutes ses pompes dans tant de cœurs[1].

C'est à l'ombre de cette bannière qu'Élisabeth va recueillir dans le scret de son âme les forces requises pour remporter plus tard sur le monde et sur son propre cœur les victoires éclatantes que Dieu lui réserve ; ce sera désormais unie par un lien intime et filial à l'homme séraphique, qu'elle va faire de nouveaux pas dans cette voie étroite et épineuse qui conduit à l'éternelle gloire, et qu'il lui faudra franchir en si peu d'années.

Cependant, à peine âgée de dix-sept ans, elle vit s'éloigner son confesseur franciscain, le père Rodinger, qui avait guidé ses premiers pas sur la trace de saint François[2].

Il fallut songer à le remplacer; et le duc, qu'Élisabeth consulta dans cet embarras, et qui était affligé de ce qu'elle ne lui paraissait pas assez instruite dans l'Écriture sainte et la science de la religion[3], écrivit au Pape, et lui demanda un guide savant et éclairé pour sa femme. Le souverain pontife lui répondit qu'il ne connaissait nul prêtre plus pieux ni plus docte que maître Conrad de Marbourg, qui avait étudié à Paris[4], et qui exerçait alors les fonctions de commissaire apostolique en Allemagne. En effet, maître Conrad jouissait alors de la plus haute estime parmi le clergé et les fidèles. Il brillait en Allemagne, disent les contemporains, comme un astre éclatant[5]. Il joignait à une vaste science des mœurs

[1] Velut felicissimum paupertatis vexillum. Wadding, 1226, p. 61 ex Mss. Lovanensi.

[2] Hélyot, t. VII, p. 289.

[3] Nun was sie nit geleert daz was irem herrn gar layd. Passional. f. 58.

[4] Voyez plus haut, p. 193, et la note.

[5] Velut clarum sidus in Alemannia præfulsit. Theod. III. 12 ; Rothe, p. 1715.

d'une pureté exemplaire, et une pratique constante de la pauvreté évangélique[1]. Il avait renoncé non-seulement à tous les biens temporels auxquels sa noble naissance lui donnait des droits, mais encore à toute dignité et à tout bénéfice ecclésiastique; ce qui l'a fait ranger par plusieurs historiens dans l'un des ordres mendiants qui se propageaient alors dans le monde chrétien, mais il paraît plus probable qu'il resta toujours prêtre séculier[2]. Son extérieur était simple, modeste, et même austère; son costume, strictement clérical; son éloquence exerçait une puissante influence sur les âmes. Monté sur un petit mulet, il parcourait toute l'Allemagne[3]. Partout où il portait ses pas, une foule immense de prêtres et de laïques le suivaient, pour recueillir de sa bouche le pain de la divine parole[4]. Il inspirait partout l'amour ou la crainte, selon qu'il s'adressait à des chrétiens fervents, ou à des populations déjà infestées par l'hérésie[5]. Le grand Innocent III lui avait confié les fonctions de commissaire du saint Office en Allemagne, avec la mission spéciale de combattre les progrès menaçants de l'hérésie des Vaudois, des pauvres de Lyon et autres analogues, qui s'étaient introduites dans les pays d'outre-Rhin, et promettaient à l'Église les mêmes malheurs que dans la France méridionale. Il était en même temps chargé de prêcher la croisade, et sut plus

[1] Erudilus scienlia, conversatione purus, vila evangelica.... Divilias et possessiones lemporales et beneficia ecclesiastica habere noluit. Theod. III, 12.

[2] Voy. dans Justi, Elisabeth die heilige, p. 126, 129, de longues recherches sur cette question, ainsi que sur la famille dont on le croit issu.

[3] Parvissimo subvectus mulo, lotam pene circuivit prædicando Alemanniam. Cæsarius Heisterb. ap. Mss. Boll.

[4] Simplici, modesto et humili, clericali habitu contentus, gravis in moribus et maturus, aspectu austerus... Prædicabat per totam Teutoniam... Et sequebatur eum cleri et populi innumera multitudo. Theod. l. c.

[5] Metuebant eum utpole virum sanctum et justum omnes, alii amore, alii timore. Theod. l. c.

d'une fois réchauffer la tiédeur germanique pour ces expéditions sacrées, avec une ardeur et une constance dignes d'Innocent lui-même[1]. Les deux successeurs de ce pontife, Honorius III et Grégoire IX, lui continuèrent ces fonctions; et il se rendit digne de toute leur confiance par la persévérance, le zèle et l'indomptable courage qui présidèrent à sa carrière. Pendant les vingt années qu'elle dura, il ne recula devant aucun obstacle, devant aucune opposition, quelque redoutable qu'elle pût être; les princes et les évêques eux-mêmes n'échappèrent pas plus que les plus pauvres laïques à sa sévère justice, lorsqu'ils lui parurent le mériter; et l'on peut attribuer à cette impartialité absolue la grande popularité qu'il sut acquérir dans l'exercice de ses pénibles fonctions[2]. Il était, dit un contemporain, le dénonciateur redoutable de tous les vices, la terreur de tous les tyrans, et l'infatigable persécuteur des hérétiques[3]. Il finit par être victime, comme nous le verrons, de sa sévérité : mais la mort violente qui lui fut infligée par ceux qu'il avait poursuivis ne lui valut pas les honneurs suprêmes décernés par le saint-siége à saint Pierre Parentice et à saint Pierre de Vérone, morts comme lui vers la même époque, martyrs de la foi.

Conrad, qui était probablement déjà connu du duc Louis avant de lui avoir été spécialement recommandé par le Pape, lui inspira bientôt tant de confiance et de vénération, qu'il

[1] Chron. Ursperg. ad ann. 1227. Innumerabiles signans. Cæsarius, Heisterb. ap. Mss. Boll.

[2] Auctoritatem magnam sibi comparaverat in populis, et animi constantia præditus, ita animosus factus est, ut neminem timeret, tantique esset ei rex vel episcopus, quanti pauper laicus. Gest. Archiep. Trevirensium ad ann. 1231. — Bonis Christianis gratus et benignus, pravis autem et perfidis in judicando justus et districtus fuit. Theod. III, 12.

[3] Vitiorum acerrimus invector, tyrannorum terror, et hæreticorum.... indefessus persecutor. Cæsarius, l. c.

investit, par un acte solennel scellé par lui et ses frères, ce simple prêtre du soin de conférer aux sujets les plus dignes tous les bénéfices ecclésiastiques sur lesquels il exerçait les droits de patronat ou de collation. C'était la meilleure réponse qu'il pût faire aux exhortations que Conrad lui avait adressées sur la sollicitude scrupuleuse qu'il devait mettre à l'exercice d'un droit si important pour le salut des âmes: « Quand vous conférez, » lui avait dit le zélé prédicateur, « une église ou un autel (c'est-à-dire un bénéfice attaché à « la desserte d'un autel) à un prêtre ignorant ou indigne, vous « faites un plus grand péché que si dans un combat vous « tuiez cinquante ou soixante hommes de vos propres « mains [1]. » Louis le pria ensuite de se charger de la direction spirituelle de sa femme, et Conrad y consentit autant par égard pour la piété du prince que pour la recommandation du Souverain Pontife [2].

Quand la jeune duchesse, qui n'avait encore, comme nous l'avons dit, que dix-sept ans, sut qu'un homme si renommé par sa sainteté et sa science allait lui consacrer ses soins spéciaux, elle en fut pénétrée d'humilité et de reconnaissance. Elle se prépara à ce qu'elle regardait comme une faveur céleste par des jeûnes et des mortifications nouvelles. Elle disait souvent : « Pauvre femme pécheresse que je suis, je « ne suis pas digne que ce saint homme ait soin de moi. « Mon Dieu! combien je vous remercie de vos grâces [3] ! » Lorsqu'on l'avertit de l'approche de Conrad, elle alla au-devant de lui et se jeta à genoux, en disant : « Mon père « spirituel, daignez me recevoir pour votre fille en Dieu !

[1] Rothe, 1716, l. c.

[2] Passional. f. 58.

[3] Ich armes sundiges weib ich bin nit wirdig daz mein der heilig man sol pilegen. Herr ich dank dir deiner genaden. Passional. f. 58.

« Je suis indigne de vous; mais je me recommande à vous « pour l'amour de mon frère [1]. » Conrad, voyant dans cette humilité si précoce et si profonde chez une jeune et puissante princesse le présage de la gloire future de son âme, ne put s'empêcher de s'écrier : « O Seigneur Jésus, que de mer- « veilles vous faites dans les âmes qui sont à vous ! » et il témoigna à plusieurs reprises la joie que lui faisait éprouver cette rencontre [2]. Il devint son confesseur à dater de cette époque, et se dévoua avec son zèle accoutumé à la culture de cette plante précieuse qu'il était chargé de faire croître pour le ciel. Bientôt l'instinct de la vie spirituelle se développa avec tant de force dans l'âme d'Élisabeth, ses élans vers la perfection de la vie chrétienne devinrent si fréquents et si vifs, que Conrad la trouva un jour, à ce qu'il écrivit lui-même au Pape, tout en larmes, et se plaignant amèrement de ce que ses parents l'avaient destinée à l'état du mariage, et de ce qu'elle n'avait pu traverser cette vie mortelle en conservant la fleur de sa virginité pour l'offrir à Dieu [3]. Cependant, a remarqué un de ses historiens, malgré ces regrets inspirés par sa ferveur, elle n'en témoignait pas un amour moins tendre ni moins ardent à son mari [4]. Celui-ci, en revanche, bien loin de gêner ses progrès dans la voie où Conrad l'engageait, y coopérait de son mieux. Il n'hésita pas à lui permettre de faire un vœu d'obéissance complète à tout ce que son confesseur lui prescrirait, et qui ne serait pas con-

[1] Mein geysilicher valter empfahe mich deiner tochter durch Goll. Ich binn dein ntl wurdig und lass dir mein bruder empfohien seyn. Passional. f. 58.

[2] « O herr Chrislus was würckest du mit den deiner » und was fro. Ibid.

[3] Ipsam querulanlem reperivi, quod aliquando fueril conjugio copulata, el quod in virginali flore vitam præsentem non poleral lerminare. Ep. Conr. Marb. ad Papam, p. 109. Voy. aussi Cod. Pal. Heid., Wadding, etc.

[4] Nec tamen ob hoc segniore maritum dilectione prosecula est. Wadding, l. II, p. 32. Quem quamvis præcordialis amoris affeclu diligeret. Theod. II, 1.

traire aux droits et à la juste autorité du mariage[1]. Elle ajouta le vœu de continence absolue, dans le cas où elle deviendrait veuve[2]. Elle fit ces deux vœux en 1225, étant âgée de dix-huit ans, avec une certaine solennité, entre les mains de maître Conrad, dans l'église des religieuses de Sainte-Catherine à Eisenach, qu'elle affectionnait particulièrement. Elle mettait dans l'observation de ce vœu d'obéissance la plus grande fidélité, et cette humilité sans réserve qu'elle ne démentait jamais, en offrant à Dieu tous les sacrifices qui pouvaient le plus lui coûter[3]. Nous avons vu plus haut avec quelle délicatesse et quelle scrupuleuse exactitude elle se conformait à la prohibition que Conrad lui avait faite relativement à l'usage des mets de la table ducale, dont l'origine lui paraissait entachée d'injustice envers le pauvre peuple[4]. Fidèle à l'inflexible rigidité de son caractère, et ne voyant en elle qu'une simple chrétienne, il ne tempérait par aucun ménagement le joug volontaire qu'elle s'était imposé, et la traitait dès lors avec une sévérité qui ne pouvait qu'augmenter ses mérites devant Dieu. Un jour il la fit appeler, pour qu'elle l'entendît prêcher ; mais elle se trouva en ce moment retenue par sa belle-sœur, la margravine de Misnie, qui était venue lui faire visite, et ne se rendit pas à son invitation[5]. Irrité de sa désobéissance, et de ce qu'elle avait ainsi manqué de gagner l'indulgence de vingt jours que le Pape avait accordée à tous ceux qui assisteraient à ses sermons[6],

[1] Lege el jure matrimonii sibi salvo. Theod. III, 12.

[2] Si contingeret eam supervivere mortuo marito suo. Dicl. iv. Ancili. 2014.

[3] Custodivit ergo mulier sancla obedientiam striclam et humilem, sicul voverat, propter Deum. Theod. l. c.

[4] Voyez p. 247.

[5] Accidit ergo ut... per marchionissam Misnensem, viri sui sororem, quæ superveuerat, lunc præpedita non venirel. Theod. l. c.

[6] Cod. Darmst. p. 394. — Kuchenb. coll. III, ap. Rommel, Geschichte von Hessen, t. III.

il lui fit dire que désormais il renonçait à avoir soin de son âme. Mais le lendemain matin elle courut auprès de lui, et le conjura avec les plus vives instances de revenir sur cette cruelle résolution, et de lui pardonner sa faute. Il la refusa d'abord avec dureté; enfin elle se prosterna à ses pieds, et, après l'avoir longtemps supplié dans cette posture, elle obtint enfin sa grâce, moyennant une sévère pénitence qui lui fut imposée, ainsi qu'à ses filles d'honneur, auxquelles Conrad imputa une portion de sa désobéissance, et qui reçurent une rude discipline[1].

Il nous est resté un monument précieux de la direction spirituelle que Conrad exerçait sur son illustre pénitente, dans les douze maximes qu'il lui avait données comme résumé de sa règle de conduite, et que les chroniqueurs ont soigneusement conservées. Nous les transcrivons textuellement :

1. Souffrez patiemment les mépris au sein de la pauvreté volontaire.

2. Donnez à l'humilité la première place dans votre cœur.

3. Renoncez aux consolations humaines et aux voluptés de la chair.

4. Soyez miséricordieuse en tout envers le prochain.

5. Ayez toujours la mémoire de Dieu au fond de votre cœur.

6. Rendez grâces à Dieu de ce que, par sa mort, il vous a rachetée de l'enfer et de la mort éternelle.

[1] Mandavit ei servus Dei quod... deinceps gerere nollet curam. At illa sequente die festinans venit, recipique in gratiam postulavit : quod dum renueret vir serius et severus, ad pedes ejus humiliter se prosternens filia regis, veniam impetravit. Ancillas vero ejus durius verberibus castigavit. Theod. III, 12. — Quibus culpam imposuit, usque ad camisiam spoliatæ, bene sunt adeo verberatæ. Dicl. iv. anc. 2017.

7. Puisque Dieu a tant souffert pour vous, portez aussi patiemment la croix.

8. Consacrez-vous tout entière, corps et âme, à Dieu.

9. Rappelez-vous souvent que vous êtes l'œuvre des mains de Dieu, et agissez par conséquent de manière à être éternellement avec lui.

10. Pardonnez et remettez à votre prochain tout ce que vous désirez qu'il vous remette ou pardonne; faites pour lui tout ce que vous désirez qu'il fasse pour vous.

11. Pensez toujours comme la vie est courte, et que les jeunes meurent comme les vieux; aspirez donc toujours à la vie éternelle.

12. Déplorez sans cesse vos péchés, et priez Dieu de vous les pardonner[1].

[1] Contemptum in spontanea paupertate patienter ferto. 2. Humilitatem tibi cordi esse sinito. 3. Missum fac humanum solatium et carnis voluptates. 4. Esto misericors erga proximum. 5. Semper Deum in pectore tuo habeto, et ejus memento. 6. Gratias Deo agito quod morte sua te ab inferis et æterna morte redemit. 7. Quia Deus multa pro te passus est, et tu crucem patienter ferto. 8. Totam te, corpus et animam tuam, Deo consecrato. 9. Ad animum sæpe revocato te manuum Dei opus esse, et propterea operam dato, ut in æternum cum Deo esse possis. 10. Quidquid volueris ut faciant tibi homines, et tu eis facito. 11. Semper cogitato quam brevis sit humani vita, quodque tam juvenes, quam senes moriantur. Ideoque, semper ad cœlestem vitam aspirato. 12. Semper doleto de peccatis tuis, Deumque rogato, ut illa tibi remittat. Toppius, Beschreibung der Stadt Eisenach. Rebhahn, Hist. Isen. eccl. Mss. f. 56, etc., etc.

CHAPITRE XI

COMMENT LE SEIGNEUR SE PLUT A MANIFESTER SES GRACES EN LA PERSONNE DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Sancti tui, Domine, florebunt, et sicut odor balsami erunt ante te.

ANT. DU COMMUN DES APOTRES ET MARTYRS.
Brev. Romain.

Après avoir ainsi tracé les traits généraux de la vie d'Élisabeth pendant toute la durée de son union avec le duc Louis, il nous faut retourner aux premiers temps de son mariage, pour raconter quelques-uns des incidents qui ont varié l'uniformité de cette vie, et qui ont été en même temps des preuves touchantes de la faveur de Dieu envers son humble servante.

En 1221, peu de temps après les noces de la duchesse, le roi André son père, qui s'était croisé quelques années auparavant, et qui revenait d'une expédition glorieuse en Égypte[1], apprit de bonne source que le mariage de sa fille s'était accompli, et qu'elle était devenue réellement duchesse de Thuringe. Pour mieux s'assurer du fait, il chargea quatre magnats de sa cour, qui allaient en pèlerinage à Aix-la-Chapelle[2], de passer à leur retour par la Thuringe, et de lui

[1] Elle avait duré trois ans (1218-1221), pendant lesquels les croisés avaient pris Damiette, Héliopolis, etc. Bonfin. Decad. lib. VII.

[2] Depuis le règne du roi saint Étienne, les Hongrois avaient coutume de se rendre en très-grand nombre au pèlerinage d'Aix-la-Chapelle, pour y vénérer

apporter des renseignements précis sur sa fille, sur son genre de vie, sur l'état de sa cour et du pays qu'elle habitait, et pour l'inviter en même temps à venir accompagnée de son mari en Hongrie, pour réjouir les vieux jours de son père, car il avait grande envie de les voir tous deux[1]. Les magnats, après avoir accompli leur pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, prirent en effet pour revenir la route de Thuringe, au lieu de celle de Franconie, et arrivèrent un jour à la Wartbourg. Le landgrave les reçut avec empressement, mais il lui vint aussitôt à l'esprit que sa femme n'avait pas de vêtements convenables pour paraître devant ses convives; qu'elle avait déjà découpé ses habits de noces pour leur donner une forme mieux adaptée à sa modestie[2], et qu'il

les grandes reliques que Charlemagne y avait déposées. En 1374, ou, selon d'autres, en 1382, le roi Louis de Hongrie s'y rendit lui-même avec une suite pompeuse, et y bâtit une chapelle dite *des Hongrois*, qu'il dota richement, en l'honneur, est-il dit dans l'inscription, *de la sainte Vierge, de sainte Anne, de saint Étienne, saint Émeric, saint Ladislas, sainte Élisabeth, et des autres saints de Hongrie*. Les pèlerins de cette nation ont joui, jusqu'à la révolution, de priviléges très-importants. On sait que, de nos jours même, ce saint pèlerinage continue à être très-fréquenté à l'époque de l'ostension des grandes reliques, qui a lieu tous les sept ans. En 1839, il y est venu cinquante-quatre mille pèlerins. Il est vrai qu'en 1496 il y en eut cent quarante-deux mille en un seul jour.

1 Der erfure zu Hungern in deme lande
Von einem manne guter hande...
Er wolde wissen obs also were...
Und wie es des Kœnigstochter gienge
Ob ir leben were geringe
Oder ob ire herrschaft wurde gross
Und ob sie mochte zu ine keeme
Und iren Herre mit ir neme
Uf das er sie beide beschawet.
Vita Rhyt. § xvi.

2 Ire brautkleider hatte sie zeschuitten
Und demutig gemacht nach irem sytten.
Ibid.

n'y avait plus le temps d'en commander de nouveaux. Plein de sollicitude à cet égard, il l'alla trouver dans sa chambre, et lui dit: « Ah! chère sœur, voilà des gens de la cour de « ton père qui arrivent; je suis sûr qu'ils viennent pour sa- « voir quel genre de vie tu mènes avec moi, et pour voir si « tu as vraiment un train de duchesse. Mais toi, comment « vas-tu paraître devant eux? Tu t'occupes tant de tes pau- « vres, que tu t'oublies toi-même; tu ne veux jamais porter « que de ces misérables habits qui nous font honte à tous « deux. Quel déshonneur pour moi quand ils iront dire en « Hongrie que je te laisse manquer d'habits, et qu'ils t'ont « trouvée dans un état si pitoyable! Et voilà que je n'ai plus le « temps de t'en faire faire d'autres qui conviendraient à ton « rang et au mien [1].» Mais elle lui répondit doucement: «Mon « cher seigneur et frère, que cela ne t'inquiète pas, car je « suis bien résolue à ne jamais mettre ma gloire dans mes « vêtements; je saurai bien m'excuser envers ces seigneurs, « et je m'efforcerai de les traiter avec tant de gaieté et d'af- « fabilité, que je leur plairai tout autant que si j'avais les « plus beaux habits [2]. » Et aussitôt elle se mit en prières, et

[1]
Ach liehe schwester er dae sprach
Deynes vaters dyner die sein kommen
Nu weys ich wol, etc...
Sie wollen dich nue beschawin
In eren sls eine laotgræfin.
Nu wilt du tragen jamerliche kleider...
Das mus ich gar sere klagen
Das sy dahime davon sagen
Das ich dir lasse kleider gebrechen.

Vita Rhyt. § avi.

Das du dich mit armen leuthen also sere bekummerst, das du din selber vergissist. Rothe, Chr. 1074. — Tempus ut tibi in ornatu provideam non habeo... Theod. lib. II, c. 8.

[2] Liebir Herre und Bruder... Rothe, l. c. Non magni pendas hoc quia in vestitu proposui nunquam gloriari. Theod. l. c.

demanda à Dieu de la rendre agréable à ses amis; puis, s'étant habillée le mieux qu'elle pouvait, elle alla rejoindre son mari et les envoyés de son père. Non-seulement elle les enchanta par la cordialité de son accueil, par la douceur et l'aménité de ses manières, par sa beauté éclatante et fraîche comme l'aube du jour [1]; mais, à la grande surprise du duc et à la grande admiration des étrangers, elle leur parut vêtue d'habits de soie magnifiques, et enveloppée d'un manteau de velours d'azur, tout parsemé de perles du plus grand prix [2]. Les Hongrois dirent que la reine de France n'aurait pas su être aussi richement parée [3]. Après un brillant festin, le duc fit beaucoup d'instances pour engager ses convives à rester plus longtemps avec lui; mais comme ils s'excusèrent sur ce que leurs compagnons de pèlerinage ne voudraient pas les attendre, il descendit avec eux à la ville, y défraya toute la dépense que leur suite y avait faite, et les accompagna jus-

Ich will mich
Also frolich und behaglich machen
Das ich ine also wol mag behagenn
Also ich schone kleider hette getragen.
Vita Rhyt. § xvi.

Et fu taut bele et colorée
Comme rose est la matinée.
Moine Robert.

[2] Vit. Rh. — Mss. Darmstadt. — Kochem, p. 808. — Hyacinthini coloris vestibus quæ margaritis erant pretiosissimis adornatæ. Theod.

[3] .... Eine Kœnigin von Frankreich
Nicht mochte getragen eren gleich.
Vita Rhyt. l. c.

Dans tous les monuments du moyen âge, c'est toujours la reine de France qui est posée comme le type de la beauté et de la magnificence. En Italie, de même.

Ben mi rassembra reina di Franza
Poiche dell' altre mi par la piu gente (gentile)
Guido Guinicelli.

qu'à une certaine distance. Puis il revint en toute hâte auprès de sa femme, et lui demanda comment elle avait fait pour se vêtir ainsi. Élisabeth lui répondit avec un pieux et doux sourire : « Voilà ce que sait faire le Seigneur quand « cela lui plaît[1]. »

Plusieurs auteurs rapportent une version différente de ce miracle[2]. Ils disent que, comme le bruit des vertus d'Élisabeth se répandait partout, un puissant seigneur (selon quelques-uns, c'était l'empereur lui-même) vint à traverser les États du Landgrave. Celui-ci alla au-devant de lui, et voulut le recevoir dans son château. Mais l'étranger refusa d'accepter son invitation, à moins que le duc ne lui promît en même temps de lui faire voir la duchesse, et de le laisser parler avec elle. Louis y consentit volontiers, et emmena le seigneur à la Wartbourg. Après un grand festin, le seigneur rappela au duc sa promesse; celui-ci envoya dire à Élisabeth, qui était dans sa chambre à prier, de venir lui parler. Mais elle avait, selon sa coutume, donné aux pauvres tous ses habits et toutes ses parures; de sorte qu'elle fit répondre en secret à son mari qu'elle le priait humblement de l'excuser pour cette fois, parce qu'elle n'avait pas de costume convenable pour paraître devant ses hôtes. Mais le seigneur insistant toujours, Louis se leva de table et alla la supplier lui-même de venir, en lui faisant quelques doux reproches de ce qu'elle ne lui avait pas obéi tout d'abord. Elle répondit qu'elle le suivrait sur-le-champ. « Beau doux sire, » ajouta-t-elle, « j'irai et je ferai votre volonté; car ce serait une grande folie « à moi de vous contredire en rien. Je suis vôtre, sire, je « vous suis donnée, je vous ai loyalement obéi, et doréna-

[1] Pie subridens : Talia, inquit, scit Dominus operare. Theod. lib. II, c. 8.

[2] Ce sont : le manuscrit franciscain de Heidelberg, celui des Bollandistes à Bruxelles, le poëme du frère Robert à la Bibliothèque royale, le Passional, etc.

« vant je ferai aussi toute votre volonté; car vous êtes, après « Dieu, mon Seigneur[1]. »

Puis quand il fut sorti, elle se mit à genoux et dit: « Seigneur Jésus-Christ, père très-clément et très-fidèle, doux « consolateur des pauvres et de tous ceux qui sont en peine, « ami et auxiliaire fidèle de tous ceux qui se confient en toi, « viens à l'aide de ta pauvre servante, qui s'est dépouillée « de toute sa parure pour l'amour de toi. » Aussitôt un ange lui apparut, et lui dit: « O noble épouse du Roi des « cieux, voici ce que Dieu, que tu as tant aimé, t'envoie du « ciel, en te saluant avec une tendre amitié[2]; tu te vêtiras « de ce manteau et tu te couronneras de cette couronne, en « signe de ta gloire éternelle. » Elle remercia Dieu, mit la couronne et le manteau, et se rendit à la salle du festin. En la voyant si richement habillée et si belle, tous les convives furent effrayés, car son visage brillait comme celui d'un ange. Elle s'assit au milieu d'eux, et les salua avec cordialité et gaieté; puis elle leur tint des discours plus doux que le miel; tellement qu'ils se trouvèrent plus nourris de ce qu'elle leur disait que par tous les mets du festin[3]. Le seigneur,

[1]
Biau doux sire, iou irai,
Et votre volonté ferai;
Car grant folie ie feroie
Se de riens vous contredisoie.
Vostre sui; si vous sui donée,
Et loiauté vous ai portée,
Et ferai des or en avant,
Sire, trestot votre commant;
Car ie ne le dois contredire,
Vous estes, apres Dieu, me sire.
Le moine Robert, Mss.

[2] Sponsa cœlestis regis... Jesus Christus, quem toto corde et tota anima dilexisti, amicabiliter te salutans..... Mss. Bolland.

[3] Das sie me gespiset und getrostet wurdent geistlichen dennes von aller der wirthschaft. Mss. Heid. n° cv, p. 16, 17.

enchanté d'avoir vu cette Élisabeth qu'il désirait tant connaître, prit congé; le duc l'accompagna pendant un certain temps, puis revint en toute hâte auprès de sa femme, et lui demanda d'où elle avait eu cette parure. Elle ne put le lui cacher. Alors le pieux prince s'écria : « En vérité, c'est un bien « bon Dieu que le nôtre! Il y a du plaisir à servir un maître « si bon, qui vient si fidèlement au secours des siens. Moi « aussi je veux dès à présent être à toujours et de plus en « plus son varlet [1]. »

L'année suivante, en 1222, conformément à l'invitation que les envoyés du roi André leur avaient faite en son nom, le duc Louis conduisit Élisabeth en Hongrie. Il confia la garde de ses États, pendant son absence, aux comtes de Muhlberg, de Gleichen et autres, et se fit accompagner des comtes de Stolberg, de Schwartzbourg, de Besenbourg, de Beichlingen et d'une foule de seigneurs, parmi lesquels on remarquait Rodolphe de Varila, fils du sire Gauthier, qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie onze ans auparavant. Il avait succédé à son père, non-seulement dans ses fonctions de grand échanson, mais surtout dans son féal dévouement à la duchesse. Celle-ci avait pour compagnes dans ce voyage les épouses des comtes que nous venons de nommer, et un grand nombre de nobles dames et demoiselles. Le roi André reçut sa fille et son gendre avec une vive joie; ils restèrent assez longtemps à sa cour, et assistèrent à beaucoup de fêtes et de tournois qui furent donnés en leur honneur, et où les chevaliers thuringiens se distinguèrent particulièrement.

[1] Werlichen er ist ein gutter Got : es ist gut eime so getruwen, etc... Nu wil ouch von diseme tage sin knecht fürbaz lemer me sin Mss. Held. n° cv, p. 16, 17. Passional. f. 59. M. Stædtler, dans sa traduction allemande de notre histoire, cite plusieurs textes qui rapportent à l'impression faite sur le duc par ce miracle, sa résolution de prendre la croix.

Ils assistèrent aussi aux secondes noces du roi, qui se remaria avec Yolande de Courtenay, fille de l'empereur français de Constantinople. André, à cette occasion, les combla de présents, et leur donna surtout des pierres précieuses de la plus grande valeur. Tous les chevaliers, toutes les dames de leur suite, et jusqu'aux moindres domestiques, reçurent du roi des dons très-riches. Il fit même construire une voiture d'une forme particulière, pour contenir tout l'or et les bijoux que sa fille devait emporter avec elle. Quand le moment du départ fut arrivé, le roi les mena à une grande chasse, car le duc Louis était grand chasseur[1]. Puis ils se séparèrent, et le duc ramena heureusement en Thuringe sa femme, sa suite, et ses nouvelles richesses[2].

Quelques temps après son retour, le duc maria sa sœur, la belle Agnès, compagne d'enfance d'Élisabeth, à Henri, duc d'Autriche[3]; et soit à cette occasion, soit pour fêter son retour dans ses États, il donna à la Wartbourg un grand festin, auquel il convia tous les comtes et les principaux seigneurs de son duché, avec leurs femmes. Comme on allait se mettre à table, on remarqua l'absence de la duchesse, qui n'était point venue, selon la coutume, prendre de l'eau pour se laver les mains avec les hôtes de son mari[4]. Ils déclarèrent tous qu'ils ne voulaient point commencer jusqu'à ce que la duchesse ne fût arrivée. Cependant Élisabeth, en venant de l'église à la salle du festin, avait vu couché sur les mar-

[1] Landgraf Ludewig ein beutmeister was... Vit. Rhyt. XVII.

[2] Rothe, p. 1705. Vit. Rhyt. XXVII.

[3] Agnès fut grand'mère de ce jeune Frédéric, duc de Bade-Autriche, qui mourut sur l'échafaud avec Conradin de Souabe.

[4] Das sie nicht mit irem jungfrawe queme
Und wasser mit dem Herre nehme.
Vita Rhyt. § XIX.

ches de l'escalier un pauvre malheureux presque nu, et d'un air si malade et si faible, qu'elle s'étonna de ce qu'il avait pu, dans un pareil état, monter de la ville au château [1]. Dès qu'il l'aperçut, il la conjura de lui donner quelque aumône en l'honneur du Christ. Elle lui répondit qu'elle n'en avait pas le temps, qu'elle n'avait du reste plus rien à donner, mais qu'elle lui enverrait à manger du festin. Mais le pauvre insistait toujours avec de grands cris pour qu'elle lui donnât quelque chose sur-le-champ, jusqu'à ce que la duchesse, se laissant vaincre par la pitié, ôta le précieux manteau de soie dont elle était couverte, et le jeta au mendiant. Celui-ci l'ayant pris, le roula à la hâte, et disparut subitement [2]. Élisabeth n'ayant plus que sa robe sans manteau, ce qui était tout à fait contraire à l'usage du temps [3], n'osa plus entrer dans la salle du festin, et retourna dans sa chambre, où elle se recommanda à Dieu. Mais le sénéchal, qui avait vu tout ce qui s'était passé, alla aussitôt le raconter au duc devant tous les convives, en lui disant : « Voyez, Monseigneur, si ce que notre « très-chère dame la duchesse vient de faire est raisonnable ! « Tandis que tant de nobles seigneurs sont ici à l'attendre, « elle s'occupe d'habiller les pauvres, et vient de donner son « manteau à un mendiant [4]. » Le bon landgrave dit en riant : « Je vais voir ce qui en est ; elle nous viendra tout de

[1] Rothe Chron. 1705.

[2] At ille magis et magis clamabat.... quod ille mira celeritate complicans abscessit. Theod. II, 9.

[3] Da stund sie in irem rucken baer
Und das zu der zeit ungewœhnlich
Das sy also zu tische setze sich...

Vita Rhyt. § xix.

[4] Judicat nunc Dominus meus, si rationi sit consonum, quod conjux ejus prædilecta Domina nostra, etc. — Tunc mitissimus princeps subridens dulciter... Theod. l. c.

« suite[1]. » Quittant pour le moment ses hôtes, il monta chez elle et lui dit : « Sœur bien-aimée, ne viens-tu pas dîner « avec nous? nous serions depuis longtemps à table, si nous « ne t'avions attendue[2]. » « Je suis toute prête à faire ce que « tu veux, mon frère chéri, » répondit-elle. « Mais où est « donc, » reprit le duc, « le manteau que tu avais en allant « à l'église? » « Je l'ai donné, mon bon frère, » dit-elle; « mais, si cela t'est égal, je viendrais comme je suis. » A ces mots, une de ses femmes de chambre lui dit : « Madame, en « venant ici j'ai vu votre manteau pendu à un clou dans « l'armoire; je vais vous le chercher. » Et aussitôt elle revint avec le même manteau que le pauvre venait d'emporter. Élisabeth se mit un instant à genoux, et remercia Dieu à la hâte[3]. Puis elle alla au festin avec son mari. Tandis que tous les chevaliers, et notamment le duc d'Autriche et sa jeune épouse, se livraient à la joie, le landgrave Louis était sérieux et recueilli, car il pensait en lui-même à toutes ces

[1] Und sprach : Ich muss das beschen
Sy sall gleichwohl ze uns gehen.
V. R.

[2] Veniesne ad prandendum nobiscum, dilecta? Theod. l. c. — Swester wast ist das das du nicht will zu tische kommen. Vit. Rhyt. — Cod. Darmst.

[3] Parata sum ut vis, frater dilectissime. Theod. l. c.

Bruder ich hab ihn vergeben
Ich komme also, ists dir ebenn...
Zu hant die Gurtell mayd dae sprach
Fraw ewern besten mantell ich sach
Itzund uf dem rycke hangen
Als ich zu euch kaem gegangen
Den hole ich euch woll irs han. —
Sy sprach : « Hole ine heer, so gae ich dann ; »
Sy kniet dae uf die erden nyder
Und dancket Gotte gar geschwinde.
Vit. Rhyt. § xix.

grâces si nombreuses que Dieu conférait à son Élisabeth[1]. « Qui pourrait douter, » ajoute un de ses pieux et naïfs historiens, « que ce ne fût un ange du ciel qui rapporta le manteau, et le Christ lui-même qui prit la figure d'un mendiant nu, pour éprouver sa bien-aimée Élisabeth, comme autrefois le glorieux saint Martin[2]? Il avait ainsi paré sa chère fleur Élisabeth, ce lis de pureté et de foi, comme n'avait pu l'être Salomon dans toute sa gloire[3]. »

Mais Dieu réservait à ce noble et pieux couple une grâce encore plus douce et plus chère à leurs cœurs. La plus précieuse bénédiction du mariage ne pouvait être refusée par le Tout-Puissant à ces deux époux, qui offraient à tous les yeux le modèle d'une union chrétienne. Il donna donc à sa fidèle servante la grâce de la fécondité, comme pour la récompenser dès ici-bas de la pureté de son âme et de son corps.

En 1223, Élisabeth, étant âgée de seize ans, devint mère pour la première fois. A l'approche de ses couches, elle s'était fait transporter au château de Creuzburg, sur la Werra, à quelques lieues d'Eisenach. Elle y était bien plus tranquille qu'à la Wartbourg, et s'y trouvait encore plus rapprochée de son mari, qui était allé tenir les états de la Hesse à Marbourg[4]. Beaucoup de nobles dames vinrent pour l'assister, et la veil-

[1] Und Lantgraf Ludwig vil sere
Der bedachte dy gotliche ere
Hy seyner Elisabet was gescheen.
Ibid.

[2] Rothe. Chr. Thur. 1706. Vit. Rhyt. l. c. XXI.

[3] Sic Pater cœlestis suum lilium Elisabeth vestivit, quomodo nec Salomon in omni gloria sua potuit operiri. Theod. l. c. Ce manteau fut conservé jusqu'au quinzième siècle chez les Franciscains d'Eisenach, qui en avaient fait un ornement pour la messe.

[4] Dae meinte sye weren irem herre nae
Und were ouch geruhet dae.
Vit. Rhyt.

lèrent nuit et jour. Le 28 mars, trois jours après l'Annonciation de Notre-Dame, elle mit au monde son premier-né. Le duc n'avait pas pu quitter à temps Marbourg, ce fut là qu'on vint lui annoncer qu'il lui était né un fils. Louis, au comble de la joie, récompensa richement le messager, et partit sur-le-champ pour aller rejoindre la jeune mère. Il arriva assez à temps pour voir baptiser l'enfant, et lui donna le nom de Hermann, en mémoire de son père. Pour manifester la satisfaction que lui causait la naissance de ce fils, il fit construire en pierre le pont de bois qui conduisait à la ville de Creuzburg [1]. Ce pont existe encore avec une belle chapelle gothique consacrée à saint Liboire, évêque du Mans.

Un an après (1224), la duchesse étant à la Wartbourg, d'où le duc n'avait pas voulu lui permettre de s'éloigner [2] afin qu'il pût être toujours auprès d'elle, accoucha d'une fille qui fut nommée Sophie, comme la duchesse-mère. Cette princesse épousa depuis le duc de Brabant, et fut la tige de la maison actuelle de Hesse.

Élisabeth eut encore deux autres filles; la seconde fut également nommée Sophie, et la troisième, née après la mort de son père, Gertrude : toutes deux furent consacrées à Dieu dès le berceau, et prirent le voile des épouses du Seigneur.

Fidèle en tout à l'humilité et à la modestie qu'elle s'était prescrites, Elisabeth conserva scrupuleusement ces vertus au milieu des joies de la maternité, comme elle l'avait fait au milieu des magnificences souveraines. Après chacune de ses couches, quand le moment de ses relevailles était arrivé, au lieu d'en faire, comme c'était l'usage, l'occasion de fêtes et de réjouissances mondaines, elle prenait son

[1] Rothe. Chron. — Berth. Capp. Mss. — Winkelmann.

[2] Der lantgraf. wollt sie nirgent lasse. Vit. Rhyl. xx.

nouveau-né entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une simple robe de laine [1] et nu-pieds, et se dirigeait vers une église éloignée, celle de Sainte-Catherine, située hors des murs d'Eisenach. La descente était longue et rude, le chemin rempli de pierres aiguës qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats [2]. Elle portait elle-même pendant le trajet, son enfant, comme avait fait la Vierge sans tache; et, arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel avec un cierge et un agneau, en disant : « Seigneur Jésus-« Christ, je vous offre, ainsi qu'à votre chère mère Marie, « ce fruit chéri de mon sein [3]. Voici, mon Dieu et mon « Seigneur, que je vous le rends de tout mon cœur, tel « que vous me l'avez donné, à vous qui êtes le souverain et « le père très-aimable de la mère et de l'enfant. La seule « prière que je vous fais aujourd'hui et la seule grâce que « j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise recevoir ce « petit enfant, tout baigné de mes larmes, au nombre de vos « serviteurs et de vos amis, et lui donner votre sainte béné-« diction [4]. »

[1] A son retour, elle donnait toujours la robe qu'elle avait portée à une pauvre mère récemment accouchée comme elle-même. Theod., Jean Lefèvre, etc.

[2] Ibat siquidem per difficilem castri descensum, via dura et saxosa.. Theod. II, 5. Das ire fuss blûtelen. Passional. 58.

[3] Herr J. C. ich opfre dir und deiner lieber Mutter Marie mein allerliebste Frucht. Passion. l. c.

[4] Le P. Archange, p. 112, ex Wadding.

CHAPITRE XII

COMMENT LE BON DUC LOUIS PROTÉGEAIT SON PAUVRE PEUPLE.

> Liberabit pauperem a potente, pauperem cui non erat adjutor.
>
> Ps. LXXI. 12.

> Indutus est justitia ut lorica, ut galea salutis in capite ejus : indutus est vestimentis ultionis, et opertus est quasi pallio zeli...
> Quia ego Dominus diligens judicium, et odio habens rapinam.
>
> Is. LXI, 17 ; LIX, 8.

Dans la vie de ces deux saints époux, tout démontre la profonde sympathie qui les unissait, et à quel point ils étaient dignes l'un de l'autre. Nous avons vu la duchesse employer toute l'énergie et l'ingénieuse tendresse de son âme au soulagement des malheureux qui se trouvaient à sa portée; il nous reste à montrer comment le duc Louis consacrait son courage et ses talents militaires à la défense des intérêts du peuple que Dieu lui avait confié. Cet amour inné de la justice, que nous avons signalé déjà comme sa principale vertu, lui donnait un sentiment si profond des droits de ses sujets, et une sympathie si généreuse pour leurs injures, que ces motifs seuls le déterminaient à des expéditions lointaines et coûteuses, dont la cause étonnait profondément ses voisins et ses vassaux [1].

Ainsi, en 1225, le duc apprit que quelques-uns de ses

[1] Nu merket was der milder togintsamer forste arbeit und koste umme syne armen luthe willen. Rothe, p. 1712.

sujets, qui trafiquaient avec la Pologne et les autres pays slaves, avaient été volés et dépouillés auprès du château de Lubantsk ou Lubitz, en Pologne. Il demanda au duc de Pologne, pour ces infortunés, une réparation qui lui fut refusée. Alors il convoqua, pour le jour de la Dispersion des Apôtres [1], une armée considérable de Hessois, de Thuringiens et de Franconiens, en y comprenant les chevaliers de l'Osterland. Il la conduisit secrètement jusque sur les bords de l'Elbe, sans annoncer le but de sa marche. Arrivé à Leipzig, il s'y adjoignit les chevaliers saxons de son palatinat, et beaucoup d'hommes d'armes de la Misnie, car il était tuteur du jeune margrave de cette province, son neveu. Alors seulement il déclara qu'il comptait aller jusqu'en Pologne, pour assiéger le château de Lubantsk, et venger l'injure faite à ses pauvres sujets. Ce fut un étonnement général parmi les chevaliers, qui ne pouvaient concevoir qu'il voulût aller si loin pour une simple affaire de négociants [2]. Comme il ne se laissait ébranler par aucune de leurs remontrances, beaucoup d'entre eux eurent envie de se retirer; mais la honte, et peut-être la crainte de sa sévérité, les retint. Force leur fut donc de le suivre jusqu'en Pologne, où il entra à la tête de son armée, et précédé d'une avant-garde de trois mille cinq cents hommes d'élite, qui arrivèrent trois jours avant lui devant Lubantsk. Ils brûlèrent la ville et investirent le château en l'attendant. Le duc de Pologne fut

[1] Cette fête, qui se trouve dans les anciens calendriers dès le neuvième siècle, était fixée au 15 juillet. Elle avait pour but de célébrer le départ des apôtres pour leurs différentes missions après l'ascension de N.-S. et la descente du Saint-Esprit. Elle se célèbre encore en Allemagne et dans les diocèses de la Lorraine.

[2] Do sie das vernamen, do wunderte sich das gantze heer solches zuges von dem herrn. Etlichen weren gerne daheymen bleiben, etc. Adam Ursinus, p. 1281.

extrêmement surpris d'apprendre qu'un landgrave de Thuringe était venu de si loin envahir son pays, à la tête d'une si puissante armée [1], et lui envoya des offres de satisfaction pécuniaire; mais Louis les repoussa, en lui disant qu'il aurait dû les faire lorsqu'il lui en écrivit à l'amiable, avant de se mettre en campagne; et qu'il ne voulait pas avoir fait une si longue route pour rien [2]. Puis étant arrivé devant Lubantsk, il en pressa vivement le siége. Le prince polonais lui envoya alors un évêque, pour lui adresser de nouvelles et plus fortes représentations. Cet évêque lui dit qu'il ne devait pas oublier que les Polonais étaient aussi de fameux guerriers, et que, s'il ne s'en retournait pas sans délai, le duc de Pologne viendrait le lundi d'ensuite avec toute son armée, et exterminerait tous ces Allemands. A quoi le landgrave reprit qu'il serait charmé de faire la connaissance du duc, et qu'il resterait huit jours après le lundi fixé, afin de voir un peu quelle sorte de gens c'étaient que les Polonais [3]. Mais ni le duc ni ses Polonais ne parurent. Après quelques assauts, le château se rendit; et Louis, après l'avoir rasé, s'en retourna chez lui, en laissant dans toute l'Allemagne orientale l'opinion la plus favorable sur sa justice, son courage, et son amour du pauvre peuple.

Quelque temps après, le duc se mit en campagne pour une cause qui parut encore plus insignifiante; mais cet incident donne une idée si juste de la bonté et de la popularité de son caractère, ainsi que des mœurs de cette époque, que nous le raconterons en détail. Deux ou trois ans auparavant, à la foire annuelle d'Eisenach, comme le duc était descendu dans la ville, et s'amusait à regarder les boutiques et les étalages, il

[1] Do verwunderte er sich dessen gar sehr das ein Landgraffe zu Duringen also mit solcher grosser macht aus fernen landen ihn suchte. Ibid.

[2] Ehr wolte sich nicht umbsonst so ein ferne reyse und zugk gethan. Ibid.

[3] Was die Polen vor Leute weren. Winkelmann, p. 259.

vit un pauvre colporteur qui n'avait qu'une fort petite pacotille, et qui vendait des dés, des aiguilles, des cuillers, des images de plomb, et de petits bijoux de femmes[1]. Le duc lui demanda s'il avait de quoi se nourrir avec ce petit négoce : « Eh ! Monseigneur, » répondit le colporteur, « j'ai honte « de mendier, et je ne suis pas assez fort pour travailler à la « journée ; mais si je pouvais seulement aller en sûreté d'une « ville à l'autre, je pourrais, avec la grâce de Dieu, gagner « ma vie avec ce petit magot, et même faire en sorte qu'au « bout de l'année il vaudrait une fois de plus qu'au commen- « cement[2]. » Le bon duc, touché de compassion, lui dit : « Eh bien ! je te donnerai mon sauf-conduit pendant un an ; « tu ne payeras ni octrois, ni péages dans toute l'étendue de « mon domaine. Combien estimes-tu ton paquet ? » — « Vingt schellings, » répondit le colporteur. « Donnez-lui « dix schellings, » dit le prince à son trésorier qui l'accompagnait, « et faites-lui expédier un sauf-conduit avec mon sceau. » Puis se retournant vers le colporteur : « Je veux me « mettre de moitié dans ton commerce ; promets-moi que tu « seras fidèle compagnon, et moi je te tiendrai quitte de tout « dommage[3]. » Le pauvre colporteur fut au comble de la joie, et se remit en course avec confiance et succès. Au nouvel an, il revint trouver son noble associé à la Wartbourg, et lui montra tout son paquet, qui s'était beaucoup accru. Le landgrave y prit quelques petits objets, qu'il donna à ses domestiques. A chaque premier jour de l'an, le colporteur revenait

[1] Und ginge dorch kortze wile, und besahe dy kræmer. Nu fant er gar eynen armen kremer mit eyme verlichin krame, der halte fingirhute, naldin, drummen, flolten, bilen, vorspan und leffelle. Rothe, p. 1709.

[2] Ich wolde mich von Gotes gnadinn wo von desseme kreme irnerin. Ibid.

[3] Ich wel din geselle werde mit der kremerie, globe mir getruwe geselleschaft, und ich will dich schadeloz halten. Rothe, l. c.

à la Wartbourg, pour faire part au prince des accroissements de son petit fonds, qui devint bientôt si considérable qu'il ne put plus le porter sur le dos. Aussi acheta-t-il un âne, fit deux ballots de sa marchandise, et se mit à faire des tournées de plus en plus longues et productives.

Or, il arriva que, vers la fin de l'année 1225, le colporteur avait été à Venise, où il avait acheté une foule d'objets étrangers et précieux : force bagues, bracelets et broches pour la poitrine des femmes, des couronnes et des diadèmes en pierres précieuses, des coupes et des miroirs en ivoire, des couteaux, des langues de couleuvres, des chapelets de corail, etc.[1]. Comme il se disposait à regagner la Thuringe, afin de se trouver à la Wartbourg pour la nouvelle année, selon sa coutume, il arriva à Wurtzbourg en Franconie, où il exposa en vente sa marchandise. Certains Franconiens qui vinrent la voir y trouvèrent plusieurs bijoux fort à leur gré, et qu'ils auraient bien voulu donner à leurs femmes ou à leurs amies[2], mais sans les payer cependant. C'est pourquoi ils firent guetter le départ du colporteur, et se mirent en embuscade pour l'attendre à quelque distance de la ville, puis fondirent sur lui comme il passait, et lui enlevèrent son âne et toute sa marchandise. Il eut beau leur montrer le sauf-conduit du landgrave de Thuringe, ils s'en moquèrent, et voulurent même le lier et l'emmener avec eux. Ce ne fut qu'avec peine qu'il s'échappa de leurs mains. Il s'en vint tout tristement à Eisenach trouver son seigneur et associé[3], et lui raconta son malheur. « Mon cher compère, » lui dit en riant le bon prince, « ne te mets pas tant en peine de la perte de notre marchandise; « prends un peu de patience, et laisse-moi le soin de la cher-

[1] Nattirne zeungen und corallen, pater noster, und derglichin. Ibid.

[2] Unde sy erin wibin unde amyen gebin woldin... Ibid.

[3] Und quam zeu syme herrin unde geseilin trurig. Ibid.

« cher [1]. » Aussitôt il convoqua les comtes, les chevaliers et les écuyers des environs, et même les paysans, qui combattaient à pied, se mit à leur tête, entra sans délai en Franconie, et dévasta tout le pays jusqu'aux portes de Wurtzbourg, en s'enquérant partout de son âne. A la nouvelle de cette invasion, le prince-évêque de Wurtzbourg lui envoya demander ce que voulait dire une semblable conduite. A quoi le duc répondit qu'il cherchait un certain âne à lui, que les hommes de l'évêque lui avaient volé [2]. L'évêque fit aussitôt restituer l'âne et son bagage, et le duc s'en retourna tout triomphant chez lui, à la grande admiration du pauvre peuple dont il prenait ainsi la défense.

Mais, pendant qu'il était ainsi occupé, il reçut de l'empereur Frédéric II l'invitation de venir le rejoindre en Italie. Il partit aussitôt, et franchit les Alpes avant la fin de l'hiver. Il fit avec l'empereur toute la campagne contre les Bolonais et les autres villes insurgées, et se trouva à la grande diète de Crémone à Pâques 1226. L'empereur fut si satisfait de son courage et de son dévouement, qu'il lui accorda l'investiture du margraviat de Misnie, dans le cas où la postérité de sa sœur Judith, veuve du dernier margrave, s'éteindrait, et en même temps celle de tout le pays qu'il pourrait conquérir en Prusse et en Lithuanie, où il nourrissait le projet d'aller porter la foi chrétienne [3].

[1] Do antwerte eme der milder forste lachinde, unde sprach : « *Myn liber geselle, betruwe dich nicht unme unsirn kram, und zuch ouch uergin.* » Ibid.

[2] Waz her damede meynete. Do antwerte der Lantgrafe, her suchte synen esil, den eme syne man genommen hetten. Ibid.

[3] Ce projet fut exécuté peu d'années plus tard par l'ordre Teutonique, dont Conrad, frère du duc Louis, était l'un des principaux chefs ; on peut donc croire que les plans de l'époux d'Élisabeth n'out pas été sans quelque influence sur cet événement, l'un des plus importants du moyen âge par ses suites. — Berthold. Mss. Goth. Sagittarius, etc.

CHAPITRE XIII

COMMENT UNE GRANDE DISETTE DÉVASTA LA THURINGE, ET COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH PRATIQUA TOUTES LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Esurivi, et dedistis mihi manducare : sitivi, et dedistis mihi bibere : hospes eram, et collegistis me : nudus, et cooperuistis me : infirmus, et visitastis me : in carcere eram, et venistis ad me.

S. MATTH. XXV, 34-36.

A peine le duc fut-il parti pour aller se ranger sous la bannière impériale, qu'une affreuse disette se déclara dans toute l'Allemagne, et ravagea surtout la Thuringe. Le peuple affamé fut réduit aux plus dures extrémités : on voyait les pauvres se répandre dans les campagnes, dans les bois et sur les chemins pour arracher les racines et les fruits sauvages qui servaient ordinairement à la nourriture des animaux. Ils dévoraient les chevaux et les ânes morts, et les bêtes les plus immondes. Mais, malgré ces tristes ressources, un grand nombre de ces malheureux moururent de faim, et les routes étaient jonchées de leurs cadavres [1].

[1] Sie sich nereten von den kreuten
Und würtzeln grob als die schwein...
Knoten holzopffel und schleen...
Ouch baynbotten sy das alle assen
Pferde esel sy nicht vergassen...
Das assen sy alles ane brodt...
Vit. Rhyt. § XXII.

A la vue de tant de misères, le cœur d'Élisabeth s'émut d'une pitié immense. Désormais son unique pensée, son unique occupation, nuit et jour, fut le soulagement de ses infortunés sujets. Le château de Wartbourg, où son mari l'avait laissée, devint comme le foyer d'une charité sans bornes, d'où découlaient sans cesse d'inépuisables bienfaits sur les populations voisines. Elle commença par distribuer aux indigents du duché tout ce qu'il y avait d'argent comptant dans le trésor ducal, ce qui se montait à la somme énorme, pour cette époque, de soixante-quatre mille florins d'or, lesquels provenaient de la vente récente de certains domaines[1]. Puis elle fit ouvrir tous les greniers de son mari, et, malgré l'opposition des officiers de sa maison, elle en fit distribuer tout le contenu au pauvre peuple, sans en rien réserver. Il y en avait tant que, selon les récits contemporains, pour racheter seulement le blé qu'elle abandonna aux pauvres, il aurait fallu mettre en gage les deux plus grands châteaux du duché et plusieurs villes[2]. Elle sut cependant unir la prudence à cette générosité sans bornes. Au lieu de donner le blé par grandes quantités, qui auraient pu être inconsidérément employées, elle faisait distribuer chaque jour à chaque pauvre la portion qui pouvait lui être nécessaire[3]. Pour leur éviter toute dépense quelconque, elle faisait cuire dans les fours du château autant de farine qu'ils en pouvaient

[1] Rader, Bavaria Sancta. — Turckheim, Hist. généalog. de la maison de Hesse. Winkelmann, p. 260.

[2]
Das man meynt man muss gar gelosen
Beyd burge und etliche stete
Das man kunde vergelden damitte
Das korn und das brot allein.
Ibid.

[3] Theod. III, 9.

contenir, et servait elle-même le pain tout chaud aux malheureux [1]. Neuf cents pauvres venaient ainsi chaque jour lui demander leur nourriture, et s'en retournaient chargés de ses bienfaits [2].

Mais il y en avait encore un plus grand nombre que la faiblesse, la maladie ou les infirmités empêchaient de gravir la montagne où était située la résidence ducale; et ce fut surtout pour ceux-ci qu'Élisabeth redoubla de sollicitude et de compassion pendant cette crise douloureuse. Elle portait elle-même au bas de la montagne, à quelques-uns qu'elle avait choisis parmi les plus infirmes, les restes de ses repas et de celui de ses suivantes, auxquels elles n'osaient presque plus toucher, de peur de diminuer la part des pauvres [3]. Dans l'hôpital de vingt-huit lits dont nous avons parlé, qu'elle avait fondé à mi-côte de la montée du château, elle plaça les malades qui réclamaient des secours particuliers, et elle l'organisa de telle sorte que, à peine un des malades était-il mort, son lit était sur-le-champ occupé par un autre venu du dehors [4]. Elle institua ensuite deux nouveaux hospices dans la ville même d'Eisenach, l'un sous l'invocation du Saint-Esprit, près la porte Saint-Georges, pour les pauvres femmes [5], et l'autre, sous celle de Sainte-Anne, pour tous les malades en général. Ce dernier existe encore [6]. Tous les jours sans

[1] Vit. Rhyt. XXVI.

[2] Sed et nongenti pauperes quotidie in conspectu ejus per ministros de consolatione eleemosynarum reficiebantur. Theod. III, 10.

[3] Theod. l. c.

[4] Infirmos et debiles plurimos, qui generalem eleemosynam exspectare non poterant... Ut uno mortuo continuo alter ejus utebatur lecto. Ibid.

[5] Selon quelques auteurs, la fondation de cet hôpital remonte à la première croisade; mais dans tous les cas il fut agrandi par Élisabeth.

[6] L'inscription qu'on lit aujourd'hui sur la porte d'entrée, dit qu'il a été fondé par sainte Élisabeth en 1229; c'est probablement une erreur de date.

exception, et deux fois, le matin et le soir, la jeune duchesse descendait et remontait la longue et rude côte qui conduit de la Wartbourg à ces hospices, malgré la fatigue qu'elle en ressentait, pour y visiter ses pauvres et leur apporter ce qui leur était nécessaire ou agréable[1]. Arrivée dans ces asiles de la misère, elle allait de lit en lit, demandait aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendait les services les plus rebutants avec un zèle et une tendresse que l'amour de Dieu et sa grâce spéciale pouvaient seuls lui inspirer. Elle nourrissait de ses propres mains ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes, faisait elle-même leurs lits, les soulevait et les portait sur le dos ou entre les bras sur d'autres lits, essuyait leur visage, leur nez et leur bouche avec le voile qu'elle portait sur la tête[2]; et tout cela avec une gaieté et une aménité que rien ne pouvait altérer. Bien qu'elle eût une répugnance naturelle pour le mauvais air, et qu'il lui fût ordinairement impossible de l'endurer, elle restait cependant au milieu de l'atmosphère méphitique des salles de malades, par les plus grandes chaleurs de l'été, sans exprimer la moindre répugnance, tandis que ses suivantes en étaient accablées, et murmuraient hautement[3].

« Pendant que le cœur bondissait d'horreur à toute sa « suite, dit à ce sujet un bon religieux du dix-septième siècle,

[1] Non obstante montis altitudine bis in die mane et vespere omnes infirmos suos personaliter visitavit. Dict. IV. Ancill. — Mit grossem arbeiten... Mss. de Heidelb.

[2] Abominabiles magis inter eos et debiles quosdam parit, quibusdam stravit, alios in humeros suos sustulit..... Hilariter manibus tractans eos, faciei ipsorum salivam, sputum, sordes oris et narium velo sui capitis detergebat. Theod. l. c.

[3] Et licet nullam corruptionem aeris ubicunque alias potuerit sustinere, infirmorum tamen etiam in æstivo tempore fœtores, quos ancillæ graviter et cum murmure vix tolerabant, ipsa sine horrore, etc. Theod. l. c.

« elle, cette princesse du paradis, se souriant, disait : « Quand « je viendrai au jugement de mon Dieu, et qu'on me deman- « dera si j'ai servi les pauvres : Oui, mon Seigneur, dirai-je, « aux enseignes que mes filles et servantes en ont eu sou- « vent mal au cœur[1]. »

Elle avait fondé dans un de ces hospices un asile particulier pour les pauvres enfants malades, abandonnés ou orphelins; ils étaient l'objet spécial de sa tendresse; elle les entourait des soins les plus doux et les plus affectueux. Leurs petits cœurs comprirent bientôt quelle douce mère le Seigneur avait daigné leur donner dans leur misère. Toutes les fois qu'elle venait au milieu d'eux, comme les petits oiseaux qui se cachent sous les ailes de leur mère[2], tous couraient au-devant d'elle, et s'attachaient à ses vêtements, en criant : *Maman*, *maman*[3] ! Elle les faisait asseoir autour d'elle, leur distribuait de petits présents, examinait l'état de chacun d'eux; elle témoignait surtout son affection et sa pitié à ceux d'entre eux dont les maux faisaient le plus horreur, en les prenant sur ses genoux et en les accablant de caresses[4].

Elle était non-seulement la bienfaitrice de tous ces infortunés, mais encore leur amie et leur confidente. Un pauvre malade lui ayant un jour raconté secrètement qu'il avait la

[1] Les apanages d'un cavalier chrétien, descrits en faveur de Hermann Philippe de Mérode, marquis de Tréion, etc., par le P. Matthieu Martin, religieux Minime. Mons, 1628.

[2] Quemadmodum pulli congregantur sub alis gallinæ, ita sub alis maternitatis ejus parvuli illi pauperes requiescentes fovebantur. Theod. l. c.

[3] Daz si gein ir liefen
Muter, muter riefen.
Cod. Darmst., p. 389.

[4] Sibi filialiter assidendo... scabiosos, infirmos, debiles, magis sordidos et deformes specialiter dilexit, capita eorum manibus attrectans et in sinu suo collocans. Theod. l. c.

conscience chargée du souvenir d'une dette qu'il n'avait point acquittée, elle le tranquillisa en lui promettant de s'en charger en son lieu, et accomplit aussitôt sa promesse [1].

Le temps qu'elle pouvait dérober à la surveillance des hospices, elle le consacrait à parcourir les environs de la Wartbourg, à distribuer des vivres et des secours aux pauvres qui ne pouvaient monter jusqu'au château, à visiter les moindres chaumières, à y rendre les services les plus bas et les plus étrangers à son rang. Un jour qu'elle entra dans la cabane d'un pauvre malade qui était tout seul, il lui demanda plaintivement du lait, en disant qu'il n'avait pas la force d'aller traire sa vache : aussitôt l'humble princesse entra dans l'étable, et se mit en devoir de traire de ses propres mains la vache du pauvre; mais l'animal, peu habitué à être manié par des mains aussi délicates, ne lui permit pas d'accomplir sa bienfaisante intention [2].

Elle s'efforçait de se trouver auprès du lit de mort des agonisants, afin d'adoucir leur dernière lutte, recueillait leur dernier soupir dans un baiser de fraternelle charité, et priait Dieu avec ferveur, et pendant des heures entières, de sanctifier la fin de ces infortunés, et de les recevoir dans sa gloire [3]. Plus que jamais elle était fidèle à son habitude de veiller aux obsèques des pauvres, et, malgré l'accroissement de la mortalité, on la voyait toujours accompagner leur dépouille au tombeau, après les avoir ensevelis de ses propres mains dans la toile qu'elle avait elle-même tissue à cet effet [4], ou bien

[1] Ibid.

[2] In loco secreto vaccam mulgere volebat... Sed vacca insolenter se habens non sustinuit. Dict. IV. Ancill. 2017.

[3] Passional, f. 60.

[4] Ad mortuorum pauperum sepulturam vestes propriis manibus fecit, ipsosque tractans et manibus tangens, eorum humiliter exequiis studuit interesse. Theod. l. c.

qu'elle prenait parmi ses vêtements. Elle découpa pour cet usage un grand voile blanc qu'elle portait habituellement[1]. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on employât à ensevelir les riches des étoffes neuves ou précieuses, et exigeait qu'on y en substituât de vieilles, en donnant aux pauvres la valeur des étoffes neuves[2].

Les pauvres prisonniers n'échappèrent pas non plus à sa sollicitude : elle allait les visiter partout où elle savait qu'il y en eût, délivrait à prix d'argent autant qu'elle pouvait de ceux qui étaient détenus pour dettes, pansait et oignait les blessures que leurs chaînes avaient produites, puis se mettait à genoux à leur côté, et demandait avec eux à Dieu de veiller sur eux, et de les préserver de toute peine ou de tout châtiment futur[3].

Toutes ces occupations, si propres à faire naître dans l'âme humaine la fatigue, le dégoût et l'impatience, produisaient en elle une paix et une joie céleste. Tandis qu'elle répandait sur tant de ses pauvres frères les trésors de sa charité, elle avait le cœur et la pensée toujours élevés vers le Seigneur, et interrompait souvent ses bienfaisantes occupations pour lui dire à haute voix : « O Seigneur ! je ne peux pas assez vous « remercier de ce que vous me donnez l'occasion de recueillir « ces pauvres gens qui sont vos plus chers amis, et de ce « que vous me permettez de les servir ainsi moi-même. » Et un jour, comme elle faisait dans l'hôpital cette oraison jaculatoire, les pauvres crurent voir un ange qui lui apparaissait et qui lui disait : « Réjouis-toi, Élisabeth ; car toi aussi tu es « l'amie du Dieu tout-puissant, et tu brilles devant ses yeux « comme la lune[4]. »

[1] Ipsa velum lineum albissimum et magnum, etc. Ibid.

[2] Novis linteis et camisiis non sinebat involvi. Ibid.

[3] Passional, f. 60.

[4] Passional, f. 60.

D'autres signes merveilleux semblèrent prouver aux âmes simples et fidèles combien étaient agréables à Dieu la charité et l'humilité de cette princesse[1]. Un jour qu'elle avait été acheter à la ville quelques vases en poterie et plusieurs sortes d'anneaux et de jouets en verre pour les petits enfants pauvres qu'elle avait recueillis[2]; comme elle rentrait au château dans un chariot, tenant dans un pan de son manteau ces divers objets, la maladresse du conducteur fit verser la voiture, qui tomba, du haut d'un rocher, sur un amas de pierres. Cependant Élisabeth ne fut pas blessée, et même aucun des jouets qu'elle portait ne fut brisé. Elle alla aussitôt les distribuer à ses petits pauvres pour les réjouir[3].

Une autre fois, comme elle portait dans son tablier des vivres à un groupe de malheureux, elle vit avec inquiétude qu'elle n'en avait pas une quantité suffisante pour en donner à chacun, car il survenait à tout instant d'autres mendiants. Elle se mit alors à prier intérieurement, tout en distribuant ce qu'elle avait dans sa robe; et à mesure qu'elle en retirait des morceaux, elle les trouvait toujours remplacés par d'autres, et il lui en restait encore après avoir donné à chaque pauvre sa portion[4]. Elle s'en retourna au château en chantant avec ses compagnes les louanges du Dieu qui avait daigné lui communiquer sa vertu toute-puissante, conformément à sa promesse formelle[5] : *En vérité, je vous le dis,*

[1] Ipse autem pietatis amator Deus, in rebus vilibus opus suæ magnitudinis demonstravit. Theod. l. c.

[2] Parvulis suis infirmis vascula victilia, annulos vitreos et quædam alia puerorum jocalia opportuna xenia proprio pallio deferret. Ibid.

[3] De rupe altissima prærupta ceciderunt. Ecce licet ad petram allisa..... ab ipsa sunt pueris pro solatio distributa. Ibid.

[4] Vita Rhyt. § XXIII. Theod. l. c.

[5] Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet et majora horum faciet. Joan. XIV, v. 12.

celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes.

Ce n'était pas seulement aux populations voisines de sa résidence qu'elle réservait ses soins et son amour : les habitants de toutes les parties, même les plus éloignées, des États de son mari, furent également l'objet de sa souveraine et maternelle sollicitude. Elle donna des ordres exprès pour que tous les revenus des quatre principautés que possédait le duc Louis [1] fussent exclusivement consacrés au soulagement et à l'entretien des pauvres habitants que la disette laissait sans ressources, et veilla strictement à l'exécution de cet ordre, malgré l'opposition de la plupart des officiers du duc. De plus, et comme pour tenir lieu des secours et des soins personnels que l'éloignement l'empêchait de donner elle-même à cette portion de ses sujets, elle fit vendre toutes ses pierreries, ses bijoux et autres objets précieux, et leur en fit distribuer le prix [2].

Ces dispositions furent continuées jusqu'à la moisson de 1226 ; alors la duchesse réunit tous les pauvres en état de travailler, hommes et femmes; leur donna des faux, des chemises neuves, des souliers pour que leurs pieds ne fussent pas meurtris ou déchirés par le chaume resté dans les champs [3], et les envoya à l'ouvrage. A tous ceux qui n'étaient pas assez forts pour travailler, elle distribua des vêtements qu'elle avait fait fabriquer ou acheter au marché à cet effet. Elle faisait toutes ces distributions de ses propres mains. A chaque pauvre qui s'en allait, elle faisait des adieux pleins d'affection [4], en lui donnant une petite somme; et lorsque

[1] La Thuringe, la Hesse, le Palatinat de Saxe et l'Osterland.

[2] Theod. l. c.

[3] Ne pedes in culmis offenderent. Dict. IV. Ancill. 2018.

[4] Valedicens autem recedentibus singulis dona obtulit. Theod. l. c.

l'argent lui manqua, elle prit ses voiles et ses robes de riche étoffe, et les partagea en leur disant : « Je ne veux pas que « vous vous serviez de ces objets comme d'une parure, mais « que vous les fassiez vendre pour subvenir à vos besoins, et « que vous travailliez selon vos forces; car il est écrit : Que « celui qui ne travaille point ne mange point[1]. » Une pauvre vieille femme à qui la duchesse avait donné des chemises, des souliers et un manteau, en eut un tel saisissement de joie, qu'après s'être écriée qu'elle n'avait jamais de sa vie éprouvé un tel bonheur, elle tomba par terre comme une morte. La bonne Élisabeth, tout effrayée, s'empressa de la relever, et se reprocha comme un péché d'avoir compromis par son imprudence la vie de cette femme[2].

Nous avons visité avec un tendre respect et un soin scrupuleux les lieux qui furent le théâtre d'une charité si inépuisable, d'un dévouement si céleste. Nous avons suivi tous ces sentiers escarpés que foulait le pied de l'infatigable amie des pauvres; longtemps nous avons promené nos regards sur le magnifique paysage que l'on contemple du haut de la Wartbourg, en songeant que les yeux bénis d'Élisabeth avaient aussi, pendant la plus grande partie de sa vie, contemplé cette vaste étendue de pays, et l'avaient embrassé tout entier d'un seul regard de cet amour qui n'a ni sa source ni sa récompense sur la terre. Hélas ! les monuments fondés par la royale aumônière ont tous péri; le peuple l'a oubliée en même temps que la foi de ses pères; quelques noms seuls ont résisté, et conservent pour le pèlerin catholique la trace de la sainte bien-aimée. Au château même de la Wartbourg, le

[1] Nolo quod his ad voluptatem, sed vendendo ad vestram utamini necessitatem et pro viribus justis laboribus insitatis : scriptum est enim : Qui non laborat, non manducet. Dict. IV. Anc. l. c.

[2] Theod. l. c.

souvenir de Luther [1], de l'orgueil rebelle et victorieux, a détrôné celui de l'humilité et de la charité d'Élisabeth; dans l'antique chapelle où elle a si souvent prié, c'est la chaire du superbe hérésiarque que l'on montre aux voyageurs. Mais le site de cet hôpital qu'elle avait élevé à la porte de sa résidence ducale, comme pour ne jamais perdre de vue le comble des misères humaines au milieu des splendeurs de son rang, ce site modeste et caché lui a été laissé, et a conservé son nom. Cent ans après sa mort, en 1331, l'hôpital fut remplacé par un couvent de Franciscains fondé en son honneur par le landgrave Frédéric le Sérieux. A la réformation il fut supprimé, alors que dix-sept autres couvents et églises, dans la seule ville d'Eisenach, furent ruinés et pillés en un seul jour, et que les moines et les prêtres s'en allèrent deux à deux en chantant le *Te Deum*, au milieu des huées de la populace [2]. Le monument de la bienfaitrice du pays ne fut pas plus respecté que les autres, et les pierres en furent employées à réparer les fortifications du château. Mais il y est resté une fontaine, une source d'eau pure et fraîche qui s'écoule dans un simple bassin de pierre voûté, sans ornement quelconque, si ce n'est les nombreuses fleurs et les frais herbages qui l'entourent. C'était là que la duchesse lavait elle-même le linge des pauvres [3], et cela s'appelle encore *la Fontaine d'Élisabeth*. Tout autour se trouve une plantation touffue qui cache ce lieu à la plupart des passants; puis quelques faibles débris

[1] Il y fut retenu secrètement par l'électeur de Saxe, son protecteur, à son retour de la diète de Worms, pour le mettre à l'abri de la sentence prononcée contre lui. Il nommait modestement cette retraite son île de Pathmos.

[2] En 1524. Voyez la touchante description qu'en fait l'historien protestant : *Bericht von der stadt Eisenach*, p. 189 et 229.

[3] Ou, selon quelques-uns, les pauvres eux-mêmes. Limperg, das im Jahr 1702 lebende und schwebende Eisenach, p. 220.

d'un mur d'enceinte; c'est ce que le peuple a nommé *le Jardin d'Élisabeth.*

Plus loin, à l'orient, au bas de la montagne que domine la Wartbourg, et entre cette montagne et l'ancienne chartreuse consacrée à la sainte en 1394 [1], on voit se déployer une vallée charmante arrosée par un paisible ruisseau qui coule au milieu de prairies pleines de roses et de lis; les flancs en sont ombragés par de vénérables chênes, débris des antiques forêts de la Germanie. Dans un de ses détours, cette vallée forme une gorge secrète et solitaire, où s'élève une pauvre chaumière qui était autrefois une chapelle. C'était là qu'Élisabeth donnait autrefois rendez-vous à ses pauvres, les amis de Dieu et les siens; c'était là qu'elle descendait, tendre, ingénieuse et infatigable, par des sentiers cachés, à travers les bois, chargée de vivres et d'autres secours, pour leur éviter la montée pénible du château, et aussi pour se dérober aux regards des autres hommes. Cette gorge solitaire s'appelle encore aujourd'hui *le Champ des Lis;* cette humble chaumière, *le Repos des pauvres* [2]; et toute la vallée portait naguère encore le doux nom de *Vallée d'Élisabeth.*

[1] Cette chartreuse, qui portait le nom d'Elisabethenhaus, a aussi été complétement rasée. Il n'en reste qu'une seule pierre, qui est un tombeau. Le site est occupé aujourd'hui par la maison de correction et le jardin botanique.

[2] *Elisabethenthal*, *Liliengrund*, *Armenruh :* Thon, Schloss Wartburg, et renseignements pris sur les lieux en juin 1834. Aujourd'hui la vallée a été débaptisée et s'appelle Marienthal, en l'honneur d'une grande-duchesse de Saxe-Weimar.

CHAPITRE XIV

COMMENT LE DUC LOUIS REVINT AUPRÈS DE SA FEMME, ET COMMENT IL RENDIT BONNE JUSTICE A SES CHERS MOINES DE REYNHARTSBRUNN.

> Confidit in ea cor viri sui.
>
> PROV. XXXI, 11.
>
> In tribus placitum est spiritui meo... concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes.
>
> ECCLI. XXV, 1, 2.

Cependant le duc Louis, informé sans doute des maux qui affligeaient son pays, demanda congé à l'empereur pour retourner chez lui, et l'obtint. Il partit le 22 juin 1226, et s'en vint coucher à Crémone la veille de la Saint-Jean, comme on allumait des feux sur toutes les hauteurs [1]. Après avoir heureusement franchi les Alpes, il vint prendre gîte chez un prince que les historiens ne nomment pas, mais qui était son proche parent et son ami [2]. Il y fut reçu avec empressement et magnificence; et après un festin abondant, embelli par la musique et le chant, on le conduisit à sa chambre à coucher, où le prince, curieux d'éprouver la vertu de son hôte, avait fait placer dans son lit une jeune femme d'une grande

[1] Berthold. Mss.

[2] Cujusdam principis sui consanguinei proximi. Theod. VII, 5. Rothe, p. 1713. — C'était probablement un duc de Bavière de la maison de sa mère.

beauté [1]. Mais le jeune duc dit aussitôt à son fidèle échanson, le sire de Varila : « Éloigne tranquillement cette jeune femme, « et donne-lui un marc d'argent pour s'acheter un manteau « neuf, afin que le besoin ne la fasse plus s'exposer au « péché. Je te dis en toute sincérité que quand même l'a- « dultère ne serait pas un péché contre Dieu ni un scandale « aux yeux de mes frères, moi je n'y songerais jamais, uni- « quement pour amour de ma chère Élisabeth, et pour ne « pas la contrister ni troubler son âme [2]. » Le lendemain matin, comme le prince commençait à plaisanter à ce sujet, Louis lui répondit : « Sachez, mon cousin, que pour avoir « l'empire romain tout entier, je ne commettrais pas un tel « péché [3]. » Puis ayant continué sa route, il arriva le 2 juillet à Augsbourg, où il resta quinze jours pour faire valoir la cause du jeune Henri, fils de l'empereur, auprès du duc de Bavière, et pour obtenir de lui qu'il consentît à recevoir ce jeune prince à sa cour. Ayant réussi dans cette négociation, il repartit pour sa Thuringe, et passa le Mein à Schweinfurt, où il fut reçu avec de grands honneurs par la bourgeoisie; mais après souper on vint l'avertir que le comte Poppon de Henneberg, son plus mortel ennemi, projetait de l'attaquer et de le surprendre pendant la nuit. Pour éviter ce danger, il repartit aussitôt, voyagea toute la nuit, et arriva à la Wartbourg le lendemain, qui était un vendredi, vers l'heure de none [4].

[1] Ein allzcu subirlichis jungis wibichin. Rothe. — Muliercula quædam lecto ejus ab impudicis injecta est. Theod. l. c.

[2] Das sy einen nuwin rag mede gekouffe, und sich furbass vor den sunden hüt... Ich spreche das zcu dir in ganzer warheit, were, etc..., noch so wolde ich es myner liebin Elisebethin zculiebe lassin, etc. Rothe, l. c. — Passional, f. 58.

[3] Passional, f. 60.

[4] Berthold, Mss. f. 65.

Cependant la nouvelle de l'approche du prince bien-aimé avait répandu dans toute la Thuringe une immense joie. Tous ces pauvres affamés voyaient, dans le retour de leur père et de leur généreux protecteur, comme le signal de la fin de leurs maux. Sa mère, ses jeunes frères se réjouirent aussi vivement; mais la joie d'Élisabeth surpassait celle de tous les autres [1]. C'était la première absence prolongée qu'avait faite cet époux qui lui était si cher, et qui seul la comprenait et sympathisait avec tous les élans de son âme vers Dieu et une vie meilleure. Elle seule aussi, avec ce merveilleux instinct que Dieu donne aux âmes saintes, avait sondé toute la richesse de l'âme de son époux, tandis que le reste des hommes lui attribuait toujours des sentiments et des passions semblables à celles des autres princes de son temps. Les principaux officiers de la maison ducale, et notamment le sénéchal et le maréchal, craignant la colère de leur seigneur quand il apprendrait l'emploi qui avait été fait de ses trésors et de ses provisions, allèrent au-devant de lui et lui dénoncèrent les folles largesses de la duchesse, en lui racontant comment elle avait, malgré tous leurs efforts, vidé tous les greniers de la Wartbourg, et dissipé tout l'argent qu'il avait laissé à leur garde [2]. Ces plaintes, dans un pareil moment, ne firent qu'irriter le duc, qui leur répondit : « Ma « chère femme se porte-t-elle bien? Voilà tout ce que je veux « savoir; que m'importe le reste! » Puis il ajouta : « Je « veux que vous laissiez ma bonne petite Élisabeth faire « autant d'aumônes qu'il lui plaît, et que vous l'aidiez plutôt

[1] Exultavit tota terra, principem suum cum inæstimabili gaudio suscipiens lætabunda. Gaudebat præcipue mater et fratres, sed jucundabatur domina Elisabeth super omnes. Theod. III, 11. D'après Berthold, Mss.

[2] Die schœsser und Haus Marschalk. Winkelmann, p. 260. — Mss. Darmst. — Vita Rhyt. § XXII.

« que de la contrarier; laissez-lui donner tout ce qu'elle « veut pour Dieu, pourvu seulement qu'elle me laisse Eise- « nach, la Wartbourg et Naumbourg. Dieu nous rendra tout « le reste quand il le trouvera bon. Ce n'est pas l'aumône « qui nous ruinera jamais [1]. » Et aussitôt il se hâta d'aller rejoindre sa chère Élisabeth. Quand elle le revit, sa joie ne connut plus de bornes; elle se jeta dans ses bras et le baisa mille fois de bouche et de cœur [2]. « Chère sœur, » lui dit-il aussitôt tandis qu'il la tenait embrassée, « que sont devenus « tes pauvres gens pendant cette mauvaise année? » Elle répondit doucement : « J'ai donné à Dieu ce qui était à lui, et « Dieu nous a gardé ce qui est à toi et à moi [3]. »

Une tradition ajoute que, comme le duc se promenait en long et en large avec elle dans sa grande salle, il vit entrer le blé de toutes parts, sous les portes, tellement qu'on marchait dessus. Ayant demandé au sénéchal d'aller voir d'où cela venait, celui-ci répondit que les coffres étaient tellement pleins de blé, que le grain en débordait, et ruisselait sur le plancher. Alors il remercia Dieu avec sa femme [4]. Puis le sire de Varila raconta à la duchesse ce qui s'était passé chez le prince, où la fidélité de son époux avait été mise à l'épreuve; et aussitôt elle se mit à genoux et dit : « Seigneur, je ne suis pas

[1] Des verdross den Herrn zu hœren und sprach : «Ist nun mein lieb frau gesundt so wird mir nichts. » Passional, f. 60. Lasset mein liebes Elisabethlein geben wen, wan und was sie geben wil... Winkelmann, 260. — Sinite, inquit piissimus, eam benefacere et quæcumque vult pro Deo dare, Warburg tantum et Nevenburg meæ ditioni servate. Theod. l. c. — Vita Rhyt. § XXII. Kochem, p. 813.

[2] Sy kusste in mit herzin unde mit munde mehr danne tusend stunde. Berthold, Mss. p. 66, témoin oculaire.

[3] Er umbfieng sie gar freuntlich und sprach : « Lieb schwester waz soli dein arm gesind leben daz hert jar. Do antwort sie : Ich hab Got geben daz sein ist, das dein und das mein hat uns Got behalten. » Passional, l. c.

[4] Passional, f. 60.

« digne d'avoir un si bon mari; mais aidez-nous tous deux à « observer la sainteté du mariage, afin que nous puissions « vivre éternellement ensemble auprès de vous [1]. »

A peine revenu dans ses foyers, ce noble et pieux prince recommença à s'occuper des intérêts de ses sujets. Pendant qu'il veillait avec prudence et intelligence aux importantes négociations que l'empereur lui avait confiées malgré son extrême jeunesse, il avait toujours l'épée à la main pour défendre les moines et les pauvres. Ainsi, tout en servant de médiateur entre l'empereur et le roi Ottocar de Bohême, et en traitant du mariage de la fille de ce souverain avec le jeune roi des Romains Henri, il se mit à parcourir ses États pour découvrir et réparer tous les dommages qui avaient pu être commis pendant son absence envers le pauvre peuple[2]. Plusieurs chevaliers de l'Osterland qui avaient oppressé leurs vassaux et troublé la sécurité publique, prirent la fuite en apprenant son arrivée; il fit occuper leurs châteaux, et fit détruire de fond en comble ceux de Sultz et de Kalbenrück[3].

Il alla aussi le plus tôt possible visiter sa chère abbaye de Reynhartsbrunn. L'abbé se plaignit à lui de ce qu'un seigneur voisin, celui de Saltza, avait profité de son absence pour usurper un terrain appartenant aux religieux, sur la montagne dite Aldenberg, qui domine la vallée où le monastère est situé, et qu'il y avait bâti un réduit fortifié[4], d'où il vexait continuellement les religieux et leurs sujets. Ce fut un samedi soir que le landgrave arriva, et qu'il entendit cette plainte. Il fit aussitôt écrire au bailli de la Wartbourg

[1] Ibid., 58.

[2] Rothe, p. 1701. Adam Ursinus, p. 1286.

[3] Berthold, Mss. Ce chapelain, qui évidemment accompagna son seigneur dans toutes ses expéditions, nous en a laissé un récit détaillé.

[4] En bergfred. Rothe, 1712.

et à celui d'Eisenach qu'ils eussent à venir le trouver à l'abbaye le lendemain matin avant le jour, avec leurs hommes d'armes et des échelles pour escalader. Le dimanche, dès l'aube, il entendit une messe basse, dit à l'abbé de ne pas faire porter la croix ni chanter la grand'messe jusqu'à son retour, puis monta à cheval et alla au-devant de ses soldats, qu'il conduisit sur-le-champ à l'attaque du château. La surprise fut complète ; les murailles furent escaladées, et le sire de Saltza lui-même fait prisonnier ; le duc le fit enchaîner et mener à pied à l'abbaye : à peine arrivé, il fit sortir la croix et se mit à la suite de la procession habituelle de la messe, tandis que le chevalier usurpateur et ses soldats étaient conduits enchaînés devant la croix. Le chantre entonna le verset : *Domine, tu humiliasti sicut vulneratum superbum ;* et tous les religieux répondirent : *In brachio virtutis tuæ dispersisti inimicos tuos*[1]. Après la messe le duc fit jurer au sire de Saltza qu'il renoncerait à toute entreprise ultérieure contre le monastère, et puis le relâcha, après avoir donné l'ordre de raser immédiatement le château, qui avait été pris le matin[2].

Le bon prince redoutait par-dessus tout d'être à charge au monastère ; il y avait établi une cuisine et une cave spéciales pour l'usage de sa maison pendant le temps qu'il y passait, et il y laissait toujours en s'en allant des restes si considérables, que le couvent entier y trouvait de quoi se nourrir pendant trois jours[3]. Mais le dimanche de l'expédition contre le sire de Saltza, l'abbé le pria de prendre son repas avec

[1] Ps. LXXXVIII, 10.

[2] Berthold, Vie, Mss. p. 73. Rothe, p. 1712.

[3] Habuit etiam pro suis coquinam et celierarium speciale, non passus servorum Dei officinas suis rebus vel servitiis occupari... quin imo de residuo conventus etiam per triduum pasceretur. Theod. III, 6.

lui et lui donna un riche et abondant festin. En se levant de table, le duc prit à part son trésorier, et lui ordonna de payer tout largement. Le trésorier alla trouver les moines et voulut leur donner cet argent; mais ils refusèrent opiniâtrément de le prendre, comme il convient à des religieux bien nés, dit l'aumônier qui nous a laissé le récit de cette scène. « Cher seigneur trésorier, » dirent-ils, « tout ce que nous « pouvons faire, pauvres moines que nous sommes, est à la « disposition de notre bon seigneur, et non-seulement au-« jourd'hui, mais toutes les fois qu'il le désirera; nous ne vou-« lons donc pas de son argent [1]. » Le trésorier n'insista pas, et partit avec le duc; mais celui-ci, à moitié chemin d'Eisenach, se retourna vers lui, et lui demanda s'il avait bien exécuté ses ordres. Le trésorier raconta ce qui s'était passé; à quoi le duc vivement irrité répondit: « Puisque tu n'as pas « voulu payer de mon argent ce que j'ai dépensé, tu le paye-« ras du tien. » Et le pauvre homme fut obligé de retourner à Reynhartsbrunn, et de payer de sa propre bourse jusqu'au dernier liard [2].

Peu de temps après, l'abbé de ce même monastère fit savoir au duc que *certaines honorables gens* [3] de Franconie lui avaient enlevé une barrique de vin et six chevaux. Le duc leur écrivit pour les sommer de restituer sans délai le bien volé; et comme ils n'eurent aucun égard à sa réclamation, il entra aussitôt en Franconie à la tête d'une armée, ravagea les biens des coupables, et les obligea de venir nu-pieds, en chemise et la corde au cou, faire amende honorable au couvent. Il les relâcha ensuite, mais après qu'ils se furent en-

[1] Alse geistlichen leute wolgeboren... Liebe er kammermeister, was eben vermogin wir arme klosterbruder... Berthold, Mss. p. 73.

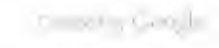
[2] Bis uf den understem pfennìng. Ibid.

[3] Etzliche erbar luthe uz Frankenlande. Rothe, p. 1713.

gagés à envoyer au couvent une grande quantité de bon vin et plusieurs bons chevaux.

A peu près vers cette époque, il y eut une grande cour ou assemblée de princes à Merseburg, où se réunirent la plupart des seigneurs de Misnie, de Saxe, et de la Marche brandebourgeoise. Ceux de Hesse et de Thuringe s'y rendirent aussi, guidés par l'exemple de leur duc Louis, qui y mena son Élisabeth accompagnée d'une cour nombreuse. Un trait, qui peint bien les mœurs de l'époque, signala cette réunion. Un chevalier thuringien, très-renommé par sa valeur et sa piété, le sire Gauthier de Settelstædt, ami et officier de la maison du duc Louis, y suivit son suzerain; il conduisait avec lui une demoiselle d'une grande beauté, montée sur un destrier superbe, et avec un beau faucon sur le poing. Le long de la route, il s'arrêtait de trois en trois milles pour jouter contre tout venant, à condition que, s'il était désarçonné, son adversaire victorieux lui enlèverait son armure et ses équipages, le palefroi et le faucon de la demoiselle, et que la demoiselle elle-même serait obligée de se racheter moyennant un anneau d'or. Si, au contraire, le sire Gauthier avait le dessus, c'était le vaincu qui devait offrir un anneau d'or à la demoiselle. Il y eut de grandes contestations entre les chevaliers, à chaque halte du sire de Settelstædt, pour savoir qui aurait l'honneur de jouter avec lui; il fallut, pour les mettre d'accord, qu'il désignât chaque fois lui-même celui d'entre les concurrents qui devait engager le combat. Il fit ainsi le voyage de Merseburg et le retour sans être jamais vaincu; et en revenant en Thuringe, sa demoiselle avait à chaque doigt de ses deux mains un anneau payé par un chevalier vaincu [1]. Le sire Gauthier fit hommage des dix

[1] Und sie brachte also manch fingerleyn, als manchen finger sie an beyden henden hatte. Adam Ursin, p. 1287.



anneaux aux dames et aux filles d'honneur de la duchesse Élisabeth, ce qui les réjouit fort ; et toutes, ainsi que leur maîtresse, le remercièrent avec chaleur de sa générosité [1].

[1] Und teylete da die fingerleyn unter die Frauen und Junckfrawen, die mitt S. Elisabeth waren, und hatten davon grosse froligkeyt, und danketen den frommen Ritter, etc. Ibid.

CHAPITRE XV

COMMENT LE BON DUC LOUIS SE CROISA, ET DE LA GRANDE DOULEUR AVEC LAQUELLE IL PRIT CONGÉ DE SES AMIS, DE SA FAMILLE, ET DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH [1].

Osculantes se alterutrum, fleverunt pariter.

1 REG. XX, 41.

Quo abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum? Quo declinavit dilectus?

CANT. V, 17.

Et vous aussi, apprenez à quitter, pour l'amour de Dieu, l'homme qui vous est nécessaire et l'ami qui vous est si cher.

IMITATION. l. II, ch. IX.

La Thuringe ne jouit pas longtemps de la présence de son souverain chéri après son retour d'Italie ; et Élisabeth, qui avait vu revenir son époux auprès d'elle avec une joie si vive et si tendre, allait être bientôt condamnée à une séparation bien autrement longue et inquiétante. En effet, tout se préparait en Allemagne pour une croisade. L'empereur Frédéric II, cédant enfin aux sommations réitérées des souverains pontifes Honorius III et Grégoire IX, avait invité la noblesse et les fidèles de la chrétienté à se ranger sous la bannière de la Croix et à le suivre en Terre Sainte, pour

[1] Le duc Louis avait alors vingt-sept ans, et sainte Élisabeth en avait dix-neuf.

l'automne de l'année 1227. L'idée et le mot seul de croisade faisaient encore alors palpiter tous les cœurs, et remuaient de fond en comble les nations entières. Ces grandes et saintes expéditions exerçaient sur les âmes un attrait si puissant, qu'aucun vaillant chevalier, aucun chrétien pieux et fervent, ne savait comment s'y dérober. Le souvenir des exploits presque fabuleux de Richard Cœur de Lion, quarante ans plus tôt, vivait encore dans la mémoire de la chevalerie et dans celle du peuple. Le succès brillant et inespéré de la quatrième croisade avait ébloui l'Europe. On avait vu s'écrouler ce vieil empire de Byzance, qui n'avait jamais fait que trahir ou abandonner les chrétiens combattant pour la foi, mais qui occupait encore une place immense dans la vénération traditionnelle des peuples; et sur ses ruines s'était élevé en un jour un nouvel empire, fondé par quelques seigneurs français et quelques marins de Venise. C'était plus qu'il n'en fallait pour émouvoir et ébranler toutes les imaginations, à part même des inspirations de la foi. Mais celles-ci n'avaient encore rien perdu de leur force. Le treizième siècle tout entier a été pénétré d'un ardent désir de sauver le tombeau du Christ et de courber l'Orient devant la Croix; ce désir n'est mort qu'avec saint Louis. L'Allemagne, qui jusqu'alors n'avait pas été toujours la première à se lancer dans ces nobles dangers, se sentit subitement enflammée d'un enthousiasme qui s'est fait jour dans les chants des nombreux poëtes de cette époque. Walther von der Vogelweide, celui de tous qui a le mieux réfléchi les mœurs et les passions de son temps, et qui fit partie de cette croisade, a surtout compris et exprimé cet entraînement des âmes chrétiennes vers la terre que le sang du Christ avait arrosée. « Nous savons tous, » s'écrie-t-il avant de partir pour cette expédition, « comme cette noble et sainte terre est malheureuse, comme

elle est abandonnée et solitaire ! Pleure, Jérusalem, pleure ! Comme on t'a oubliée ! La vie se passe, la mort nous trouvera pécheurs. C'est dans les dangers et les épreuves que se gagne la grâce ; allons guérir les plaies du Christ, allons briser les chaînes de son pays. O reine de toutes les femmes, laisse-nous voir ton secours ! C'est là que ton fils fut assassiné ! c'est là qu'il s'est laissé baptiser, lui si pur, pour nous purifier ; c'est là qu'il s'est laissé vendre pour nous racheter, lui si riche, pour nous si pauvres ! c'est là qu'il a subi l'affreuse mort ! Salut à vous, lance, croix, épines ! Malheur à vous, païens ! Dieu veut venger par le bras des preux ses injures[1]. »

Ce sont les mêmes émotions qui dictaient à la même époque au royal poëte de Navarre, Thibaut de Champagne, quelques-uns de ses plus beaux vers, alors qu'il s'adresse à ses chevaliers et leur dit : « Sachez-le bien, seigneurs : qui ne s'en ira pas dans cette terre, où Dieu fut mort et vif, qui ne prendra pas la croix d'outre-mer, n'entrera qu'à grand'peine dans le paradis. Tout homme qui garde en soi quelque piété, quelque souvenir du haut Seigneur, doit chercher à le venger, à délivrer sa terre et son pays. Tous les vaillants bacheliers s'en iront, tous ceux qui aiment Dieu et l'honneur de ce monde, tous ceux qui veulent aller sagement à Dieu. Il ne restera que les morveux, les cendreux

[1] Jèrusalèm, nu weine
Wie dî vergezzen ist !...
Bi swœre ist gnade funden.
Nû heilent Kristes wunden...
Küngin ob allen frouwen.
Dîn kint wart dort werhouwen,...
Hie leit er den grimmen tôt,
Er vil riche übr uns vil armen...
Wol dir, sper, kruiz unde dorn !
Wê dir, heiden ! etc., etc.

Walther von der Vogelweide. Ed. Lachmann, p. 15, 77, 79.

(*ceux qui restent dans la cendre au coin de leur feu*). Qu'ils sont aveugles ceux qui ne donnent à Dieu, dans toute leur vie, aucun secours, et qui pour si peu perdent la gloire du monde! Dieu, qui s'est laissé mettre à mort pour nous sur la croix, nous dira au jour où tous viendront : Vous qui m'avez aidé à porter ma croix, vous irez là où sont les anges; là vous me verrez, moi et ma mère Marie : mais vous, dont je n'eus jamais aucun service, descendez tous au fond des enfers. Douce dame, reine couronnée, priez pour nous, Vierge bienheureuse, et alors rien ne pourra nous nuire[1]. »

De pareils sentiments ne pouvaient trouver nulle part plus d'écho que chez le duc Louis de Thuringe, dont le poëte Walther avait été le vassal; nul ne pouvait être plus porté que lui à suivre son empereur et ses frères d'armes au secours de la Terre Sainte. Son éclatant courage, l'ardeur de sa foi et de sa piété, tout ce qu'il y avait dans cette âme de généreux, de fervent, de désintéressé, de chrétien en un mot,

[1] Ki a en soi pitié et remembrance
Au haut seignor, doit querre sa venjance,
Et delivrer sa terre et son païs...
Or s'en iront cil vaillant bacheler
Ki aiment Dieu, et l'onour de cest mont,
Ki sagement voelent à Dieu aler,
Et li morveus, li cendreus demourront :
Avugle sunt, de ce ne dout je mie,
Ki un secours ne font Dieu en sa vie,
Et por si pot per la gloire del mont...
Diez se laissa por nos en crois pener,
Et nous dira au jour, où tuit venront :
« Vos, ki ma crois m'aidates à porter,
« Vos en irez là où li Angèle sont,
« Là me verrez, et ma mère Marie ;
« Et vos, par qui je n'oi onques aie,
« Descendez tuit en infer le parfont... »
Douce Dame, Roine corenée,
Proiez pour nos, Virge bien eurée,
Et puis après ne nos puit mescheoir.

Poésies du Roy de Navarre, chans. 54.

devait se réunir pour l'entraîner à prendre la croix, ou, comme on disait alors en Allemagne, à se parer de la *Fleur du Christ*[1]. A ces motifs personnels venaient se joindre les nobles exemples qu'il trouvait dans ses souvenirs de famille. Le frère et le prédécesseur de son père, Louis le Pieux, avait accompagné Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste en Palestine, et s'y était couvert de gloire[2]. Son beau-père, le roi André de Hongrie, avait passé plusieurs années de sa vie, sous le ciel de l'Orient, à combattre les infidèles. C'eût été déroger à sa noblesse que de rester dans ses foyers; aussi ne balança-t-il pas longtemps. S'étant rencontré, dans une de ses courses, avec le vénérable évêque Conrad de Hildesheim, il lui confia son dessein; et ayant reçu son approbation, il fit vœu de s'adjoindre à l'expédition qui se préparait, et prit la croix des mains de ce prélat.

Cependant, en revenant à la Wartbourg, il lui vint à l'esprit la pensée de la douleur et de la cruelle anxiété que sa bien-aimée Élisabeth ressentirait en apprenant sa résolution; et comme elle était d'ailleurs grosse de son quatrième enfant, il ne se sentit pas le courage de lui en parler. Il se décida à cacher son projet jusqu'au moment même de son départ, pour ne pas affliger d'avance celle qui l'aimait si ardemment, et ne pas compromettre sa santé[3]; et, au lieu d'attacher à découvert sur ses vêtements la croix qu'il avait prise, il se borna à la porter secrètement sur lui, tant qu'il lui fut possible de ne point publier son prochain départ.

[1] Hartmann von der Aue. I, 181.

[2] Un poëme allemand très-intéressant sur la croisade de ce prince se trouve dans l'histoire des croisades de Wilken, supplément n° II du t. IV.

[3] Ne uxor quæ eum tenerrimo diligebat affectu, hoc aspiciens, de futura ejus absentia anxia turbaretur. Theod. l. c.... — Wanne sy was schwanger. Berthold, Mss. n° 74.

Mais un soir qu'il se trouvait seul avec la duchesse et qu'ils étaient assis tout à côté l'un de l'autre, dans un moment de cette tendre et intime familiarité qui régnait entre eux, Élisabeth s'avisa de détacher le ceinturon de son mari, et se mit à fouiller dans l'aumônière qui y était attachée. Tout à coup elle en retira la croix que l'on fixait habituellement sur les habits des croisés : à cette seule vue, elle comprit le malheur qui la menaçait, et, saisie de douleur et d'effroi, elle tomba par terre sans connaissance[1]. Le duc désolé la releva, et chercha à la rappeler à elle et à calmer sa douleur par les paroles les plus douces et les plus affectueuses; puis lui parla longuement, en empruntant la voix de la religion et les expressions même des saintes Écritures, qui ne la trouvaient jamais insensible[2]. « C'est pour l'amour de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, » lui dit-il, « que je le fais; tu ne voudras « pas m'empêcher de faire pour Dieu ce que je serais obligé « de faire pour un prince temporel, pour l'empereur et « l'Empire, s'ils le voulaient[3]. » Après un long silence et beaucoup de larmes, elle lui dit : « Cher frère, si ce n'est « pas malgré Dieu, reste avec moi. » Mais il lui répondit : « Chère sœur, permets-moi de partir, car c'est un vœu « que j'ai fait à Dieu. » Alors, rentrée en elle-même, elle immola sa volonté à celle de Dieu, et lui dit : « Contre le « gré de Dieu, je ne veux pas te garder. Que Dieu t'accorde « la grâce de faire en tout sa volonté; je lui ai fait le sacri-

[1] Eyns abendis sie synen gœrtel begreif und begunste yn sunderlichen freund schaft yn syner taschen zu suchene... Und erschrack dass sie recht niedersank. Berthold, Mss. — Theod. l. c. — Kochem, etc.

[2] Der susse furst hub sie uf... Und troslete sy mit der heiligin schrift... Berthold, l. c... Cujus mœstitiam suavissimus princeps divinis monitis et dictis dulcibus delinivit. Theod. l. c.

[3] Rothe, p. 1716.

« fice de toi et de moi-même. Que sa bonté veille sur toi; « que tout bonheur soit avec toi à jamais ; ce sera ma prière « de chaque instant. Pars donc au nom de Dieu[1]. » Après un nouveau silence, ils parlèrent de l'enfant dont elle était enceinte, et ils résolurent tous deux de le consacrer à Dieu dès sa naissance. Dans le cas où ce serait un fils, ils convinrent qu'on le ferait entrer à l'abbaye de Ramersdorf; mais si c'était une fille, dans le monastère des Prémontrées d'Altenberg près Wetzlar.

Le duc n'ayant plus de motif pour garder le secret de sa décision, la fit connaître à tous ses sujets. Il annonça en même temps que cette expédition aurait lieu à ses propres frais, et qu'il ne ferait aucune levée extraordinaire d'argent sur son peuple[2], heureux de voir restituer ainsi au Seigneur une partie des bienfaits qu'il en avait reçus. Après avoir pourvu aux préparatifs militaires qu'exigeait son projet, il convoqua les états du pays à une assemblée solennelle qui se tint à Creutzburg. Il leur exposa en détail son projet, et prit avec eux les mesures nécessaires pour la bonne administration du pays en son absence. Il exhorta vivement les seigneurs à gouverner le peuple avec douceur et équité, et à faire régner la justice et la paix entre eux et leurs vassaux[3]. Avant de quitter l'assemblée, il lui adressa les paroles suivantes, qu'il prononça d'une voix très-douce[4] : « Chers et féaux

[1] Lieber bruder seys nit wider Gott so beiib bey mir... Liebe schwœster gune mir daz ich hin far wann ich hab es geiobt... Do gab sy iren willen in Gotes wiiien und sprach... Got gebe dir seinen wilienn zu thun, ich habe dich und mich geopfert. In dem namen soit du reitten. Passional, f. 59, 60.

[2] Ut nuiius exactione quaiibet gravaretur, considerans quod de manu Domini omnia quæ habebat acceperal, elc. Theod. i. c.

[3] Diiigenter hortabatur ut populum cum tranquillilate el æquilate regerenl, ul ipsi cum subdilis suis in pace et justitia remanerent. Theod. l. c.

[4] Ce discours nous a été conservé par son aumônier Berthoid, qui ne quilta

« frères d'armes, barons et nobles chevaliers, et vous, tout « mon peuple fidèle, vous savez que du vivant de mon sei- « gneur père, de pieuse mémoire, notre pays a eu des « guerres cruelles et de longs troubles à subir. Vous savez « tous combien mon seigneur père a enduré de peines, de « traverses et de fatigues, pour se défendre contre les enne- « mis puissants qu'il s'était faits, et pour préserver ses États « d'une entière ruine. Il a réussi à force de courage et de « générosité, et son nom est devenu redoutable à tous. « Mais à moi, Dieu m'a accordé, comme à Salomon, fils de « David, la paix et des jours tranquilles. Je ne vois autour « de moi aucun voisin que j'aie à craindre, comme aussi au- « cun d'eux n'a à redouter de ma part des violences illégi- « times. Si j'ai eu quelques démêlés par le passé, je suis « maintenant en paix avec tout le monde, grâce au Seigneur « qui donne la paix. Vous devez tous reconnaître ce bien- « fait, et en remercier Dieu; quant à moi, par amour de ce « Dieu qui m'a comblé de ses grâces, pour lui en témoigner « toute ma gratitude et pour le salut de mon âme, je veux « maintenant aller dans le pays d'Orient pour y consoler la « chère chrétienté qui y est opprimée, et pour la défendre « contre les ennemis du nom et du sang de Dieu[1]. Je ferai « cette expédition lontaine à mes propres dépens, et sans vous « imposer à vous, mes chers sujets, aucune charge nouvelle.

pas le prince pendant les dernières années de sa vie. V. le Mss. de Gotha. — Theod. et Winkelmann le donnent en l'abrégeant. Son authenticité ne peut être suspecte. On ne connaissait pas assez alors les classiques pour songer à imiter leurs harangues.

[1] Meine liebe getreuen, etc... Winkelmann, n° 262. — O commilitones, barones, magnati, etc... Christo concedente pacem... Ego autem pro caritate ejus et salute nostro. Theod. l. c. — Gott zu ehren, seiner lieben und unterdruckten Christenheit in den Morgenlaendern zu Trost und Rettung wider die Feinde seines namens und Bluts. Winkelm. ex Berth.

« Je recommande à la protection du Très-Haut ma bonne « et bien-aimée épouse, mes petits enfants, mes chers frères, « mes amis, mon peuple et mon pays, tout ce que je quitte « enfin de bon cœur pour l'honneur de son saint nom. Je « vous recommande fortement de garder la paix entre vous « pendant mon absence; je veux surtout que les seigneurs se « conduisent chrétiennement envers mon pauvre peuple. « Enfin, je vous demande en grâce de prier beaucoup Dieu « pour moi, qu'il me défende de tout malheur pendant ce « voyage, et qu'il me ramène sain et sauf au milieu de vous, « si toutefois telle est sa très-clémente volonté; car, avant « tout, je me soumets, moi et vous, et tout ce que j'ai, à la « volonté de sa divine majesté[1]. » Dans ces touchantes paroles se révèlent à nous toutes les profondeurs de ce qu'on nommait alors le *Mystère de la Croisade*[2], mystère de foi, de dévouement et d'amour, qui sera toujours impénétrable pour les froides intelligences des siècles sans foi. En entendant cette harangue, si digne d'un prince chrétien, toute l'assemblée fut profondément émue; l'on vit les plus vaillants chevaliers accablés de douleur; des pleurs et des soupirs nombreux exprimèrent l'anxiété que causait le départ du jeune et bien-aimé souverain.

Le duc choisit ensuite avec une grande prudence les divers officiers qu'il voulait mettre à la tête de ses provinces, et désigna les magistrats de ses villes parmi les bourgeois les plus sages et les plus sûrs[3]. Il mit ordre à toutes les affaires par-

[1] « Rogo igitur omnes vos ut oretis... Si suæ placuerit pietati quia super omnia, me et vos mihi subditos substerno suæ sincerissimæ pietatis majestati. » His auditis conturbati sunt nobiles et milites robustos obtinuit dolor... Theod. l. c.

[2] Le Chronicon Halberst. nomme la croisade *mysterium*. Hurter, Hist. d'Innocent III, liv. VI, note 213.

[3] Rothe, p. 1716.

ticulières de sa maison, et recommanda spécialement sa chère Élisabeth à la sollicitude de sa mère, de ses frères et de tous ses officiers. « Je sais bien, » lui dit alors le cellérier, « que « madame la duchesse donnera tout ce qu'elle trouvera, et « qu'elle nous réduira à la misère [1]. » A quoi Louis répondit que cela lui était égal, et que Dieu saurait bien remplacer tout ce qu'elle donnerait.

Pour mieux associer son peuple aux impressions qui lui dictaient sa résolution de partir, il fit représenter à ses frais à Eisenach, par des acteurs pris parmi le clergé, un drame qui reproduisait toutes les scènes de la passion et de la mort de Notre-Seigneur. On conçoit l'enthousiasme que devait produire sur les imaginations pures et vives de cette époque un tel genre de solennités dramatiques. Celle-ci fut si frappante par son exactitude, qu'il jugea à propos de la faire répéter une seconde fois [2].

Il alla aussi visiter tous les couvents d'Eisenach, même ceux de religieuses, leur demanda leur bénédiction, leur distribua de riches aumônes, et se recommanda à leurs prières. Puis il partit d'Eisenach, accompagné de sa femme, de sa mère, de ses enfants et de ses frères, et alla d'abord à

[1] Ich waiss wol dass mein frauw allez daz kingibt daz sy hat und wirt uns bringen in grosse not... Passional, f. 60.

[2] Bis in signum suæ magnæ devotionis in castra Isennacka per clericos traditionem Salvatoris, passionem et mortem, ac si ea oculis præsentialiter intuerentur, præsentari fecit, ejusdem ludi omnes expensas solvens, sicut ab illis didici, qui præsentes erant. Cæsar. Heisterb. ap. Mss. Boll. — Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'importance de ce fait pour l'histoire dramatique du moyen âge. On sait que des représentations dramatiques du même genre ont encore lieu dans la haute Bavière. Tous les sept ans, on joue la passion de N. S., devant une foule nombreuse et très-recueillie, dans le canton dit *Ammergau*. Nous avons nous-même assisté en 1834 à une *Passion* jouée en plein air, par les habitants de Mittewald. La représentation dura toute une grande journée d'été.

Reynhartsbrunn, au monastère qu'il chérissait par-dessus tous, et auquel il était attaché par les liens d'une dévotion spéciale et de la plus douce familiarité[1]. Après y avoir assisté à l'office, comme les moines sortaient du chœur à la fin de complies, pour recevoir selon l'usage l'eau bénite, le bon prince se plaça à côté du prêtre qui aspergeait, et à mesure que chaque religieux passait, il l'embrassait affectueusement; il n'y eut pas jusqu'aux tout petits enfants de chœur qu'il ne soulevât dans ses bras, pour imprimer sur leurs fronts innocents un baiser paternel[2]. Pénétrés de tant de bonté, les religieux fondirent en larmes, et pendant un temps on n'entendit que le bruit étouffé des sanglots et des soupirs que leur arrachait la pensée de l'absence de leur protecteur[3]. Le duc se laissa gagner par l'émotion, et versa lui-même des pleurs; une sorte de pressentiment funèbre vint s'emparer de lui, et il leur dit : « Ce n'est pas sans raison que vous pleurez, « très-chers amis; car je sais que, quand je serai parti, des « loups rapaces fondront sur vous, et que leur dent meur- « trière vous tourmentera cruellement. Quand vous serez « malheureux, appauvris, vous verrez que vous avez perdu « en moi un défenseur et un souverain comme il s'en trouve « peu. Mais je sais aussi pour sûr que le Très-Haut, se sou- « venant de mon pèlerinage, vous ouvrira les entrailles de « sa miséricorde; et je le lui demande pour maintenant et « toujours de tout mon cœur[4]. » Puis il les quitta, et eux le

[1] Sibi prædilectum monasterium, ad quod singulari devotione et familiari dulcedine ducebatur. Theod. l. c.

[2] Tempore completorii... Benignus princeps astans et sacerdoti aspergenti, sigillatim senes cum junioribus salutavit, pusillos quoque in ulnas suas accipiens impressit dulciter omnibus oris sui osculum. Ibid.

[3] Tum omnes tam grandi benignitatis exhibitione permoti in lacrymas proruperunt uberrimas... Ibid.

[4] Quos lamentantes aspiciens lacrymatus est stansque juxta illos... Dixit :

suivirent de leur pieuse affection et de leurs regards pleins de larmes[1].

Le duc, toujours accompagné de toute sa famille, se rendit de Reynhartsbrunn à Schmalkalde, où il avait donné rendez-vous aux chevaliers et autres qui allaient le suivre en Terre Sainte. C'était là qu'il devait prendre congé de ses proches, de sa femme, de tous ceux qu'il portait dans son cœur[2]. Dès qu'il y fut arrivé, il prit à part son frère Henri, et lui dit: « J'ai fait tout ce que je pouvais, avec l'aide de Dieu, pour « marcher dans les voies du salut de mon âme; et je ne me « souviens de rien qui puisse le compromettre, si ce n'est de « n'avoir pas encore détruit, comme mon père me l'avait « ordonné, le château d'Eyterburg, qui a été construit au « préjudice du monastère voisin. Je te supplie donc, très-« doux frère, de ne pas oublier de le renverser de fond en « comble, dès que je serai parti; cela profitera au salut de « ton âme[3]. »

Enfin le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, fixé pour le départ, étant arrivé, il fallut se séparer. Ce fut au milieu des chevaliers venus des extrémités de ses domaines, et du peuple qui se pressait pour voir une dernière fois son prince chéri, que Louis dut s'arracher des bras de tous ceux qu'il aimait. Il commença par bénir affectueusement ses deux frères, qui pleuraient tous deux[4]; il leur recommanda avec ferveur sa mère, ses enfants, et son Élisabeth. Ses petits enfants le tenaient par ses habits, l'embrassaient en pleurant,

« Non incassum, carissimi, lugetis et fletis; scio enim quod post discessionem meam... » Ibid.

[1] Piis affectibus et lacrymosis aspectibus sequebantur. Ibid.

[2] Præcordiales sibi. Ibid.

[3] Vita Rhyl. § XXIV. Theod. l. c.

[4] Unde gebeinete da gar frunllichin syne brudir beyde weinende. Rothe, 1716.

et lui faisaient leurs adieux en langage enfantin : « Bonsoir, « cher père; mille fois bonsoir, cher bon père au cœur d'or[1]. » Il ne pouvait retenir ses pleurs en les embrassant; et quand il se retourna vers sa bien-aimée Élisabeth, les sanglots et les larmes étouffèrent tellement sa voix, qu'il ne sut lui rien dire[2]. Alors l'entourant d'un de ses bras et sa mère de l'autre, il les tint ainsi toutes deux contre son cœur sans pouvoir parler, en les couvrant de ses baisers, et en versant d'abondantes larmes pendant plus d'une demi-heure[3]. A la fin il dit : « Ma mère chérie, il faut que je te quitte; je te laisse au « lieu de moi tes deux autres fils, Conrad et Henri ; je te « recommande ma femme, dont tu vois l'angoisse[4]. » Mais ni la mère ni l'épouse ne voulaient se détacher de l'objet de leur amour, et le retenaient chacune de son côté. Ses frères et les autres chevaliers se pressaient confusément autour de ce groupe douloureux. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux humides, en voyant ce fils si pieux, cet époux si tendre et si fidèle, cherchant à se dérober aux derniers embrassements des êtres qu'il aimait le plus au monde, pour aller si loin servir Dieu au péril de sa vie. Le pauvre peuple mêlait sa douleur sincère et bruyante à celle des princes et des guer-

[1] Gutenacht lieber Vatter viel tausend, Gutenacht Herzguldener Vatter! Winkelm. ex Crolach. Mss.

[2] Darnach sine libin frauwin sente Elsebethln, der kunde er vor jamir kume zcugerede. Rothe, l. c.

[3] Und nam an itziglichen arm eine
Und begunde also hitziglich zeweynen
Das er nicht gesprechen konde
Mehir dan bey einer halben stunde
Und kuste sye dae alle beide.
Vita Rhyt. § xxi.

[4] Ich bevel dir ouch meine frawen
Dy mag man elende schawenn.
Ibid.

riers[1]. Ce n'était pas, du reste, la seule famille que déchirait la douleur de l'absence; il y avait là, parmi la foule des croisés qui devaient accompagner le duc, bien des pères, des maris, des frères, qui pleuraient et luttaient comme leur seigneur pour s'arracher à leurs familles et à leurs amis. Chacun semblait avoir réservé pour ce lieu ce moment de cruelle épreuve. Les Thuringiens, les Hessois, les Saxons, y étaient tous réunis par leur affliction comme par l'objet de leur expédition. Tant de liens ne pouvaient être brisés sans un effort surnaturel; l'on entendait de tous côtés des gémissements et des sanglots, des bruits confus et sourds, qui se confondaient dans une angoisse commune[2].

Cependant plusieurs, plus maîtres de leurs cœurs, ou bien qui s'étaient plus tôt éloignés de leurs proches, ou enfin assez isolés dans la vie pour n'avoir ni famille ni liens quelconques à briser, n'étaient dominés en ce moment solennel que par le caractère sacré de l'entreprise qu'ils allaient commencer. Ceux-ci, croisés et pèlerins avant tout, pendant que les autres pleuraient et se lamentaient, entonnèrent un hymne pour remercier Dieu, qui daignait les faire combattre en

[1] Mater tenens filium, uxorque maritum
In diversa pertrahunt et tenent invitum.
Fratres cum militibus velut compeditum
Stringunt...
Erat in exercitu maximus tumultus,
Cum carorum cernerent alternari vultus;
Flebant pariter senex et adultus,
Turbæ cum militibus, cultus et incultus.

Theod. l. c. — Il y a beaucoup plus de détails encore dans le manuscrit de Darmstadt.

[2] Tot honestos nobiles, tam diversas gentes
Cum Thuringis, Saxones illuc venientes,
Ut videntes socios suos abscedentes.

Erat ibi tunc mœstitudo maxima, luctus et planctus ingens, voces misera-

l'honneur de son saint nom. Le son de ces cantiques d'actions de grâces allait se mêler aux cris de deuil et aux gémissements qui retentissaient partout; et ainsi se trouvaient réunis par un contraste sublime l'exaltation de la joie qu'inspirait l'amour du Seigneur, et l'épanchement des intimes douleurs que ce même amour savait braver et vaincre [1].

Quand le duc put enfin se dégager des embrassements de sa mère, il se vit comme emprisonné par les chevaliers qui restaient, et par ce pauvre peuple auquel il était, à juste titre, si cher; chacun voulait le retenir, l'embrasser encore, lui prendre la main, ou au moins toucher ses vêtements : mais lui, étouffé par les larmes, ne répondait à personne [2]. Ce ne fut qu'après maint effort qu'il put se frayer un chemin vers l'endroit où l'attendait son coursier : s'étant jeté dessus, il se plaça au milieu des croisés, et partit en mêlant sa voix aux chants sacrés qu'ils répétaient en chœur [3].

Sa bien-aimée Élisabeth était encore auprès de lui, car elle n'avait pu se résigner à recevoir ses adieux en même temps que tous les autres, et elle avait obtenu de pouvoir l'accompagner jusqu'à la frontière de Thuringe. Ils chevauchaient ainsi à côté l'un de l'autre, le cœur accablé de tristesse [4]. Ne

biles, larga lacrymarum effusio cum rugitu anxio et clamore. Theod. ex Berthold. Mss. — Mss. de Darmstadt.

[1] Erat nihilominus devota illic mens, et vox grata benedicentium Deum, etc. Ibid. Gar minnesame liebe durch Godes liebe scheident. Cod. Darmst.

[2] Amico luctamine cuncti certavere,
Quis eum diutius posset retinere.
Quidam collo brachiis, quidam inhærere
Vestibus; nec poterat cuiquam respondere.
Theod. l. c. — Vita Rhyt.

[3] In nomine Domini ipsum cordibus et vocibus collaudantes. Ibid.

[4] Seine hertzliebste Elisabeth aber wollte keinen abschied von ihm nehmen... Also ritten sie mit traurigem hertzen neben einander... Kochem.



sachant plus comment parler, la jeune duchesse ne faisait que soupirer [1]. Arrivée à la frontière du pays, elle n'eut pas le courage de le quitter là, et fit encore une journée de route à ses côtés, puis une seconde, vaincue et entraînée par la douleur et l'amour [2]. A la fin de cette seconde journée, elle déclara qu'elle ne savait pas si elle pourrait le quitter jamais, ou si plutôt elle n'irait pas avec lui jusqu'au bout [3]. Cependant il lui fallut enfin céder; et cet amour divin, qui est fort comme la mort, vainquit dans ces deux tendres et nobles cœurs l'amour de la créature [4]. Le sire de Varila, grand échanson, s'approcha du duc, et lui dit : « Monseigneur, il « est temps; laissez partir madame la duchesse : il faut bien « que cela soit [5]. » A ces mots, les deux époux fondirent en larmes, et s'embrassèrent en palpitant, avec des sanglots et des gémissements qui émurent tous les assistants [6]. Cependant le sage sire de Varila insistait, et cherchait à les séparer; mais ces deux âmes, qui s'étaient si tendrement et si intimement aimées, adhéraient l'une à l'autre avec une invincible

p. 815, 16. — Sequebatur non a longe, sed a prope corde mœstissimo mulier fidelissima principem dulcissimum, amantissimum conjugem... Theod. IV, 3.

[1] Sufzen ufte si began
Si begab irz herzen nit,
Mss. de Darmst.

[2] Tunc reversuram vis amoris et separationis dolor retinuit, et ad iter unius diei progredi compulit; sed nec ista suffecit progressio, processit adhuc discessionis impatiens, diei alterius iter complens. Theod. l. c.

[3] In obirschwenkliche liebe sy wuste nicht ob sy mit lme wolde addir ob sy wolde bliben. Mss. de Berthold, témoin oculaire.

[4] Rupit tamen moras affectionis fortis ut mors dilectio conditoris. Theod. ex Berth.

[5] Gnædiger Herre is ist zeyt : lasset unsre gnædige frowe wedderkeren : es muss doch syn. Berth. Mss. 80, témoin oculaire.

[6] Quis gemitus, quæ suspiria, qui singultus, quæ lacrymæ, quis motus vel strepitus cordis, ubi tam importuna et vehemens scissio, etc. Theod. ex Berth.

force dans ce moment suprême. A la fin Louis se surmonta, et donna le signal du départ. Il montra à la duchesse un anneau qu'il portait au doigt, et qui lui servait de cachet pour ses lettres secrètes[1]. « Élisabeth, » lui dit-il, « ô la plus chère « des sœurs! regarde bien cet anneau que j'emporte avec « moi, et où est gravé, sur un saphir, l'Agneau de Dieu avec « sa bannière : que ce soit à tes yeux un signe sûr et certain « pour tout ce qui me regarde. Celui qui t'apportera cette « bague, chère et fidèle sœur, et qui te racontera que je suis « en vie ou bien mort, crois à tout ce qu'il te dira[2]. »

Puis il ajouta : « Que le Seigneur te bénisse, chère petite « Élisabeth, sœur bien-aimée, mon doux trésor! que le Sei- « gneur très-fidèle garde ton âme et ton courage! qu'il bé- « nisse aussi l'enfant que tu portes sous ton cœur! nous en « ferons ce dont nous sommes convenus ensemble. Adieu; « souviens-toi toujours de notre vie commune, de notre « tendre et saint amour; ne m'oublie jamais dans aucune de « tes prières; adieu, je ne puis plus rester[3]. » Et il partit[4], laissant sa bien-aimée entre les bras de ses dames. Elle le suivit longtemps de ses regards; puis, à demi morte, tout inondée de larmes, et au milieu des lamentations de ses com-

[1] Quo pro secreto sigillo utebatur. Theod. ex Berth.

[2] Elisabet du allerliebste schwester... getruwe schwester. Vita Rhyt. — Rothe ex Berth. — Selon le Passional et plusieurs auteurs, au lieu d'emporter l'anneau avec lui, il le donna à Élisabeth ; la pierre n'était pas un saphir, mais une hyacinthe qui avait la propriété de s'échapper de sa monture et de se briser lorsqu'il arrivait un malheur à la personne qui l'avait donnée. Pass., f. 60. Happel, Concio II, p. 23. Théodoric est équivoque sur ce point.

[3] Theod. l. c. — Vita Rhyt. § XXIV. — Rothe, 1717. Herzliebste Elisabethlein, herzallerliebste Schwester, mein edler schatz... bleibe eingedenk unsers ehelichen Lebens und herzlich gepflogenen Liebe... gesegne dich der getreue almaechtige Gott... Crolachius, Mss. apud Winkelm., p. 264.

[4] Hæc dixit et abiit princeps a dilecta. Theod. l. c.

pagnes, s'en retourna vers la Wartbourg, portant dans son cœur le pressentiment qu'elle ne le reverrait plus [1].

Revenue dans ses tristes foyers, elle se dépouilla sur-le-champ de son costume royal, pour prendre, avec un trop juste désespoir, les habits de veuve, qu'elle ne devait plus quitter [2].

« Aujourd'hui, » dit un pieux franciscain qui a écrit la vie de sainte Élisabeth au temps de Louis XIV, » aujourd'hui où on

[1] Nach langem Nachsehen... die halbtodte Fürstin... es andeie sie er würde nicht wieder kommen... Kochem, 817. — Et cum ea redeuntium lamentationes puellarum. Theod. l. c. — Cette scène si touchante est représentée parmi les vieilles peintures sur bois de l'église de Marbourg avec beaucoup de naïveté et de grâce.

[2] Nous ne pouvons nous défendre de rapprocher de ces adieux si touchants ceux d'un autre Louis, saint Louis de France, partant vingt ans plus tard pour la même sainte destination. M. P. Paris nous en a révélé le récit admirable qu'on lit dans la chronique de Reims (que son frère a depuis publiée) : « Quant li rois ot atourné sa voie, si prist s'eskerpe et son bourdon à Nostre Dame à Paris; et li canta sa messe li evesques. Et se mut de N. D. entre lui et la roïne et ses frères et lor femmes, deschaus et nus piés; et toutes les congrégations et li peuples de Paris les convoièrent jusques à S. Denis, en larmes et en plours. Et là prist li roi congiet à eux et les renvoia à Paris, et plora assés au départir. — Mais la roïne, sa mère, demoura avec lui, et le convoia trois jors, maleoit gré le roi, et li dist adont : « Biele très douce mère, par celle foi que vous me devez, retournez dès ore mais. Je vous lais mes deux enfants en garde, Loéys, Philippe, et Ysabiel; et vous lais à garder le roiaume de France, et je sais de fi que il sera bien gardés et bien gouvernés. » A dont, li dist la roïne en plorant : « Biaus très dous fils, coment porra li miens cuers endurer la départie de moi et de vous? Certes, li sera plus dur que pierre, sé il ne fent en deus moitiés. Car vous m'avez esté li mieudres fils qui onques fust a mère. » A ce mot chéi pasmée, et li rois la redrecha et l'en leva, et prist congié à li en plorant; et la roïne se repasma, et fut une grande pièce en pamisons; et quant ele fu revenue, si dist : « Biaus tenres fius, jamais ne vous verrai; li cuers me le dist bieu. » Et ele dist voir, car elle fut morte, avant qu'il revenist. Chronique de Reims, citée dans le Romancero français, p. 203.

trouve si peu de véritable amitié entre les personnes mariées, entre celles même qui paraissent avoir de la piété,... on s'étonnera peut-être de voir, en une princesse si intérieure et si austère, tant d'attachement pour le prince son époux[1]. » Nous ne suivrons pas ce bon religieux dans la défense qu'il s'est cru obligé de faire de ce trait si prononcé de la vie d'Élisabeth. Nous pourrions dire d'elle ce que disait saint Bernard de Marie : « Ne vous étonnez pas, mes chers frères, de ce que Marie a été nommée martyre par le cœur; pour s'en étonner, il faudrait oublier que saint Paul a regardé comme un des plus grands crimes des Gentils, qu'ils fussent sans affection[2]. » Mais il nous suffit de constater, d'après les nombreux détails que nous avons rapportés, que, de toutes les âmes que l'Église a couronnées de sa gloire, aucune n'a offert, à un tel point qu'Élisabeth, le type de l'*épouse;* aucune n'a réalisé au même degré qu'elle l'idée qu'on peut se faire d'un mariage vraiment chrétien; aucune n'a ainsi ennobli et sanctifié un amour humain, en le plaçant si haut dans un cœur tout inondé de l'amour de Dieu.

Ce n'était pas, du reste, un spectacle si rare dans ces temps de fortes et pures émotions, que cette union des affections légitimes de la terre avec la piété la plus fervente et la plus austère. Ce serait un doux et fécond travail, et nous le revendiquerons peut-être un jour, que de montrer combien, pendant les âges catholiques, les sentiments les plus tendres et les plus passionnés du cœur humain étaient en même temps sanctifiés et redoublés par la foi, et combien, en s'inclinant toujours devant la croix du Sauveur, l'amour, même

[1] Le P. Archange, p. 169, 170.

[2] Non miremini, fratres, quod Maria martyr in anima fuisse dicatur. Miretur qui non meminerit se audivisse Paulum inter maxima gentium crimina memorantem, quod sine affectione fuissent. S. Bern. Serm. de 12 stellis.

purement humain, puisait d'exaltation et d'énergie dans cette victoire permanente de l'humilité chrétienne sur l'orgueil et l'égoïsme. Les sentiments, moins variés, moins étendus, moins raffinés peut-être qu'aujourd'hui, étaient alors bien autrement profonds; et lorsqu'une fois la religion leur avait apposé le sceau de son immortalité, il s'y manifestait on ne sait quelle force intime et merveilleuse, et une sorte d'ineffable transfiguration, où venaient se réunir à la fois le calme de la durée et la fraîcheur de l'innocence, toute l'énergie de la passion avec toute la pureté et la simplicité de la religion. Tous ceux qui connaissent les monuments historiques et littéraires du moyen âge apprécieront la vérité de cette assertion. Aussi ce qui caractérise surtout la vie morale et intérieure de ces temps, c'est l'union inséparable des affections les plus ardentes et les plus vives avec leur consécration légitime; c'est d'y voir le devoir, l'obligation religieuse, devenir comme un élément essentiel des tendres épanchements du cœur. Ici encore, comme sous tant d'autres rapports, Élisabeth a été une personnification admirable et complète de son siècle. N'était-ce pas celui où saint Louis conservait, à travers toute sa vie, pour sa femme Marguerite, l'ingénieuse et passionnée tendresse de ses premières années[1]; où ce grand roi et ce grand saint, montrant l'anneau qu'il portait toujours, et sur lequel il avait fait graver ces trois mots : DIEU, FRANCE ET MARGUERITE, disait avec une délicieuse simplicité : *Hors cet anel, n'ai point d'amour?* N'était-ce pas encore le siècle où Édouard Ier d'Angleterre élevait ces quinze croix de pierre,

[1] V. Joinville, passim. — « Le grand saint Louis, » dit saint François de Sales, « également rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blâmé d'être abondant en telles caresses; bien qu'en vérité il méritât plutôt louange de savoir démettre son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal. » Introduction à la Vie dévote, IIIe partie, c. 38.

dont les restes peuvent compter parmi les merveilles de l'art chrétien, aux lieux de repos du cercueil de sa bien-aimée épouse la reine Éléonore, pendant le trajet de la ville où elle mourut à Westminster? C'est sans doute la plus touchante et la plus magnifique pompe funèbre qui fut jamais; mais était-ce trop pour la femme qui, vingt ans auparavant, s'en allait partager les dangers de la croisade avec son époux, suçait de ses propres lèvres le poison qu'un fer sarrasin avait fait couler dans les veines d'Édouard, et lui sauvait ainsi la vie au péril de la sienne?

Mais chose vraiment remarquable, et qui n'a pas, que nous sachions, été justement appréciée jusqu'à présent, cette union se trouve aussi bien consacrée par la fiction que par la réalité, et les créations de l'imagination lui rendent un aussi éclatant hommage que les monuments de l'histoire. Toute la poésie contemporaine d'Élisabeth, ou antérieure à son époque, respire le même esprit. Ce ne fut que plus tard qu'un amour illégitime, ou même non consacré par l'Église, put intéresser [1]. Jusqu'alors il semble qu'il fallait toujours, dans l'histoire de deux cœurs, le mariage ou au moins les fiançailles, pour autoriser les âmes catholiques à s'émouvoir au récit des poëtes; l'amour et l'intérêt, bien loin de finir avec le mariage, comme dans les œuvres de l'imagination moderne, semblaient presque ne commencer qu'avec lui. La fidélité conjugale est en quelque sorte le pivot et le nerf de toute cette belle poésie. Les scènes les plus animées, les plus romanesques, sont celles qui se passent entre époux. Il n'en était pas seulement ainsi dans les légendes [2] et les poëmes

[1] Le *Tristan* est le premier grand poëme du moyen âge, où l'intérêt roule sur une passion condamnée par la religion. Il ne devint populaire, surtout en Allemagne, que vers le milieu du XIII[e] siècle.

[2] Telles sont, par exemple, la touchante légende de S. Alexis, qui se

spécialement consacrés aux sujets religieux; les œuvres en apparence purement chevaleresques et profanes portent l'empreinte de la même consécration du sentiment par le devoir. C'est de la femme, envisagée comme épouse fidèle et pieuse, que ces poëtes chevaliers traçaient l'apothéose dans ces vers si nombreux, où elle est presque divinisée, et où elle semble entrer en partage de la tendre vénération réservée à Marie[1]. Dans notre littérature nationale, le touchant et pudique amour de Roland et de sa fiancée Aude, dans le roman de Roncevaux; l'admirable histoire des malheurs de Gérard de Roussillon, si généreusement partagés par sa femme, suffiraient pour donner une idée du parti que nos poëtes ont su tirer de cette donnée toute chrétienne. En Allemagne, dans la patrie adoptive de notre Élisabeth, on peut dire qu'elle a été bien plus féconde et bien plus goûtée que partout ailleurs. On en voit l'exemple le plus brillant et le plus populaire dans les *Niebelungen*, dans Sigefroid et Chriemhilde, ces époux si beaux de naïveté, de candeur et de dévouement. Cette étoile de pur amour, qui éclaire les plus belles traditions historiques du pays, comme celles de Henri le Lion, de Florentia, de Geneviève de Brabant, du comte Ulric, est encore le foyer lumineux des grands poëmes des cycles chevaleresques. Parseval est tellement absorbé par la vue de trois gouttes de sang sur la neige, qui lui rappellent le teint rose et blanc de sa femme, qu'il méprise la gloire et les combats pour les contempler. L'épouse de Lohengrin, toutes les fois que son

trouve en allemand comme en italien; celles aussi de sainte Nothburge de Souabe, de sainte Mathilde, et les épisodes de Faustinianus et de Crescentia dans le *Kaiser Chronik*, publié par M. Massmann.

[1] Voyez, par exemple, le poëme du *Winsbeke*, dans Schiller, Thesaurus antiquit. Germ., ceux de Henri Frauenlob, qui dut son nom à ses beaux chants en l'honneur des femmes, plusieurs poëmes manuscrits à Heidelberg, etc.

mari s'éloigne d'elle, tombe en faiblesse et reste évanouie jusqu'à son retour. Dans le Titurel, quand deux fidèles époux se sont rejoints dans la mort, il sort de leur tombe commune deux belles vignes qui s'entrelacent et se soutiennent l'une l'autre. Doux et nobles symboles de ces saintes affections, qui ne donnaient à la terre que de charmantes fleurs, mais dont les racines et les fruits étaient ailleurs.

CHAPITRE XVI

COMMENT LE BON DUC LOUIS MOURUT EN ROUTE POUR LA TERRE SAINTE.

Consummatus in brevi explevit tempora multa : placita enim erat Deo anima illius : propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.

SAP. IV, 13, 14.

Louis retrouva bientôt, en perdant de vue sa triste et chère Élisabeth, la joyeuse et confiante énergie qui présidait à ces lointaines expéditions, et cette sainte allégresse que puise la foi dans le sentiment des sacrifices qu'elle s'impose et des victoires qu'elle remporte [1].

Il menait avec lui l'élite de la chevalerie de ses États : cinq comtes, Louis de Wartbourg, Günther de Kefernburg, Meinhard de Muhlberg, Henri de Stolberg et Burkhard de Brandenberg; son échanson Rodolphe, sire de Varila; son maréchal Henri, sire d'Ebersberg; son chambellan Henri, sire de Fahnern ; son sénéchal Herman de Hosheim, et une foule d'autres barons et chevaliers [2]. Le nombre des fantassins qui le suivaient était petit, nous dit un chroniqueur, à cause de la grande distance qu'il y avait à parcourir. Cinq prêtres, et parmi eux son aumônier Berthold, qui a écrit sa

[1] Perrexit Dominus exsultans, ut gigas ad currendam viam... cum gaudio et jucunditate maxima. Theod. l. c.

[2] Leurs noms se trouvent, ainsi que tous ceux que nous venons de citer, dans Rothe, p. 1717. Voy. aussi Justi, p. 88, etc.

vie, étaient chargés de munir de messes, de confessions et d'autres secours spirituels, tous ces guerriers pendant leur expédition [1].

Outre ces comtes et seigneurs, qui étaient tous vassaux immédiats du duc Louis, il était accompagné, en sa qualité de chef des croisés de toute l'Allemagne centrale, d'une foule d'autres chevaliers de Souabe, de Franconie, et des bords du Rhin [2]. On remarque parmi eux le nom de ce comte Louis de Gleichen, si célèbre en Allemagne par ses aventures romanesques pendant cette croisade. Une tradition, enracinée et appuyée par de nombreuses preuves historiques, raconte qu'ayant été fait prisonnier en Palestine, et transporté en Égypte, il fut délivré par la fille du Soudan, Melechsala, à condition qu'il l'épouserait, quoiqu'il eût laissé en Thuringe sa femme, née comtesse d'Orlamunde. Il l'emmena avec lui à Rome, où il obtint, à ce qu'on prétend, l'autorisation du pape pour cette double union, et de là à son château de Gleichen, où les deux épouses vécurent dans la plus parfaite union [3].

Pourvu d'une si bonne compagnie, le duc prit route à travers la Franconie, la Souabe et la Bavière, franchit les Alpes du Tyrol, et, passant par la Lombardie et la Toscane, alla rejoindre l'empereur en Apulie. La réunion eut lieu

[1] Fünff frome priester, dy synen hoff mit messin unde mit bichtin unde mit andern gotlichin und notticliin dingen vorstehin solden. Rothe, l. c.

[2] Justi, p. 88. Dilich, Hess. Chr. II, p. 151.

[3] Cette histoire, déjà qualifiée dans une chronique du XV[e] siècle, de *historiam nominatissimam comitis de Gleichen*, a été l'objet de nombreuses discussions entre les savants et historiens allemands des deux derniers siècles, qui ont tour à tour combattu ou affirmé la réalité de ce double mariage. On peut en voir l'énumération dans Justi, p. 92-94. Le tombeau de ce comte, couché entre ses deux femmes, se voit dans la cathédrale d'Erfurth. Les traditions de la chevalerie française attribuent le même trait à Gilles de Trazegnies.

dans la ville de Troja, vers la fin d'août 1227. L'empereur y avait rassemblé une puissante armée: près de soixante mille hommes y campaient sous la bannière de la croix. Mais une épidémie s'était déjà déclarée au sein de ces troupes, et retardait leur embarquement. Cependant tout y était disposé. Le landgrave eut une conférence secrète avec l'empereur dans l'île de Saint-André, pour y traiter en détail de la conduite de l'expédition; car, malgré sa jeunesse, aucun prince n'inspirait plus de confiance à son suzerain comme à ses inférieurs. Aussitôt après cette conférence, les deux princes s'embarquèrent à Brindes, ayant recommandé à Dieu leur trajet par des prières solennelles et d'autres cérémonies religieuses. Mais dès que le duc Louis eut mit le pied sur son navire, il se sentit saisi d'une fièvre froide[1]. Au bout de trois jours, l'empereur lui-même, ne pouvant supporter la mer, fit relâcher à Otrante[2], où était l'impératrice[3]. Le duc l'y suivit, quoiqu'une grande partie de ses hommes eussent continué leur route vers la Palestine. Il rendit visite à l'impératrice avec le respect accoutumé ; mais sa fièvre redoubla de violence, et il put à peine regagner son vaisseau, où il fut obligé de s'aliter[4]. Le mal fit des progrès rapides, et bientôt il fallut renoncer à tout espoir de guérison[5]. Le duc fut le premier à reconnaître la gravité de son état, dicta aus-

[1] Vita Rhyt. § xxv.

[2] Il y tomba aussi malade, ou feignit de l'être, et licencia son armée; ce qui lui valut l'excommunication du pape Grégoire IX.

[3] Yolande de Brienne, qui mourut peu après.

[4] Ad navim reversus lecto decubuit. Theod. IV, 4.

[5] Plusieurs historiens, Sigonius, de Reg. Ital., t. VII; Platina, de Vit. Greg. IX, et Krantzius, lib. 7, disent que l'empereur fut véhémentement soupçonné d'avoir fait empoisonner le landgrave; mais on a peine à admettre un pareil soupçon, qui paraît tout à fait sans fondement, d'après l'alliance intime et confidentielle qui existait entre tous deux.

sitôt son testament, et fit appeler le patriarche de Jérusalem pour qu'il lui apportât les derniers sacrements. Ce prélat vint, accompagné de l'évêque de Sainte-Croix, et lui administra l'extrême-onction. Puis, s'étant confessé avec humilité et une grande contrition de ses péchés, le prince fit assembler autour de son lit ses chevaliers, et reçut en leur présence le pain des forts avec la plus fervente dévotion et l'expression de la foi la plus vive[1].

Il ne se trouve ni dans le récit de son aumônier, qui assistait à ses derniers instants, ni dans aucun des historiens qui les ont racontés depuis, un seul mot qui puisse nous faire croire que ce saint et preux chevalier ait éprouvé un seul regret en quittant la vie. Ni sa jeunesse, dont il emportait la fleur dans sa tombe, ni sa patrie, dont il mourait éloigné, ni le pouvoir, dont il avait si noblement et pleinement usé, ni ses proches, ni ses enfants, qu'il avait eu à peine le temps de connaître, ni même cette Élisabeth, qu'il avait si fidèlement, si tendrement, si uniquement aimée, nul de tous ces biens ne paraît avoir enchaîné, même pour un instant, son âme avide du ciel. Au contraire, nous dit-on, il avait hâte de mourir ; et le bonheur d'avoir trouvé le trépas sous la bannière du Christ, à son service, à sa solde, pour ainsi dire[2], après avoir sacrifié tout pour cela, le dominait exclusivement, et ne laissait de place dans son cœur à aucun

[1] Rothe, p. 1717. — A cette époque on recevait toujours l'extrême-onction avant le saint Viatique. V. Vie de S. Malachie, par S. Bernard, c. 16 ; Bellarmin, *de Arte bene moriendi*, cap. 7, lib. 2 ; Manrique, Annales Cistercienses, I, p. 399, 400.

[2]
Und starb als ein frommer Cristen
Der sein leben nicht wolt fristen,
Sondern durch Cristem verzeren...
In seynem dienst und au seynem soldt...
Vita Rhyt. § xxv.

souvenir, à aucun regret de la terre. Comme il n'avait vécu que pour Dieu et en Dieu, il lui sembla tout simple de mourir au premier moment voulu par Dieu, et au poste qui lui était assigné. Comme un docile et fidèle soldat, il reçut sans murmure le signal qui le rappelait avant la fin du combat. Celui qui avait versé tant de pleurs en quittant, pour un temps seulement, sa famille chérie ; celui qui s'était arraché avec tant d'angoisse des bras d'une épouse qu'il pouvait espérer de bientôt revoir, n'a plus, en ce moment de complète et irréparable séparation, ni un soupir, ni une larme à lui donner. C'est qu'il avait bien pu gémir et pleurer d'être loin d'elle sur la terre; mais, à la porte du ciel, cette chère image ne pouvait se présenter à lui qu'au sein des joies futures de l'éternité bienheureuse.

Il se borna à charger ses chevaliers d'aller annoncer sa mort à sa famille et à son Élisabeth, en lui portant la bague qu'il lui avait montrée, et certaines paroles qui ne nous ont pas été conservées. Il supplia aussi, au nom de Dieu et de Notre-Dame, tous ses hommes qu'il voyait là, de penser à lui s'ils survivaient à leur sainte entreprise, de rapporter ses os en Thuringe, et de les enterrer à Reynhartsbrunn, où il avait choisi sa sépulture; comme aussi de ne jamais l'oublier dans leurs prières[1]. Quelque temps avant d'expirer, il vit une foule de colombes blanches qui remplissaient la chambre et voltigeaient autour de son lit. « Voyez! voyez! » dit-il, « ces colombes plus blanches que la neige. » Les assistants crurent qu'il délirait; un moment après, il dit: « Il faut que « je m'envole avec toutes ces belles colombes. » En disant ces mots, il s'endormit dans le Seigneur, quittant ce pèlerinage mortel pour rentrer dans l'éternelle patrie, et prendre place

[1] Ibid.

parmi les chevaliers de Dieu [1], le troisième jour après la Nativité de la Sainte Vierge [2], ayant à peine accompli sa vingt-septième année.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, son aumônier Berthold vit les colombes dont il avait parlé qui s'envolaient vers l'orient; il les suivit longtemps du regard, et ne s'étonna pas de ce que l'Esprit-Saint, qui était descendu sur le Fils de Dieu sous la forme d'une colombe, eût envoyé des anges sous ce blanc vêtement, pour aller chercher et conduire au soleil de la justice éternelle cette jeune âme qui avait conservé dans son pèlerinage mortel l'innocence et la candeur de la colombe [3]. Son visage, déjà si beau pendant sa vie, parut puiser une beauté nouvelle au sein de la mort; et l'on ne pouvait contempler sans admiration l'expression de foi satisfaite, de douce paix, de joie ineffable, qui se peignait sur ses joues pâles, avec cette placidité du trépas dont le charme est si profond et si pur [4].

Ce fut une affreuse douleur pour ceux qui l'avaient suivi si loin, de le voir mourir entre leurs bras dans tout l'éclat de

[1] « Videtisne columbas has super nivem candidas? » Ipsum fantasiis decipi putaverunt. Et ille post paululum iterum dixit eis: « Oportet me cum columbis istis splendidissimis evolare. » Quo dicto, in pace obdormiens, vir christianissimus pro Christi nomine exsul et peregrinus, Christi cruce signatus a peregrinatione vitæ præsentis rediens ad patriam, ad Dominum emigravit. Theod. l. c. — Do fur er zu den rittern Gottes. Passional, f. 61. — Dans les Heures françaises du moyen âge, on appelle souvent les anges *chevaliers, amis de Dieu.*

[2] 11 septembre 1227.

[3] Vidit easdem columbas ad orientem evolare, quas diuturno intuitu sequebatur. Spiritus Sanctus, qui a, etc... ipse in candidissimis columbis angelicos spiritus misit, qui columbinum innocentis viri spiritum deducerent, etc. Theod. ex Berth. l. c. — On connaît la belle légende de saint Polycarpe, qui fut brûlé vif; son sang étouffa les flammes, et de ses cendres on vit sortir une colombe blanche qui s'envola vers le ciel. On vit de même une colombe sortir du bûcher de Jeanne d'Arc.

[4] Berth. Mss.

la jeunesse et de la valeur, et de se trouver sans chef dans une expédition si périlleuse. Elle fut encore plus vive pour ceux d'entre ses vassaux et frères d'armes qui l'avaient devancé, qui n'avaient pas eu le triste bonheur de veiller à ses derniers instants et de recevoir son dernier soupir, et à qui l'on alla annoncer en pleine mer la perte qu'ils avaient faite. Leurs cris de douleur et leurs longs gémissements fendirent les airs et retentirent sur les flots: « Las! cher seigneur, » disaient-ils, « las! bon chevalier, comment nous avez-vous « laissés ainsi exilés sur une terre étrangère ! Comment vous « avons-nous perdu, vous la lumière de nos yeux, le chef de « notre pèlerinage, l'espoir de notre retour! Malheur à « nous [1] ! »

Ils revinrent aussitôt sur leurs pas. De concert avec ceux qui étaient restés à terre, ils firent tous le serment solennel d'exécuter les dernières volontés de leur bien-aimé prince, s'ils échappaient eux-mêmes aux dangers de la croisade. En attendant, ils célébrèrent avec solennité ses obsèques, et ensevelirent soigneusement son corps; puis ils se remirent en route pour accomplir leur vœu.

[1] Factus est ploratus et ululatus multus, ut mare concussum tremere videbatur a vocibus plangentium clamore miserablii. O heu! inquiunt, Domine, heu! inclyte, quomodo a te in terra aliena exsules derelicti sumus! Quomodo te amisimus, lumen oculorum nostrorum, ducem peregrinationis nostræ, spem reversionis nostræ? Væ nobis! Theod. l. c.

CHAPITRE XVII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH APPRIT LA MORT DE SON MARI ; ET DE SA GRANDE ANGOISSE ET TRIBULATION.

> Quo mihi avulsus es? quo mihi raptus a manibus, homo unanimis, homo secundum cor meum? Amavimus nos in vita : quomodo in morte sumus separati?... Omnino opus mortis, horrendum divortium. Quis enim tam suavi vinculo mutui nostri non pepercisset amoris, nisi totius suavitatis inimica mors?
>
> S. BERNARD, in Cant. serm. 26.

> Fiebat igitur irremediabilibus lacrymis.
>
> TOB. X, 4.

Les seigneurs que le duc Louis avait chargés en mourant d'aller annoncer sa mort en Thuringe, avaient un long et difficile voyage à accomplir; et la funèbre nouvelle qu'ils avaient à rapporter dans leur patrie n'était pas de nature à leur faire accélérer leur marche. Ils n'arrivèrent en Thuringe que l'hiver déjà commencé. La jeune duchesse avait pendant cet intervalle donné le jour à son quatrième enfant, Gertrude, et ne put voir les messagers lorsqu'ils arrivèrent. Ce fut donc à la duchesse mère et aux jeunes princes Conrad et Henri qu'ils apprirent la perte si cruelle et si inattendue qui les avait frappés. Au milieu de la consternation générale que cette nouvelle répandit dans la famille et le peuple de l'illustre défunt, des hommes pieux et prudents s'occupèrent

de l'effet qu'elle pourrait produire sur la jeune mère, veuve sans le savoir [1]. Sophie elle-même retrouva un cœur de mère pour celle que son fils avait tant aimée : elle donna les ordres les plus sévères pour que personne ne laissât soupçonner à sa belle-fille le malheur qui l'avait frappée, et prit toutes les précautions nécessaires pour que ces ordres fussent fidèlement exécutés [2]. Cependant le temps nécessaire s'étant écoulé depuis ses couches, il fallut bien apprendre à cette tendre et fidèle épouse le malheur dont Dieu l'avait frappée; et ce fut la duchesse Sophie qui se chargea de cette douloureuse mission [3]. Accompagnée de plusieurs nobles et discrètes dames, elle alla trouver sa belle-fille dans son appartement. Élisabeth les reçut avec respect et affection, et les fit asseoir autour du lit de repos sur lequel elle était couchée, sans se douter le moins du monde de l'objet de leur visite [4]. Quand elles eurent toutes pris place, la duchesse Sophie lui dit : « Prenez courage, ma fille bien-aimée, et ne vous laissez pas « troubler par ce qui est arrivé à votre mari, mon fils, par la « volonté de Dieu, à qui, comme vous le savez, il s'était en-

[1] Providebat autem providentia piorum et discretorum... Theod. IV, 6.

[2] Vita Rhyt. § xxvi.

[3] Selon une autre version, appuyée sur plusieurs chroniques, ce fut la pierre de la bague que le duc lui avait laissée qui, en sautant hors de l'anneau à l'heure même où Louis expirait, fit concevoir à Élisabeth la première notion de son malheur. — On montre encore, chez le prince de Soims, au château de Braunfeis, près Wetziar, un anneau ayant appartenu à notre sainte, et qui renferme un grenat rompu par le milieu. C'est cette pierre qui, d'après la tradition locale, se serait brisée au moment de la mort de son mari.

[4] Assumtis quibusdam nobilibus et discretis matronis... Reverenter ab ipsa et benigne suscepta est. Theod. l. c.

Und hette keine achtong uf den ding
Sy satzen zich zu ir umb ir bette...

Vita Rhyt. l. c.

« tièrement abandonné [1]. » Élisabeth, voyant le calme de sa belle-mère qui lui disait ces mots sans pleurer, ne soupçonna pas toute l'étendue de son malheur; et, s'imaginant que son mari avait été fait prisonnier, elle répondit : « Si mon frère « est captif, avec l'aide de Dieu et de nos amis, il sera bientôt « racheté. Mon père, j'en suis sûre, viendra à notre secours, « et je serai bientôt consolée [2]. » Mais la duchesse Sophie reprit aussitôt : « O ma bien chère fille, soyez patiente, et « prenez cette bague qu'il vous a envoyée; car, pour notre « malheur, il est mort [3]. — Ah! Madame, » s'écria la jeune duchesse, « que dites-vous? — Il est mort, » répéta la mère [4]. A ces mots Élisabeth devint pâle, puis toute rouge; laissant tomber ses bras sur ses genoux et joignant ses mains avec violence [5], elle dit d'une voix étouffée : « Ah! Seigneur « mon Dieu! Seigneur mon Dieu! voilà que le monde en- « tier est mort pour moi, le monde et tout ce qu'il renferme « de doux [6]. » Puis, se levant éperdue, elle se mit à courir

[1] Forti animo esto, filia mea dilecta... Theod. — Rothe, 1718.

[2] Umb das ire swiger...
One weynen ir das nicht konde gesage...
Vita Rhyt. l. c.

Si captivus detineiur frater meus, Dei et amicorum nosirorum adjutorio poterit liberari. Theod.

[3] Bis geduidig, du aiieriibiste tochtir, und nim zu dir dis fingiriin, den her dir gesant had, wan her ist leidir gestorben... Rothe, 1718.

[4] Ey, frowe mein was saget ir. C. Darmst. Cui socrus « mortuus est. » Theod. l. c.

[5] Dae wurde sie bleich und darnach rodt
Dy arm fylen ir in den schos...
Vita Rhyt. l. c.

Connodaios digitos super genua mittens. Theod. l. c.

[6] Ach herre Gotte, herre Gott, sie sprach... Vita Rhyt. — Mortuus est mihi mundus, et omne quod in mundo blanditur. Theod. l. c.

de toutes ses forces à travers les salles et les corridors du château, en criant : « Il est mort, mort, mort! » Elle ne s'arrêta que dans le réfectoire, où elle trouva devant elle un mur, contre lequel elle resta collée et baignée de larmes. Elle était comme folle [1]. La duchesse Sophie et les autres dames la suivirent, la détachèrent de la muraille qu'elle tenait embrassée, la firent asseoir, et essayèrent de la consoler. Mais aussitôt elle commença à pleurer et à sangloter avec violence, en prononçant des paroles entrecoupées : « Maintenant, » répétait-elle sans cesse, « maintenant j'ai tout « perdu : ô mon bien-aimé frère, ô l'ami de mon cœur, « ô mon bon et pieux mari, tu es donc mort, et tu m'as laissée dans la misère! Comment vivrai-je sans toi? Ah! pauvre veuve abandonnée, malheureuse femme que je suis! « Que celui-là qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins me console! O mon Dieu, consolez-moi! ô mon Jésus, « fortifiez-moi dans ma faiblesse [2]! »

Cependant ses femmes vinrent la prendre, et voulurent la conduire dans son appartement; elle se laissa entraîner en chancelant; mais arrivée dans sa chambre, elle tomba la face contre terre sur le parquet [3]. Quand on l'eut relevée, elle recommença ses pleurs et ses lamentations. A son tour la duchesse Sophie s'abandonna à sa douleur de mère, et mêla

[1] Repente surgens cum fletu celeri gressu longitudinem palatii cum impetu pertransiit. Extra se namque posita mente usquequaque percurrisset, nisi partes obstitisset, cui adhæserat. Theod... Unde ging snellis gehins obir daz muez buez hene, und ted also ab sy nicht mer redelichkeit hette und sprach : *Gestorbin, gestorbin, gestorbin*. Rothe, p. 1718.

[2] Ach mir armen trosteiosin wetwen, ach mir enelindin frowin, nu troste mich der, der wetwen und weisen mit synen gnadin nicht vorlessit. Rothe, l. c. O mein hertzallerliebster Bruder, ach mein lieber frommer mann, bist du dann gestorben... ach wie witie ich kœnnen leben ohne dein gegenwart... O mein Jesus, staerke mich in meiner schwachheit! Kochem, p. 818.

[3] Ibid.

ses larmes à celles de sa belle-fille, comme firent aussi les nobles dames et demoiselles qui assistaient à ce triste spectacle. A leur exemple, toute la maison ducale, toute la population de ce château de Wartbourg où Louis avait passé presque toute sa courte vie, se livra sans réserve à la douleur qu'avaient retenue jusqu'alors les ménagements dus à l'état de la pauvre veuve. Le spectacle de la profonde angoisse de celle-ci ajoutait encore à l'impression produite par l'irréparable perte du souverain bien-aimé [1]. Pendant huit jours, ce ne furent, dans cette résidence, que larmes, gémissements et hurlements de douleur [2]. Mais ni cette abondante sympathie, ni aucun autre adoucissement, ne pouvaient calmer l'affliction d'Élisabeth : en vain cherchait-elle un remède à son désespoir. Et cependant il y avait auprès d'elle, dit son pieux historien, un consolateur tout-puissant [3], l'Esprit-Saint, le père des veuves, des orphelins, des cœurs brisés, qui mesurait ses épreuves à sa force, et qui songeait à la combler de ses grâces, en mettant le sceau à sa douleur.

En effet, voilà cette chère Sainte, que nous avons vue dotée, dans une union vraiment chrétienne, du plus riche bonheur de cette vie, la voilà veuve à vingt ans : voilà l'épouse aimante et tant aimée, condamnée désormais à l'épreuve souveraine de la solitude du cœur. Ce n'était point assez pour le divin Seigneur de son âme, de l'avoir initiée dès l'enfance aux traverses de la vie, à la calomnie et aux persécutions des

[1] Fluebant oculi omnium et madebant lacrymis super interitu viri tam amabilis, et compassione relictæ uxoris tam miserabilis. Theod. l. c.

[2] Alle gegenwertige mussten weinen und heulen. Kochem, l. c.

Bey den gantzen acht tagen
Gehort ny auf des grosse clagen.
Vita Rhyt. l. c.

[3] Aderat tamen qui pupillum suscipit et viduarum consolator internus, Spiritus sanctus... Theod. l. c.

méchants ; elle y avait conservé intacte sa tendre confiance en lui. Ce n'était pas assez de l'avoir tentée par l'éclat des grandeurs royales, par les hommages flatteurs d'une brillante chevalerie, par les joies intimes et la pure félicité de sa vie conjugale : au milieu de tout ce bonheur, elle avait toujours placé au premier rang, dans son cœur, la pensée du ciel ; dans sa vie, le soulagement des misères de ses frères délaissés et souffrants. Tout cela ne suffit point encore aux exigences de l'amour divin : il faut, de plus, qu'avant d'entrer en partage des joies célestes, celle qui a soulagé tant de misères devienne à son tour la plus misérable, la plus délaissée des créatures : avant de voir s'ouvrir le trésor de la vie éternelle, il faut qu'elle meure chaque jour mille fois au monde et à tous les biens de la vie mondaine. Désormais jusqu'au dernier jour de son existence, des orages sans fin vont assaillir cette frêle plante ; et, par une faveur merveilleuse, mais facilement intelligible aux amis de Dieu, au lieu de se briser ou de se ployer affaissée contre terre, la voilà qui se redresse, s'épanouit de toutes parts, pour recevoir la rosée du ciel, et refleurir avec un éclat sans pareil. Si la perte d'un si tendre époux, si la ruine subite d'une union si sainte, a pu plonger pour un jour dans l'abîme du désespoir ce cœur prédestiné, bientôt de nouvelles et plus cruelles épreuves vont lui rendre toute sa force, tout son calme, et son invincible ardeur. Si elle a succombé un instant, percée d'outre en outre par la blessure d'un amour mortel, bientôt relevée, elle enveloppera tout son cœur d'une chaîne d'amour céleste, qu'elle attachera au trône du Très-Haut, et que rien ne pourra rompre ni relâcher. A mesure qu'elle approchera de la fin de sa carrière, l'exaltation de la victoire remplacera en quelque sorte chez elle le tranquille courage de ses luttes précédentes ; elle aura le pressentiment et l'instinct du triomphe.

CHAPITRE XVIII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH FUT CHASSÉE DE SON CHATEAU AVEC SES PETITS ENFANTS, ET RÉDUITE A UNE EXTRÊME MISÈRE; ET DE LA GRANDE INGRATITUDE ET CRUAUTÉ DES HOMMES ENVERS ELLE.

Vidi lacrymas innocentium; et neminem consolatorem.
Eccl. iv.

Paupercula, tempestate convulsa, absque ulla consolatione...
Isaï. liv. 11.

Egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus.
Hebr. xi, 37, 38.

En commençant cette seconde partie de la vie d'Élisabeth avec sa vingtième année, nous ne pouvons nous défendre d'avertir le petit nombre de lecteurs qui nous auront suivi jusqu'ici, qu'ils vont voir disparaître désormais le peu d'attrait purement humain, de semblant romanesque qu'ils ont peut-être trouvé dans ce qui précède. Ce ne sera plus une jeune et naïve épouse, cherchant à confondre, dans l'innocente tendresse de son âme, le culte de son Père céleste avec les plus douces affections de la terre; ce sera une pénitente livrée à toute la grandeur de la vie ascétique, s'élançant hors des voies ouvertes à la piété commune des fidèles, déracinant de sa vie et brisant dans son cœur tout ce qui avait pu s'y

placer à côté de Dieu ; ce sera la veuve chétienne élevée à sa plus haute puissance, de plus en plus dépouillée d'elle-même, et arrivée enfin à un degré d'abnégation et de mortification spirituelle qui répugne profondément à l'intelligence comme au cœur, tels que la nature humaine nous les a donnés, et qui exige, pour être goûté et compris, à la fois toute la force et tout l'abandon d'une foi sans mélange.

La compassion dont nous avons vu la jeune veuve entourée pendant les premiers moments de son deuil, ne devait être ni longue ni efficace. Peu de temps s'écoula avant que la persécution et l'ingratitude ne vinssent ajouter toute leur amertume à la douleur qui remplissait son cœur. Tandis que, livrée tout entière à cette douleur, elle restait étrangère aux soins du gouvernement qui lui était dévolu par la mort de son mari et par la minorité de son fils encore enfant, d'anciennes inimitiés se réveillèrent contre elle, et profitèrent de cette occasion favorable pour accabler celle qui venait d'être frappée d'en haut, et pour envenimer la blessure que Dieu lui avait infligée [1]. Le duc Louis avait, comme on l'a vu, deux frères puînés, Henri et Conrad ; ces jeunes princes s'étaient laissé entourer d'hommes étrangers à tout sentiment de justice et d'honneur [2]. Ces conseillers iniques s'attachèrent surtout à séduire le landgrave Henri, dit Raspon, et à l'engager, au nom de ses propres intérêts, dans une lâche conspiration contre sa belle-sœur. Ils lui représentèrent que, conformément à l'antique loi du pays de Thuringe, la principauté tout entière devait rester indivise entre les mains de l'aîné des princes de la famille souveraine, qui seul devait se marier ; que si les puînés voulaient prendre femme, ils pou-

[1] Percussam a Deo persecuti sunt, et super dolorem vulneris ejus addentes... Theod. IV, 7, ex Psalm.

[2] Dei timoris et justitiæ, propriæ honestatis et disciplinæ obliti. Ib.

vaient tout au plus obtenir en apanage quelques domaines, et descendaient au rang de comtes, en restant toujours vassaux de leur aîné ; que, par conséquent, il était de la plus haute importance pour lui, Henri, de s'emparer immédiatement de l'autorité souveraine et des droits de l'aîné de la maison, en mettant de côté le fils du duc Louis [1], Hermann, et de se marier lui-même, pour que le pays restât à sa lignée. Ils n'osèrent, à ce qu'il paraît, lui conseiller d'attenter à la vie de l'héritier légitime ; mais ils le pressèrent d'expulser la veuve de son frère avec tous ses enfants, y compris le petit Hermann, non-seulement de la résidence souveraine de la Wartbourg, mais aussi d'Eisenach et de toutes les autres possessions souveraines. Si par hasard, ajoutaient-ils, cet enfant vivait, il serait trop heureux, arrivé à l'âge d'homme, de recevoir de son oncle un ou deux châteaux pour tout apanage [2]. En attendant, il fallait se hâter de l'éloigner, et pour cela chasser sa mère, la prodigue et bigote Élisabeth [3].

Le duc Henri eut le malheur de se laisser gagner par ces lâches conseils. La justice et l'honneur, dit le vieux poëte, s'enfuirent de son cœur [4], et il déclara la guerre à la veuve et à l'orphelin qu'il avait juré de protéger. Son jeune frère, Conrad, se laissa convaincre comme lui ; et, munis de leur double consentement, des courtisans félons coururent auprès de la duchesse Élisabeth, pour lui signifier la volonté de leur nouveau maître. Ils la trouvèrent auprès de sa belle-mère Sophie, qu'une douleur commune avait rapprochée d'elle.

[1] Vitâ Rhyt. § XXVII.
[2] So worde er fro das eme eyn sloz adir zcwey wordin. Rothe, p. 1729.
[3] Tanquam dissipatrix et prodiga. Leg. Aurea.
[4] Beyde die hubscheit und die zucht
Dy teten von eme dy flucht
Vita Rhyt. l. c.

Ils commencèrent par l'accabler d'injures, lui reprochèrent d'avoir ruiné le pays, prodigué et épuisé les trésors de l'État, trompé et déshonoré son mari; et lui annoncèrent que, pour châtiment de ses crimes, elle était dépouillée de toutes ses possessions, et que le duc Henri, désormais souverain, lui ordonnait de sortir à l'instant même du château [1]. Élisabeth, étonnée de ces insultes et de ce message, essaya de fléchir ses grossiers ennemis, et les supplia humblement de lui accorder un délai. La duchesse Sophie, révoltée de tant de brutalité, prit sa belle-fille entre ses bras, et s'écria : « Elle restera avec moi; personne ne me l'arrachera. Où sont mes « fils? je veux leur parler. » Mais les émissaires lui répondirent : « Non, il faut qu'elle sorte d'ici à l'instant [2]; » et se mirent en devoir de séparer de force les deux princesses. Voyant que toute résistance était vaine, la duchesse Sophie voulut du moins accompagner la pauvre Élisabeth jusqu'à la porte extérieure du château. On refusa même à la souveraine détrônée la faculté d'emporter quoi que ce fût avec elle; mais elle trouva dans la cour ses petits enfants et deux de ses filles d'honneur qui devaient être expulsées en même temps, et qui nous ont conservé le récit de cette scène douloureuse. Arrivées à la porte du château, la duchesse Sophie embrassa de nouveau Élisabeth en versant d'abondantes larmes, et ne pouvait se décider à la détacher de son sein. La vue des enfants du fils qu'elle avait perdu, de ces orphelins condamnés à partager le sort de leur innocente mère, redoublait

[1] Leg. Aurea ; Kochem, 819 ; P. Apollin. 287.

[2]
Dy mutter sprach : « Sy solten dae oben pleiben
Mann solt sie nirgend von ihr treibenn
Bys das ir soen ze ir queme... »
Sy sprachen : « Sy soll und muss daevon »

Vita Rhyt. l. c.

l'affliction et l'indignation de leur aïeule [1]. Elle demanda de nouveau, et avec les plus vives instances, à voir ses fils Henri et Conrad, persuadée qu'ils ne résisteraient pas à ses supplications. Mais on lui répondit qu'ils n'étaient pas là; et, en effet, ils s'étaient cachés pendant l'exécution de leurs ordres, et n'avaient pas osé affronter les pleurs et les prières de leur mère, ni le spectacle des maux auxquels ils condamnaient leur belle-sœur. Enfin, après avoir longtemps mêlé ses larmes à celles d'Élisabeth, qu'elle tenait toujours embrassée, Sophie, chez qui, dit un narrateur, la douleur de la mort de son fils s'était tout entière renouvelée et augmentée de la honte qu'elle ressentait de la félonie des enfants qui lui restaient, Sophie se résigna à laisser partir sa belle-fille, en s'abandonnant aux transports de la plus violente affliction. Les portes du château où la jeune duchesse avait régné pendant tant d'années, se refermèrent derrière elle. Dans cette cour, dont à la vérité les plus nobles chevaliers étaient partis pour reconquérir le tombeau du Christ, il ne se trouva personne pour remplir le premier devoir de la chevalerie, et offrir asile ou secours à la veuve et aux orphelins. La fille des rois descendit seule et à pied, en pleurant, le sentier rude et escarpé qui menait à la ville. Elle portait elle-même entre ses bras l'enfant dont elle venait d'accoucher : les trois autres étaient conduits par ses filles d'honneur, qui la suivaient [2].

[1] Zusamen giengen dy zwey
Fraw Sophia und sand Elisabet
Dy kinder schrietten ouch damit
Es mocht Gott in dem hymmel erbarmen,
Etc., etc.
Vita Rhyt. l. c.

[2] Descendit ergo de sublimi filia regis, flens et tristis, per declivum montis... Theod. l. c.

Ir kind trueg sy an iren armen... Vita Rhyt. l. c. Justi, p. 68. Les vieilles

C'était en plein hiver[1], et le froid était très-rigoureux[2]. Arrivée au bas de la montagne de Wartbourg, et étant entrée dans cette ville d'Eisenach qu'elle avait comme inondée de sa charité, elle y trouva des cœurs non moins impitoyables. En effet, le duc Henri avait fait proclamer dans la ville que quiconque accueillerait la duchesse Élisabeth ou ses enfants encourrait son très-grand déplaisir; et, par une ingratitude plus révoltante encore que la cruauté de cet ordre, tous les habitants d'Eisenach y obéirent : le désir de complaire au nouveau maître, peut-être aussi cette conscience des bienfaits reçus qui pèse si lourdement sur les âmes viles, l'emporta chez eux sur toutes les lois de l'humanité, de la piété, de la justice. En vain l'infortunée princesse alla-t-elle, toujours entourée de ses quatre petits enfants, frapper en pleurant à toutes les portes, à celles surtout des gens qui lui avaient auparavant témoigné le plus d'affection[3] : elle ne fut admise nulle part. Enfin elle s'en vint à une misérable taverne, d'où l'hôtelier ne put ou ne voulut pas la chasser; car elle déclara que cet endroit était commun à tout le monde, et qu'elle voulait y rester[4] : « On m'a pris tout ce « que j'avais, » disait-elle toujours en pleurant; « je n'ai

peintures de Marburg la représentent ainsi. Cependant M. Stædtler remarque avec raison que, d'après les Dicta iv Ancill., ses enfants paraissent ne lui avoir été apportés que le lendemain matin, du château à l'église où elle s'était réfugiée.

[1] Au commencement de l'année 1228.

[2] Rothe, l. c. Vita Rhyt.

[3] Weynende...
Dae sy niemend herbergen wolt
Dy ir vor freuntlich waren und holt.
Vita Rhyt. l. c.

[4] Der wirt konde sy nicht ausgetreiben
Sy wolt in der tabern bleiben
Dy allermeniglich gemein was.
Ibid.

« plus qu'à prier Dieu[1] ! » L'hôtelier lui assigna pour asile pendant la nuit, à elle et aux siens, une masure qui renfermait ses ustensiles de ménage, et où étaient logés ses pourceaux[2]. Il les fit sortir pour donner place à la duchesse de Thuringe, à la princesse royale de Hongrie. Mais, comme si ce dernier degré d'humiliation avait ramené subitement le calme dans son âme, à peine se trouva-t-elle seule dans ce réduit impur, que ses pleurs séchèrent, et qu'une joie surnaturelle descendit en elle, et la pénétra tout entière. Elle resta dans cette disposition jusqu'à minuit : à cette heure, elle entendit la cloche qui sonnait matines au couvent des franciscains, qu'elle avait elle-même fondé du vivant de son mari. Elle se rendit sur-le-champ à leur église; et, après avoir assisté à l'office, elle les pria de chanter le *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu des grandes tribulations qu'il lui envoyait[3]. Son ardente piété, sa soumission absolue à la volonté divine, la sainte joie de l'âme chrétienne que son Père céleste daigne éprouver, son ancien amour de la pauvreté évangélique, reprirent alors sur elle tout leur empire, pour ne le reperdre jamais. Prosternée au pied des autels, pendant qu'au milieu des ténèbres de cette triste nuit ce

[1] Hom m'a tollu quanque j'avoie,
Dit la bonne dame en plorant.
De ce vais-je Dieu aorant.
Rutebeuf, f. 34.

[2] In qua erant vasa et supellectilia ipsius cauponis, et in qua fuerant porci illius. Dict. IV. Ancill. 2019. In ara porcorum pernoctare compulsa. Serm. S. Bonaventuræ.

[3] Mansit cum magna jucunditate spiritus... Media vero nocte surgens, ad matutinas fratrum minorum..., rogans eos ut hymnum decantarent angelicum : Te Deum laudamus, in tribulationibus suis glorians, et gratias agens Deo. Theod. l. c. — Ce couvent était situé au lieu où l'on voit aujourd'hui, sur la grande place d'Eisenach, l'ancien palais des ducs, la tour des cloches, et le jardin de Charlottenbourg.

chant d'allégresse si incompréhensible au monde montait vers le ciel, elle édifiait ses fidèles suivantes par la ferveur et l'humilité des élans de son âme vers Dieu. Elle le remerciait à haute voix de ce qu'elle était maintenant pauvre et dépouillée de tout, comme il l'était lui-même dans la crèche de Bethléem : « Seigneur, » disait-elle, « il faut que votre « volonté soit faite! Hier j'étais duchesse, avec de grands et « riches châteaux; aujourd'hui me voilà mendiante, et per- « sonne ne veut me donner asile. Seigneur, si je vous avais « mieux servi pendant que j'étais souveraine, si j'avais fait « plus d'aumônes pour l'amour de vous, c'est maintenant « que je m'en féliciterais : malheureusement il n'en a pas « été ainsi[1]! » Mais bientôt la vue de ses pauvres enfants tourmentés par la faim et le froid éveillait de nouvelles douleurs dans son tendre cœur : « J'ai mérité de les voir souf- « frir ainsi, et je m'en repens amèrement!... Mes enfants « sont nés princes et princesses, et les voilà affamés, et « n'ayant pas même de la paille pour se coucher[2]! J'en ai le « cœur percé d'angoisse, à cause d'eux; quant à moi, vous « savez, ô mon Dieu! que je suis indigne d'avoir été élue « par vous à la grâce de la pauvreté! »

Elle resta assise dans cette église, entourée des siens, pendant tout le reste de la nuit et une partie du jour suivant : cependant l'intensité du froid, et la faim dont se plaignaient ses enfants, l'obligèrent d'en sortir, et d'aller de nouveau mendier un gîte et quelques aliments[3]. Elle erra longtemps en vain dans cette ville, où tant d'hommes avaient été nourris,

[1] Gestern was ich ein landgræffin und het burg und slot... Das habe ich leider night gethan. Passional, f. 61. — Happel, Concio, p. 25.

[2] Meine kind sein fürsten und fürstin und sein erhungert und ligen hye on alles stro. Das beschweret mir mein hertz... Ibid.

[3] Ad ecclesiam multum morabatur sedendo in ea... In multa frigoris asperitate nesciebat quo cum parvulis diverteret. Theod. l. c.

soignés, guéris, enrichis par elle [1] : enfin un prêtre, très-pauvre lui-même, eut pitié de cette sainte et royale misère; et, bravant la colère du landgrave Henri, il offrit à la veuve et aux enfants de son défunt souverain de partager son humble logis. Élisabeth accepta avec reconnaissance cette charité; il leur prépara des lits avec de la paille, et les traita selon sa pauvreté [2]; mais afin d'obtenir quelque chétive nourriture pour ses enfants et elle-même, elle fut obligée de mettre en gage des bijoux qu'elle avait sans doute sur elle au moment de son expulsion de la Wartbourg [3]. Cependant ses persécuteurs ayant appris qu'elle avait trouvé un asile, et persévérant dans leur acharnement, lui intimèrent l'ordre d'aller loger chez un des seigneurs de la cour qui lui avait témoigné le plus d'inimitié, et qui possédait à Eisenach une vaste habitation avec de grandes dépendances. Cet homme ne rougit pas d'assigner à la duchesse un réduit étroit, où il la renferma avec toute sa famille, en la traitant avec une grossièreté révoltante, et en lui refusant toute nourriture et même de quoi se chauffer : sa femme et ses serviteurs imitaient son exemple [4]. Élisabeth passa la nuit dans cet indigne lieu, toujours désolée par le spectacle des souffrances de ses enfants, que la faim et le froid rigoureux tourmentaient [5]. Le lendemain matin, elle

[1] Do ging die liebe S. Elsabet die arme leute dicke geherberget hatte unde gespisit, unde bad zeu Ysenache herberge spise und tranke... Rothe, p. 1729.

[2] P. Apollin., p. 299.

[3] Se suosque misere pascens pignoribus obligatis. Theod. l. c. Voyez aussi le Dieta IV Aneillarum, Rothe, le P. Apollinaire, Kochem, le manuscrit de Darmstadt et Justi, qui répètent et confirment tous ces détails.

[4] Quidam æmulus ejus habitationem habens in qua multæ structuræ et habitacula plurima... Quo eum jussa intrasset, in arcto loco compulsa est cum tota sua familia... Cui hospes et hospita ejusque familia... hostilitatis multa gravamina intulerunt. Theod. l. c.

[5] A merveille faisoit froit.
De ses enfans ot grant anuis,

ne voulut plus rester dans ce gîte si inhospitalier; en s'en allant elle dit : « Je vous remercie, ô murailles! qui m'avez « protégée pendant cette nuit, autant que vous le pouviez, « contre la pluie et le vent. Je voudrais, du fond de mon cœur, « remercier vos maîtres, mais en vérité je ne sais pas de « quoi[1]. »

Elle alla regagner l'ignoble asile qu'elle avait trouvé dans la taverne où elle était entrée la première nuit [2] : c'était le seul que ses ennemis ne lui enviassent point. Elle passait du reste la plus grande partie du jour et même des nuits dans les églises. « De là du moins, » disait-elle, « personne n'osera « me chasser, car elles sont à Dieu, et Dieu seul y est mon « hôte [3]. » Mais la misère à laquelle elle était réduite devait entraîner pour elle un sacrifice nouveau, et plus dur que tous les autres pour son cœur : elle qui avait recueilli et nourri tant d'orphelins, tant de pauvres enfants abandonnés, qui s'était plu à répandre sur eux encore plus que sur tous les autres indigents les trésors de sa miséricorde, qui avait été pour eux une mère si tendre, elle devait maintenant se voir forcée de se séparer de ses propres enfants, pour ne pas les condamner à subir avec elle dans leur jeune âge le dénûment

Car moult froit eurent a cele nuit,
Ains ne mangèrent ne ne burent
Tout come en cele maison furent.
Le moine Robert. Mss.

[1] Ich danke euch ihr Wænd, etc... Kochem, p. 821. Parietibus valedicens... Hominibus libens benedicerem, sed nescio unde. Dict. iv Ancill. p. 2019. Cod. Darmstadt.

[2] Iterum rediit in priorem sordidam domum in qua fuerat ab initio, nullum aliud valens habere hospitium. Dict. iv Ancill.

[3] Wen sy Gottes sein und gemein
Und Gott der herbergt sy darinne allein.
Vita Rhyt. § xxviii.

et la misère; il lui fallut se priver elle-même de sa dernière consolation humaine [1]. Des personnes sûres, dont l'histoire ne nous dit pas le nom, ayant appris le sort où elle était réduite, lui offrirent de se charger de ses enfants, et elle dut accepter cette offre, sous peine de les voir chaque jour exposés à manquer des aliments qu'elle n'avait pas le moyen de leur assurer. Mais ce qui la décida surtout à cette séparation, dit un historien contemporain, ce fut la crainte d'être amenée à pécher contre l'amour de Dieu, par la vue des souffrances de ces êtres si ardemment aimés; car, ajoute-t-il, elle aimait ses enfants à l'excès [2]. Ils lui furent donc enlevés, et cachés séparément dans des lieux éloignés [3]. Rassurée sur leur sort, elle n'en devint que plus résignée au sien. Ayant mis en gage tout ce qu'elle avait d'objets précieux, elle chercha à gagner le prix de sa frugale nourriture en filant [4]. Quoique tombée elle-même dans une si profonde misère, elle ne pouvait s'habituer à ne pas soulager les misères d'autrui, et retranchait quelque chose de ses chétifs repas pour en faire une aumône aux pauvres qu'elle rencontrait [5].

Une si héroïque patience, une douceur si inébranlable, semblent avoir calmé la fureur de ses puissants persécuteurs, mais ne suffisent pas pour ouvrir à la pitié ou à la reconnaissance les cœurs des habitants d'Eisenach. Aucun trait de

[1] O stupenda et inscrutabilis Dei compensatio! Quæ solebat pauperum parvulos ut mater nutrire et tanquam nutrix reficere, nunc pressa inopia, parvulos uteri sui... compulsa est a se propter alimoniam elongare. Theod. l. c.

[2] Das sie von ihrem leide nicht geirret wurde an unsers Herren liebe wanne si minnete ir kind gar sere. Cod. Palat. Heid. 21.

[3] Ad diversa loca et remota. Theod. l. c.

[4] Do versatzte die heilige frowe ere pfande, daz sy sich generete, unde span, und erbeite was sy kunde. Rothe, l. c.

[5] Id ipsum modicum quod habere poterat, ori suo subtrahens pauperibus erogabat. Theod. l. c.

compassion ou de sympathie de leur part ne se fait jour à travers les récits si détaillés qui nous sont restés de ces circonstances touchantes. Ils paraissent au contraire avoir montré combien il est vrai que l'ingratitude, comme toutes les autres basses inclinations de l'âme humaine, ne sait imposer silence aux souvenirs et aux remords qu'en renchérissant sur ses premiers torts par de nouveaux excès. Il y avait entre autres dans ce temps-là, à Eisenach, une vieille mendiante, affligée de plusieurs infirmités graves, qui avait été pendant longtemps l'objet de la générosité et des soins empressés et minutieux de la duchesse, devenue aujourd'hui mendiante à son tour [1]. Un jour que celle-ci traversait un ruisseau bourbeux qui coule encore dans une des rues d'Eisenach [2], et sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider aux passants à le franchir [3], elle y rencontra cette même vieille, qui, s'avançant en même temps qu'elle sur ces pierres, ne voulut pas lui céder le pas, et, heurtant rudement la jeune et faible femme, la fit tomber tout de son long dans cette eau infecte. Puis, ajoutant la dérision à cette brutale ingratitude, la vieille lui cria : « Te voilà bien ! Tu n'as pas voulu vivre en duchesse « pendant que tu l'étais : te voilà pauvre et couchée dans la « boue ; ce n'est pas moi qui te ramasserai [4]. » Élisabeth, toujours patiente et douce, se releva de son mieux et se mit à rire aux éclats de sa propre chute, en disant : « Voilà pour

[1] Ægritudini per medicinales species... succurrebat. Theod. l. IV, c. 8.

[2] Ce ruisseau s'appelle, dans les anciens historiens, *rivus Coriarorum*, et sert encore aujourd'hui aux corroyeurs et aux teinturiers sous le nom de Lobersbach.

[3] Pro luti profunditate lapides erant transeuntibus collocati... vetula impegit proterva in mansuetam... Corruit ergo in lutum Dei famula omnino cum vestibus omnibus inquinata. Theod. l. c.

[4] Wollest du nicht ein Landgræffin sein... Lig in den kot, ich hilf dir nymer uff. Passional, p. 61.

« l'or et les pierreries que je portais autrefois [1]; » puis elle alla, dit son historien, pleine de résignation et d'une joie sans mélange, laver ses vêtements souillés dans une eau voisine, et son âme patiente dans le sang de l'Agneau [2].

Arrivé à cet endroit de son histoire, un naïf et dévot religieux que nous avons déjà cité s'écrie, avec une tendre compassion : « O ma pauvre chère sainte Élisabeth ! je souffre bien plus de ta misère que tu n'en as toi-même souffert; et je m'indigne avec une juste colère contre ces hommes ingrats et impitoyables, bien autrement que tu n'en as été indignée. Oh ! si j'avais seulement été là, comme je t'aurais accueillie, toi et les tiens, du fond de mon cœur ! avec quel amour je t'aurais soignée et j'aurais pourvu à tous tes besoins ! Qu'au moins ma bonne volonté te soit agréable ; et lorsque viendra ce jour redoutable où je paraîtrai seul et abandonné du monde entier devant Dieu, daigne venir au-devant de moi, et m'accueillir dans les tabernacles éternels [3] ! »

[1] Elevata multum risit... Theod. l. c. Das sey mir für daz das ich vor gold uud edelgestein truck. Passional.

[2] Lavit cum gaudio vestes suas sordidas in flumine, et animam vero patientem in Agni sanguine. Theod. l. c. Ancien manuscrit cité par Justi, p. 81. Cet incident, conservé soigneusement par la tradition populaire, paraît avoir frappé même la postérité protestante. En effet, dans le xvi[e] ou xvii[e] siècle on érigea une colonne à la place même où la Sainte était tombée dans le ruisseau, avec deux longues et ridicules inscriptions dans le goût classique, où l'on compare la pauvre Sainte aux Grâces !

Tres inter divas Charites, nymphasque sorores,
En ! quartum tenet hoc Elisabetha locum,
Etc., etc.

Cette colonne existait encore en 1738. Paullini. Ann. Isenac. p. 39. Falckenstein. Chr. Thur. t. II, p. 693.

[3] O du liebe h. Elisabeth dein Elend gehet mir mehr zu Herzen, etc... O wære ich damals gegenwærtig gewesen, wie hertzlich gern wolte ich dich aufgenommen... P. Martinus à Kochem.

CHAPITRE XIX

COMMENT LE TRÈS-MISÉRICORDIEUX JÉSUS CONSOLA LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH DANS SA MISÈRE ET SON ABANDON, ET COMMENT LA TRÈS-DOUCE ET TRÈS-CLÉMENTE VIERGE MARIE VINT L'INSTRUIRE ET LA FORTIFIER.

Ego, ego ipse consolabor vos...
Is. LI, 12.

Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.
APOCAL. VIII, 17.

Au milieu de tant de tribulations, Élisabeth n'oublia pas un seul instant que c'était la main de Dieu qui les lui envoyait; et jamais son cœur ne s'ouvrit au murmure ni à la plainte [1]. Tout au contraire, uniquement livrée à la prière et à toutes les pieuses pratiques que l'Église offre avec une si maternelle générosité aux âmes affligées, elle y cherchait sans cesse le Seigneur, et ne tarda pas à le trouver. Il vint à elle avec toute la tendresse d'un père, prêt à transformer les épreuves qu'elle avait si noblement acceptées en ineffables consolations [2]. Celui qui a promis à ses élus *qu'il essuierait chacune de leurs larmes* [3], ne pouvait oublier son humble servante, prosternée

[1] Hæc omnia venerunt super eam ; nec oblita est Dei, et inique non egit... Theod. l. c.

[2] Quanto magis abundabant tribulationes, tanto abundabant consolationes. Ibid.

[3] Apoc. VII, 7.

devant lui sous le poids de toutes les douleurs qui peuvent accabler une âme mortelle. Non-seulement il essuya ses larmes, mais il lui ouvrit les yeux, et lui permit de plonger d'avance ses regards dans les régions de lumière éternelle où sa place était déjà marquée.

Pendant qu'elle priait nuit et jour au pied des autels, des visions bienheureuses, de fréquentes révélations de la gloire et de la miséricorde céleste, vinrent récréer et rafraîchir son âme [1]. Ysentrude, la plus chérie de ses filles d'honneur [2], qui ne la quittait jamais, et qui avait voulu partager sa misère après avoir partagé sa splendeur, a raconté aux juges ecclésiastiques tous les souvenirs qu'elle avait conservés de ces merveilleuses consolations. Souvent elle remarquait que sa maîtresse entrait dans une sorte d'extase dont elle ne savait pas d'abord se rendre compte. Un jour surtout, pendant le carême, la duchesse étant allée assister à la messe, et s'étant agenouillée dans l'église, se renversa tout à coup contre le mur [3], et resta longtemps comme absorbée et élevée au-dessus de la vie temporelle, dans une contemplation profonde, les yeux immobiles et fixés sur l'autel jusqu'après la communion [4]. Lorsqu'elle revint à elle, sa figure portait l'empreinte d'un bonheur extrême. Ysentrude, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements, profita de la première occasion [5] pour la supplier de lui révéler la vision que sans doute elle avait eue. Élisabeth, toute joyeuse, lui répondit :

[1] Multas divinas revelationes quibus frequenter visitabatur horis diurnis et nocturnis in orationibus instituta. Theod. l. c.

[2] Nobilis illa et devota Ysentrudis, beatæ Elisabethæ præ aliis specialissima. Ibid. c. 9.

[3] Genibus flexis acclinata est parieti. Dict. IV Ancill. p. 2020.

[4] Fervore devotissimo ignita et super semetipsam mente et spiritu devota, contemplando diutissime defixos oculos habuit in altare. Theod. l. c.

[5] Post opportunitate nacta, etc. Ibid.

« Je n'ai pas le droit de raconter aux hommes ce que Dieu a « daigné me révéler; mais je ne veux pas te cacher que mon « esprit a été abreuvé de la plus douce joie, et que le Sei- « gneur m'a permis de voir par les yeux de l'âme d'admi- « rables secrets [1]. »

Après la dernière bénédiction, rentrée dans son chétif domicile, elle prit une légère collation, et, se sentant accablée de faiblesse et de lassitude, elle se coucha sur un banc en face de sa fenêtre, et appuya sa tête sur le sein de sa chère et fidèle Ysentrude. Celle-ci crut que la duchesse était malade et qu'elle voulait dormir; mais en restant ainsi couchée, elle tenait les yeux ouverts, et regardait fixement le ciel à travers les fenêtres ouvertes de son réduit [2]. Bientôt Ysentrude vit son visage s'animer; une sérénité céleste, une joie profonde et extrême s'y peignaient; un doux et tendre sourire animait ses lèvres [3]. Mais peu après ses yeux se fermèrent, et il en coula des ruisseaux de larmes [4]; puis ils se rouvrirent; la joie et le sourire reparurent [5] pour faire de nou-

[1] Cui felix Elisabeth, etc... Hoc tamen latere nolo quod anima mea suavissimo perfusa fuit gaudio et admiranda Dei secreta interiori conspexi mentis oculo. Ibid. Dict. IV Ancill.

[2] Cum ad illud suum humile de ecclesia rediisset hospitium, permodicum valde sumsit cibum. Post cibum debilis valde erat, erumpente sudore, in sinum Ysentrudis, tanquam ad quiescendum, se repit. Ibid. — Oculos defixos habebat versus fenestras apertas. Dict. IV Auc. l. c.

Vor muedigkeit legte sy sich nieder
Und ruegte auf einer banck
Ir mayt forchte sich sy wurd krank
Sy lag und sach zu deme fenster aus.
Vita Rhyt. § XXXIX.

[3] Serenata facie, magnaque hilaritate circumfusa dulcis in ejus ore risus apparuit et jucundus. Theod. l. c.

[4] Clausit oculos, fluebantque, tanquam rivi, ex ipsis lacrymæ infinitæ. Ibid.

[5] Interveniente morula apertis oculis lætus apparuit vultus ut prius et in ore risus. Ibid.

veau place aux pleurs ; et elle resta ainsi jusqu'à l'heure des complies, toujours la tête appuyée sur le cœur de son amie, et plongée dans ces alternatives de joie et de tristesse, où cependant la joie semblait l'emporter de beaucoup [1]. Vers la fin de cette extase silencieuse, elle s'écria, avec un accent d'ineffable tendresse [2] : « Oui, certes, Seigneur, si tu veux être avec « moi, je veux être avec toi et n'être jamais séparée de toi. » Un instant après elle revint à elle, et Ysentrude la conjura de lui dire pourquoi elle avait ainsi ri et pleuré tour à tour, et ce que signifiaient les paroles qu'elle avait prononcées. Élisabeth, toujours pleine d'humilité, chercha encore à taire les grâces qu'elle avait reçues de Dieu. Enfin, cédant aux prières de celle qui l'aimait avec un si fidèle dévouement, et qui lui était depuis longtemps si chère : « J'ai vu, » dit-elle, « le ciel « entr'ouvert, et mon Seigneur, le très-miséricordieux Jésus, « a daigné s'abaisser vers moi et me consoler des tribula- « tions dont je suis accablée [3]. Il m'a parlé avec une extrême « douceur ; il m'a appelée sa sœur et son amie. Il m'a fait « voir sa très-chère mère Marie, et aussi son bien-aimé « apôtre saint Jean, qu'il avait avec lui [4]. A la vue de mon « divin Sauveur, j'ai dû montrer ma joie et mon sourire : « quelquefois il détournait son visage de moi comme pour « se retirer, et alors je pleurais de ce que mes mérites étaient

[1] Fletum clausis oculis et risum ipsis apertis alternando usque ad horam completorii. Ibid. Sed multo plus immorans jucunditati. Dict. IV Ancill. l. c.

[2] In hæc affectuosa verba prorupit... Theod. l. c. — Ita, Domine, si tu vis esse mecum, et ego volo esse tecum, et nunquam volo a te separari. Dict. IV Ancill. l. c.

[3] Dilectæ dilectricis precibus respondit : « Vidi cœlum apertum, et Dominum meum Jesum dulcissimum inclinantem se ad me, et consolantem me de variis angustiis meis et tribulationibus... » Theod.

[4] Er hiess mich swester und freundinn... seinen lieben zwœlfboten Johannem, etc. Passionnal, 61.

« trop faibles pour me permettre de le voir longtemps [1]. « Mais lui, ayant eu pitié de moi, tourna encore une fois « ses regards célestes sur moi, et me dit : *Élisabeth, si tu « veux être à moi, je veux bien être à toi et n'être ja- « mais séparé de toi.* Et aussitôt je lui ai répondu : Oui, « oui, Seigneur, je veux être à toi et n'être jamais séparée « de toi, ni en heur ni en malheur [2]. » Et dès lors ces paroles divines se gravèrent dans son cœur en traits de flamme, et l'éclairèrent d'une splendeur céleste [3]. Dans ce pacte sacré, dans cette intime et affectueuse union avec Jésus, le Dieu de la paix, le père des pauvres et des malheureux [4], elle put voir comme la fin de son veuvage, et comme de nouvelles et indissolubles fiançailles avec un époux immortel [5].

Ce ne fut pas du reste la seule fois que ce divin époux lui manifesta d'une manière sensible sa tendre et vigilante sollicitude. Un jour qu'elle avait été en butte de la part de ses persécuteurs à un affront dont la nature nous est restée in-

[1] Cum vero vultum tanquam recessurus averteret, flevi. Theod. — Das meine Tugend seynd alle zeit kleine... V. Rhyt. § XXXIX, « J'ay vu le chiel ouvers, et Jhesu Christ qui s'inclinoit débonnairement : sy estoie joyeuse de sa vision, et plorois de sa départie ; et me dist : Si tu veulx estre avoecques moy, se seray avoec toy. — Et je respondis si comme vous oystes. » Ann. de Haynaut, liv. XLVI, ch. 26.

[2] Qui misertus mei iterum vultum suum serenissimum ad me convertit, dicens : Elisabeth, si tu vis esse meeum... Ita Domine... et ego volo esse teeum... Theod. l. c. — In liebe noch in leide. Cod. Argent. — Cornelius à Lapide cite cette vision de sainte Élisabeth dans son Commentaire sur les Actes des Apôtres, c. VII, p. 151, ed. 1648.

[3] Sich gruben in ir herze
Mit stetter minne smerze
In vol luchtenden glaste...
Cod. Argent.

[4] Jesus, Deus pacis... pater pauperum... Litanies.

[5] O felix et firma pactio et fida desponsatio! Theod. l. c. — C'était ainsi que Dieu l'initiait à cet état de l'âme que les mystiques appellent la vie d'union.

connue, mais tellement cruel que son âme, ordinairement si patiente, en fut bouleversée [1], elle chercha un refuge dans l'oraison : elle se mit à pleurer avec instance, et en pleurant beaucoup, pour tous ceux qui l'avaient insultée, en suppliant le Seigneur de leur conférer un bienfait pour chacune des injures qu'elle en avait reçues [2]. Comme elle se fatiguait à force de prier ainsi [3], elle entendit une voix qui lui disait : « Jamais tu n'as fait de prières qui me fussent aussi agréa- « bles que celles-ci ; elles ont pénétré jusqu'au fond de mon « cœur. C'est pourquoi je pardonne à tous les péchés que « tu as jamais commis de ta vie. » Et la voix lui fit alors l'énumération de tous ses péchés, en lui disant : « Je te par- « donne tel et tel péché [4]. » Élisabeth, étonnée, s'écria : « Qui êtes-vous qui me parlez ainsi ? » A quoi la même voix répondit : « Je suis celui aux pieds de qui Marie-Madeleine « est venue s'agenouiller dans la maison de Simon le lé- « preux [5]. » Plus tard, comme elle se désolait de ce qu'elle n'avait pas auprès d'elle son confesseur habituel, le Seigneur lui désigna pour confesseur le saint qu'elle avait spécialement préféré dans son enfance, et qu'elle avait toujours si vivement chéri, saint Jean l'Évangéliste. L'apôtre de l'amour lui apparut : elle se confessa à lui avec une mémoire plus fidèle, disait-elle, et une confusion plus grande de ses fautes,

[1] Die quadam fuerat facta sibi magna verecundia de qua multum turbata ivit ad orationem. Mss. Bollandist. Bruxell.

[2] Instantissime cum lacrymis rogare cœpit... Ut pro qualibet injuria unum gaudium rependere Deus dignaretur. Ibid.

[3] Cumque sic fatigata oraret...

[4] Nunquam ullas orationes fecisti sic mihi gratas sicut istæ fuerunt... Penetraverunt istæ ad intima cordis mei. Quapropter ego parco omnibus peccatis tuis quæ dixisti vel fecisti toto tempore vitæ tuæ. Et dinumerans omnia peccata sua, dicebat : Ego parco tali peccato tuo, etc. Ibid.

[5] Ego sum ad cujus pedes venit Maria Magdalena in domo Simonis leprosi. Ibid.

qu'elle n'en avait jamais éprouvée aux pieds d'un prêtre : il lui imposa une pénitence, et lui adressa des exhortations si tendres et si efficaces, que ses maux physiques lui en parurent soulagés, aussi bien que les plaies de son âme [1].

Il lui fut encore permis de pénétrer par de vives et fréquentes contemplations jusque dans les moindres détails de la passion douloureuse du Sauveur. Une fois, par exemple, qu'elle priait avec ferveur, elle vit intérieurement s'ouvrir devant elle une main resplendissante de blancheur et de lumière, mais extrêmement amaigrie, ayant les doigts très-longs et déliés, et au milieu de la paume une cicatrice profonde [2] : elle reconnut à ce dernier signe que c'était la main du Christ, et s'étonna de ce qu'elle était si maigre et si décharnée. La voix qu'elle connaissait lui répondit aussitôt : « C'est parce que j'étais épuisé la nuit par les veilles et les « prières, et le jour par mes courses à travers les villes et les « campagnes pour prêcher le royaume de Dieu [3]. » Elle vit encore le sang épais et trouble qui était sorti du flanc transpercé de Jésus crucifié [4], et s'étonna de ce qu'il n'était pas plus liquide ni plus pur : la même voix lui répliqua que c'était là l'effet du brisement de tous les membres divins, et des affreuses douleurs que le Fils de Dieu avait endurées par la suspension de son corps sur la croix.

[1] Cum esset desolata eo maximo quod confessoris copiam non haberet, summus pater dedit sibi beatum Johannem Evangelistam in confessorem... Miro modo omnium peccatorum suorum recordabatur et coram ipso magis verecundabatur quam coram aliquo de mundo... Ibid.

[2] Vidit mentalibus oculis ante se manum candidissimam et splendidissimam, sed macilentam : habebatque digitos longos et in palma magni lateris vulneris cicatricem. Ibid.

[3] Quia nocte vigiliis et orationibus, fatigabar et in die discurrebam, etc. Ibid.

[4] Vidit de Christi latere sanguinem largiter exire spissum et turbidum supra modum ; de quo cum plurimum miraretur audivit, etc. Ibid.

Toutes ces merveilleuses visions excitaient dans le tendre cœur d'Élisabeth une douleur excessive de ses péchés, dont l'expiation avait coûté tant de supplices à la victime souveraine. Comme elle versait un jour à ce sujet d'abondantes larmes, son divin consolateur lui apparut, et lui dit : « Ne « te tourmente plus, très-chère fille, car tous tes péchés te « sont remis; moi j'en ai été puni dans tous les membres et « dans toutes les parties de l'être par où tu as pu offenser ton « Créateur. Sache que tu es pure de tout péché [1]. » « Si je « suis ainsi sanctifiée, » répondit Élisabeth, « pourquoi ne « puis-je cesser de vous offenser? » « Je ne t'ai pas sanc- « tifiée, » lui fut-il répondu, « au point de ne pouvoir plus « pécher; mais je t'ai donné la grâce de m'aimer tellement « que tu aimes mieux mourir que de pécher [2]. »

Cependant l'âme si délicate et si humble d'Élisabeth, loin de puiser dans ces insignes faveurs de son Dieu une confiance excessive, semble au contraire n'y avoir vu qu'un motif de plus pour se mépriser elle-même, pour se défier de ses forces, pour exagérer à ses propres yeux son indignité. Pendant qu'elle foulait aux pieds les épreuves extérieures et les persécutions si cruelles dont elle venait d'être l'objet, elle trouvait en elle-même, dans les scrupules et les terreurs de son humilité, une source abondante d'amertume. Mais le Dieu à qui elle avait fait don exclusif de sa vie et de son cœur, veillait toujours sur ce trésor; et comme s'il avait voulu lui faire goûter successivement toutes les consolations

[1] Die quadam dum peccata sua amarissime fleret, apparuit ei consolator Jesus... Noli, carissima filia, amplius angustiari, quia omnia peccata sunt tibi dimissa. Ego enim in omnibus membris et locis et partibus fui afflictus in quibus offendisti Creatorem tuum. Ibid.

[2] Si, inquit, ita sanctificata sum, quare non possum cessare vos offendere?... Non te sanctificavi quod peccare non posses, sed ratione gratiæ quam tibi dedi, qua me tam diligis ut mori magis eligas quam peccare.

qui sont l'apanage de ses enfants de prédilection, comme s'il avait voulu l'amener et l'unir à lui par les liens les plus doux et les plus puissants à la fois, il chargea celle que nous nommons chaque jour la santé des malades, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, de guérir cette jeune âme toute languissante, malade et désolée d'un excès d'amour, et que cet excès même entraînait dans des fautes contre l'espérance et la foi. La reine du ciel devint désormais l'intermédiaire de toutes les grâces et de toutes les lumières que son divin Fils voulut répandre sur l'épouse qu'il s'était réservée depuis le berceau. Marie eut pour notre Élisabeth la même condescendance que pour sainte Brigitte et plusieurs autres saintes illustres dans la mémoire des chrétiens; elle lui apparut mainte fois pour l'instruire, l'éclairer et la fortifier dans les voies où Dieu l'appelait à marcher. Celle que l'Église nomme toujours *mère*, *souveraine*, *guide et maîtresse de tous les hommes* [1], ne dédaignait pas de guider chaque pas de cette jeune et humble amie de son Fils. La tradition détaillée de ces entretiens sacrés, recueillie d'après les récits d'Élisabeth elle-même, a été conservée à la postérité catholique dans les annales de l'ordre de Saint-François [2], et surtout dans les inappréciables documents rassemblés par les savants jésuites de Belgique, à l'effet d'achever leur collection des Actes des Saints [3]. Grâce à ces précieux monu-

[1] Patrocinio Virginis sanctissimæ implorato, quæ omnium mater est, domina, dux et magistra... Bref de Grégoire XVI à M. l'évêque de Rennes, du 5 octobre 1833.

[2] Luc Wadding, Ann. Minor., l. II, p. 169, d'après Marianus Florentinus. Il en est aussi question dans saint Bonaventure, Med. vitæ Christi, c. 3; saint Antonin, tit. 29, c. 19; Durand, l. 7 de Div. off. c. 4.

[3] Les travaux imprimés des Bollandistes s'arrêtent, comme on sait, au 15 octobre; mais ils avaient préparé et coordonné une foule d'extraits et de documents sur l'histoire des saints de tous les autres jours, jusqu'à la fin de

ments, il nous est permis d'admirer de loin la douce familiarité et la sollicitude maternelle avec laquelle Marie s'associait à toutes les émotions, à toutes les crises qui agitaient le cœur trop tendre et trop scrupuleux d'Élisabeth, et comment elle lui servait d'auxiliaire dans ces luttes intérieures, si fréquentes chez toutes les âmes prédestinées. Aussi ne craindrons-nous pas de reproduire, tout en les abrégeant, ces récits touchants, avec la confiance et la pieuse admiration qu'ils doivent exciter dans tout cœur vraiment catholique.

Rien ne saurait surpasser la douce condescendance qui présida à l'origine de ces célestes communications. Un jour que la veuve affligée cherchait intérieurement son bien-aimé avec ferveur et anxiété, sans pouvoir le trouver, sa pensée vint s'arrêter sur les causes de la fuite de Jésus en Égypte, et elle conçut un vif désir d'en être instruite par quelque saint moine [1]. Tout à coup la très-sainte Vierge lui apparut, et lui dit : « Si tu veux être mon élève, moi je serai ta maîtresse ;

l'année. Cette collection se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. Ceux relatifs à sainte Élisabeth, recueillis par les Pères qui voyageaient *ad hoc* dans divers couvents d'Allemagne à la fin du dix-septième siècle, occupent les deux tiers d'un volume in-folio de pièces diverses consacrées aux saints du 19 novembre. Les passages que nous allons citer s'y trouvent sous la rubrique suivante : *Revelationes beatæ Mariæ factæ Elisabeth, filiæ regis Hungariæ*. Une note, qu'il nous a été impossible de déchiffrer, indique le nom du couvent où ce manuscrit a été trouvé ; mais la comparaison des écritures nous porte à croire qu'il a été copié et envoyé par le P. Wilman, qui a transmis plusieurs autres pièces du même volume, de Wetzlar et des environs, où il se trouvait en 1696. — M. Stædtler, dans sa traduction allemande de notre histoire, a reproduit ces révélations dans toute leur étendue : il croit qu'elles ont été rédigées par Marianus Florentinus, chroniqueur franciscain, mort en 1523, et cité à cette occasion par Wadding. Ann. Minorum.

[1] Die quadam... cum dilectum suum mente devota et anxie quæreret et non posset invenire, cœpit cogitare... Desiderans hoc ab aliquo sancto fratre audire... Mss. Bolland. Brux.

« si tu veux être ma servante, moi je serai ta dame [1]. » Élisabeth, n'osant se croire digne de tant d'honneur, dit : « Mais « qui êtes-vous, qui me demandez pour élève et pour ser- « vante [2]? » Marie répondit aussitôt : « Je suis la mère du « Dieu vivant, et je te dis qu'il n'y a point de moine qui « puisse mieux t'instruire là-dessus que moi [3]. » A ces mots, Élisabeth joignit les mains et les étendit vers la mère des miséricordes, qui les prit entre les siennes et lui dit : « Si tu « veux être ma fille, moi je veux être ta mère; et quand tu « seras bien instruite et obéissante comme une bonne élève, « une servante fidèle et une fille dévouée, je te remettrai entre « les mains de mon Fils. Évite toutes les discussions, et ferme « les oreilles à toutes les injures qu'on dit de toi. Souviens- « toi enfin que mon Fils s'est enfui en Égypte pour échapper « aux embûches d'Hérode [4]. »

Cependant une si éclatante faveur ne suffit point pour tranquilliser complétement Élisabeth ; sa défiance d'elle-même ne fit qu'augmenter; mais la mère qui l'avait si généreusement adoptée ne devait plus l'abandonner. Le jour de sainte Agathe (5 février [5]), comme elle pleurait amèrement sa désobéissance aux instructions de sa divine maîtresse, cette douce consolatrice se trouva tout à coup à ses côtés, et lui dit : « O ma fille ! pourquoi cette violente affliction ! je ne t'ai pas

[1] Si vis esse mea discipula, ego ero tua magistra : si vis esse mea ancilla, ego ero tua domina. Ibid.

[2] Quæ es tu, quæ me petis in discipulam et ancillam? Ibid.

[3] Ego sum mater Filii Dei vivi, et dico tibi quod nullus frater est qui de eo te sciat melius informare. Ibid.

[4] Illa manus junxit et perrexit quas inter suas recepit Beata Virgo... « Si vis esse filia, ego volo esse tua mater; et quando eris bene instructa... ego te mittam in manus Filii mei. Fuge contentiones... Recordare quod Filius meus, etc. Ibid.

[5] Probablement de l'année 1228.

« choisie pour ma fille afin de te faire tant de mal. Ne te dé-« sespère pas, parce que tu n'as pas pleinement observé mes « préceptes; je savais bien d'avance que tu y manquerais. Dis « une fois la salutation que l'Ange m'a adressée, et cette of-« fense te sera entièrement remise [1]. »

Quelques jours plus tard, à la fête de sainte Scholastique (10 février), Élisabeth pleurait encore, en sanglotant avec violence [2]; son infatigable consolatrice vint à elle, accompagnée cette fois de saint Jean l'Évangéliste, l'ami spécial et le patron d'enfance de notre Élisabeth. « Tu m'as choisie, » lui dit Marie, « pour maîtresse et pour mère, et tu t'es donnée « toi-même à moi; mais je veux que ce choix de ta part soit « publiquement confirmé, et c'est pourquoi j'ai amené avec « moi mon bien-aimé Jean [3]. » Élisabeth joignit alors de nouveau les mains, et les mit entre celles de la reine du ciel, comme une vassale entre celles de sa suzeraine, et lui dit : « Faites de moi, Madame, tout ce qu'il vous plaira, comme « votre servante [4]. » Puis elle confirma cette donation qu'elle avait faite d'elle-même par serment, et saint Jean en dressa l'acte [5].

Une nuit, pendant qu'Élisabeth récitait la Salutation An-

[1] In festo sanctæ Agathæ dum amarissime fleret... adfuit sibi vigilanti dulcissima consolatrix, et dixit : « O filia mea, quare te vehementer affligis? Non enim te elegi in filiam, ut te offendam ne desperes... Ego enim bene sciebam quod in ipsis offenderes. Sed dic semel meam salutationem, etc. Mss. Bolland. Bruxell.

[2] Dum sic fleret quod a clamoribus non se continere possel. Ibid.

[3] Cœlestis imperatrix advenit... Tu me elegisti in magistram et matrem, et te ipsam tradidisti mihi; sed ego volo quod ista tua electio instrumento publico confirmetur, et ideo mecum dilectum meum Johannem duxi. Ibid.

[4] De me tanquam de ancilla vestra, sicut vobis placet, faciatis, domina. Ibid.

[5] Donationem juramento firmavit, et beatus Johannes de hoc instrumentum fecit. Ibid.

gélique, celle à qui elle adressait cette prière bénie lui apparut, et lui dit entre autres choses : « Je veux t'apprendre « toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le « temple... Je demandais surtout à Dieu de l'aimer lui-même, « et de haïr mon ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour « absolu de Dieu, par lequel la plénitude de la grâce descend « dans l'âme; mais après y être descendue, elle n'y reste pas, « et s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse « ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc « qui sait bien conserver cette grâce d'en haut doit savoir « coordonner cet amour et cette haine dans son cœur [1]. Je veux « que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu « de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel, où « je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, « et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin « pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le « temps où vivrait cette vierge très-sainte qui devait enfanter « son Fils, afin que je puisse consacrer tout mon être à la « servir et la vénérer [2]. » Élisabeth l'interrompit pour lui dire : « O très-douce Dame, n'étiez-vous donc pas déjà pleine « de grâce et de vertus ? » Mais la sainte Vierge lui répondit : « Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misé- « rable que tu te crois toi-même; c'est pourquoi je demandais « à Dieu de m'accorder sa grâce [3]. »

[1] Ego volo te docere omnes orationes quas ego faciebam dum starem in templo... Ab isto enim amore descendit omnis gratiæ plenitudo. Postquam autem descendit, non perseverat in anima, sed fluit ut aqua, nisi inimicos suos, id est, vitia et peccata habuerit odio, etc. Ibid.

[2] Volo te facere sicut et ego faciebam. Surgebam semper in noctis medio, etc... ut faceret me videre tempus in quo nata esset illa sanctissima virgo quæ Dei Filium pareret... Ibid.

[3] O dulcissima Domina, non eratis vos gratia et virtutibus plena?... Pro firmo scias quod ita me reputabam ream et vilissimam, sicut et tu... Ibid.

« Le Seigneur, » ajouta la très-sainte Vierge, « faisait de « moi ce que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et « en dispose toutes les cordes pour qu'elles rendent un son « agréable et harmonieux, et qui ensuite en joue pendant « qu'il chante. C'est ainsi que Dieu avait mis d'accord avec « son bon plaisir mon âme, mon cœur, mon esprit, et tous « mes sens[1]. Ainsi réglée par sa sagesse, j'étais souvent em- « portée jusque dans le sein de Dieu par les anges; et là je « goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne « me ressouvenais plus d'avoir jamais vu le jour dans ce « monde. J'étais en outre si familière avec Dieu et les anges, « qu'il me semblait avoir toujours vécu avec cette cour glo- « rieuse[2]. Puis, quand il plaisait à Dieu le Père, les anges « me reportaient au lieu où je m'étais mise en prière. Lorsque « je me retrouvais sur la terre, et que je me rappelais où « j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un tel amour de « Dieu, que j'embrassais la terre, les pierres, les arbres et « toutes les choses créées, par affection pour leur créateur. « Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui « habitaient le temple; je souhaitais d'être soumise à toutes « les créatures, par amour pour le Père suprême, et ceci « m'arrivait sans cesse[3]. Tu devrais faire de même. Mais toi

[1] De me faciebat Dominus sicut citharista de cithara multarum cordarum, qui, etc..., et postea cantat cum ipsa. Sic Deus meam animam. etc... Ad suum beneplacitum concordaverat.

[2] Sic ipsius sapientia ordinata, ad sinum Dei Patris portabar ab angelis, et ibi recipiebam tantam consolationem et gaudium, etc... Tantam insuper familiaritatem habebam cum Deo et angelis suis quod videbatur mihi semper stetisse in illa curia gloriosa.

[3] Reversa in terram... ex hac recordatione divini amoris ignita incendio, terram et lapides, ligna et creaturas amplexabar et osculabam illius amore qui ipsas creaverat, et videbatur mihi esse ancilla omnium dominarum quæ erant in templo, et optabam subjici omnibus creaturis propter amorem supremi Patris. Ib. — Les mêmes expressions à peu près dans Wadding, l. c.

« tu discutes toujours, en disant : *Pourquoi m'arrive-t-il de* « *telles faveurs, quand je suis indigne de les recevoir?* Et « puis tu tombes dans une sorte de désespoir, et tu ne crois « pas aux bienfaits de Dieu [1]. Aie soin de ne plus parler ainsi, « car cela déplaît beaucoup à Dieu ; il peut donner, comme « un bon maître, ses bienfaits à qui il veut, et, comme un « sage père, il sait bien à qui ils conviennent. Enfin, » lui dit en terminant la divine institutrice, « je suis venue à toi par « une grâce spéciale ; je te suis donnée pour cette nuit ; inter- « roge-moi en toute sécurité, je répondrai à tout [2]. » Élisabeth n'osa d'abord pas user de cette faculté ; mais Marie l'ayant une seconde fois exhortée à l'interroger, elle hasarda cette question : « Dites-moi donc, Madame, pourquoi vous « aviez un si violent désir de voir la vierge qui devait enfan- « ter le Fils de Dieu [3] ? » Alors la sainte Vierge lui raconta comment, en cherchant à se consoler de l'absence des grâces surnaturelles dont elle venait de parler, elle avait été conduite par la lecture des prophètes à cette idée ; comment elle avait résolu de consacrer à Dieu sa virginité, afin d'être plus digne de servir cette vierge prédestinée ; comment enfin Dieu lui avait révélé que cette vierge n'était autre qu'elle-même [4].

Quelque temps après, comme Élisabeth priait avec ferveur, sa tendre mère lui apparut de nouveau, et lui dit : « Ma fille, « tu crois que j'ai eu toutes ces grâces sans peine, mais il n'en

[1] Sed tu semper litigas, dicens : *Quare*, etc... et in quadam desperatione cadens, beneficia Dei non credis. Cave ne ulterius sic dicas... Ipse enim sicut bonus et sapiens dominus, etc... Ibid.

[2] Ego veni ad te de speciali gratia ; hac nocte, data sum tibi. Interroga igitur secure, quia de omnibus respondebo. Ibid.

[3] Dicite mihi, Domina, quam ob causam cœpistis vos tanto desiderio, etc. Ibid.

[4] Nous avons renvoyé à l'Appendice n° v le texte de ce récit, trop long pour être inséré ici.

« est pas ainsi. En vérité, je te dis que je n'ai pas reçu de « Dieu une seule de ces grâces sans beaucoup de peine, sans « une prière continuelle, un ardent désir, une profonde dé- « votion, beaucoup de larmes et d'épreuves[1]. Sois certaine « qu'aucune grâce ne descend dans l'âme que par l'oraison et « la mortification du corps. Lorsque nous avons donné à Dieu « ce que nous pouvons par nous-mêmes, quelque peu que ce « soit, il vient lui-même dans notre âme en portant avec lui « ces dons suprêmes qui font en quelque sorte défaillir l'âme, « et lui ôtent la mémoire de tout ce qu'elle a pu faire d'a- « gréable à Dieu. Elle devient alors plus vile et plus mépri- « sable à ses propres yeux que jamais[2]. Et que doit faire « l'âme alors? Rendre dévotement grâces à Dieu de ces fa- « veurs. Quand Dieu voit que l'âme s'humilie et le remercie, « il lui fait des promesses si hautes qu'elles dépassent infini- « ment tous les vœux secrets de l'âme[3]. C'est ainsi qu'il en « a agi envers moi quand il m'a envoyé son archange Ga- « briel. Qu'ai-je fait alors? je me suis agenouillée, et en joi- « gnant les mains j'ai dit : *Voici la servante du Seigneur :* « *qu'il me soit fait selon sa parole*. Alors Dieu me donna « son Fils et les sept dons du Saint-Esprit : et sais-tu pour- « quoi? parce que j'avais cru en lui et m'étais humiliée de- « vant lui[4]. Je te dis ces choses, ma fille, parce que je veux « que tu te corriges de ton défaut de foi et d'espérance. Lors-

[1] Filia, tu credis quod omnem gratiam habuerim sine labore; sed non est ita. Imo dico tibi, etc. Mss. Bolland. Brux.

[2] Postquam dederimus Deo quod per nos possumus, licet sint parva, ipse venit in animam secum, ferens illa altissima dona, etc. Ibid.

[3] Et quid debet facere anima? Quando videt Deus quod anima se ipsam humiliat, etc. Tunc facit tales et tantas promissiones, etc. Ibid.

[4] Ita faciebat mihi... Ego vero quid feci? genuflexi, et junctis manibus dixi... Tum donavit mihi, etc... Et scis quare fecit? Quia sibi credidi, et me ipsam humiliavi. Ibid.

« que le Seigneur t'aura fait une promesse, dis comme moi : « *Voici la servante*, etc., et reste dans la ferme foi et l'attente « de cette promesse, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie : et si « elle ne s'accomplit pas, dis-toi que tu as commis quelque « faute contre Dieu, par où tu as cessé de mériter ce qu'il t'a « promis[1]. »

Pendant la vigile de Noël, Élisabeth suppliait le Seigneur de lui donner la grâce de l'aimer de tout son cœur : la sainte Vierge lui apparut encore, et lui demanda : « Qui est-ce qui « aime Dieu? Toi, l'aimes-tu? » L'humble Élisabeth n'osa pas l'affirmer, et ne voulait pas le nier. Pendant qu'elle hésitait à répondre, Marie continua : « Veux-tu que je te dise « qui l'a aimé? le bienheureux Barthélemi l'a aimé, le bien- « heureux Jean et le bienheureux Laurent l'ont aimé; veux- « tu, comme eux, te laisser écorcher et brûler vive[2]? »

Élisabeth se taisait encore, et Marie reprit : « En vérité je « te dis, si tu consens à être dépouillée de tout ce qui t'est « cher, précieux ou aimable, et même de ta propre volonté, « moi, j'obtiendrai pour toi le même mérite qu'eut Barthé- « lemi lorsqu'on le dépouilla de sa peau. Si tu supportes pa- « tiemment les injures, tu auras le même mérite que Laurent « quand il fut brûlé; si tu ne réponds rien aux reproches et « aux injures, tu auras le même mérite que Jean lorsqu'on « voulût l'empoisonner : et dans tout cela je serai là pour « t'aider et te fortifier[3]. »

Un jour qu'Élisabeth pensait à toutes ces prières que la

[1] Hæc, filia, ideo tibi dico, quia de modica fide et spe quam habes volo quod te emendes... dicas : Aliquod contra Dominum feci, etc. Ibid.

[2] Quis est qui Deum diligit? Diligis tu eum? Vis ut ego dicam tibi quis eum diligit? Dilexit eum beatus... Visne tu dimittere te decoriari et exuri?

[3] In veritate dico tibi quod si tu dimiseris tibi conferri quicquid, etc... Ego acquiram tibi meritum quod habuit B. Bartholomæus pro decoriatione sua... Et ad omnia ista tecum ero adjuvans et confortans te. Ibid.

sainte Vierge lui disait avoir faites dans le temple, et qu'elle se demandait pourquoi cette âme immaculée avait sollicité des grâces qui ne lui manquaient pas, Marie vint elle-même lui répondre, avec une infinie douceur et une extrême familiarité[1] : « J'ai fait, » dit-elle, « comme l'homme qui veut « faire une belle fontaine. Il va au pied d'une montagne, et « il examine soigneusement d'où s'élancent les sources d'eau ; « il creuse jusqu'à ce qu'il les ait trouvées, et puis il les di- « rige vers le lieu où il veut élever sa fontaine. Il orne et « purifie ce lieu pour que l'eau y reste pure et claire; il en- « toure sa fontaine d'un mur; il y construit une colonne, et « tout autour des canaux par où l'onde puisse s'échapper « à larges flots pour la consolation de tous[2]. J'en ai agi de « même; j'ai été à la montagne, quand je me suis mise à « étudier la loi. J'ai trouvé la source, quand la lecture et la « prière m'ont révélé que la source de tout bien est d'aimer « Dieu du fond du cœur. J'ai préparé l'emplacement, quand « j'ai conçu le désir d'aimer tout ce qu'il aimait. J'ai voulu « que l'eau fût claire et pure quand j'ai résolu de fuir et de « haïr le péché. Je l'ai entourée de murs lorsque j'ai insé- « parablement uni l'humilité, la patience et la mansuétude « par le feu de la charité, et que je les ai conservées ainsi « unies jusqu'à ma mort. J'ai élevé la colonne et construit « les canaux d'écoulement, quand je me suis posée comme « le refuge universel : car je suis toujours prête à verser les « consolations et les grâces d'en haut à grands flots sur tous « ceux qui m'invoquent pour eux-mêmes ou pour d'autres[3].

[1] Respondit Domina nostra cum multa jucunditate et lætitia et familiaritate.

[2] Ego feci sicut fecit homo qui vult facere pulchrum fontem. Vadit ad radices montis, etc... Circulariter collocat cannelias per quas egrediatur aqua largissime ad solatium singulorum.

[3] Sic ego faciebam. Tunc ego ivi ad montem quando studui discere legem. Tunc venam inveni quando, etc... Tunc muros erexi undique quando vir-

« Je t'ai révélé, » dit-elle en terminant, « très-chère fille, « toutes les prières que je faisais, afin que tu apprennes par « mon exemple à demander à Dieu avec confiance et hu- « milité tout ce qui te manque. Sais-tu pourquoi les vertus « ne sont pas également réparties entre les hommes? Parce « que les uns ne savent pas les demander avec autant d'hu- « milité, ni les conserver avec autant de soins que d'autres : « c'est pourquoi Dieu veut que celui qui en est dépourvu soit « aidé par celui qui les possède. Et moi je veux que tu puisses « prier avec ferveur et dévotion pour ton salut et pour celui « des autres [1]. »

Ces doux entretiens terminés, Élisabeth vit un jour un superbe tombeau couvert de fleurs, d'où sortit sa divine consolatrice pour s'élever au ciel au milieu d'anges innombrables qui la conduisaient entre les bras de son Fils; un ange vint lui expliquer cette vision de l'Assomption [2], qui devait être à la fois une faveur d'en haut pour la soutenir dans ses malheurs actuels, et un doux présage de la gloire que Dieu lui réservait, comme à Marie, si elle restait jusqu'à la fin fidèle et docile à sa volonté.

L'humble servante du Christ, en racontant toutes ces merveilles, disait qu'elle les avait vues et entendues avec une évidence intime et si claire de leur réalité, qu'elle aimerait mieux mourir que de nier leur existence [3].

tutem humilitatis, patientiæ, benignitatis et mansuetudinis calore charitatis ignitas et conjunctas usque ad vitæ exitum inseparabiliter conservavi... Parata sum omnibus pro se vel pro aliis postulantibus subsidium et solatium impertiri gratissime.

1 Propterea, charissima filia, orationes quas ego faciebam tibi revelavi... Scis quare virtutes non sunt æquanimiter datæ? Quia nescit una persona, etc... Dico tibi quia volo, te pro tua et aliorum salute orare sollicite et devote.

2 Supplément au manuscrit de Théodoric, à Cassel.

3 Quæ autem ita lucide audivit ancilla Christi et apertissime vidit prædicta, quod dicebat se potius mortem eligere quam negare, vera non esse. Mss. Boll.

C'est ainsi que Dieu commençait déjà à payer de retour sa fidèle servante. Il se donne lui-même pour époux à la veuve solitaire ; à la jeune femme découragée et troublée, il donne pour maîtresse et pour mère celle qui est à la fois la mère des douleurs et des miséricordes ; à l'âme qu'il a dépouillée de tous les biens de la terre, il ouvre dès ici-bas les impérissables trésors du ciel.

CHAPITRE XX

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REFUSA DE SE MARIER UNE SECONDE FOIS, ET COMMENT ELLE CONSACRA SA ROBE DE NOCES A JÉSUS, L'ÉPOUX DE SON AME.

> Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia.
>
> CANT. VI, 2.

> La vraie veuve est en l'Église une petite violette de mars, qui répand une suavité non pareille par l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection ;... elle vient ès lieux frais et non cultivés, ne voulant être pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraîcheur de son cœur contre toutes les chaleurs que lui pourrait apporter le désir des biens, des honneurs, ou même des amours.
>
> S. FRANÇOIS DE SALES, Introd. III, 2.

La triste position à laquelle avait été réduite une princesse d'une naissance si illustre, et alliée aux plus puissantes maisons du Saint-Empire, ne pouvait manquer d'exciter la compassion et l'intervention de ses parents dès qu'elle leur serait connue. La duchesse Sophie, après avoir fait de vains efforts auprès de ses fils pour adoucir le sort de la pauvre Élisabeth, fit annoncer en secret ses malheurs à sa tante Mathilde, abbesse de Kitzingen, sœur de la reine de Hongrie, sa mère. Cette pieuse princesse, pénétrée de douleur par ce récit, envoya sur-le-champ des messagers affidés avec deux voitures, pour chercher sa nièce ainsi que ses enfants, et les

conduire à l'abbaye [1]. Élisabeth, heureuse surtout de pouvoir se réunir à ses enfants qu'elle aimait si ardemment, accepta l'offre de sa tante, que ses persécuteurs n'osèrent sans doute pas contrecarrer, et se rendit, à travers les vastes forêts et les montagnes qui séparent la Thuringe de la Franconie [2], à Kitzingen, sur le Mein. L'abbesse la reçut avec une bonté maternelle et d'abondantes larmes [3]; elle lui assigna un logement convenable à son rang, et chercha à lui faire oublier les cruelles douleurs d'âme et de corps qu'elle avait eu à subir. Mais la jeune duchesse ne trouvait pas de plus douce consolation que celle d'adopter autant que possible les habitudes de la vie monastique, et témoignait souvent le regret de ce que le soin de ses enfants l'empêchait de s'astreindre à la règle comme une simple religieuse [4]. Cependant Egbert [5], prince-évêque de Bamberg, frère de l'abbesse Mathilde, de la duchesse Hedwige de Pologne et de la reine Gertrude, et par conséquent oncle maternel d'Élisabeth, ayant appris ses malheurs et son arrivée à Kitzingen, crut que son séjour prolongé dans ce monastère, avec sa famille, ne convenait ni à sa position ni aux habitudes d'une maison religieuse, et l'invita à venir dans ses États. La docile princesse lui obéit, peut-être à regret, et en laissant aux soins de sa tante sa seconde fille Sophie, à peine âgée de deux ans, laquelle prit ensuite le voile dans l'abbaye qui avait été le berceau de son enfance. Le prélat fit à sa nièce un accueil qui dut la con-

[1] Vita Rhyt. § xxix.

[2] Cette chaîne est connue sous le nom de *Thuringerwald* et *Rœdelgebirge*.

[3] Und mit weynenden armen umbfangen. Vita Rhyt. l. c.

[4] Ibid.

[5] Ce prélat mourut en 1235 ou 1237 : on voit sa tombe à la cathédrale de Bamberg ; il est représenté sur sa pierre sépulcrale, en haut-relief, *de profil*, et la main levée pour bénir. Cette disposition de profil est assez rare dans les tombeaux du moyen âge.

vaincre et de son affection pour elle, et du respect que lui inspiraient de si grands malheurs [1]. Il lui proposa de la faire conduire en Hongrie, auprès du roi son père; mais elle refusa, probablement à cause du triste souvenir de la mort de sa mère Gertrude. Il lui assigna alors pour résidence le château de Bottenstein [2], en lui donnant une maison montée selon son rang, et dont elle devait disposer à son gré [3]. Elle s'y rendit avec ses enfants et ses fidèles suivantes, Ysentrude et Guta, qui avaient noblement partagé avec elle toutes ses épreuves; et dans ce tranquille asile elles reprirent nuit et jour leurs exercices de piété. Mais l'évêque, voyant que la duchesse était encore toute jeune, puisqu'elle n'avait que vingt ans, et en outre d'une beauté remarquable [4], se souvenant d'ailleurs du précepte de saint Paul [5], conçut le projet de la remarier. Selon plusieurs auteurs, il espérait la faire épouser à l'empereur Frédéric II [6], qui venait de perdre sa seconde femme, Yolande de Jérusalem. L'empereur lui-même, d'après un récit contemporain, nourrissait un vif désir d'épouser Élisabeth [7]. L'évêque se rendit auprès d'elle

[1] Ipsam benigne et reverenter susceptam, cum omni honestate caritateque pertractavit. Theod. V, 1.

[2] Ou *Pottenstein*, château et bourg de l'évêché de Bamberg, sur la Putlach, entre Forchheim et Bayreuth, dans une contrée fort montagneuse. Il y en a une vue dans Merian, *Topographia Franconiæ*, p. 30, et une gravure moderne de *Lang*. V. aussi *Handbook for Southern Germany*.

[3] Elle était composée de deux demoiselles d'honneur, deux gentilshommes, deux femmes de chambre, et deux autres serviteurs. Élisabeth s'était opposée à ce que sa maison fût plus nombreuse. Rothe, p. 1720. Vita Rhyt. § XXIX.

[4] S. Elisabeth war damahls nur 20 jahr alt, schœn von gestalt, etc. Kochem, 821.

[5] Adolescentiores viduas volo nubere. I. Tim. v, 11.

[6] Cod. Heidelb. 21. — Fritsche Closener, Strassburgischer Chronik. p. 123. Stuttgard, 1842.

[7] Er wolte si gerne zu der e genommen han... Ibid, p. 34.

pour lui communiquer ce dessein : il lui dit qu'il voulait la marier à un seigneur bien autrement illustre et puissant que son défunt époux [1]. Elle lui répondit, avec une grande douceur, qu'elle préférait rester seule pendant le reste de sa vie, et servir Dieu seul [2]. Le prélat lui soutint qu'elle était encore trop jeune pour embrasser un tel genre de vie : il lui rappela les persécutions qu'elle avait eu à souffrir, et lui fit entrevoir la possibilité de leur renouvellement quand il viendrait à mourir; car, bien qu'il eût résolu de lui léguer Bottenstein et ses dépendances, une fois dans la tombe, il ne pourrait plus la protéger contre les attaques des méchants [3]. Mais Élisabeth ne se laissa pas ébranler; un poëte français nous a conservé sa réponse : « Sire, » lui dit la belle et pieuse princesse, « j'ai eu pour seigneur un mari qui m'a « tendrement aimée, qui a toujours été mon loyal ami; j'ai « eu part à ses honneurs et à sa puissance; j'ai eu beaucoup « de bijoux, de richesses et de joies de ce monde; j'ai eu « tout cela; mais j'ai toujours pensé ce que vous-même « savez bien, que la joie du monde ne vaut rien. C'est pour- « quoi je veux quitter le siècle, et payer à Dieu ce que je lui « dois, les dettes de mon âme. Vous savez bien que toutes « les aises mondaines ne produisent que douleurs et tour- « ments, et la mort de l'âme. Sire, il me tarde beaucoup « d'être en la compagnie de Notre-Seigneur; je ne lui de- « mande plus qu'une chose sur la terre : j'ai deux enfants « de mon seigneur [4], qui seront riches et puissants; je serais « bien joyeuse et bien reconnaissante envers Dieu, s'il m'ai-

[1] Ibid.

[2] Gar gutlich sie das widersprach, etc. Vita Rhyt. l. c.

[3] Ibid.

[4] Elle parlait de ceux qui n'étaient pas destinés à la vie monastique, de son fils Hermann et de sa fille aînée Sophie.

« mait assez pour les amener à lui [1]. » Il ne paraît pas que la duchesse lui ait objecté alors le vœu de continence perpétuelle qu'elle avait fait du vivant de son mari, pour le cas où elle lui survivrait [2]; mais elle s'en entretenait souvent avec ses filles d'honneur, qui avaient fait ce vœu en même temps qu'elle, et qui craignaient que l'évêque n'employât sa puissance pour le leur faire violer [3]; elle cherchait à leur faire prendre courage, et leur garantissait sa propre persévérance à tout prix. « J'ai juré, » disait-elle, « à Dieu et à mon sei-
« gneur mari, quand il était en vie, que jamais je n'appar-
« tiendrais à aucun autre homme. Le Dieu qui lit dans les

[1] La bone dame sainte et bele...
Ains li a dit en grand doueher :
Sire, iou ai eu signor
Ki estoit mes loiaux amis ;
Et ses honors et grans delits
Ai eu, et mainte richece,
Maint bel ioel, mainte liece.
Tout çou en iou, mais ie pensai
Autre chose que vous dirai :
Vous meismes le savez bien,
Joie del monde ne valt rien...
Par çou voel le siecle laissier,
Et ce que doi a Dieu paier.
C'est lame que li doins daoite...
Sire, moult longuement me tarde
Que soie en la eompaignie
Nostre signor accompaignie.

De mon signor ai ij enfans ;
Chascun sera riche et puissans ;
Je seraie lie et joyeuse
Et envers Dieu très gracieuse,
S'il m'avoit faite tel amor
Quils fuissent à mon ereator.

Le moine Robert. Mss. 1862.

[2] V. page 293.

[3] Episcopi polentiam formidantes, cum ea super hæc querulando cum lacrymis loquerenlur. Theod. l. c.

« cœurs, et qui y découvre les plus secrètes pensées, sait que « j'ai fait ce vœu avec un cœur simple et pur, et une entière « bonne foi. Je me confie en sa miséricorde; il est impos- « sible qu'il ne défende pas ma chasteté contre tous les « projets des hommes, et même toutes leurs violences. Ce « n'est pas un vœu sous condition, et dans le cas seulement « où cela plairait à mes parents et à mes amis, mais bien un « vœu spontané, libre et absolu, de me consacrer tout en- « tière, après la mort de mon bien-aimé, à la gloire de mon « créateur. Si l'on ose, au mépris de la liberté du mariage, « me livrer à un homme quelconque, je protesterai devant « l'autel; et si je ne trouve pas d'autre moyen d'échapper, » je me couperai secrètement le nez, afin de devenir un « objet d'horreur à tous les hommes [1]. » Cependant elle n'en était pas moins inquiète, et la volonté bien arrêtée de l'évêque lui annonçait qu'elle aurait de rudes combats à soutenir pour rester fidèle à son Dieu et à sa conscience. Une grande tristesse s'empara d'elle : elle eut recours au Consolateur suprême, et, agenouillée à ses pieds, baignée de larmes, elle le supplia de veiller à la conservation du trésor qu'elle lui avait consacré [2]. Elle s'adressa ausssi à la reine des vierges, qui lui avait été donnée pour mère. Tous deux ne dédaignèrent pas de la rassurer, et de ramener la paix

[1] Ich habe gote gelobet unde myme herrin, do her lebete, das ich vort nummer mannis mehr schuidig werdin wel. Rothe, p. 1730. — Inspector cordium et absconditorum cognitor Deus novit votum... de puro corde et simplici et fide non ficta processisse... Neque enim conditionatum... sed spontaneum, absolutum ac liberum edidi votum servandæ post mortem dilecti mei integerrimæ castitatis ad gloriam conditoris. Verum etsi contra libertatem matrimonii... occulte nasum proprium meis truncarem manibus, ut sic me omnis abhorreret homo turpiter maculatam. Theod. l. c.

[2] Pavens et tremens periculum confugit ad Dominum, et ipsius custodiæ castitatem suam lacrymosis orationibus commendabat. Ibid.

dans son cœur. Elle se trouva bientôt tranquillisée, et animée d'une confiance sans bornes dans la protection céleste[1].

C'est sans doute à cette époque de la vie d'Élisabeth qu'il faut rapporter le récit que des traditions locales ont conservé jusqu'à nos jours de quelques voyages qu'elle entreprit, soit pour échapper aux importunités de son oncle, soit dans un but de dévotion et de pieuse curiosité. Ce mobile suffisait, à une époque où les intérêts matériels ne dominaient pas encore l'humanité, pour mettre en mouvement, malgré la difficulté des communications, plus d'hommes peut-être que n'en remuent la cupidité ou l'ennui des voyageurs modernes. Les pauvres, les infirmes, les femmes même, ne résistaient pas à l'envie de prier dans un sanctuaire célèbre, de vénérer les restes d'un saint spécialement chéri, de recueillir pour leurs vieux jours les doux souvenirs de quelque pèlerinage fait sous la protection de Dieu et des saints Anges. Élisabeth alla deux fois ainsi à Erfurt, ville célèbre par le nombre et la beauté de ses monuments religieux, et située au centre des domaines de son époux, quoique appartenant à l'archevêché de Mayence. Elle y choisit pour séjour un couvent de filles repenties[2], et passa plusieurs jours dans une retraite absolue. En partant, elle leur laissa le simple verre dont elle s'était servie à ses

[1] Cele qui tant le pot ameir
Rendit grace a Dieu lou peire
Et a la soie douce meire
De ce qu'ainsi la conseillie
De terreir cest aparillie.

Rutebeuf, fol. 35.

[2] Dites les *Dames blanches*, aujourd'hui remplacées par les Ursulines. On y montre une chambrette qui donne sur l'église, et qu'on croit avoir été occupée par elle.

modestes repas, et que l'on y vénère encore aujourd'hui comme un souvenir de sa bonté et de son humilité [1].

Elle alla aussi vers cette époque visiter le château de ses ancêtres maternels, à Andechs, situé sur une éminence voisine des Alpes qui séparent la Bavière du Tyrol. Ce château ancien et fameux venait d'être transformé par le margrave Henri d'Istrie, autre oncle d'Élisabeth, en un monastère de Bénédictins [2], illustré depuis par la possession de quelques-unes des plus précieuses reliques de la chrétienté, et par les nombreux miracles qui s'y rattachent. Élisabeth vint s'associer par sa présence à la pieuse fondation qui devait à jamais honorer sa famille. Du haut de la sainte montagne elle put contempler cette belle Bavière, riche alors de la double beauté de la nature et de la religion, toute parsemée de monastères célèbres [3], les uns cachés au sein des forêts antiques, les autres se mirant dans l'onde pure et calme des lacs de cette contrée; tous foyers de la civilisation chrétienne du pays, et qui devaient pendant bien des siècles encore offrir un inviolable sanctuaire à la science, un asile doux et sûr aux âmes avides de repos et de prière, et une hospitalité sans bornes aux nombreux pèlerins qui suivaient cette grande route des royaumes du nord aux tombeaux des apôtres. Que de fois aussi les regards de notre Élisabeth durent s'arrêter sur cette majestueuse chaîne des monts du Tyrol, derrière laquelle tout cœur catholique devine en tressaillant Rome et l'Italie! Elle venait accroître, à son insu, la vénération dont ces beaux lieux ont

[1] Le jour de la fête de notre sainte, on y fait boire toutes les jeunes élèves de la communauté. (Juin 1834.)

[2] Selon d'autres, de Chanoines réguliers de Saint-Augustin.

[3] Tels sont Diessen, sur les bords de l'Ammersee, fondée par sainte Mathilde, de la maison de Méran; Wessobrunn, célèbre par les manuscrits qu'on a trouvés dans sa bibliothèque; Steingaden, Polting, Rottenbuch, etc.

été entourés. Au pied du mont elle fit naître, par ses prières, une source si abondante qu'elle ne tarit jamais, même dans les années de la plus grande sécheresse, et en outre douée de plusieurs qualités salutaires. La pieuse princesse apportait encore avec elle, à ce lieu qui allait passer de la protection de sa famille à celle du Dieu tout-puissant, un doux et touchant souvenir de sa vie conjugale, qu'elle venait offrir dans sa simplicité au nouvel époux de son âme. C'était sa robe de noces, la robe qu'elle avait portée le jour de son mariage avec son bien-aimé Louis. Elle la déposa sur l'autel, et donna en même temps aux religieux une petite croix d'argent contenant des reliques des instruments de la Passion, sa *pax* ou le reliquaire qu'elle avait toujours porté sur elle, et plusieurs autres objets qui lui étaient chers. Peu d'années s'écouleront, et le nom de cette jeune veuve qu'on avait vue venir en humble pèlerine faire son offrande à ce sanctuaire naissant, remplira le monde chrétien de sa gloire, et la main du vicaire de Dieu l'inscrira dans le ciel. Faut-il s'étonner si dès lors les présents de cette sainte, qui appartenait à tant de titres à ces lieux sacrés, devinrent d'inappréciables reliques; et si même aujourd'hui, malgré les orages et les ténèbres des temps, le peuple simple et fidèle vient encore les vénérer et les baiser avec un respectueux amour [1]?

[1] Le monastère d'Andechs, lors de la sécularisation de tous les biens religieux par le roi Maximilien de Bavière, en 1806, fut vendu à un juif! Cependant l'église et le trésor des reliques ont été conservés : la robe de noces de sainte Élisabeth y sert d'enveloppe à trois hosties miraculeuses. Aux principales fêtes de l'année, de nombreux pèlerins s'y rendent ; les villages voisins y viennent processionnellement en chantant des litanies. Andechs est à huit lieues environ de Munich, près du beau lac de Staremberg : de la hauteur où est située l'église, la vue embrasse toute la chaîne des Alpes du Tyrol. Peu d'endroits en Allemagne sont plus dignes de la visite du voyageur catholique. Ceux qui pourraient s'y rendre sont priés de s'y souvenir devant Dieu de l'auteur de ce livre.

CHAPITRE XXI

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REÇUT LES OSSEMENTS DE SON ÉPOUX BIEN-AIMÉ, ET COMMENT ILS FURENT ENTERRÉS A REINHARTSBRUNN.

Benedicti vos Domino, qui fecistis misericordiam hanc cum domino vestro Saül, et sepelistis eum.
II. REG. II, 5.

Requiem tibi dabit Dominus semper, et implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit...
Is. LVIII, 11.

A peine Élisabeth fut-elle de retour à Bottenstein, qu'un messager de l'évêque vint l'appeler auprès de lui à Bamberg, afin d'y recevoir les restes de son mari, que les chevaliers thuringiens, de retour de la croisade, allaient y apporter[1]. En effet, les compagnons du duc Louis, comme nous l'avons vu, l'avaient enseveli à Otrante, et s'étaient ensuite mis en route pour la Syrie, afin de remplir leur vœu. Plusieurs d'entre eux, qui purent pénétrer jusqu'à Jérusalem, y firent des dons et des prières à son intention[2], comme il les en avait suppliés sur son lit de mort. En revenant de leur pèlerinage, ils repassèrent par Otrante, afin d'en emporter avec eux les dépouilles de leur souverain. Ils les déterrèrent, et trouvèrent

[1] Ecce subito venit nuntius episcopi... Theod. v. 2.

[2] Des historiens vont jusqu'à dire qu'on y célébra sa fête, parce que sa sainteté s'était déjà révélée par de nombreux miracles. Kesa, Chron. Manusc. citat. apud Wadding. Ann. Min. II, 166. — Script. rer. Hungar. I, 149.

que ses ossements étaient blancs comme de la neige, ce qui était à cette époque un signe que l'époux avait gardé une fidélité inviolable à son épouse[1]. Après avoir déposé ces restes précieux dans un riche cercueil, ils en chargèrent un cheval, et se mirent en route pour leur pays. Ils faisaient précéder le cercueil d'une grande croix d'argent ornée de pierreries, comme une marque de leur propre piété et de leur attachement envers leur maître[2]. Dans toutes les villes où ils s'arrêtaient pour passer la nuit, ils déposaient le cercueil dans une église; ils le faisaient veiller par des religieux ou par des personnes pieuses qui chantaient les vigiles des morts et d'autres oraisons pendant toute la nuit. Ils ne repartaient le lendemain matin qu'après avoir fait célébrer une messe, et y avoir fait leur offrande. Pour peu que l'église fût cathédrale ou conventuelle, ils lui laissaient la draperie de pourpre qui recouvrait le cercueil, afin que le produit en fût appliqué à l'intention de l'âme du défunt. De mémoire d'homme on n'avait vu des obsèques plus solennelles[3].

Ils traversèrent ainsi toute l'Italie et l'Allemagne méridionale. Arrivés à quelque distance de Bamberg, ils firent prévenir de leur approche l'évêque, qui envoya aussitôt chercher la duchesse à Bottenstein. Il ordonna en même temps à tous les seigneurs et aux dignitaires de sa cour de se disposer à l'accueillir avec une bienveillante sympathie, et à l'entourer

[1] Apparuerunt ossa candida super nivem. Theod. l. c. — Das bedeut das er sein Ee recht gehalten hat. Passional, p. 61. On fit bouillir son corps pour séparer les os de la chair. Cette coutume fut interdite dans la suite par Boniface VIII, sauf le cas où le décès aurait lieu chez les infidèles. Signius, de Reliquiis, c. 38.

[2] Utpote Christianitatis cultores et sui domini fidelissimi amatores. Theod. l. c.

[3] Quis unquam imperatorum vel principum, vel etiam sanctorum tales legitur habuisse exequias? Ibid.

pendant la triste cérémonie du lendemain, de peur que ses forces ne l'abandonnassent[1]. Lui-même se rendit alors au-devant du corps, accompagné de tout son clergé, des religieux des divers monastères de la ville, des enfants des écoles, et suivi d'une foule immense de peuple, dont la voix se mêlait aux chants funèbres des prêtres et au son de toutes les cloches de la cité épiscopale. Plusieurs comtes et seigneurs des environs s'étaient joints au cortége, qui rentra dans la ville, et conduisit le corps jusqu'à la célèbre cathédrale où reposaient les corps sacrés de l'empereur saint Henri et de sainte Cunégonde[2]. On célébra pendant toute la nuit l'office des morts[3].

Le lendemain, Élisabeth, toujours accompagnée de sa fidèle Ysentrude et de Guta, fut conduite auprès de ces dépouilles chéries : on ouvrit le cercueil, et on lui permit de contempler les restes de son époux[4]. Ce qu'il y eut alors, dit un pieux narrateur de cette scène, ce qu'il eut alors de douleur et d'amour dans son cœur, celui-là seul peut le savoir, qui lit dans les cœurs de tous les enfants des hommes[5]. Toute l'affliction des premiers moments où elle apprit son malheur se renouvela dans son âme ; elle se précipita sur ces ossements, et les baisa avec transport[6]; ses larmes furent si abondantes,

[1] Ut omnes nobiles et digniores in occursu funeris ejus assisterent lateri, et eam ne deficeret, confortarent. Ibid.

[2] Cette cathédrale existe encore, et a été récemment rendue à toute sa primitive beauté par le zèle du roi Louis de Bavière, qui en a fait enlever tous les autels, ornements, etc., de style classique, et les a fait remplacer, là où il y avait nécessité, par les œuvres de la nouvelle école catholique. Il en résulte que l'Europe ne renferme pas un monument plus pur et plus complet de l'architecture romane ou, selon les Allemands, byzantine.

[3] Rothe, p. 1731. Vita Rhyt., § XXX. Theod. l. c.

[4] Reserata sunt scrinia et ossa revelata. Theod.

[5] Quid tunc doloris et amoris in corde ejus fuerit, solus scire poterit is, qui novit corda omnium filiorum hominum. Ibid.

[6] Renovatus est dolor, commota sunt viscera, contremuerunt ossa... Theod. — Le P. Apollinaire, p. 338.

son agitation si cruelle, que l'évêque et les seigneurs qui assistaient à ce douloureux spectacle crurent devoir la calmer et essayer de l'en détourner. Mais elle se souvint de Dieu, et aussitôt toute sa force lui revint[1] : « Je vous rends grâce, « Seigneur, dit-elle, de ce que vous avez daigné écouter votre « servante, et exaucer le désir immense que j'avais de contempler les restes de mon bien-aimé, qui était aussi le « vôtre. Je vous rends grâce d'avoir ainsi miséricordieuse- « ment consolé mon âme affligée et désolée. Il s'était offert « lui-même, et moi aussi je vous l'avais offert, pour la dé- « fense de votre terre sainte; et je ne reviens pas sur ce sa- « crifice, bien que je l'aie aimé de toutes les forces de mon « cœur. Vous savez, ô mon Dieu! combien j'ai aimé cet « époux qui vous aimait tant : vous savez que j'aurais mille « fois préféré à toutes les joies du monde sa présence qui « m'était si délicieuse, si votre bonté me l'avait accordée : « vous savez que j'aurais voulu vivre toute ma vie avec lui « dans la misère, lui pauvre et moi pauvresse, et mendier « avec lui de porte en porte à travers le monde entier, seule- « ment pour avoir le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez « permis, ô mon Dieu! Maintenant je l'abandonne, et je « m'abandonne moi-même à votre volonté. Et je ne voudrais « pas, quand même je le pourrais, racheter sa vie au prix « d'un seul cheveu de ma tête, à moins que ce ne fût votre « volonté, ô mon Dieu[2]! »

[1] Memor Dei, resumpto spiritu, dixit... Theod. l. c.

[2] Sire, je te rends graces de ce que j'ay esté à recevoir les os de mon doulz homme, et tu as daignié conforter cette chetive. Sire, tu sces que je aymoie moult cestui qui t'aymoit. Jean Lefèvre, l. XLVI, c. 25. — Gratias tibi ago, Domine, quod anciliæ tuæ, ingens quod habui desiderium in aspectu ossium dilecti mei *viri dilecti tui*, adimplere... Ipsum tibi a semetipso et a me in subsidium terræ tuæ sanctæ oblatum non invideo, licet eum dilexerim ex corde. Tu scis, Deus, quod *ipsum te amantem multum amaverim*, quod ejus

Ce fut là le dernier cri de la nature vaincue, le dernier soupir des affections de la terre expirantes dans ce cœur de vingt ans, sous le joug de l'amour du ciel.

Ayant dit ces paroles, elle essuya le torrent de larmes qui l'avaient inondée [1], et sortit en silence de l'église. Elle alla s'asseoir dans un petit cloître planté d'herbe [2], attenant à la cathédrale, et fit prier les seigneurs thuringiens qui avaient ramené le corps de son mari, de venir l'y trouver. A leur approche, elle se leva humblement pour leur faire honneur, et les pria de prendre place à côté d'elle, parce qu'elle ne se sentait pas assez forte pour rester debout [3]. Elle leur parla ensuite longuement et avec une grande douceur ; elle les supplia, au nom de Dieu et de Jésus-Christ, de vouloir bien être les protecteurs de ses pauvres enfants et leur servir de tuteurs; elle leur raconta le cruel et indigne traitement dont ils avaient été, ainsi qu'elle-même, l'objet de la part des landgraves Henri et Conrad, et la misère qu'il leur avait fallu endurer à Eisenach. L'évêque vint à son tour confirmer le récit de sa nièce, et s'entretint en détail avec les chevaliers

desiderabilem præsentiam, mihi gratissimam, omnibus hujus mundi deliciis et gaudiis anteferrem, si ipsum mihi tua benignitas concessisset. Optaremque omni tempore vitæ meæ cum eo vivere tali conditione, *ut cum eo ipso paupere per totum mundum ostiatim paupercula mendicarem*, dummodo ejus frui contubernio de tuo beneplacito licuisset. Num vero ipsum et me tuæ voluntatis dispositioni committo. Nec enim, etiam si possem, eum ad vitam revocare minimo mei capitis capillo, præter tuum beneplacitum vellem. Theod. l. c. — Les passages en italique sont complétés par le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence. Plut. XXVII, Cod. 1, n° 18. — Ces paroles se trouvent aussi presque textuellement dans la déposition des quatre demoiselles d'honneur et autres sources.

[1] Repressis lacrymarum fluminibus conticuit. Theod. l. c.

[2] In quodam pratello consedit. Ib. — Rothe, p. 1731.

[3] Reverenter et humiliter assurrexit... Assidere sibi faciens... Wan sy vormuchte nicht zcu stehene... Ibid.

des moyens de réparer les torts faits à la veuve et aux orphelins de leur souverain. Une vive indignation se manifesta parmi les pèlerins, lorsqu'ils eurent appris les injures de la jeune duchesse. Ils déclarèrent qu'ils la reconnaissaient toujours pour leur dame et maîtresse, et qu'ils la défendraient envers et contre tous [1]. Ils avaient à leur tête le noble et fidèle sire de Varila, le fils de celui qui, seize ans auparavant, avait été chercher, dans le palais des rois de Hongrie, la princesse qui était alors devant lui comme une veuve opprimée et trahie; il se rappela sans doute le serment que son père avait prêté au roi André de veiller sur sa fille. Ses frères d'armes et lui engagèrent le prélat à leur confier cette noble et malheureuse famille, qu'ils ramèneraient en Thuringe en même temps que les dépouilles mortelles du duc Louis; ils jurèrent qu'ils lui feraient rendre bonne et entière justice. Rassuré par leurs promesses et leur renommée de preux chevaliers, que leur récente croisade n'avait pu qu'accroître, l'évêque de Bamberg consentit sous cette condition à leur confier celle dont ils se constituaient les défenseurs; il ne paraît pas qu'il les ait entretenus de son projet d'un second mariage pour elle. Après avoir célébré lui-même en l'honneur du défunt une messe pontificale à laquelle toute la ville voulut assister, et avoir généreusement défrayé toutes les dépenses de ses hôtes pendant leur séjour à Bamberg, il leur donna congé ainsi qu'à la duchesse et à ses enfants. Le triste cortége se remit en route, et se dirigea vers l'abbaye de Reinhartsbrünn, où le pieux Louis avait voulu être enseveli [2].

Cependant le bruit de l'arrivée des restes du souverain bienaimé s'était répandu en Thuringe, et avait profondément re-

[1] Ulpole dominæ suæ. Theod. l. c. Vil. Rhyt. § xxx. Rolhe.

[2] Ils partirent le matin, après avoir assisté à une messe de l'aurore. Rothe, 1731.

mué toute la contrée. Ce ne furent pas seulement la duchesse Sophie, mère de Louis, et ses frères Henri et Conrad, qui s'empressèrent d'aller à Rheinhartsbrünn pour le recevoir : ce furent tous les comtes et seigneurs, toute la noblesse du pays ; ce fut surtout le pauvre peuple que ce prince avait tant chéri et si énergiquement protégé. Une immense multitude, composée de riches et de pauvres, de bourgeois et de paysans, d'hommes et de femmes [1], se rassembla à Reinhartsbrünn pour rendre les derniers devoirs à celui qu'ils avaient vu partir si peu de temps auparavant pour aller chercher, en l'honneur de Dieu, sous un ciel étranger, la mort qu'il avait trop tôt trouvée. D'autres motifs contribuaient à grossir cette foule : le désir bien naturel de revoir les croisés qui avaient échappé aux dangers de la route, y conduisait tous ceux qui avaient parmi eux des parents ou des amis; enfin, l'intérêt qu'on ne refusait pas partout, comme à Eisenach, à la duchesse Élisabeth ; les récits de ses malheurs et de son exil, qui avaient couru le pays; le désir de savoir quel serait le sort de cette femme si jeune et sans défense, y amenaient beaucoup d'âmes pieuses et compatissantes [2]. Plusieurs évêques et abbés y étaient aussi venus pour honorer le noble champion de l'Église et du saint Sépulcre. Ces mêmes moines, dont il avait pris congé avec une si tendre affection et des pressentiments trop bien réalisés, avaient maintenant le triste devoir de lui rendre ces sacrés honneurs que l'Église réserve à ses enfants dociles. Ils allèrent au-devant de son corps,

[1] Occurrerunt comites et nobiles milites et de civitatibus, oppidis, et villis, divites et pauperes, utriusque sexus innumera multitudo. Theod.

[2] Und ouch erfuren die mere
Wie es umb frau Elisabeth were...
Und was man mit ir wold tun...
Vita Rhyt. f. 30.

suivis par un nombreux clergé séculier et par tout le peuple, en chantant des psaumes et des cantiques que les larmes interrompaient souvent[1]. Les obsèques furent célébrées dans l'église de l'abbaye, en présence des deux duchesses et des deux jeunes landgraves : devant les restes de Louis, une douleur commune et également sincère les réunit. Toute la magnificence des cérémonies ecclésiastiques fut déployée, et se prolongea pendant plusieurs jours. Les regrets et les pleurs du peuple y furent comme une pompe nouvelle, et la plus belle de toutes. De généreuses offrandes à l'église[2], d'abondantes aumônes distribuées aux pauvres, furent un dernier hommage rendu à celui qui avait tant aimé les pauvres et tant respecté l'Église. Ses ossements, renfermés dans une châsse, furent placés dans une tombe de pierre, exhaussés de manière à rester exposés, par la suite, aux regards des fidèles. Ils furent l'objet de nombreux pèlerinages. L'amour du peuple et la reconnaissance des religieux lui valurent le surnom de Louis *le Saint*, sous lequel il est connu dans l'histoire, et que justifiait un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu à son tombeau et par son invocation[3]. Il en résulta qu'il fut pendant près de trois siècles l'objet d'un culte populaire, qui n'a cependant jamais été confirmé par l'autorité ecclésiastique. Mais en 1525, les paysans, soulevés par les doctrines des réformateurs protestants, pillèrent l'abbaye de Reinhartsbrünn, violèrent tous les tombeaux, arra-

[1] Cum lacrymosis modulationibus. Theod. l. c.

[2] Le landgrave Henri donna dix arpents de terre situés à Luthersborn aux religieux pour prix de ce service funèbre. Justi, Vorzeit de 1823, p. 286.

[3] A la vie manuscrite de ce prince, par son chapelain Berthold, qui se trouve à la bibliothèque de Gotha, on a joint une longue liste des miracles que la tradition lui attribuait, et dont les derniers sont du XVe siècle. Il y a même des hymnes et des prières en son honneur. On en trouvera deux à la fin de notre Appendice, n° VIII.

chèrent notamment les ossements du duc Louis de son cercueil, et se firent un jeu de se jeter ses restes sacrés à la tête les uns des autres [1]. Aujourd'hui le voyageur catholique peut encore voir la pierre brisée de son sépulcre, adossée à une église qui n'est plus catholique. En contemplant ce dernier monument d'une si noble mémoire, on ne pourra refuser un souvenir d'émotion et d'admiration à celui qui, si l'Église ne l'a pas compté parmi les saints, a du moins été le digne époux d'une sainte [2].

[1] Justi, Vorzeit de 1838, p. 378.

[2] Voyez le n° VI de l'Appendice, sur le monastère de Reinhartsbrünn et son état actuel.

CHAPITRE XXII

COMMENT LES CHEVALIERS DE THURINGE FIRENT REPENTIR LE DUC HENRI DE SA FÉLONIE, ET RENDRE JUSTICE A LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Aperi os tuum muto, et causis omnium filiorum qui pertranseunt : aperi os tuum, decerne quod justum est, et judica inopem et pauperem.

PROV. XXXI, 8, 9.

Aussitôt la cérémonie des obsèques terminée, le sire de Varila rappela aux chevaliers croisés qui entouraient la duchesse Élisabeth, l'engagement qu'ils avaient pris envers l'évêque de Bamberg à l'égard de sa nièce. Ils se retirèrent à part pour en délibérer : « Il faut maintenant, » dit le sire Rodolphe, « tenir la foi que nous avons jurée à notre noble « prince et à notre dame Élisabeth, qui a déjà enduré tant de « misères; autrement, je crains bien qu'elle ne nous vaille « le feu éternel de l'enfer[1]. » Tous comprirent ce langage; car dans ce temps-là les plus braves guerriers n'avaient pas honte de se laisser guider par la pensée d'une autre vie dans l'accomplissement des devoirs de leur vie d'ici-bas. Ils résolurent donc d'une commune voix qu'ils adresseraient sur-le-champ de vigoureuses remontrances au landgrave Henri et à son frère, et chargèrent spécialement de cette difficile mission quatre chevaliers, dont les noms, dit l'historien, méritent d'être conservés avec une gloire immortelle[2]. C'était d'abord

[1] Ich furcht wir verdienen die ewigen hel an ir. Passional, fol. 61.

[2] Hæc sunt eorum nomina celebri semper memoria retinenda. Theod. V, 8.

le sire de Varila, grand échanson, qui devait porter la parole au nom de tous, comme le plus éloquent et le plus attaché à la duchesse par ses antécédents[1]; et, avec lui, Ludolphe de Berstetten, Hartwig de Herba et Gaulthier de Varila, parent de Rodolphe[2]. Précédés par eux, tous les chevaliers se rendirent auprès des jeunes princes, qu'ils trouvèrent avec leur mère, et qu'ils entourèrent. Le sire de Varila se tournant vers le duc Henri, lui adressa les paroles suivantes, qui ont été soigneusement et à juste titre enregistrées dans les chroniques du pays[3].

« Monseigneur, mes amis et vos vassaux, qui sont ici pré-
« sents, m'ont prié de vous parler en leur nom. Nous avons
« appris en Franconie et ici, en Thuringe, des choses telle-
« ment blâmables sur votre compte, que nous en avons été
« consternés, et que nous avons dû rougir de ce que, dans
« notre pays et chez nos princes, il se soit trouvé tant d'im-
« piété, tant d'infidélité, et un tel oubli de l'honneur[4]. Eh!

[1] Rothe, p. 1733.

[2] M. Stædtler croit que ce Gauthier n'était autre que le père de Rodolphe, et celui-là même qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie. Il établit que ces deux chevaliers appartenaient à la famille Schenk de Vargel.

[3] Il est impossible de regarder ce discours comme une de ces compositions imaginaires dont les écrivains antiques, et, à leur instar, ceux de la renaissance, ornaient leurs récits. Il se retrouve presque textuellement le même dans trois narrations tout à fait différentes entre elles : celle de Théodoric de Thuringe, celle de Rothe, dans la Chronique de Thuringe, p. 1733, et celle de la Vita Rhytmica. La version la plus étendue, et qui est aussi la plus remarquable, comme faisant partie d'une histoire générale du pays, et non pas seulement d'une biographie de la Sainte, est celle de Rothe. C'est celle-ci que nous avons littéralement reproduite, en la complétant par les deux autres. C'est celle aussi qu'a adoptée M. de Raumer dans son excellente histoire des Hohenstaufen, t. III, p. 581, où il en proclame l'authenticité d'une manière victorieuse.

[4] Operuit confusio vultus nostros pro eo quod talis vitæ inhonestas et impietas est inventa... Eia! mi Domine, quid fecisti?... Theod. l. c.

« jeune prince, qu'avez-vous donc fait, et qui vous a donné « de tels conseils? Quoi ! vous avez chassé ignominieusement « de vos châteaux et de vos villes, comme une femme perdue [1], « l'épouse de votre frère, la pauvre veuve désolée, la fille d'un « roi illustre, que vous auriez dû au contraire honorer et con- « soler. Au mépris de votre propre renommée, vous l'avez « livrée à la misère, et laissée errer comme une mendiante. « Pendant que votre frère va donner sa vie pour l'amour de « Dieu, ses petits orphelins, que vous deviez défendre et « nourrir avec l'affection et le dévouement d'un fidèle tuteur, « sont cruellement repoussés loin de vous, et vous les forcez « de se séparer même de leur mère, pour ne pas mourir de « faim avec elle [2] ! Est-ce là votre piété fraternelle? est-ce là « ce que vous a appris votre frère, ce vertueux prince, qui « n'aurait pas voulu en agir ainsi avec le dernier de ses « sujets [3] ? Non, un grossier paysan ne serait pas aussi félon « envers un de ses pareils [4] ; et vous, prince, vous l'avez été « envers votre frère, pendant qu'il était allé mourir pour « l'amour de Dieu! Comment nous fierons-nous désormais « à votre fidélité et à votre honneur? Vous savez cependant « que, comme chevalier, vous êtes tenu de protéger les veuves « et les orphelins; et c'est vous-même qui outragez les or- « phelins et la veuve de votre frère! Je vous le dis tout bon- « nement, cela crie vengeance à Dieu [5]. »

La duchesse Sophie, en entendant les reproches trop bien

[1] Tanquam turpem. Ib.

[2] A matre propter inopiam separari et elongari oportuit. Ib.

[3] Wo waz uwir brudirliche truwe? diz had uch uwir brudir seligir nicht gelart... Rothe, l. c.

[4] Ein grober pawer wolt das nicht pflegen... Vit. Rhyt. l. c.

[5] Aus der munde ich dyses sprech...
Es spricht Got in deme hymmel an.
Ibid.

mérités qu'on adressait à son fils, fondit en pleurs. Le jeune duc, troublé et honteux, baissa la tête sans répondre [1]. Le grand échanson reprit aussitôt : « Monseigneur, qu'aviez-« vous à craindre d'une pauvre femme malade [2], abandonnée « et désespérée, seule, sans amis et sans alliés dans ce pays ? « Que vous aurait fait cette sainte et vertueuse dame, quand « même elle serait restée maîtresse de tous vos châteaux ? « Que va-t-on dire maintenant de nous dans les autres pays ? « Fi ! quelle honte ! je rougis d'y penser [3]. Sachez que vous « avez offensé Dieu, vous avez déshonoré tout le pays de « Thuringe, vous avez terni votre propre renommée et celle « de votre noble maison [4] ; et je crains, en vérité, que la « colère de Dieu ne s'appesantisse sur le pays, à moins que « vous ne fassiez pénitence devant lui, que vous ne vous « réconciliiez avec cette pieuse dame, et que vous ne resti-« tuiez aux fils de votre frère tout ce que vous leur avez « enlevé [5]. »

Tous les assistants s'étonnaient de l'extrême bardiesse des paroles du noble chevalier ; mais Dieu sut s'en servir pour toucher un cœur depuis longtemps inaccessible aux inspirations de la justice et de la pitié [6]. Le jeune prince, qui était

[1] Siug daz houbit nedir. Rothe, l. c.

[2] An der kranckin verlassener betruhetin frowin. Rothe.

[3] Phi der schande... Roth, l. c. Ich scheme mich des nu ze reden. Vit. Rhyt. l. c.

[4] Deum irritasti, personam tuam inhonorasti. Thuringiam confudisti, famam tuam minuisti. Theod. l. c. — Rothe, etc.

[5] Nous avons donné au long cette harangue, afin de montrer quelle était la liberté de la noblesse chrétienne dans ces siècles que les historiographes de la monarchie absolue et de la démocratie ont appelés la *barbarie féodale*. Ils étaient certes bien en arrière de cette belle époque monarchique où le maréchal de Villeroy montrait à Louis XV enfant le peuple assemblé sous ses fenêtres, en lui disant : *Mon maître, tout cela est à vous.*

[6] Mirabantur quod tam audacter ad principem vir constantissimus loquebatur : sed vere merito probata virtus corripit insipientes. Theod. l. c.

resté muet jusque-là, fondit en larmes, et pleura longtemps sans répondre [1]; puis il dit : « Je me repens sincèrement de « ce que j'ai fait; je n'écouterai plus jamais ceux qui m'ont « conseillé d'agir ainsi : rendez-moi votre confiance et votre « amitié; je ferai volontiers tout ce que ma sœur Élisabeth « exigera de moi; je vous donne plein pouvoir de disposer « pour cela de ma vie et de mes biens [2]. » Le sire de Varila lui répondit : « C'est bien [3]! c'est le seul moyen d'échapper « à la colère de Dieu. » Cependant Henri ne put s'empêcher d'ajouter à voix basse : « Si ma sœur Élisabeth avait à elle « toute la terre d'Allemagne, il ne lui en resterait rien; car « elle la donnerait tout entière pour l'amour de Dieu [4]. » Mais Varila alla aussitôt, avec ses compagnons d'armes, raconter à la duchesse Élisabeth le résultat de ses remontrances, et lui annoncer que son beau-frère voulait se réconcilier avec elle, et lui rendre justice à tout prix. Lorsqu'ils commencèrent à parler des conditions qu'il fallait imposer au duc Henri, elle s'écria : « Je ne veux ni de ses châteaux, « ni de ses villes, ni de ses terres, ni de rien de ce qui peut « m'embarrasser et me distraire; mais je serai très-reconnaissante envers mon beau-frère s'il veut bien me donner, « sur ce qui m'est dû de ma dot, de quoi pourvoir aux dépenses que je veux faire pour le salut de mon bien-aimé « qui est mort, et pour le mien [5]. » Les chevaliers allèrent alors chercher le duc Henri, et l'amenèrent auprès d'Élisa-

[1] Resolutus in lacrymas multum flevit. Theod. Rothe, l. c.

[2] Rothe, l. c.

[3] Das ist recht. Roth.

[4] Sy gæb es all hyn umb Gottes willen. Passional, f. 61.

[5] Castra, civitates et oppida quibus implicari et distrahi oportet nolo. Verum pro his, quæ mihi jure debentur, respectu dotis, peto exhiberi de gratia fratris mei, quibus uti, habere et expendere ad votum libere mihi liceat pro salute dilecti mei defuncti, et propria. Theod. V, 9.

beth. Il vint, accompagné de sa mère et de son frère Conrad. En la voyant, il la supplia de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait, et lui dit qu'il en avait de grands remords, et qu'il lui en ferait bonne et fidèle compensation. Sophie et Conrad joignirent leurs prières aux siennes. Pour toute réponse, Élisabeth se jeta dans les bras de son beau-frère, et se mit à pleurer [1]. Les deux frères et la duchesse Sophie mêlèrent leurs larmes aux siennes, et les vaillants guerriers ne purent non plus retenir les leurs à la vue de ce spectacle touchant, et au souvenir du doux et gracieux prince qui avait été le lien commun de toute cette famille, et qu'ils avaient perdu sans retour. [2].

Les droits de ses enfants furent également assurés, et notamment celui du jeune landgrave Hermann, son premier-né, héritier légitime des duchés de Thuringe et de Hesse, dont la régence devait rester de droit, pendant sa minorité, entre les mains de l'aîné de ses oncles, le landgrave Henri. Tous ces arrangements étant conclus, les chevaliers croisés se séparèrent pour retourner dans leurs châteaux; et Élisabeth, ainsi que ses enfants, se mit en route, accompagnée de la duchesse Sophie, sa belle-mère, et des jeunes ducs, pour rentrer à la Wartbourg, dont elle avait été si indignement chassée [3].

L'évêque de Bamberg et les croisés thuringiens n'avaient pas été les seuls à prendre en main la cause de la jeune et sainte veuve. Un des princes les plus courageux et les plus renommés de l'Allemagne méridionale, Conrad de Bussuang, abbé du célèbre monastère de Saint-Gall, contribua

[1] .. Unde nam sy gutlichin an synen arm unde do begonde dy selygen frowe alzo bitterlichin zu weynen..... Rothe, p. 1734.

[2] Rothe, p. 1736. Justi, Vorzeit de 1823, p. 269.

[3] On était à la fin de 1228 ou au commencement de 1229.

de tous ses efforts à faire rétablir Élisabeth dans ses droits. Les annales de cette abbaye souveraine rapportent que le prince-abbé agit de la sorte, en vertu d'un pacte conclu entre elle et lui, et par lequel il lui avait promis d'être son avocat sur la terre, à la condition qu'elle serait son avocate auprès de Dieu [1].

[1] Ild. v. Arx, Geschichte von S.-Gall. I, 351 ex Christ. Kuchmeister, in Casibus S.-Galli.

CHAPITRE XXIII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH RENONÇA A LA VIE DU SIÈCLE, ET S'ÉTANT RETIRÉE A MARBOURG, Y PRIT L'HABIT DU GLORIEUX SAINT FRANÇOIS.

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ : ut videam voluptatem Domini... Quoniam abscondit me in tabernaculo suo...

Ps. XXVI, 4, 5.

Pro Francisci chordula,
Mantello, tunicula,
Purpuram deposuit.

ANCIENNE PROSE DE S. ÉLISABETH,
Missel franciscain.

Le duc Henri fut fidèle à sa parole; et pendant tout le temps qu'Élisabeth resta près de lui, il chercha par une conduite pleine d'affection et d'égards, à lui faire oublier les injures qu'il lui avait auparavant infligées. Il lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang, et lui laissa pleine liberté pour tous ses exercices de piété et ses œuvres de charité [1]. Elle les reprit avec son ancienne ardeur. C'est à cette époque qu'on rapporte la fondation de l'hospice de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha, dont elle s'était déjà occupée du vivant de son mari, et qu'elle accomplit lors de son retour dans ses États [2]. Comme autrefois, son amour pour les pauvres rem-

[1] Theod. V, 10. Rothe, p. 1734.

[2] Cet hospice était situé sur la place du *Briel*, à Gotha. Paulini. Ann. Isenac, p. 38. Sagittarius, in memorab. Gothan. p. 7.

plissait dans sa vie toute la place que n'occupaient pas déjà la prière et la contemplation. Affranchie par son veuvage de l'obligation de paraître dans les fêtes et les cérémonies publiques, elle évitait également toutes les occasions de se trouver dans les assemblées des seigneurs et dans les réjouissances de la cour, qu'elle savait être trop souvent le fruit de l'oppression et des durs labeurs des malheureux. Elle préférait au faste des puissants du siècle l'humiliation du pauvre peuple de Dieu [1], et cherchait à s'associer à lui autant que possible par une pauvreté volontaire. Le spectacle d'une vie pareille offrait aux âmes mondaines une leçon trop sévère pour ne pas rallumer bientôt l'animosité des courtisans, et de ces indignes chevaliers qui avaient déjà rempli de tant d'amertume son enfance et les premiers temps de son veuvage. Pour se venger de son mépris pour les richesses et les plaisirs, qu'ils estimaient au-dessus de tout, ils affectaient de la mépriser elle-même. Ils dédaignaient de lui rendre visite ou de lui parler; et si par hasard ils la rencontraient, c'était pour eux une occasion de l'insulter, en l'appelant, à haute voix, *sotte* et *folle* [2]. Elle souffrait avec tant de bonheur ces outrages, son visage peignait si bien le calme et l'heureuse résignation de son âme, qu'ils s'avisèrent de lui reprocher d'avoir oublié déjà la mort de son mari, et de se livrer à une joie inconvenante. Les malheureux ! dit un auteur du temps, ils ignoraient qu'elle possédait cette joie qui n'est pas donnée

[1] De præda et exactione pauperum, quæ sæpius in curiis principum fiunt, noluit victum habere. Dict. IV Ancill. 2028. Cognoscens... fastus principum et divitum de incommodis oppressionibus pauperum plerumque provenire, subduxit se, diligens magis affligi cum populo Dei et inter populare computari, quam regalibus divitiis interesse. Theod. l. c.

[2] Nec alloqui nec videre eam curarent. Dict. IV Anc., p. 2022... Insultabant autem et infamabant eam multipliciter, insanam et fatuam dicentes. Theod. c. 10.

aux impies [1]. La duchesse Sophie paraît elle-même s'être laissé entraîner par ces calomnies, et avoir manifesté à sa belle-fille sa surprise et son indignation; mais Élisabeth ne s'en émut pas, car le Seigneur, qui seul était tout pour elle, lisait dans son cœur [2].

D'un autre côté, les âmes pieuses et vraiment sages, dont elle était connue, appréciaient et admiraient son humilité. Elle obtint en outre, à cette époque, l'encouragement le plus doux pour une âme chrétienne, la protection la plus puissante pour une femme méconnue. Du haut de ce Saint-Siége, qui était alors le refuge assuré des faibles et des persécutés, une parole de père et d'ami vint la soutenir et l'honorer. Ce même cardinal Ugolin, que nous avons vu servir d'intermédiaire entre notre princesse et François d'Assise, devenu pape sous le nom de Grégoire IX, ayant appris ses malheurs et sa fidélité inébranlable dans les voies de Dieu, lui adressa plusieurs lettres, où il lui prodiguait toutes les consolations apostoliques. Il l'exhortait, par l'exemple des saints et les promesses de la vie éternelle, à persévérer dans la continence et la patience; il lui enjoignait de mettre toute sa confiance en lui, parce qu'il ne l'abandonnerait jamais tant qu'il vivrait; qu'au contraire, il la regarderait toujours comme sa fille, et prenait dès lors sa personne et ses biens sous sa protection spéciale [3]. Il lui accorda en même temps le privilége d'une église et d'un cimetière pour son hôpital

[1] Quod oblita mortis mariti gauderet, cum lugendum illi magis foret, ignorantes miseri, eam habere gaudium quod non datur impiis. Id.

[2] Passionai, f. 61.

[3] Verum in tribulationibus suis post Deum consolatorem habuit dominum papam, Gregorium nonum, qui paterne ac benigne scriptis atque epistolis suis eam confortabat. Dict. IV Ancill., p. 2022. Se non deserturum eam, quoad viveret, sed ut filiam, cum omnibus quæ possideret, suæ defensioni vindicatam habiturum. Wadding, Ann. Minor. t. II, p. 288. Theod. l. c.

de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha [1]. Enfin, ce père tendre et vigilant ordonna à maître Conrad de Marbourg, qui était toujours investi des pouvoirs apostoliques en Allemagne, et qui venait de rentrer alors en Thuringe, de se charger absolument, et plus spécialement encore qu'il ne l'avait fait, de la direction spirituelle de la duchesse Élisabeth, et en même temps de sa défense contre ceux qui tenteraient de la persécuter [2].

Soit que ces exhortations du père commun des fidèles eussent donné à son courage une exaltation nouvelle, soit qu'elle ne fît qu'obéir à l'influence merveilleuse de la grâce divine dans son cœur, elle conçut bientôt la pensée et le violent désir d'une vie plus parfaite et plus rapprochée de Dieu. Bien qu'elle se fût assurément détachée autant que possible des pompes et des jouissances de son rang, cela ne suffisait pas encore à son ardeur ; son âme avait encore trop de points de contact avec le monde, et ce monde lui faisait mal [3]. Après avoir longuement réfléchi sur tous les genres de vie qu'on pouvait mener pour se rendre agréable à Dieu, après avoir hésité entre les diverses règles monastiques qui existaient à cette époque, et la vie solitaire de recluse, le souvenir et l'exemple du glorieux séraphin d'Assise, dont elle était déjà fille comme pénitente du Tiers-Ordre, l'emporta dans son cœur; elle se sentait le même courage, le même amour de Dieu et de la pauvreté que lui; et elle se décida à embrasser sa règle dans toute sa rigidité primitive, et à aller comme lui et ses fervents disciples, après avoir fait l'abandon de tous ses biens, mendier de porte en porte ce qu'il lui fallait pour

[1] La bulle se trouve dans Sagittarius. Hist. Gothan. p. 234.
[2] Ep. Conrad Marb. ad Papam, p. 109, 110.
[3] Ir was in der werlde we. Cod. Argent., p. 200.

vivre [1]. Elle fit part de sa décision à maître Conrad, et lui demanda humblement son consentement. Mais ce prudent directeur repoussa cette pensée avec indignation, et lui fit une réprimande sévère, persuadé que son sexe et sa faiblesse lui interdisaient un tel genre de vie [2]. Elle insista avec la plus grande vivacité, et en versant des larmes abondantes ; et comme il résistait toujours, elle le quitta en s'écriant : « Eh bien ! vous verrez; je ferai quelque chose que vous ne « pourrez pas me défendre [3]. »

Voyant donc qu'elle ne pouvait vaincre la résistance de Conrad pour le moment, elle eut recours à d'autres voies pour satisfaire l'ardeur du zèle qui la dévorait. Le régent Henri, quelque opinion qu'il pût nourrir en lui-même sur les habitudes et les idées de sa belle-sœur, ne lui en témoignait pas moins extérieurement le respect et l'affection qu'il lui avait promis devant les cendres de son frère, et lui rendait en toute occasion des honneurs auxquels l'humble princesse se dérobait de son mieux [4]. Comptant sur ces bonnes dispositions, et après avoir passé environ une année au sein de sa famille, Élisabeth supplia le duc Henri de lui assigner une résidence où elle pût être entièrement livrée à elle-même et à son Dieu, et où rien ne pût la distraire de ses œuvres de piété et de charité. Henri, après avoir pris l'avis de sa mère et de son frère, lui céda en toute propriété la ville de Marbourg, en Hesse, avec toutes ses dépendances et les divers

[1] Trutinans in animo monasticam perfectionem... prælegit omnibus publicam mendicitatem, qua victui necessaria in nomine Domini peteret ostiatim. Theod. VI, 1.

[2] Indignanter et cum severitate eam repulit, humilitati et imbecillitati providens muliebri. Ibid.

[3] Cum multis lacrymis poposcit... Hoc faciam, hoc faciam, quod me non potestis prohibere. Conr. Marb. Epist. p. 111.

[4] Rothe, p. 1734.

revenus qui s'y rattachaient, à titre de douaire. Pénétrée de reconnaissance, elle remercia tendrement son beau-frère et sa belle-mère, en leur disant qu'ils faisaient beaucoup plus pour elle qu'elle ne méritait, et que cela était plus que suffisant pour tous ses besoins. Mais le landgrave lui promit, en outre, qu'il lui enverrait cinq cents marcs d'argent pour ses frais de premier établissement [1]. Maître Conrad ne paraît pas avoir approuvé cet arrangement, puisqu'il écrivit au pape que c'était malgré lui que la duchesse l'avait suivi dans sa patrie [2]. Mais il ne s'y opposa pas absolument; et elle profita de son prochain départ pour quitter la Thuringe, et pour aller se fixer avec son père spirituel dans cette ville que son nom devait désormais entourer d'une si douce et si pure renommée.

A son arrivée à Marbourg, et après qu'elle y eut nommé, en se conformant aux avis de maître Conrad, les officiers et baillis qui devaient administrer en son nom, le peuple de la ville se montra si empressé de rendre honneur à sa jeune souveraine, que son humilité en fut grandement blessée, et qu'elle se retira aussitôt dans un petit village, à une lieue de la ville, appelé Wehrda, sur les bords charmants de la Lahn, rivière qui coule à Marbourg [3]. En y entrant, elle choisit au

[1] Daz sy sich darmede zcu rathe gesetze zcu deme erstin... Rothe, l. c. Vit. Rhyt. § XXXII.

[2] Me licet invitum secuta est Marburch. Ep. Conr. ad Pap. Toutefois les dépositions des quatre suivantes disent que ce fut d'après l'ordre de Conrad qu'elle se rendit à Marbourg.

[3] Ce village existe encore, et le souvenir de sainte Élisabeth est encore à présent conservé par ses habitants protestants. Ils montrent une maison bâtie sur le site de la chaumière qu'elle habita, et qui était en 1834 occupée par un paysan nommé Schutz, et entourée d'un jardin de roses. Ce village offre un des plus beaux points de vue de la délicieuse campagne des environs de Marbourg.

hasard une chaumière abandonnée et en ruines pour lui servir d'habitation, afin de n'être à charge à aucun des pauvres habitants du village; car toute sa tendre sollicitude s'était déjà éveillée à l'égard de ses nouveaux sujets [1]. Pour se mettre à l'abri, il lui fallut se blottir sous la voûte d'un escalier ou d'une cheminée, en bouchant avec des branches d'arbre garnies de leur feuillage les ouvertures par où le vent et le soleil venaient l'incommoder. Elle y préparait elle-même quelques chétifs aliments, comme elle pouvait, en rendant grâces à Dieu. Ce misérable réduit ne la protégeait ni contre la chaleur ni contre le froid; la fumée surtout y incommodait gravement ses yeux. Mais elle souffrait avec joie toutes ces mortifications, en pensant à Dieu [2]. Pendant ce temps, elle se faisait construire à Marbourg, auprès du couvent des Frères Mineurs, une maisonnette de bois et de terre glaise [3], comme une cabane de pauvre, afin de montrer ainsi à tous les yeux que ce n'était point une riche princesse qui venait s'établir dans sa capitale, mais bien une simple et patiente veuve qui venait y servir le Seigneur en toute humilité. Dès que ce palais de l'abjection chrétienne fut achevé, elle alla s'y installer avec ses enfants et ses fidèles suivantes.

Cependant il lui fallait toujours une rupture encore plus éclatante et plus complète avec le monde, un lien plus intime et plus manifeste à la fois avec Dieu. Comme son confesseur s'obstinait à lui refuser la permission d'embrasser la règle

[1] Ne cuiquam essel oneri... Theod. VI, 2.

[2] Sub gradu cujusdam caminalæ... Umbraculum ad solis objeclum de frondosis lignis casæ appodialis faciens... Cibos quales habere polerat, ibidem parabal cum sua familiola... In omnibus gratias agens... solis ardorem ventorumque turbinosum insullum fumique molesliam, oculis ejus gravissimam in arclo loco miserabililer quidem sed tamen cum gaudio sustinuil. Dict. IV Ancill. 2021.

[3] Materia luti et lignorum domuncula humilis. Ibid.

franciscaine dans toute son étendue, et de mendier son pain comme les religieuses de Sainte-Claire, elle voulut du moins se rapprocher autant que possible de cette vie qui lui semblait le type de la perfection évangélique. On a vu que, du vivant même de son mari, elle avait été agrégée au Tiers-Ordre de Saint-François. Elle résolut dès lors de donner à cette affiliation un caractère irrévocable et solennel; et, bien que jusqu'alors cette branche de la famille franciscaine n'eût point été regardée comme formant un ordre régulier et à proprement dire monastique, elle voulut faire profession publique, comme les religieuses cloîtrées, et renouveler solennellement les vœux de chasteté, d'obéissance et d'absolue pauvreté, qu'elle avait tant de fois faits dans son cœur [1]. Elle pouvait ainsi s'associer, selon la mesure de ses forces, à cette abnégation totale des biens terrestres, qui a mérité pendant tant de siècles à l'ordre séraphique l'éclatante protection de Dieu et la tendre admiration de l'univers chrétien. Maître Conrad approuva ce dessein, après lui avoir fait entendre que son vœu de pauvreté ne devait pas la priver, comme elle le vou-

[1] Hélyot, Hist. des Ordres religieux, t. VII, c. 38, p. 290. Élisabeth fut ainsi la première religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François qui fit des vœux solennels. Du reste, cet ordre ne prit que plus tard un caractère tout à fait monastique, par l'adoption générale des trois vœux et de la clôture. On est peu d'accord sur la date exacte de cette transformation : elle est discutée dans Hélyot, c. XXX du t. VII. Mais les religieuses du Tiers-Ordre ont toujours pris sainte Élisabeth pour leur patronne spéciale, et plusieurs de leurs congrégations ont porté son nom, notamment en France avant la révolution, et encore aujourd'hui celles qui se consacrent au service des malades en Allemagne et en Bohême. Les religieuses hospitalières connues en France sous le nom de *Sœurs grises*, étaient toutes du Tiers-Ordre de Saint-François. Hélyot, VII, 301. Il existe encore aujourd'hui à Lyon un monastère de filles de Sainte-Élisabeth, qui a traversé tous les orages du temps, et où de nombreuses et ferventes religieuses s'appliquent à mener la vie cachée et inconnue dont leur auguste patronne leur a donné le modèle.

lait, de la libre disposition des biens qui provenaient de sa dot ou des terres que Henri lui avait cédées; mais qu'au contraire elle devait les consacrer elle-même, graduellement, au soulagement des pauvres, ainsi qu'au payement de certaines dettes que son mari avait laissées [1].

Elle n'en devait pas moins y renoncer en esprit, ainsi qu'à tous les autres biens et à toutes les autres affections du monde, même les plus légitimes. Pour remporter ce triomphe non-seulement sur le monde, mais sur elle-même, la pieuse Élisabeth savait qu'il lui fallait plus que sa propre volonté, plus que l'exemple de son protecteur saint François, ou des autres âmes saintes qui avaient marché dans cette voie avant elle; elle savait qu'il lui fallait avant tout la grâce d'en haut, et elle la demanda à Dieu, avec une ferveur inaccoutumée, pendant plusieurs jours avant sa prise d'habit. Elle racontait à son amie Ysentrude qu'elle suppliait sans cesse le Seigneur de lui accorder trois dons : d'abord le mépris complet de toutes les choses temporelles; puis le courage de dédaigner les injures et les calomnies des hommes; enfin, et surtout, la diminution de l'amour excessif qu'elle portait à ses enfants [2]. Après avoir longtemps prié dans cette intention, elle vint un jour, resplendissant d'une joie qui n'était plus de cette terre, trouver ses compagnes et leur dit : « Le Seigneur « a exaucé ma prière; voici que toutes les richesses et tous « les biens du monde, que j'aimais jadis, ne sont plus que « comme de la boue à mes yeux [3]. Quant aux calomnies des

[1] Cum possessionibus etiam renuntiare vellet, retraxit eam pius et prudens magister, volens ut de his, quæ ratione dotis habere poterat, et mariti solverentur debita, et egenis eleemosyna largiretur. Theod. VI, 1. — Wadding, II, p. 208. — Vita Rhyt. § XXXII.

[2] Ut puerorum dilectionem et tolleret immoderatam... Déposition d'Ysentrude, ap. Dict. IV Ancill. p. 2022.

[3] Dominus audivit orationem meam. Et ecce omnes mundanæ posses-

« hommes, aux mensonges des méchants, au mépris que « j'inspire, je m'en sens toute fière et heureuse. Mes petits « enfants bien-aimés, les enfants de mon sein, que j'aimais « tant, que j'embrassais avec une si grande tendresse, eh « bien ! ces chers enfants eux-mêmes ne sont plus que des « étrangers pour moi ; j'en prends Dieu à témoin. C'est à lui « que je les offre, que je les confie ; qu'il en fasse sa sainte « volonté en tout. Je n'aime plus rien, plus aucune créature ; « je n'aime plus que mon Créateur [1]. »

Enflammée de cet héroïque amour, Élisabeth se crut assez bien disposée pour faire ses vœux et prendre l'habit consacré par ses glorieux modèles, saint François et sainte Claire. « Si je pouvais, » disait-elle, « trouver un habit plus pauvre « que celui de Claire, je le prendrais, pour me consoler de « ce que je ne puis entrer tout à fait dans son saint ordre ; « mais je n'en connais pas [2]. » Elle choisit pour cette cérémonie la chapelle qu'elle avait donnée aux Frères Mineurs, et le jour du vendredi saint [3]. C'était le jour où Jésus, dépouillé de tout pour l'amour de nous, fut attaché nu sur la croix, et où les autels, nus et dépouillés comme lui, rappellent aux fidèles la mémoire du sacrifice suprême ; c'était aussi le jour où Élisabeth voulait, à son tour, se dépouiller de tout et briser les derniers liens qui l'attachaient à la terre, afin de s'élancer plus légère, à la suite de l'époux de son âme, dans

siones... In calumniis quoque hominum et detractionibus malignorum, meique contemptu gratulor et delector. Theod. VI, 3.

[1] Ipsos etiam uteri mei dilectissimos parvulos, quos tenerrimo amplexu affectabam, jam velut alienos intueor, Deo teste ; ipsi eos obtuli et commisi, ipse de eis ordinet, et impleat suæ beneplacitum voluntatis... Nullam creaturam sed solum omnium diligo Creatorem. Ibid.

[2] Cod. Heidelb. p. 23.

[3] Probablement de l'année 1230 ; selon d'autres, 1229.

le chemin de la pauvreté et de la charité [1]. Ainsi donc en ce jour sacré elle vint, en présence de ses enfants, de ses amies et de plusieurs religieux franciscains [2], poser ses saintes mains sur la pierre nue de l'autel, et jurer de renoncer à sa propre volonté, à ses parents, à ses enfants, à ses alliés, à toutes les pompes et à toutes les joies de ce monde [3]. Pendant que maître Conrad célébrait la messe, le frère Burckhard, gardien des Frères Mineurs de la province de Hesse, qui la regardait comme sa fille et son amie spirituelle, lui coupa les cheveux, la revêtit de la tunique grise, et la ceignit du cordon, qui était la marque distinctive de l'ordre de Saint-François [4]. Elle conserva ce costume, allant en outre toujours nu-pieds jusqu'à sa mort [5]. A dater de ce moment, comme pour effacer toutes les marques de sa grandeur passée, elle fit substituer, sur le sceau dont elle se servait, la figure d'un Franciscain déchaussé, aux armoiries de sa famille et de son époux [6].

Guta, sa demoiselle d'honneur, qui avait été sa fidèle et

[1] Imitatrix Christi, ut nuda nudum paupertatis et caritatis gressibus sequeretur. Theod. l. c.

[2] Cod. Heidelb. f. 22.

[3] Ponens super nudum altare manus sacras, voluntati propriæ, parentibus, liberis et cognatis, omnibusque hujus mundi pompis renuntiavit. Theod. l. c.

[4] Frater Burchardus... ipsam tanquam filiam suam carissimam et amicam spiritualem feliciter totondit... Magistro Conrado missam celebrante eadem hora. Wadding, t. IV ex Man. Lov.

[5] Cod. Heidelb. p. 23. Ce narrateur contemporain ajoute que le roi de Hongrie Étienne, neveu de sainte Élisabeth, étant venu visiter un couvent à Strigonie, et ayant vu dans l'église un tableau où la sainte était représentée sans corde autour des reins, et avec des souliers, ordonna sur-le-champ de la faire repeindre avec une corde, et sans souliers. Nous verrons plus tard la grande influence que l'exemple d'Élisabeth exerça sur plusieurs princes et princesses de sa maison.

[6] Cod. Heidelb. cv, p. 23.

inséparable compagne depuis l'enfance, ne voulut point commencer maintenant à mener une vie différente de celle de sa chère maîtresse : elle prit en même temps l'habit du Tiers-Ordre, et renouvela solennellement le vœu de chasteté qu'elle avait fait quelques années auparavant, du vivant du duc Louis. Cette douce communauté de vie et d'intention assurait au moins à Élisabeth une consolation qu'elle se serait peut-être refusée, si elle en avait eu la conscience, et qui devait d'ailleurs ne lui être que trop tôt enlevée. Mais il lui fallut dès lors éloigner d'elle ses enfants, qu'elle se reprochait d'aimer avec tant de passion. Son fils Hermann, le premier-né, héritier des États de son père, et déjà âgé de six à sept ans, fut conduit au château de Creuzburg pour y rester sous bonne et sûre garde, jusqu'au moment où il pourrait prendre les rênes du gouvernement que son oncle tenait en attendant. Il est probable que le même lieu servit de résidence à sa fille aînée Sophie, déjà fiancée au jeune duc de Brabant. Sa seconde fille Sophie retourna à l'abbaye de Kitzingen, où elle devait prendre le voile, et où elle passa le reste de ses jours. La plus jeune de toutes, Gertrude, à peine âgée de deux ans, née depuis la mort de son père, fut envoyée au couvent des religieuses Prémontrées d'Altenberg, près de Wetzlar. Tout le monde s'étonna de ce que cette jeune princesse était placée dans une maison si pauvre et qui venait à peine d'être fondée, et l'on en fit de vifs reproches à Élisabeth; mais elle répondit que cela avait été convenu entre son mari et elle au moment de leurs adieux, et avant même la naissance de l'enfant : « C'est le ciel, » disait-elle, « qui nous a inspiré « de choisir ce monastère; car il veut que ma fille contribue à « l'avancement spirituel et temporel de cette sainte maison[1]. »

[1] Chronique manuscrite d'Altenberg, chez le prince de Solms à Braunfels,

Voilà donc son sacrifice accompli, son divorce avec la vie consommé, par un de ces efforts qui vont même au delà des prescriptions du devoir chrétien. Il ne lui reste plus rien à abdiquer, tout est mort pour elle dans le monde, et à vingt-deux ans elle peut dire, comme l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1].

C'est aussi là que le monde, et les princes de ce monde, qui l'avaient toujours poursuivie de leur haine, l'attendaient pour redoubler leurs attaques et leurs outrages. Ce ne fut plus qu'une voix chez les grands et les sages de ce temps-là pour insulter à cette épouse du Christ, et pour proclamer hautement sa folie[2]; et ils ne se trompaient pas, car elle avait compris et embrassé dans toute son étendue la folie de la Croix.

Ce qui se disait alors à la cour de Thuringe aura sans doute été bien souvent répété par beaucoup de ceux qui ont connu son histoire, et qui, tout en goûtant quelques frais et poétiques détails de ses premières années, auront été rebutés

citée par Justi Vorzeit, de 1823, p. 271. La prophétie de la sainte fut vérifiée ; car Gertrude, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus monastiques dans sa jeunesse, fut élue abbesse à vingt et un ans, et gouverna pendant cinquante ans avec une sagesse qui porta cette maison à un haut degré de prospérité. Elle y mourut en 1297. — L'abbaye d'Altenberg, située sur une hauteur qui domine la rive septentrionale de la Lahn, à une lieue de l'ancienne ville impériale de Wetzlar, sécularisée lors de la grande confiscation de 1803, sert aujourd'hui de résidence au prince de Solms-Braunfels. Ses bâtiments très-vastes, avec une grande église, sont conservés en entier : ils doivent dater de la fin du XVIIe siècle. Un très-beau parc de haute futaie les entoure. La tombe de l'abbesse Gertrude existe encore dans l'église, et en fort bon état.

[1] Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus. Gal. II, 20.

[2] A magnatibus terræ contumelias, blasphemias et magnum contemptum sustinebat... Frequenter multorum detractionibus, odiis, pressuris, invidiis et calumniis subjacebat. Dict. IV Ancill. p. 2028.

à cette crise décisive de sa vie. Quoi! se sera-t-on dit, si jeune encore, ayant tant de devoirs à remplir, tant de bonheur légitime à goûter, aller choisir une existence si extraordinaire! s'imposer des douleurs si superflues! se dérober au soin de ses enfants, à toutes les obligations de la vie! Et tant d'autres raisonnements futiles, dont est si riche cette sagesse profane, qui ne sait que calomnier tout ce qui est au-dessus de son égoïsme ou de sa faiblesse.

Chrétiens! telles ne seront pas nos pensées à la vue du triomphe de notre héroïne chrétienne. Parce que nous sommes trop faibles pour l'imiter et la suivre, nous ne serons pas assez aveugles pour ne pas l'admirer. Nous nous inclinerons avec un tendre respect devant ces secrets de l'amour divin, devant cette obéissance absolue aux solennelles paroles du Sauveur : *Celui qui vient à moi, et qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même encore son âme, celui-là ne saurait être mon disciple*[1].

Que le monde l'insulte et la méprise, il ne faut pas s'en étonner; car, comme le Christ, elle a vaincu le monde. Dans cette guerre qu'il déclare dès le berceau à l'âme rachetée par le sang d'un Dieu, elle a noblement combattu. De sa jeune main, elle a ramassé sans crainte le gant qu'il lui avait jeté. Elle a engagé la lutte, non pas retirée loin de lui et à l'abri de ses coups, mais vivant au milieu de ses attaques et de ses innombrables piéges. A un âge où les yeux de l'âme, à peine entr'ouverts, rendent excusables tant de fautes, elle a déjà confondu toutes ses fausses hontes, tous ses préjugés, tous ses mensonges. Elle a dénié ses droits sur elle, désobéi à ses

[1] Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. S. Luc, XIV, 26.

lois, bravé ses calomnies, méprisé ses mépris. Elle l'a vaincu partout et toujours; vaincu dans l'éclat des richesses et la pompe des cours, comme dans l'amertume de la faim et de la misère; vaincu dans les plus douces et les plus légitimes affections du cœur, comme dans ses plus dures épreuves, dans l'abandon, la solitude, la mort. Ni le lien conjugal, ni le sein maternel, ni la réputation, ce dernier bien terrestre, elle n'a rien épargné en elle. Et si maintenant elle se retire loin de son ennemi, c'est que, victorieuse, elle a fini son combat. Descendue tout enfant dans le champ de bataille, elle ne le quitte qu'après avoir terrassé et immolé son adversaire. Maintenant qu'elle a foulé aux pieds le serpent confondu, qu'il lui soit donc permis de déposer les armes, et d'aller attendre, au sein des mystérieuses joies de la pauvreté et de l'obéissance, le jour du triomphe éternel!

CHAPITRE XXIV

DE LA GRANDE PAUVRETÉ OU VÉCUT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH; ET COMMENT ELLE REDOUBLA D'HUMILITÉ ET DE MISÉRICORDE ENVERS TOUS LES HOMMES.

> Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem.
>
> PROV. XXXI, 19, 20.
>
> Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.
>
> S. MATTH. V, 40.
>
> Elegi abjectus esse.
>
> PS. LXXXIII, 11.

Élisabeth, restée seule avec son Dieu [1], voulut que la pauvreté volontaire qu'elle s'était imposée fût aussi réelle et aussi complète que possible; elle voulut que tout dans sa vie fût d'accord avec la hutte de bois et de terre qu'elle avait choisie pour demeure. Elle consacra donc tous les revenus, sans exception, dont maître Conrad l'avait forcée de garder la propriété nominale, au soulagement des pauvres et à des institutions charitables. N'ayant pu obtenir de son confesseur la permission de mendier son pain, elle résolut de gagner sa vie par le travail de ses mains [2]. Pour cela, elle ne pouvait

[1] Paupercula Elisabeth sola Deo soli derelicta. Theod. VI, 7.

[2] Victum manuum opere velut quæstuaria quærere. Id.

que filer; encore ne savait-elle pas filer le lin, mais seulement la laine[1]. Elle se faisait envoyer, du monastère d'Altenberg, la laine qu'elle mettait en œuvre, et qu'elle renvoyait toute filée aux religieuses : celles-ci lui remboursaient en argent la valeur de son travail, et souvent sans une équité parfaite[2]. Elle, au contraire, mettait un scrupule extrême à l'accomplissement de son travail. Un jour qu'elle avait reçu d'avance le payement d'une certaine quantité de laine qu'elle devait filer, maître Conrad lui fit dire de venir avec lui de Marbourg à Eisenach : voyant qu'elle ne pouvait achever entièrement sa tâche, elle renvoya au couvent le peu de laine qu'il lui restait à filer, avec un denier de Cologne, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir gagné plus qu'elle n'avait mérité[3]. Elle travaillait du reste avec tant d'ardeur, que même lorsque son extrême faiblesse et ses fréquentes maladies l'obligeaient de rester au lit, elle ne cessait pas d'y filer. Ses compagnes lui arrachaient la quenouille des mains, afin qu'elle pût se ménager; mais alors, pour ne pas rester oisive, elle épluchait et préparait la laine pour la prochaine fois[4]. Elle déduisait, du faible produit de ses fatigues, de quoi faire quelques humbles offrandes à l'Église; et avec le reste elle pourvoyait à sa chétive nourriture. Rien de plus grossier, de plus insipide que ses aliments. Si on lui offrait quelque mets savoureux ou délicat, elle s'empressait de le porter aux pauvres de son hospice, sans en goûter jamais. Cependant elle

[1] Linum quidem fusare nesciebat. Lanam vero... Id.

[2] Minus accipiens, quam debuit. Id.

[3] Remisit unum denarium coloniensem cum lana aliquanta quam non filaverat, ne super debitum et eo quod labore non meruerat, quicquam haberet. Déposition d'Irmengarde. Dict. IV Ancill. p. 2027.

[4] Sæpius debilis et infirma, lectoque jacens, lanam fusabat, quandoque colum de manibus illius ut sibi parceret ancilla rapiebat... Lanam ad futuros labores trahendo et dissipando manibus præparabat. Ibid.

ne méprisait pas les conseils de la prudence chrétienne à ce sujet, et demandait à son médecin de lui indiquer exactement la limite possible de son abstinence, de peur qu'en l'exagérant elle ne s'attirât des infirmités illégitimes, qui la rendraient incapable de bien servir Dieu, et dont il lui demanderait un compte sévère[1] : elle était d'ailleurs très-souvent malade. Elle ne mangeait le plus souvent que des légumes les plus ordinaires, cuits dans l'eau pure et sans sel. Elle les préparait elle-même tant bien que mal[2]. Pendant qu'elle était ainsi livrée aux travaux de son petit ménage, elle ne cessait d'élever son âme et même ses yeux vers Dieu, dans la prière ou la méditation; et souvent, quand elle restait seule auprès du feu où cuisaient ses modestes aliments, ou quand elle s'en rapprochait pour se réchauffer, elle se laissait tellement absorber par la contemplation, que des étincelles ou des charbons tombaient sur ses pauvres vêtements, et les brûlaient sans qu'elle s'en aperçût, quoique ses campagnes, en rentrant, fussent suffoquées par l'odeur de l'étoffe brûlée[3].

Ses vêtements répondaient du reste à sa nourriture : elle portait une robe d'un gros drap non teint, dont les paysans et les pauvres seuls se servaient[4]. Cette robe, toute déchirée,

[1] Adeo circumspecta fuit, quod medicum ad hoc quærebat, ut eam sic diætaret, ne forsan nimis sibi detraheret et de subtractione indebita infirmitatem incurreret, per quam divino obsequio se subtraheret, et sic de nimia abstinentia Domino redderet rationem. Ibid. 2029.

[2] Cibos cum ancillis præparabat insipidos et insulsos ut sciebat... Leguminibus vel communibus oleribus sæpe in simplici aqua decoctis contenta erat. Theod. l. c. Déposition d'Irmengarde.

[3] Accidet multocius... ipsa manuum laboribus intendente, vel orationi instante... cum solitaria erat, ut flamma vel scintilla vestiunculas ejus attingens enormiter læderet, ea non advertente adustionem, donec ex ancillis rediret odorem ignis per sensum et olfactum suffocaret. Ibid.

[4] Vestis vilis et aspera. Theod. l. c. Eyn ermilichis kleid von ungeferwetin tuche und grob. Rothe.

surtout aux manches, était rapiécée avec des morceaux de différentes couleurs, et serrée autour de sa taille par une grosse corde. Son manteau, de la même étoffe que sa robe, étant devenu trop court, elle le rallongea avec une pièce d'une autre couleur[1]. Elle ramassait partout où elle en trouvait des morceaux de drap de toutes sortes de couleurs, avec lesquels elle raccommodait, de ses propres mains, les déchirures et les brûlures de ses habits, en travaillant de son mieux; mais elle ne savait pas bien coudre[2]. Elle ne craignait pas de sortir dans ce costume; ce qui enracinait d'autant plus l'opinion que les hommes profanes avaient conçue de sa folie, mais ce qui la faisait regarder par quelques âmes pieuses comme une seconde sainte Claire[3]. Elle se dépouillait même sans cesse de ces grossiers vêtements pour les donner aux pauvres, et restait à peine couverte; ce qui l'obligeait, dans les grands froids de l'hiver, à demeurer près de son petit foyer[4]; ou bien elle se cachait dans son lit entre deux matelas, sans toutefois s'en couvrir, et disait : « Me voici cou« chée comme dans mon cercueil. » Et cette nouvelle tribulation était pour elle une source de joie nouvelle[5].

[1] Tunica repetiata maxime in manicis, succincta chorduia satis rudi... Wadding, II, 218, ex MS. Lovan. Tunicæ rapiuras alierius coloris panno habuit emendatas... Pallium allerius coloris panno prolongatum. Theod. l. c. ex Dicl. IV Ancill.

[2] Panniculos viles et abjectos cujusque coloris et undecunque collectos... Propriis manibus, ut poterat, jacturam incendii iaris coquinæ restaurabat, veteresque scissuras... acu imperita... Ibid. — Confirmé par le témoignage de frère Gérard, provincial des Franciscains, qui allait souvent la voir, et qui déposa de tous ces faits. Wadding, 1229, n° 7.

[3] Cod. Heldelb., p. 22.

[4] Propter vestium penuriam algida, quia sibi eas subtrahens dederat pauperibus, igniculo appropriaret. Dict. IV Ancill. p. 2030.

[5] Inter duas culcitras, super neutrum tamen jacens, se celabat, et his verbis dicebat : Ego jaceo quasi in sarcophago; et erat gaudens in tribulatione. Ibid. 2028.

Au milieu de toutes ces privations, elle ne perdait rien de l'aménité de son caractère, ni de l'affabilité, de la bonté extrême et universelle qui l'avaient toujours distinguée. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait toujours préféré la société des pauvres et des humbles à toute autre; et maintenant, retirée dans sa pieuse solitude, elle témoignait, non-seulement aux demoiselles d'honneur qui avaient voulu s'y associer, mais encore aux servantes que maître Conrad lui avait assignées, une tendre et douce cordialité. Elle ne voulut jamais qu'aucune d'elles, de quelque basse extraction qu'elle pût être, lui donnât aucun titre d'honneur, ou l'appelât autrement que par son nom de baptême, *Élisabeth* tout court, et en la tutoyant, comme si elle eût été leur égale ou leur inférieure [1]. Elle cherchait à les servir elle-même, plutôt qu'à en être servie. Cette fille de roi se plaisait à laver et à nettoyer, au lieu d'elles, la vaisselle et les ustensiles de son ménage. Afin de pouvoir se livrer en toute liberté à cette œuvre servile aux yeux des hommes, mais ennoblie aux yeux de Dieu par une humilité sublime, elle trouvait moyen d'éloigner ses servantes, en les chargeant de quelque commission au dehors. Quand elles rentraient, elles trouvaient que leur maîtresse avait fait tout leur ouvrage [2]. Après avoir préparé son repas avec elles, comme nous l'avons vu, elle les faisait manger à table à côté d'elle, et souvent dans sa propre assiette [3]. L'une d'elles, nommée Irmengarde, qui a raconté tous ces détails aux juges ecclésiastiques, confondue par tant

[1] Simplici suo nomine tantum, sicut coæquales vel inferiores consueverant vocitari. Theod. VI, 9. Tantum numero singulari : Tu, Elyzabeth. Dict. IV Ancill. p. 2029.

[2] Suis subserviens ollas, scutellas lavabat, patellas cæteraque vasa coquinaria mundabat suis manibus... ancillulas eo tempore de domo emittebat : quæ regressæ ipsam id agere vel egisse invenerunt. Theod. VI, 10.

[3] De sua scutella. Theod.

d'humilité de la part d'une princesse naguère si puissante, lui dit un jour : « Il est vrai, madame, que vous vous donnez « de très-grands mérites par votre conduite envers nous; « mais vous oubliez le danger que vous nous faites courir, « celui de nous gonfler d'orgueil, en nous faisant manger « avec vous et nous asseoir à vos côtés [1]. » A quoi la duchesse répondit : « Ah! puisqu'il en est ainsi, il faut que tu viennes « t'asseoir sur mes genoux; » et aussitôt elle la prit entre ses bras, et la fit asseoir comme elle l'avait dit [2].

Sa patience et sa charité étaient à toute épreuve : rien ne pouvait l'irriter, ni lui arracher une marque de mécontentement. Elle parlait souvent et longuement avec ses compagnes; la céleste douceur et la gaieté de son cœur débordaient dans ces entretiens intimes, qui n'en étaient pas moins profitables au salut de celles qui l'écoutaient [3]. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on prononçât devant elle des paroles vaines et légères, ou bien empreintes de colère et d'impatience; elle les interrompait toujours : « Eh bien! disait-elle, où est donc « le Seigneur maintenant? » et elle reprenait les coupables avec une autorité pleine de grâce et de douceur [4].

Au milieu de cette vie, en apparence si dure et si humiliante, mais si glorieuse devant Dieu et si féconde en ineffables jouissances pour celle qui s'était donnée à lui tout entière, Élisabeth ne pouvait oublier ce qui était à ses yeux, après le soin

[1] Tu, domina, in nobis tuum meritum cumulas, nostrumque periculum perpendere dissimulas ; quæ intumescere possumus, quod una tecum comedimus, et in tuo latere residemus. Dict. IV Ancill.

[2] Ad hæc ancilla ancillarum Christi : Ecce, inquit, oportet te in sinu meo sedere. Theod. l. c.

[3] Sermonibus affluens dulcibus et jucundis, et nihilominus utilitate fecundis. Ibid.

[4] Gratiosa auctoritate castigavit, dicens : *Ubi nunc Dominus?* Ibid. — Selon saint Bonaventure, *Ubi non est Dominus?*

du salut de son âme, le premier et l'unique intérêt de sa vie terrestre, le soulagement de ses frères affligés et pauvres. Ayant tout brisé, tout sacrifié pour trouver plus sûrement Jésus dans le ciel, elle ne pouvait négliger ses membres souffrants et épars sur la terre. Il ne lui suffisait pas d'avoir abandonné aux pauvres la jouissance exclusive de son patrimoine, au point de ne s'être pas même réservé de quoi subvenir aux premières nécessités de sa propre vie, ce qui avait obligé son directeur à imposer un frein à sa prodigalité [1]; il lui fallait encore, comme dans ses plus jeunes années, s'associer en tout aux maux des malheureux, panser elle-même les plaies de leur corps et de leur âme. A peine arrivée à Marbourg, son premier soin fut d'y faire construire un hôpital; elle le consacra à la mémoire de saint François d'Assise, d'après l'injonction du pape Grégoire IX. Ce pontife, qui venait de canoniser l'homme séraphique, crut devoir, à l'occasion de la translation de son corps, envoyer à sa royale et intrépide imitatrice un présent encore plus précieux que ce pauvre manteau qu'elle avait reçu naguère avec tant de reconnaissance : ce furent quelques gouttes du sang qui s'était échappé de son flanc, lorsqu'il reçut du ciel l'impression des divins stigmates [2]. Élisabeth reçut ce don sacré avec le même esprit qui avait inspiré au pape de le lui accorder, comme un gage nouveau de son alliance et de son affection pour celui de tous les hommes qui avait su, jusqu'alors, suivre de plus près le Sauveur du monde [3]. Elle ne crut pas

[1] Nimiam ei effusionem et prodigiam interdixit, eo quod nihil prorsus retineret, quin pauperibus erogaret. Theod. VII, 4. Quia nihil sibi retinuit in proprias necessitates... Quod illa ori proprio subtraheret, tantum quod deficeret ut aliis erogaret. Dict. IV Ancill. p. 2023.

[2] Wadding, II, 216.

[3] Ut strictius confederaret amicitiam, cultum et studium, etc. Ibid.

pouvoir mieux honorer cette sainte relique, qu'en la déposant dans l'asile des humaines misères auxquelles elle allait consacrer le reste de ses jours. Dès que cet hôpital fut achevé, elle y plaça le plus grand nombre possible de ses pauvres malades. Puis, chaque jour, accompagnée de ses deux fidèles amies et sœurs en religion, Guta et Ysentrude, elle y allait passer de longues heures à les panser, à les soigner, à leur administrer les remèdes prescrits, surtout à les consoler par les plus affectueuses exhortations, adaptées au genre de souffrance et à l'état spirituel de chaque malade[1]. Ce n'était plus seulement à l'instinct charitable de son âme, au besoin impérieux de soulager les maux de ses frères, qu'elle paraissait obéir; mais, comme si elle avait voulu chercher dans ces œuvres de miséricorde un dernier moyen d'immoler cette chair qu'elle avait déjà tant de fois vaincue, elle les transformait en mortifications et en austérités d'un genre nouveau et redoutable, et on ne peut savoir ce qui l'emportait le plus dans son cœur, ou de l'amour de son prochain, ou de la haine de ce corps de péché qui, seul, la séparait encore de son divin Sauveur. Elle n'était pas seulement la consolatrice des pauvres, elle devenait encore leur servante, et aucun service ne lui semblait trop rebutant, trop dur, trop vil; car chacun d'eux était pour elle la vivante image de l'époux céleste de son âme. Ceux des malades qui étaient le plus faits pour inspirer le dégoût, qui éloignaient et révoltaient tout le monde, devenaient aussitôt l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse, et recevaient de ses royales mains les soins les plus rebutants. Elle les caressait avec une douce familiarité; elle baisait leurs ulcères et leurs affreuses plaies. De mémoire d'homme, on n'avait vu remporter un si merveilleux triom-

[1] Vita Rhyt. § xxxii.

phe sur toutes les répugnances des sens, ni unir à ce point l'ardeur et la persévérance dans la pratique du plus humble dévouement. Chacun restait stupéfait au spectacle d'une vie pareille, choisie de plein gré par une fille de roi, à peine âgée de vingt-deux ans, et dont l'histoire des saints elle-même n'offrait pas jusqu'alors d'exemple; mais l'esprit d'en haut lui avait inspiré dans toute son énergie cette sainte violence à qui le ciel a été promis [1].

De pareilles pratiques étaient loin de lui attirer une sympathie ou une approbation universelles, et il y avait même des personnes pieuses qui trouvaient qu'elle allait trop loin; mais elle savait trop bien se vaincre elle-même pour reculer devant l'opinion des hommes [2]. Un jour, en allant à l'église, elle rencontra un pauvre mendiant qu'elle ramena chez elle, et dont elle voulut aussitôt laver les pieds et les mains. Cette fois, cependant, cette occupation lui inspira un tel dégoût, qu'elle en frissonna; mais aussitôt, pour se dompter, elle se dit à elle-même : « Ah ! vilain sac, cela te dégoûte ; sache « que c'est une boisson très-sainte. » Et en disant ces mots, elle but l'eau dont elle venait de se servir, puis elle dit : « O mon Seigneur ! quand vous étiez sur votre sainte croix, « vous avez bien bu le vinaigre et le fiel ; je ne suis pas digne « d'une telle boisson ; aidez-moi à devenir meilleure [3]. »

[1] Circa horridos et fœtidos et omnibus abominatos miseros inaudita a sæculis et stupenda ferebatur sancti Spiritus vehementia, et incredibili et miranda commanendi, contractandi, procurandique studiosissima diligentia... Nulla scriptura loquitur sanctorum quemquam tanta sedulitate tantaque familiaritate sordidissimorum infirmorum immunditias obsequiosis manibus contractasse, tamque indefesso corde omnibus misericordiæ operibus usque ad mortem insudasse. Theod. l. VII, c. 5.

[2] Apud quosdam autem pios reprehensibilis apparuit, nunc autem tanquam sol resplendet. Ibid.

[3] Do gieng es so unsauber dass es ir grauwet... O du unreiner sack widers-

Les lépreux, qui étaient surtout un objet d'horreur pour la plupart des hommes, à cause de la contagion si facile de leur affreuse maladie, étaient par cette raison même ceux qu'elle chérissait et qu'elle soignait le plus. Elle les lavait et les baignait elle-même, découpait des rideaux et d'autres étoffes précieuses pour avoir de quoi les essuyer et les envelopper à la sortie du bain [1]; elle faisait elle-même leurs lits, les couchait et les couvrait de son mieux [2]. « Oh! que nous « sommes heureuses, » disait-elle un jour à ses suivantes, « de pouvoir ainsi laver et vêtir Notre-Seigneur! » A quoi l'une d'elles répondit : « Il se peut que vous, Madame, vous « vous trouviez bien avec ces gens; mais je ne sais trop si « cela convient autant à d'autres [3]. » Cependant maître Conrad trouva que sa charité l'entraînait au delà des bornes de la prudence chrétienne, et il lui interdit de toucher et de baiser les ulcères des lépreux et des autres malades, de peur qu'elle ne gagnât elle-même leur maladie [4]; mais cette précaution manqua son but, car le chagrin que lui firent éprouver cette défense et la contrainte imposée à la compassion impétueuse de son cœur, fut tellement violent, qu'elle en tomba gravement malade [5].

Ce n'était pas, du reste, aux seuls maux physiques de ses frères que cette ardente disciple du Christ bornait sa compas-

teet es dir? es ist gar ein heyliger gschmack... Herr du tranckest an den heyligen creutz essich und gallen... Passional, f. 60.

[1] Leprosos et alios sordidos balneis lavabai... Velum lineum, quo domus consueverat ornari, rupit, et linteamina pauperibus balneatis stravit. Dict. IV Ancill. p. 2027.

[2] Balneatis sternebat, in lectos deponebat et tegebat. Theod. l. c.

[3] Quam bene nobis est quod Dominum nostrum sic balneis lavamus et tegimus!... Tibi, Domina, bene est cum istis: nescio si aliis ita est. Theod. l. c.

[4] A tactu et deosculatione ulcerum prohibebat. Id. — Timens nobilem ejus teneritatem infici vel corrumpi. Dict. IV Ancill. p. 2023.

[5] Cœpit infirmari nimio misericordiæ et compassionis motu perturbata. Ib.

sion et ses bienfaits : elle ne perdait jamais de vue la santé de leurs âmes et les remèdes spirituels. Elle mêlait aux tendres soins qu'elle leur rendait de pieuses et fréquentes exhortations ; elle veillait scrupuleusement à ce que les pauvres fissent baptiser leurs enfants le plus tôt possible, à ce que tous ses malades demandassent et reçussent les sacrements, non-seulement à leur dernière heure, mais dès leur entrée à l'hospice. Quoique son exemple dût ajouter tant de force à ses paroles, elle trouvait souvent de la résistance dans ces âmes aigries par le malheur, ou attiédies par un long éloignement des secours offerts par l'Église. Elle savait alors unir l'énergie du zèle chrétien à sa douceur habituelle[1]. Un jour, entre autres, un aveugle malade se présenta à l'hôpital, en demandant à y être reçu. Élisabeth se trouvait justement devant la porte avec maître Conrad[2] : elle consentit avec joie à son admission, à condition qu'il commencerait par guérir sa maladie intérieure en s'approchant du tribunal de la pénitence[3]. Mais l'aveugle, impatienté par son mal et par cette exhortation, se mit à jurer et à blasphémer, en traitant ces coutumes de superstitieuses[4]. Élisabeth, indignée, le reprit avec tant de véhémence, qu'il en fut subitement touché de contrition, et que, s'étant agenouillé, il se confessa sur-le-champ à maître Conrad.

Elle était loin de renfermer sa charité dans l'enceinte de cet hôpital, qui était son séjour favori : elle allait avec ses suivantes visiter les huttes de tous les pauvres de Marbourg

[1] Ibid. Theod. l. c.

[2] Contigit præ foribus adesse cum magistro Conrado Elisabetham... Wadding, II, 220.

[3] Modo prius ageret de animæ languore curando per confessionis sacramentum. Id.

[4] Superstitiosas has recipiendorum dicere conditiones... Ibid.

et des environs, et faisait porter en même temps de la viande, du pain, de la farine et d'autres objets [1], qu'elle distribuait elle-même aux malheureux. Elle pénétrait avec un touchant intérêt dans tous les détails de leurs tristes réduits, et examinait soigneusement leurs habits et leurs lits, afin de pouvoir subvenir à tout ce qui leur manquait [2]. Elle distribuait entre eux le produit de tous ses bijoux, de ses bagues, de ses voiles de soie, et de tous les ornements mondains qui lui étaient restés, et qu'elle avait fait vendre secrètement [3]. Là, aussi, elle se montrait empressée de leur rendre les services les plus intimes, de prévenir jusqu'à leurs moindres désirs [4]. Un jour d'hiver, par une très-forte gelée, un pauvre malade eut la fantaisie d'avoir du poisson; elle courut aussitôt à une fontaine voisine, en invoquant le secours de son pourvoyeur divin : « Seigneur Jésus-Christ, dit-elle, si vous le voulez « bien, donnez-moi du poisson pour votre pauvre malade. » Ayant ensuite puisé de l'eau, elle y trouva un gros poisson qu'elle se hâta de rapporter à son patient [5].

Quand elle rencontrait dans ses courses bienfaisantes quelques pauvres dont la misère, la faiblesse ou les souffrances lui paraissaient dignes d'une compassion tout à fait spéciale, ou que leur dévotion rendait d'autant plus sacrés à ses yeux, elle les faisait venir non-seulement à son hôpital, mais à sa propre et chétive demeure, s'y consacrait entièrement à leur

[1] Panes, carnes, farinam, aliaque victui necessaria. Ib. vi, 10.

[2] Diligenter lectos et vestes eorum respiciens visitabat. id. ibid.

[3] Occulte aureos annulos, pepla serica, aliaque xenia secularia vendendo... Ibid.

[4] Quidquid desiderabant pauperes, studiose providebat. Déposition d'Irmengarde; Dict. iv Anc. p. 2027.

[5] Do lz sere gefroren waz... Herre Jhesu Christe ist iz din wille so gip mir vische dime siechen. Herm. Fritzi. — Procuratorem suum invocans Dominum Jesum Christum. Theod. VI, 4.

service, et les faisait manger à sa table. Conrad lui fit des remontrances à cet égard, mais elle lui répondit : « Oh ! non, « mon cher maître, laissez-les-moi : songez à mon ancienne « vie passée dans l'orgueil du monde; il faut guérir le mal « par son contraire : il me faut vivre maintenant avec les « humbles. Cette société me donne des grâces nombreuses. « Laissez-moi donc en jouir [1]. »

Elle prit entre autres chez elle un petit garçon, orphelin de père et de mère, paralytique de naissance, borgne, et, en outre, malade d'un flux de sang continuel. Ce pauvre être, abandonné et accablé de tant de misères, trouva en elle plus qu'une mère ; elle passait les nuits entières à le veiller et à lui rendre les services les plus rebutants, en le comblant de caresses et en le consolant par les plus tendres paroles [2]. Il mourut, et elle le remplaça aussitôt par une jeune fille que la lèpre avait atteinte et défigurée de la manière la plus horrible, au point que dans l'hôpital personne n'osait l'approcher, ni même la regarder de loin [3]. Élisabeth, au contraire, dès qu'elle la vit, vint près d'elle avec une pieuse vénération, comme si c'était le Seigneur lui-même qui se fût montré à elle sous ce voile de douleurs, et on vit la princesse, s'agenouillant devant la lépreuse, dénouer ses souliers et se mettre en devoir de la

[1] Do sprach sie : Eia liebe nein
Wizzel daz mir ir gemein, etc.
Dy lat nicht alsus triben.
Cod. Argent. p. 201.

Dixit sibi necesse esse, taliter contraria contrariis curare. Ep. Conr. ad Papam.

[2] Quandoque sex vicibus, vel pluries, ad hujus ægritudinis requisita, brachiis sanctis noctibus deferens, suis manibus sordes abluebat. Theod. VI, 10. Eidem blandiendo loquebatur. Dict. IV Ancill. p. 2027.

[3] Quamdam fetidissimam leprosam et plenam ulceribus et sanie... quam quilibet a longe videre abhorruit. Déposition d'Irmengarde. 2027.

déchausser, malgré la résistance de l'enfant [1]. Après, elle lava et pansa ses ulcères, lui donna tous les médicaments prescrits, lui coupa les ongles des pieds et des mains, et l'entoura de soins si affectueux et si bienfaisants, que bientôt l'état de cette infortunée s'améliora. Après l'avoir fait transporter chez elle, Élisabeth faisait elle-même son lit et passait à ses côtés de longues heures, pendant lesquelles elle cherchait à la distraire en jouant avec elle, et à la consoler par des paroles pleines de douceur et de tendresse [2]. Cependant maître Conrad ayant appris cette conduite de sa pénitente, éloigna d'elle la jeune lépreuse, de peur qu'elle ne fût atteinte de la contagion, et même lui imposa, pour cet excès de zèle, une pénitence tellement sévère, qu'il crut devoir en témoigner plus tard son repentir au pape [3].

Mais Élisabeth, dont rien ne pouvait décourager l'infatigable ardeur, recueillit aussitôt après chez elle un jeune enfant atteint d'une maladie presque aussi révoltante que la lèpre, et qu'elle soignait et traitait avec une adresse et une expérience que la charité, cette science suprême, avait seule pu lui donner [4]. Elle le garda auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Toutefois, les lépreux continuaient toujours à être l'objet de sa prédilection et en quelque sorte de son envie, puisque c'était, de toutes les misères humaines, celle qui pouvait le mieux détacher ses victimes de la vie. Frère Gérard, provin-

[1] Se prosternens coram illa, corriglas calceamentorum ejus solvit, et voluit tollere calceos ejus ; sed non permisit. Ibid.

[2] Lavabat, tegebat et medicamentis fovebat... Ungues manuum et pedum præcidit... Jucundabatur plurimum cum ea, et stravit lectum ejus et dulcissime illi pauperculæ loquebatur, et consolabatur eam. Ibid.

[3] Quo percepto (parcat mihi Dominus) quod verebar, eam inde infici, gravissime castigavi. Ep. Conr. ad Papam, p. 113.

[4] Ejus in lavando et medicando, nescio a quo didicerit, curam gessit. Ep. Conrad.

... des Franciscains d'Allemagne, qui était, après maître Conrad, le confident le plus intime de ses pieuses pensées, étant un jour venu lui rendre visite, elle se mit à parler longuement avec lui de la sainte pauvreté, et, vers la fin de leur entretien, elle s'écria : « Ah ! mon père, ce que je voudrais « avant tout et du fond de mon cœur, ce serait d'être traitée « en tout comme une lépreuse ordinaire. Je voudrais qu'on « fît pour moi comme on fait pour ces pauvres gens, une « petite hutte de paille et de foin, et que l'on y suspendît « devant la porte un linge, pour avertir les passants, avec un « tronc, afin qu'on pût y jeter quelque aumône [1]. » A ces mots, elle perdit connaissance et tomba dans une sorte d'extase, pendant laquelle le père provincial, qui la soulevait entre ses bras, lui entendit chanter des hymnes sacrés [2]; après quoi elle revint à elle.

Qu'il nous soit permis, pour expliquer cette prodigieuse parole de notre Sainte, d'introduire ici, dans notre récit, quelques détails sur la manière dont la lèpre et les infortunés qui en étaient atteints furent envisagés pendant les siècles catholiques [3]. Dans ces temps de foi universelle, la religion pouvait lutter de front avec tous les maux de la société, dont elle était la souveraine absolue; et à cette misère suprême elle avait opposé tous les adoucissements que la foi et la piété

[1] Sy rette mit ime von der heilgen armut und sprach : Ich beger von allem hertzen... als eine andern ussetzigen menschen... Cod. Heidelb. p. 31. C'était dans des huttes de cette sorte, commo on le verra plus loin, qu'on renfermait avec une certaine solennité religieuse les lépreux dont la guérison était reconnue impossible.

[2] Cod. Heid.

[3] Nous les devons pour la plupart à l'excellent ouvrage de M. Clément Brentano, sur les *Sœurs de Charité*, où l'on trouve une foule de renseignements précieux sur la charité catholique de toutes les époques.

savent enfanter dans les âmes chrétiennes. Ne pouvant anéantir les déplorables résultats matériels de ce mal, elle avait su au moins détruire la réprobation morale qui pouvait s'attacher à ses malheureuses victimes ; elle les avait revêtues d'une sorte de consécration pieuse, et les avait constituées comme les représentants et les pontifes de ce poids d'humaines douleurs que Jésus-Christ était venu soulever, et que tous les enfants de son Église ont pour premier devoir d'alléger chez leurs frères. La lèpre avait donc, à cette époque, quelque chose de sacré aux yeux de l'Église et des fidèles : c'était un don de Dieu [1], une distinction spéciale, une marque, pour ainsi dire, de l'attention divine. Les annales de Normandie racontent qu'un chevalier de très-illustre lignée, Raoul Fitz-Giroie, l'un des preux du temps de Guillaume le Conquérant, s'étant fait moine, demanda humblement à Dieu, comme une grâce particulière, d'être frappé d'une lèpre incurable, afin de racheter ainsi ses péchés, et qu'il fut exaucé [2]. La main de Dieu, du Dieu toujours juste et miséricordieux, avait touché un chrétien, l'avait frappé d'une manière mystérieuse, et inaccessible à la science humaine ; dès lors il y avait quelque chose de vénérable dans son mal. La solitude, la réflexion, la retraite auprès de Dieu seul, devenaient une nécessité pour le lépreux ; mais l'amour et les prières de ses frères le suivaient dans son isolement. L'Église avait su concilier la plus tendre sollicitude pour ces rejetons infortunés de son sein [3], avec les

[1] C'est l'expression dont on se sert dans les actes publics relatifs aux lépreux, jusqu'au milieu du seizième siècle. En 1541, maître Henri, organiste de Coblentz, pria le conseil de la ville d'accorder une place à l'hospice à son fils, *à qui Dieu tout-puissant a fait présent de la lèpre.* « Somit dem Uszsatz von Gott dem almechtigen begabt. » Voyez d'autres exemples dans Brentano, p. 131, etc.

[2] Orderic Vital, l. III, p. 29, 70 ; éd. Leprévost.

[3] On trouve dans le cartulaire de l'abbaye de la Couture, au Mans, une

mesures exigées par le salut de tous, pour empêcher la contagion de s'étendre. Peut-être n'y a-t-il rien, dans sa liturgie, de plus touchant ni de plus solennel à la fois que le cérémonial dit *separatio leprosorum*, avec lequel on procédait à la séquestration de celui que Dieu avait frappé, dans les lieux où il n'y avait pas d'hospice spécialement consacré aux lépreux. On célébrait en sa présence la messe des morts; puis, après avoir béni tous les ustensiles qui devaient lui servir dans sa solitude, et après que chaque assistant lui eût donné son aumône, le clergé, précédé de la croix, et accompagné de tous les fidèles, le conduisait à une hutte isolée qu'on lui assignait pour demeure. Sur le toit de cette hutte le prêtre plaçait de la terre du cimetière, en disant : *Sis mortuus mundo, vivens iterum Deo!* « Meurs au monde, et renais à Dieu ! » Le prêtre lui adressait ensuite un discours consolateur, où il lui faisait entrevoir les joies du paradis et sa communauté spirituelle avec l'Église, dont les prières lui étaient acquises dans sa solitude plus encore qu'auparavant. Puis il plantait une croix de bois devant la porte de la hutte, y suspendait un tronc pour recevoir l'aumône des passants; et tout le monde s'éloignait. A Pâques seulement, les lépreux pouvaient sortir de leurs tombeaux, comme le Christ lui-même, et entrer pendant quelques jours dans les villes et villages, pour participer à la joie universelle de la chrétienté. Quand ils mouraient ainsi isolés, on célébrait leurs funérailles avec l'office des *Confesseurs non Pontifes*.

La pensée de l'Église avait été comprise par tous ses enfants. Les lépreux avaient reçu du peuple les noms les plus

bulle adressée directement par le pape Clément III, en 1189, à ses chers fils les lépreux de Sablé, *dilectis filiis leprosis de Sabolio*, où il leur accorde un cimetière à Solesmes, malgré l'opposition de l'abbé de la Couture, duquel dépendait le prieuré de Solesmes.

doux et les plus consolants; on les appelait *les malades de Dieu, les chers pauvres de Dieu, les bonnes gens*. On aimait à se rappeler que Jésus lui-même avait été désigné par l'Esprit-Saint comme un lépreux: *Et nos putavimus eum quasi leprosum*[1]; qu'il avait eu un lépreux pour hôte, lorsque sainte Marie-Madeleine vint lui oindre les pieds; qu'il avait choisi le lépreux Lazare pour symbole de l'âme élue; qu'il avait souvent pris lui-même cette forme pour apparaître à ses saints sur la terre[2]. En outre, c'était par suite des pèlerinages en Terre Sainte et des croisades, que la lèpre s'était le plus répandue en Europe; et cette origine ajoutait à son caractère sacré. Un ordre de chevalerie, celui de Saint-Lazare, avait été fondé à Jérusalem pour se consacrer exclusivement au soin des lépreux, et avait un lépreux pour grand maître[3]; et un ordre de femmes s'était voué au même but dans la même ville, à l'hospice Saint-Jean-l'Aumônier. Lorsque l'évêque Hugues de Lincoln, Franc-Comtois de naissance, et chartreux de religion, disait la messe, il admettait les lépreux au baiser de paix; et comme son chancelier lui rappelait que saint Martin guérissait les lépreux en les embrassant, l'évêque répondit: « Oui, le baiser de Martin guérissait la chair des « lépreux; mais moi, c'est le baiser des lépreux qui guérit « mon âme[4]. » Parmi les rois et les grands de la terre, notre Élisabeth ne fut pas la seule à honorer le Christ dans ces

[1] Isaïe, LIII, 4.

[2] Voyez les belles légendes de saint Julien, de saint Léon IX, pape, et surtout celle de Martyrius, racontée par saint Grégoire le Grand dans ses Homélies.

[3] Cet ordre fut transféré en France par saint Louis, et réuni depuis à celui du Mont-Carmel, comme en Savoie à celui de Saint-Maurice.

[4] Osculum Martini sanavit carnem leprosi; sed osculum leprosi sanat animam meam. Chron. Nicolai Trivelli. Ap. Spicileg. III, p. 179. Hurter, l. IV, p. 474.

successeurs de Lazare; des princes illustres et puissants regardaient ce devoir comme une des prérogatives de leurs couronnes. Robert, roi de France, visitait sans cesse leurs hôpitaux. Saint Louis les traitait avec une amitié toute fraternelle, les visitait aux Quatre-Temps, et baisait leurs plaies [1]. Henri III, roi d'Angleterre, faisait de même. La comtesse Sibylle de Flandre, ayant accompagné son mari Théodoric à Jérusalem, en 1156, alla passer le temps que le comte employait à combattre les infidèles, dans l'hospice de Saint-Jean-l'Aumônier, pour y soigner les lépreux. Un jour qu'elle lavait les plaies de ces infortunés, elle sentit, comme notre Élisabeth, son cœur se soulever contre une si dégoûtante occupation; mais aussitôt, pour se châtier, elle prit dans sa bouche de l'eau dont elle venait de se servir, et l'avala, en disant à son cœur : « Il faut que tu apprennes à servir Dieu dans ses « pauvres; c'est là ton métier, dusses-tu en crever. » Quand son mari quitta la Palestine, elle lui demanda la permission d'y demeurer, pour consacrer le reste de ses jours au service des lépreux. Son frère, Baudoin III, roi de Jérusalem, joignit ses prières à celles de cette héroïne de la charité; le comte résista longtemps, et ne consentit à se séparer de Sibylle qu'après avoir reçu du roi son beau-frère, pour récompense

[1] On se rappelle sa conversation avec Joinville, quand il demanda à celui-ci ce qu'il aimerait mieux, d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel. Joinville répondit qu'il aimerait mieux en avoir fait trente, que d'être lépreux. Quand ils furent tous deux seuls, le saint roi reprocha à son ami cette réponse en ces termes : « Vous deistes comme hastis musarz (comme un étourdi) ; car « nulle si laide mezelerie (lèpre) n'est comme d'estre en pechié mortel, pource « que l'ame qui est en pechié mortel est semblable au dyable ; pourquoy « nulle si laide mezelerie ne peut estre... Et vous prie, tant comme je puis, « que vous mélez votre cuer à ce, pour l'amour de Dieu et de moi, que vous « amissiez mieux que tout meschief avenist au corps, de mezelerie et de toute « maladie, que ce que le pechié mortel venist à l'ame de vous. » Joinville, éd. 1761, p. 6.

de son sacrifice, une relique inappréciable, une goutte du sang de Notre-Seigneur, recueillie par Joseph d'Arimathie, lors de la déposition de la croix. Il retourna donc seul dans sa patrie, emportant avec lui ce trésor sacré, qu'il alla déposer dans sa ville de Bruges ; et les pieux peuples de Flandre apprirent avec une grande vénération comment leur comte avait vendu sa femme au Christ et aux pauvres, et comment il leur rapportait, pour prix de ce marché, le sang de leur Dieu [1].

Mais ce sont surtout les saints du moyen âge qui ont témoigné aux lépreux un dévouement sublime. Sainte Catherine de Sienne eut les mains atteintes de la lèpre, en soignant une vieille lépreuse qu'elle voulut elle-même ensevelir et enterrer ; mais, après avoir ainsi persévéré jusqu'au bout dans son sacrifice, elle vit ses mains devenir blanches et pures comme celles d'un nouveau-né, et une douce lumière sortir des endroits qui avaient été le plus attaqués. Saint François d'Assise et sainte Claire, sa noble compagne ; sainte Odile d'Alsace, sainte Judith de Pologne, saint Edmond de Cantorbéry, et plus tard saint François-Xavier et sainte Jeanne de Chantal, se plaisaient à rendre aux lépreux les plus humbles services. Souvent leurs prières obtenaient une guérison instantanée [2].

[1] On voit encore à Bruges, près de l'hôtel de ville, la belle chapelle dite *du Saint-Sang*, construite pour servir de sanctuaire à cette relique.

[2] Une tradition très-ancienne et profondément symbolique, fondée d'ailleurs sur les saintes Écritures, faisait regarder la lèpre comme le symbole le plus complet du péché, et comme ne pouvant être, par conséquent, guérie que par le sang innocent, de même que le péché originel de l'homme n'avait pu être racheté que par le sang innocent de l'Homme-Dieu. Cette tradition se retrouve dans une foule de légendes et de poésies du moyen âge ; c'est elle qui fait la base d'un des poëmes les plus célèbres de l'époque de sainte Élisabeth, *le Pauvre Henri*, par Hartmann von der Aue.

C'est au sein de cette glorieuse compagnie qu'Élisabeth avait déjà pris sa place, par les élans invincibles de son cœur vers le Dieu qu'elle voyait toujours dans la personne des pauvres. Mais en attendant qu'elle pût goûter avec eux les joies éternelles du ciel, rien ne suffisait sur la terre pour calmer l'ardeur de la compassion qui dévorait son cœur, ni pour guérir les langueurs de cette âme malade et déchirée par les souffrances de ses frères[1].

[1] Ipsa languens erat miserationis affectu et in dolore compassionis intrinsecus cruciata. Theod. VII, 5.

FIN DU TOME PREMIER

DE L'HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

TABLE DES MATIÈRES

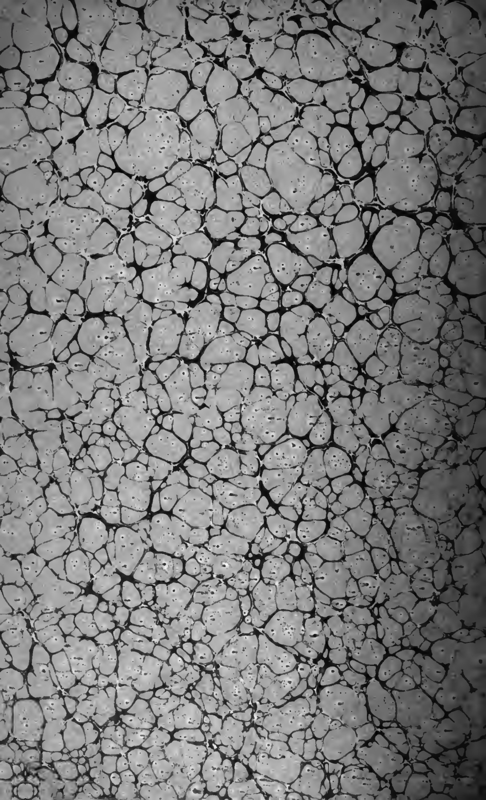
CONTENUES DANS CE VOLUME.

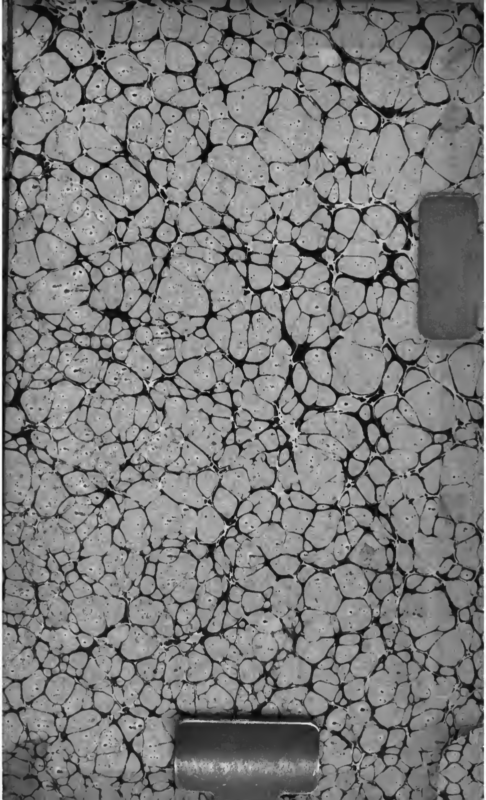
HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.



FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.






Digitized by Google